00027478

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS

DE LA GRÈCE,

DEPUIS LES PREMIERS TROUBLES JUSQU'A CE JOUR,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET TOPOGRAPHIQUES;

PAR M. C. D. RAFFENEL,

Attaché, au commencement de la révolution, à l'un des Consulats de France, aux Échelles du Levant.

Troisieme Partie,

CAMPAGNES DE 1824-1825,

Formant, avec les deux premières Parties publiées en 1822 et 1824, une Histoire complète de cette Guerre.

..... Quis, talia fando,
Temperet à lacrymis?.....
VIRG. *Æn.* II.

27478
ac

PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB., ÉDITEURS,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,
Et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

1825.

00027478

HISTOIRE

COMPLÈTE

DES

ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Grecs poursuivent le siége de Patras. — Blocus de Lépante par Mavrocordato. — Des troupes sont expédiées du Péloponèse en Crète. — A Ipsara. — Dispositions du pacha d'Égypte. — De Moustaï, pacha de Scodra. — Du schah de Perse. — Expéditions d'Ulysse (Odyssée), en Eubée. — Lord Byron. — Journal officiel à Missolunghi. — Panos Colocotroni, gouverneur de Napoli de Romanie. — Ses liaisons, ses espérances.

L'ANNÉE 1823, si glorieuse pour les Hellènes, avait, comme nous l'avons dit, consolidé leur indépendance. Vainqueurs sur terre et sur mer, aguerris par quatre ans de combats, ils pouvaient braver désormais et les tentatives infructueuses du sultan, et l'égoïsme de la chrétienté. Heureux si la Porte, revenant enfin à un système de modé-

ration, d'où son existence même allait dépendre, leur avait permis de réparer, au sein de la paix, les désastres d'une si longue guerre! Bientôt le commerce et l'industrie, fécondés par la liberté, auraient fait de la Hellade l'entrepôt de l'Orient; mais tant de bonheur ne devait pas être si tôt son partage. Le ministre d'un peuple marchand, qui raisonne ses intérêts avec une rare sagacité dans toutes les occasions, mais qui s'abusait dans celle-ci, soufflait à Constantinople le feu de la guerre. On aurait dit que lord Strangford était l'apôtre des hérésies politiques d'une partie de l'Europe, au lieu d'être l'ambassadeur d'une nation libre et généreuse. Tout entier aux interminables et puériles querelles des Turcs et des Russes, il ne s'apercevait pas qu'il était le jouet des uns et des autres; que le divan lui vendait sa faveur au prix de la justice (1), et que le cabinet de Saint-Pétersbourg affectait contre les Turcs un courroux qu'il n'avait pas, pour mieux cacher ses intrigues en Perse (2).

---

(1) Pour bien entendre ceci, il faut savoir que la légation anglaise n'oubliait rien de ce qui pouvait affermir son crédit auprès de la Porte : elle permettait l'armement des vaisseaux de sa nation pour le compte des Turcs; elle voyait la conduite de sir Th. Maitland, et ne la désapprouvait pas, etc., etc.

(2) On croit encore aujourd'hui que la Russie, malgré ses

Sur ces entrefaites, les Hellènes, débarrassés de leurs ennemis, et respirant enfin, après une lutte opiniâtre, consacraient les mois d'hiver aux préparatifs d'une nouvelle campagne. Les ressources se multipliaient au lieu de s'épuiser; la fortune des particuliers devenait de plus en plus la fortune de l'état. Des troupes, formées à l'art de vaincre par l'expérience du succès et les leçons des tacticiens de l'Europe, attendaient avec impatience le retour du printems pour conquérir de nouveaux lauriers. Soixante mille hommes armés et oisifs dans la saison des neiges, demeuraient disponibles; alors le gouvernement, qui sentait plus que jamais la nécessité de tenir ses milices en haleine, résolut l'attaque des places fortes de l'Achaïe et de la Messénie, demeurées au pouvoir des Turcs.

Déjà le général Colocotroni, à la tête d'une armée nombreuse, occupait toutes les avenues de Patras. Cette place, fameuse par les assauts qu'elle avait soutenus, par les vicissitudes qu'elle avait éprouvées depuis le commencement de la guerre, était maintenant hors d'état de faire une longue résistance. La flotte ottomane, sa seule ressource, battue par les escadres des Hellènes, détruite par

---

protestations pacifiques, n'était étrangère ni aux mouvemens de la Grèce, ni à la levée de boucliers du schâh de Perse.

les brûlots et les tempêtes, venait de rentrer à Constantinople, d'où l'on pouvait présumer qu'elle ne sortirait pas de long-tems, surtout pour revenir dans les parages du Péloponèse. Maîtres de la mer Ionienne depuis la défaite de la flottille barbaresque que le capitan-pacha avait laissée dans les eaux de Lépante, les Grecs ne craignaient pas que des secours étrangers vinssent rendre l'espérance à l'ennemi. Il est vrai que quelques spéculateurs septinsulaires, abusant de la franchise du pavillon britannique, de la mauvaise foi du gouverneur de Corfou, et surtout de la magnanimité des Hellènes, osaient encore se présenter à l'entrée du golfe avec leurs cargaisons; mais le gouvernement provisoire eut la fermeté de prendre à cette époque une décision vigoureuse, qui mit ordre à tant de prévarications. Les navires neutres, chargés pour le compte des Barbares, ou marchant de concert avec eux, furent déclarés ennemis de la Grèce, et les capitaines de la marine indépendante reçurent l'autorisation de les saisir partout où ils se présenteraient. Quelques exemples de cette rigueur nécessaire attirèrent aux Grecs les plus sanglans reproches de la part des marchands levantins; leur cause y gagna, et la crainte, plus efficace que les représentations et les avertissemens, arrêta le cours du commerce infâme que les navires maltais ou dalmates fai-

saient depuis trois ans sur tous les points de la Grèce et des îles. Nous verrons bientôt la conduite du gouvernement hellénien incriminée par les Anglais. Ceux-ci prétendirent qu'en promettant d'être neutres, ils ne s'étaient pas engagés à tenir parole; ils osèrent menacer la liberté naissante du Péloponèse; ils firent l'apologie des Barbares, et, abusant de ce droit du plus fort, si contraire à la justice, à l'honneur et à la raison, ils obligèrent le sénat à retirer son décret.

En attendant, et à la faveur de l'impression que ce décret avait produite, les places investies furent dénuées de tout secours. Celles qui manquaient d'approvisionnement, ou qui n'avaient pas reçu la visite de la flotte pendant le cours de sa dernière *promenade*, se voyaient à la veille de succomber; on y éprouvait déjà cette gêne terrible qui précède la famine, et qui triomphe du courage des braves, aussi bien que de la force de leurs citadelles. Les Grecs pouvaient attendre patiemment la reddition de Modon, de Patras et d'Érithrée. La disette leur en assurait la conquête prochaine; mais le besoin d'utiliser leurs forces les détermina à prendre un autre parti. D'ailleurs, cette voie trop lente s'accordait mal avec l'impétuosité de leur audace. Ils ne se bornèrent pas à tracer des lignes autour des garnisons ennemies; ils les harcelèrent sans relâche, les fatiguèrent par

des assauts meurtriers, et n'omirent rien de ce qui pouvait accélérer leur capitulation ou rendre même toute capitulation inutile.

Dès que le gouvernement provisoire eut pris la résolution d'enlever à l'ennemi ce qui lui restait encore de places de guerre sur le littoral de la presqu'île, on s'occupa plus efficacement des travaux du siége de Patras. Colocotroni et son armée tenaient la garnison patréenne en état de blocus depuis plusieurs mois. Une flottille spezziote croisait sur la côte voisine, jusques sous les canons de Lépante. Cependant les Turcs et les Albanais, renfermés dans les châteaux, voyaient sans s'étonner les troupes ennemies entassées autour d'eux; la famine, avec ses horreurs, n'ébranla pas leur constance. Ils jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de la place, ou d'y périr jusqu'au dernier plutôt que de se soumettre; ils avaient fait leurs preuves, et les Grecs les croyaient capables de tenir parole. Néanmoins Patras ne pouvait tarder long-tems de tomber au pouvoir des Hellènes. On le savait; mais un retard de quelques mois était d'une haute importance dans l'état actuel des choses. Il aurait suffi d'un léger succès obtenu en Étolie par les hordes de Moustaï-pacha, pour que les Turcs puissent de nouveau repasser en Achaïe, projet que la possession de Patras favorisait merveilleusement. Il ne fallait qu'une nouvelle sortie de la

flotte ottomane, ou que la hardiesse d'un mercenaire étranger pour ravitailler la place et rendre l'espoir aux assiégés. Toutes ces choses étaient également possibles et également à craindre. Les Grecs n'étaient pas chez eux tant que l'ennemi y conservait un pareil poste. Pour les autres forteresses de la Messénie, isolées de l'empire ottoman comme elles l'étaient, les Turcs ne mettaient pas le même prix à les conserver, ni les Grecs à les conquérir. Patras les occupait exclusivement; et comme point militaire, comme échelle commerciale, comme la clef du golfe de Corinthe, le pied-à-terre naturel des Albanais qui pourraient passer dans la presqu'île, cette place méritait, en effet, que les deux partis missent un acharnement égal l'un dans l'attaque, et l'autre à la défense.

La Porte avait fait des préparatifs formidables pour la nouvelle campagne. Il était facile de prévoir que Moustaï ou son successeur au pachalik de Scodra, avec leurs Albanais, reparaîtraient au commencement de l'été sur les rives de l'Achéloüs. Malgré les échecs que les Barbares éprouvaient depuis trois ans en Étolie, ils avaient trop à cœur la conquête de cette province, d'où dépendait celle du Péloponèse, pour ne pas la tenter encore; mais ils n'auraient pas compté sur un pareil résultat sans la possession de Patras. En leur enlevant cette dernière, on mettait la Grèce

occidentale à l'abri de leurs inondations périodiques. Sur quelque point que ce torrent, ainsi détourné dans son cours, dût se porter, il était moins dangereux. Les montagnes de la Béotie, les gorges de Salone et d'Arachova, étaient une barrière inexpugnable, surtout depuis que Nicétas Tassos, Gouras, Diamantis et Odyssée (Ulysse) les occupaient avec des troupes tant de fois victorieuses dans les mêmes lieux. La prise de Patras enlevait à la Porte ottomane toutes les forces de l'Albanie; les peuplades belliqueuses de ces contrées, soit à cause de leur éloignement, soit à cause de la difficulté des passages, ne pouvaient agir de concert avec les troupes que le sultan rassemblait en Macédoine. Leur ôter l'espérance de passer dans la presqu'île, c'était les condamner à une inaction forcée; on parvenait à ce but en enlevant Patras.

Je me suis beaucoup étendu sur cet article, parce que la ville de Patras est destinée à jouer un grand rôle dans la Grèce moderne; j'ai voulu faire ressortir tous les avantages politiques qui résulteraient de sa possession. Le gouvernement provisoire en a été convaincu comme moi; les mesures qu'il adopta pour accélérer la réduction de cette place, prouvent toute sa sollicitude à cet égard.

Il ne se contenta pas d'employer une seule armée

dans une expédition si importante ; il la fit renforcer par une seconde. Le comte Métaxas, qui avait figuré comme agent diplomatique des Hellènes au congrès de Vérone, mais qui n'avait pu ni se faire entendre ni se faire reconnaître, partit pour l'Achaïe, et vint joindre le général en chef Colocotroni avec un renfort des meilleures troupes de la Grèce. Ces deux généraux, dont l'un était connu par sa bravoure et l'autre par son patriotisme à toute épreuve, prirent de nouvelles mesures pour assiéger la place d'après les règles de l'art. On dressa plusieurs batteries sur les plans des ingénieurs européens ; on coupa les aqueducs qui portaient l'eau aux assiégés, et après des sommations inutiles, on résolut de tenter un coup de main.

Les Grecs n'avaient pas manqué, suivant leur coutume, de chercher à se ménager des intelligences parmi les officiers de la garnison ; mais ils les avaient trouvés incorruptibles ; le courage et la fidélité de ces braves étaient bien dignes d'une meilleure cause.

Métaxas et Colocotroni ayant tout préparé pour une surprise, se concertèrent avec les marins de la station pour agir en même tems. Ceux-ci devaient feindre un débarquement au pied du rocher qui supporte la citadelle, pour attirer les Turcs sur ce point. Dans l'intervalle, les batteries

de terre auraient lancé des bombes, et une troupe de montagnards habitués à ce genre d'exercice, aurait gravi le rocher en silence. Cette ruse qui avait réussi au siége de Palamide pouvait réussir encore. L'attaque se fit comme on l'avait arrêté ; elle eut lieu au commencement de la nuit, et tout réussissait au gré des Hellènes, lorsqu'un soldat musulman découvrit la tête de leur colonne, qui débouchait déjà à la hauteur des premières batteries. Le Barbare donne aussitôt l'alarme, il repousse avec un courage héroïque les premiers assaillans, et lorsque ses compagnons accoururent, il était déjà mort, après avoir immolé les plus intrépides d'entre les Grecs. Un combat terrible s'engagea alors sur le penchant de la montagne ; mais les Turcs avaient trop d'avantages : ils lançaient sur l'ennemi des quartiers de roc, des obus, des grenades, tandis que les Grecs, réduits à marcher un à un, ne pouvaient ni fuir ni se défendre. La plupart d'entre eux, eurent la gloire de venir expirer sur les créneaux : les rochers, la citadelle, les batteries, tout paraissait en feu, et pas un des guerriers qui s'étaient offerts pour cette fatale expédition ne regagna le camp. On les fusillait du haut des remparts pendant qu'ils s'efforçaient de s'y cramponner, on les renversait dans les précipices, et cette scène de désolation, éclairée par les pots à feu

que l'ennemi lançait continuellement, dura jusqu'au jour. Cependant l'armée chrétienne, immobile, attendait avec anxiété le résultat de cette lutte terrible; elle s'était avancée au pied du roc; elle recueillait les blessés et les mourans. Déjà des cris de désespoir s'élevaient dans les rangs des Maniotes; ils brûlaient de venger leurs frères, et si les généraux n'avaient contenu leurs transports, ils se seraient élancés au-devant des coups de l'ennemi. Avec moins de prudence, c'en était fait des Grecs; s'ils avaient voulu s'obstiner dans leur attaque, la garnison patréenne remportait sur eux une victoire aussi complète que celle de 1821. Mais Colocotroni fit sonner la retraite : les troupes reprirent leurs anciennes positions, et le seul avantage qu'on retira de cette entreprise, fut de pouvoir resserrer de quelques toises la ligne du blocus. Les Hellènes livrèrent encore plusieurs assauts en sacrifiant beaucoup de monde, et tous ces sacrifices n'avançant point leurs affaires, ils résolurent d'attendre que les Patréens, réduits aux abois, leur demandassent eux-mêmes la faveur d'une capitulation. On voyait arriver journellement, sous les tentes, des familles turques fugitives de la citadelle et qui se rendaient à discrétion, pourvu qu'on leur fournît de l'eau et du pain. Ces symptômes d'une famine insupportable annonçaient un malaise plus

grand encore ; Colocotroni crut tellement à l'occupation prochaine des forts, qu'il en parla, dans ses dépêches au gouvernement, comme d'une chose déjà faite.

Mavrocordato, archi-stratège de la Grèce occidentale, entreprit aussi de réduire la forteresse de Lépante ; il conduisit à ce siége l'artillerie que les Turcs avaient abandonnée dans les lagunes de Missolunghi, et ce fut avec leurs propres armes qu'il les attaqua. Lépante, sans offrir les mêmes avantages que Patras pour la sûreté du Péloponèse, n'était pas moins d'une grande importance politique. Son château commandait l'entrée des petites Dardanelles. Les croiseurs grecs avaient bien de la peine à éviter ses batteries ; jusqu'à l'expulsion des Turcs de cet étroit passage, la navigation du golfe de Corinthe demeurait interdite au commerce. Mais en combinant les opérations des siéges ou des blocus de Patras et de Lépante, on s'assurait la possession de ces deux places, parce que du sort de l'une dépendait le sort de l'autre. Les Patréens, dans le danger le plus pressant, s'adressaient aux Turcs de Lépante : ceux-ci comptaient également sur la garnison de Patras. Toute communication fut interdite entr'eux ; et les armées grecques, par des attaques souvent réitérées, leur donnèrent respectivement trop d'occupation pour qu'ils pussent se secourir.

Depuis la prise de Corinthe et la défaite de Moustaï, le gouverneur de Lépante, moins opiniâtre que son collègue de Patras, avait manifesté plusieurs fois l'intention de capituler. Un reste d'espoir le soutenait encore dans l'obéissance du sultan ; mais dès qu'il vit que Mavrocordato se disposait à l'attaquer, il se crut perdu. Il lui députa à plusieurs reprises des officiers de la garnison, pour convenir d'un accommodement ; mais il rompit toujours les négociations. Après ces démarches inutiles de part et d'autre, l'archi-stratège ne voulut plus rien entendre. Il emporta d'assaut les premières lignes de l'ennemi, fortifiées de redoutes ; et, dès la première quinzaine de janvier, il était maître de la place, à l'exception du château de mer, où l'ennemi s'était réfugié. Mavrocordato, sentant l'impossibilité de le forcer dans ce dernier asile, ne voulut pas exposer ses troupes aux périls d'une attaque infructueuse ; il convertit le siége en blocus ; la faim, aussi imminente à Lépante qu'à Patras, travaillait en faveur des Hellènes, et plus d'une fois les Turcs du château furent sur le point de se retirer dans cette dernière ; les croiseurs grecs les empêchèrent de mettre ce projet à exécution.

Ainsi, dès le commencement de l'année, et pendant que les troupes du grand-seigneur se

disposaient seulement à ouvrir la campagne, les Hellènes s'assuraient la possession des meilleures places d'armes de l'ennemi dans leurs parages. Les Ottomans employaient la mauvaise saison à réparer leurs défaites précédentes, à organiser de nouveaux parcs d'artillerie devant Andrinople et Salonique; pour les Grecs, libres de toute inquiétude, ils mettaient à profit leurs victoires. Loin de craindre les attaques prochaines dont ils étaient menacés, ils expédiaient des troupes dans les îles pour y entretenir la confiance et l'espoir. On parlait déjà d'une invasion du Péloponèse, projetée par le pacha d'Egypte Méhemmed-Aly, et le gouvernement, au lieu de se laisser abattre par ces bruits menaçans, au lieu d'appeler au secours du Péloponèse tous les patriotes des Cyclades, plaçait dans ces dernières des bataillons de réserve, qui devaient se replier au besoin sur les îles de Spezzia et d'Hydra à bord des vaisseaux en station. Toutes les mesures étaient prises, et la confiance du peuple et de l'armée garantissaient de nouveaux triomphes. D'après le dénombrement que le conseil exécutif fit faire aux différens chefs de corps, la quantité de citoyens, officiers, volontaires ou soldats sous les drapeaux, montait à plus de soixante mille hommes. Les deux tiers de cette milice s'exerçaient à l'européenne; au lieu de cinq ou six régimens qu'il

avait été difficile de former dans le principe, les seuls généraux Odyssée et Colocotroni en commandaient plus de vingt ; et toutes les troupes, réunies sous les ordres de Mavrocordato, se faisaient remarquer par leur belle tenue et leur excellente discipline. Un état si prospère permit aux chefs de la nation de porter des secours à tous les points menacés; il ne s'agissait plus de l'indépendance du Péloponèse, sa cause était gagnée depuis long-tems: on allait combattre désormais pour la liberté des îles et de quelques cantons excentriques de la Hellade.

La plus importante des îles réunies à la grande confédération était celle de Candie; j'ai déjà fait observer ailleurs qu'il était permis à un Philhellène de reprocher au gouvernement sa négligence au sujet de ce beau pays, dès le commencement de l'insurrection. On y avait jeté, dans le courant de l'automne, quelques troupes péloponésiennes; des officiers européens y avaient remplacé le brave Baleste; et l'harmoste Tombasis, successeur du coupable Aphendallos, s'était efforcé de réparer les fautes de ce traître ; mais le mal était trop grand pour que sa sagesse pût l'arrêter tout d'un coup. Les Sfachiotes, découragés par leurs revers et surtout par la présence des soldats égyptiens sur leur territoire, n'osaient plus quitter les gorges du mont Ida. Tombasis

essaya de réunir quelques milliers d'hommes avec lesquels il fondit sur les maraudeurs ottomans, qui venaient faire le dégât jusqu'au pied des montagnes. Il rejoignit plusieurs fois le quartier-général des Sfachiotes, chargé des dépouilles de l'ennemi; son exemple et ses avantages n'eurent pas le résultat qu'il en avait attendu. Il est si difficile d'effacer de la mémoire d'un peuple brave, mais naturellement timide et superstitieux, l'impression produite par le malheur!

Pendant que le généreux Tombasis prenait de nouvelles mesures pour gagner la confiance des Crétois, ceux-ci déposaient les armes et s'occupaient de la cueillette des olives (1); on sait qu'il est d'usage, en Orient, de suspendre les hostilités pour faire cette précieuse récolte. Déjà, dans les campagnes précédentes, les Sfachiotes, maîtres des environs de la Canée et de Réthymnos, avaient accordé aux Turcs, investis dans ces places, une

(1) Le fruit de l'olivier est d'un grand secours pour les Grecs. Non seulement ils l'emploient à la fabrication de l'huile, mais ils le servent sur leurs tables, et quelquefois ce mets tient lieu au peuple de toute autre nourriture. Pour cela, on fait subir à l'olive une préparation bien simple : après l'avoir laissée quelques jours se dessécher au pied de l'arbre où elle tombe d'elle-même, on la met dans du vinaigre, souvent dans de l'eau pure. Elle s'y confit, perd son âpreté, et devient fort agréable au goût.

armistice à la même époque et pour le même objet. A la distance où ils étaient, ces malheureux ne craignaient pas que les Barbares vinssent troubler leurs travaux, pendant ces jours de paix générale ; ils furent bien cruellement surpris.

Une escadre égyptienne, chargée de porter à Constantinople les tributs de l'Égypte et de la Syrie, toucha à Cassos, après avoir rempli sa mission. Elle y commit d'épouvantables ravages, et tout ce qui avait échappé à la fureur d'Ismaël Gibraltar pendant la première invasion de cette île par ses troupes, fut saccagé cette fois. Les Égyptiens, fiers d'un succès obtenu trop facilement, oublièrent qu'ils n'avaient eu à combattre que des femmes et des vieillards ; ils se portèrent sur l'île de Crète, pour y moissonner de nouveaux *lauriers*. Leurs vaisseaux entrèrent dans la rade de Candie, pendant que ceux des Hellènes s'en éloignaient et volaient au secours des Cassiotes. Ils ne perdirent pas un moment ; c'était la saison des olives ; six mille Turcs de la place s'embarquèrent et furent jetés sur la côte de Réthymnos. Cette bande pénétra dans les montagnes, où la garnison de la Canée ne tarda pas à la suivre. Trente-six villages chrétiens, que les habitans attaqués à l'improviste n'eurent ni le tems, ni la volonté de défendre, furent la proie des flammes. Les Barbares tombèrent ensuite sur

la population éparse dans les champs, dans les vallées ; la mort et l'incendie accompagnaient leurs pas. Jamais, depuis le commencement de l'insurrection, les Sfacchiotes n'avaient essuyé d'aussi grandes pertes; ils eurent à regretter plus de vingt mille personnes massacrées pendant cette horrible invasion; c'en était fait peut-être de la population chrétienne de l'île entière, si au lieu d'avoir pour magistrat un homme du caractère de Tombasis, elle s'était encore trouvée sous le joug d'Aphendallos.

Ce brave Hydriote apprit en même tems, et par les paysans fugitifs et par les flammes, l'approche de l'ennemi, et ses fureurs. Dans le désespoir où les Crétois se trouvaient plongés, il était impossible de les déterminer à prendre un parti courageux. Tous jetaient leurs armes, oubliant que la fuite ne leur offrait qu'un salut passager, et que pour échapper à la rage des Turcs il fallait les combattre et les vaincre ; ils se sauvaient dans les montagnes les plus escarpées, s'y cachaient dans des antres affreux, repaire des bêtes féroces qui peuplent les solitudes de l'Ida. C'est ainsi que les Barbares, dans leur marche incendiaire, avaient assailli les réfugiés de la grotte de Stomarambellos au nombre de huit cents. Après avoir fait de vains efforts pour amener ces malheureux à sortir de leur retraite, et à se rendre

volontairement, n'osant pas s'enfoncer dans le souterrain, les Turcs amassèrent à l'entrée des feuilles humides et du bois; ils y mirent le feu, et exterminèrent tout d'un coup la population de plusieurs villages. Je passerai sous silence d'autres atrocités non moins révoltantes que celle-ci; qu'on se rappelle que je parle des musulmans crétois. Dans mon premier volume j'ai fait leur portrait; ceci n'est vraisemblablement que trop d'accord avec l'opinion que mes lecteurs se sont formée sur eux.

Tombasis, désespérant de rallier les Sfacchiotes, prit avec lui une poignée de Péloponésiens. Il marcha courageusement à la rencontre des Barbares qui s'avançaient sans ordre et sans précaution. La connaissance des lieux le favorisa merveilleusement dans cette expédition. Il surprit les éclaireurs de l'armée ottomane et les tailla en pièces. Ce premier succès enhardit sa troupe; elle recruta sur son passage quelques centaines de Crétois, et Tombasis, pouvant oser davantage à mesure que ses forces augmentaient, se porta dans un défilé où les Turcs essuyèrent une déroute complète. Aussitôt des milliers de Sfacchiotes reparurent sous ses enseignes; ils avaient tremblé pour leurs femmes et pour eux; la victoire de leur chef leur rendit l'espérance. Assaillie par toute la population des montagnes, qui sortait enfin de l'état de stupeur où l'apparition

des Ottomans l'avait jetée, pressée par l'infatigable Tombasis, l'armée ennemie opéra sa retraite sur Rhétymnos. Elle laissa dans les montagnes une partie du butin qu'elle y avait pillé. Des dix mille hommes qui la composaient, à peine s'il en rentra trois mille dans les murs de Candie; mais le désastre des Barbares ne réparait pas les pertes des Grecs; elles avaient été incalculables.

Ce fut à la suite de ces brillans faits d'armes que Tombasis rétablit le blocus des principales forteresses de la Crète. Autant la cause des Hellènes avait paru désespérée d'abord, autant elle avait repris de force et d'éclat, par la prudence et le sang froid de cet intrépide patriote. La Crète lui dut son salut dans cette occasion; elle lui devra peut-être son entière liberté plus tard. Tombasis a toutes les qualités nécessaires au chef d'un peuple qui n'agit que par entraînement et par persuasion.

Cependant des bruits sinistres s'étaient répandus dans la Hellade sur l'état des affaires de la Crète; on y parlait des progrès des Turcs, de massacres, d'extermination; à entendre les rapports mensongers des Turco-Francs, on aurait cru la cause de la liberté à jamais perdue dans cette île. Le sénat avait reçu les premières dépêches de Tombasis; il se hâta de lui envoyer de puissans secours. Un corps de trois mille hommes, partie

Crétois ; partie Péloponésiens, fut dirigé sur Rhétymnos ; mais ce renfort arriva trop tard ; les chrétiens étaient déjà triomphans. Tombasis, hors d'état d'assiéger les places fortes de l'île qui renfermaient de nombreuses garnisons, et qui avaient à leur disposition de grands moyens de défense, attendit les ingénieurs et l'artillerie qu'on lui promettait depuis un an ; il se contenta de laisser devant chacune de ces places une armée d'observation. Cette mesure mettait au moins les Grecs de l'intérieur à l'abri de toute surprise. Après la leçon qu'ils venaient de recevoir, il ne leur était plus permis d'être négligens.

Malgré cette expédition de troupes dans l'île de Crète, le gouvernement central se trouvait encore en état de disposer d'une foule de guerriers inutiles, et qui brûlaient aussi d'acquitter leur dette envers la patrie. Les armées du Péloponèse, de la Grèce orientale et occidentale, étaient au grand complet ; une forte division s'était déjà jetée sur l'île d'Eubée, tandis que des corps de réserve, répartis sur divers points, attendaient impatiemment une destination. Une attitude militaire si imposante, mettait le sénat à même de pourvoir aux besoins de tous les départemens de la coalition. Ipsara, sentinelle avancée de la Grèce du côté de l'Asie, fameuse

par le zèle patriotique de ses habitans, par la valeur de ses marins, et surtout par la possession de l'immortel Canaris, pouvait éprouver à son tour le sort de Chio. Voisins de cette île malheureuse, les Ipsariotes avaient vu ses désastres; et ce qui transpirait à Constantinople des projets futurs du divan, ne leur annonçait que trop une attaque formidable; ils ne furent point déconcertés en recevant ces avis. La magnanimité de cette population héroïque qui devait donner au monde un grand exemple, lui fit oublier tous les périls qui la menaçaient. L'enthousiasme fut tel que les généreux Ipsariotes se réjouirent au lieu de se plaindre à l'idée d'avoir à combattre toutes les forces de l'Asie. Mais le gouvernement étendit sa sollicitude jusqu'à eux. Ils avaient trop fait, et ils rendaient journellement de trop grands services à la liberté pour qu'on pût les abandonner à eux-mêmes. D'ailleurs les Palicares d'Ipsara, toujours à bord de leurs vaisseaux pour le service de la Hellade, devaient manquer à la défense de leur patrie en cas de surprise. Ces considérations déterminèrent le sénat hellénien à voter l'envoi de six mille hommes dans l'île d'Ispara, pour lui servir de garnison et d'armée. Bientôt en effet, cette division dans laquelle on comptait près de trois mille mercenaires albanais, sous les ordres d'un nommé Cotta, fut expédiée aux Ipsariotes.

Ils l'accueillirent avec des transports de joie et de reconnaissance, tandis que, sans ce funeste secours, leur patrie subsisterait peut-être encore.

Il était urgent de prendre d'avance toutes les précautions de sûreté. La Grèce allait avoir cette année à combattre un ennemi beaucoup plus redoutable que le sultan. J'ai déjà parlé du pacha d'Égypte ; on sait que cet homme, parvenu des derniers rangs de la milice ottomane au plus haut degré de puissance et de gloire, avait donné tous ses soins au gouvernement de la province dans laquelle il se maintenait, malgré l'opposition du Grand-Seigneur et les cabales de ses nombreux ennemis. Méhemmet-pacha fut long-tems admiré en Europe : on s'étonnait de trouver en lui un Turc tolérant et philosophe ; les amis des arts et de l'antiquité se flattaient de voir bientôt l'Égypte sortir de ses ruines sous les auspices d'un grand homme. Méhemmet s'était conduit de manière à réaliser tant d'espérance ; jusqu'au commencement de la révolution grecque, il mérita l'estime et la reconnaissance des philantropes. Les lois et la civilisation renaissaient sur les bords du Nil ; le commerce y était encouragé, les étrangers accueillis avec distinction, et le mérite apprécié. Les agens d'un pouvoir inique n'y dévoraient plus la fortune des citoyens. Déjà des institutions

avaient été données aux Égyptiens; ils voyaient leur pays s'embellir par des travaux dignes de Sésostris et des Ptolémées; ils jouissaient d'une paix profonde et de cette sécurité si rare parmi les esclaves des despotes de l'Orient.

Quel éloge aurait-on pu refuser au créateur de tant de merveilles sur une terre à peine délivrée des fureurs de l'anarchie! Méhemmet-Aly s'annonçait réellement comme le restaurateur de l'Égypte. Législateur, philosophe et guerrier, il ne manquait plus à sa gloire que de compléter l'œuvre de la régénération égyptienne; il y serait vraisemblablement parvenu. La Grèce se souleva pendant qu'il donnait tous ses soins à de nouvelles améliorations. On aurait assigné d'avance la place que devait choisir le pacha d'Égypte et le drapeau sous lequel il devait combattre dans cette grande lutte. Ses intérêts, ses opinions, sa renommée, tout semblait garantir aux Grecs l'assistance de ses moyens et de son génie. Méhemmet se montra pour la première fois au-dessous de lui-même; il adopta une marche tout-à-fait contraire à celle que lui indiquait la raison. Neutre d'abord, il céda enfin aux sollicitations artificieuses du divan. Lui, qui fondait le règne de la civilisation en Égypte, qui vivait sous les poignards du sultan, il s'arma pour étouffer la civilisation renaissante en Grèce, et pour aug-

menter le pouvoir du despote, à la faiblesse duquel il devait la conservation de sa tête.

Nommé généralissime des armées turques pour la campagne de 1824, il n'osa ni refuser cette dignité dangereuse, ni l'accepter entièrement. Son fils Ibrahim fut chargé de le remplacer dans le commandement; il rassembla douze ou quinze mille hommes, prépara une flotte nombreuse et disposa tout pour que ses forces fussent prêtes à se joindre à celles du Grand-Seigneur au commencement de l'été. Quelques personnes ont prétendu que Méhemmet n'avait eu en vue que de donner au sultan une nouvelle preuve de sa fidélité dans cette occasion; que loin de vouloir nuire à la cause des Grecs, il s'était attaché à choisir les plus mauvais soldats de l'Afrique; qu'enfin il avait recommandé à son fils Ibrahim et à son général Ismaël-Gibraltar de laisser agir seul le capitan-pacha et d'attendre l'issue de ses opérations avant que d'y prendre part. Mais quelle apparence que ce vice-roi, naturellement circonspect et spéculateur, eût pu se décider à sacrifier plusieurs millions en espèces, une flotte qui lui avait coûté plus de dix ans de travaux et de dépenses, et vingt-cinq mille de ses sujets, pour une vaine démonstration? Cette hypothèse n'est pas raisonnable. Il vaut mieux avouer franchement que Méhemmet-Aly s'est trompé dans ses calculs;

qu'il a craint de voir les Grecs, vainqueurs du croissant, tourner leurs armes contre lui, et qu'enfin, en embrassant la cause de l'islamisme, il n'a pas moins été entraîné par les sollicitations de la Porte que par sa propre conviction.

Les Hellènes virent les préparatifs de Méhemmet-pacha sans se déconcerter. L'expérience leur avait appris que les efforts des Turcs ou de leurs auxiliaires ne pouvaient rien contre le patriotisme ; d'ailleurs, des symptômes de discorde commençaient à se manifester parmi les chefs ottomans. Ces Albanais, dont le Péloponèse redoutait l'énergie, dont les Armatolis avaient si souvent éprouvé la valeur, se détachaient de la cause du croissant. L'imprudente barbarie de la Porte avait causé cette défection. Je ne parle point d'Omer-Vrione, pacha de Janina, qui, dans la dernière campagne, n'avait consenti à diriger les troupes de son gouvernement contre l'Étolie, que pour se ménager l'occasion de traiter avec les Hellènes ; son accommodement n'était pas encore fait ; mais la Grèce n'avait plus rien à craindre de sa part. Il n'en était pas ainsi de Moustaï, pacha de Scodra, surnommé *l'invincible*, et le même qui, nonobstant le faste de cette épithète, avait été battu à Carpénitze par l'immortel Botzaris. Ce séraskier, malheureux dans son expédition, chassé honteusement de

Missolunghi et d'Anatoliko, ramena dans sa province les débris de son armée; il s'y disposait à relever le courage des Scodrians, à calmer quelques rébellions que ses défaites avait suscitées dans la province, et à concerter avec les pachas voisins les opérations d'une nouvelle campagne, lorsque ses amis de Constantinople lui mandèrent que le sultan était courroucé contre lui; qu'il devait se tenir sur ses gardes, et que d'un jour à l'autre il pourrait arriver dans sa capitale un capidgi-bachi porteur d'une sentence de mort.

Cette nouvelle, et l'ingratitude de la Porte, excitèrent de violens transports d'indignation dans l'ame de Moustaï; il fut sur le point de faire cause commune avec les Hellènes pour se soustraire à l'injuste ressentiment du despote. On parla même, à cette époque, de lettres mystérieuses et d'une correspondance très-active entre le séraskier de Scodra et les généraux de la Grèce occidentale. Ces négociations, vraies ou supposées, n'eurent aucun résultat pour le moment; les craintes de Moustaï servaient mieux la cause de l'indépendance. Ce chef demeura dans l'inaction; au lieu de songer à se mettre en campagne au printems, il s'attacha exclusivement à écarter les bourreaux dont la Porte le menaçait; et pour arriver plus sûrement à ce but, on lui supposa même l'intention de se révolter contre le Grand-

Seigneur. Quoi qu'il en soit, le mécontentement de Moustaï devint funeste à la Porte; ce pacha, qui disposait des meilleures troupes de l'Albanie, ne prit aucune part à la guerre, et c'est à sa neutralité que l'on doit surtout attribuer la mollesse des opérations des Turcs en Livadie pendant la campagne de 1824.

Sur ces entrefaites, le divan avait bien d'autres sujets d'inquiétude; il venait de s'élever de nouvelles contestations entre la Porte ottomane et la cour de Théhéran. La guerre était imminente en Asie; et tandis que les armées turques pouvaient à peine suffire aux besoins de l'Europe soulevée, elles se voyaient encore à la veille de se partager pour défendre la ligne de l'Euphrate. Cependant les ressources de l'empire s'épuisaient de plus en plus; l'or du sérail avait été distribué aux janissaires, il avait servi à l'équipement des flottes, ou plutôt il n'avait servi à rien. Cinq ou six provinces d'Europe et d'Asie étaient en pleine révolte; les pachas éloignés, profitant de la faiblesse du souverain, trouvaient plus simple de se maintenir d'eux-mêmes à leur poste que d'en payer deux fois l'investiture. Ces soulèvemens, qui diminuaient de beaucoup les ressources financières de la Porte, avaient encore une autre conséquence plus fâcheuse : ils nuisaient au recrutement des troupes, en sorte que les généraux de sa hautesse

n'avaient pas le tiers des soldats qu'ils auraient dû commander; il était impossible de ne pas reconnaître à tant de signes la dissolution prochaine de l'empire des Barbares; leur domination tombait pour ainsi dire en lambeaux; elle était ébranlée, et par les coups de l'ennemi extérieur, et par la rage des factions. Déjà le salut de la Porte dépendait uniquement de l'union la plus intime entre les peuples soumis à son autorité; au lieu d'union, on ne voyait que discorde; la guerre civile éclatait sur tous les points : elle ravageait la Syrie depuis plus de deux ans; elle venait de commencer en Servie, et les troubles de l'Albanie devaient aboutir au même résultat. Avec tant d'élémens de destruction, la chute du trône d'Othman était inévitable; ce trône, étayé par la politique de l'Europe, peut se soutenir quelques années encore; mais il perdra ses appuis. Puisse la Grèce profiter alors de ses ruines!

Elle applaudissait aux nouveaux embarras des Turcs; elle y voyait une garantie de plus pour son indépendance. Cette espèce d'engouement qu'elle avait eu jusqu'alors pour les Russes commençait à se dissiper; le cabinet de Saint-Pétersbourg, devenu l'allié des Barbares, ne pouvait plus rien avoir de commun avec la Grèce. Tous les partisans de la Russie tombaient dans le mépris chez les Hellènes; leur règne avait cessé

avec l'espérance de voir réaliser les promesses qu'ils avaient faites en arrivant; on savait à quoi s'en tenir sur la prétendue bienveillance de l'empereur moscovite; on connaissait la nature des secours qu'il se proposait de donner à ses frères de religion. M. de Minziaki proclamait déjà à Constantinople l'adhésion de son souverain aux projets sanguinaires de la Porte; il sanctionnait, par sa présence, tous les actes du divan contre les Grecs; il ne lui manquait plus que d'associer le pavillon russe aux couleurs du croissant pour anéantir ses coreligionnaires. On verra bientôt que la Russie fit encore cette odieuse concession au système qu'elle avait adopté. Quel spectacle et quelle leçon pour les Hellènes lorsqu'ils aperçurent dans les rangs ennemis cette aigle moscovite, qui semblait ne devoir flotter que pour eux sur les mers de l'Orient! Dès lors ils n'eurent plus qu'à se féliciter d'avoir échappé à la dangereuse protection des Russes; l'esclavage de la Hellade aurait été la conséquence de l'intervention des soldats du Nord dans les affaires de la Grèce.

Mais l'héroïsme de ses enfans la dispensait de mendier à l'avenir des secours étrangers. Elle ne manquait ni de soldats, ni de généraux; Odyssée pouvait à lui seul arrêter toutes les forces du croissant sur les frontières de l'Attique; les vaisseaux des insulaires étaient bien supérieurs aux

flottes du Bosphore, et la marche assurée du gouvernement provisoire, ses triomphes récens sur les ennemis de l'ordre public, tout présageait à la Grèce le terme de ses longues souffrances; il ne lui fallait plus qu'un peu d'argent pour faire face aux charges considérables qu'elle devait supporter encore. On s'occupa de lui procurer ces ressources par un emprunt; des Philhellènes anglais eurent l'honneur de concevoir les premiers cette généreuse idée; le dévouement d'un grand homme la fit réussir.

En attendant, Odyssée, qui avait pris ses cantonnemens dans l'Attique, où il attendait les commissaires du gouvernement pour la solde de ses troupes, jugea à propos de passer l'Euripe, et de faire une incursion dans l'île d'Eubée; il essaya de surprendre la place de Négrepont, où l'ennemi avait rassemblé toutes les forces et toutes les richesses de la province; son projet fut éventé: en arrivant il trouva la garnison sous les armes. Ce contre-tems ne le déconcerta pas; Odyssée est de tous les généraux grecs, celui qui sait le mieux profiter d'une circonstance favorable, et se tirer d'un mauvais pas. Il s'établit autour de Négrepont pour en faire le blocus. Sa présence gênait beaucoup les Barbares; ils avaient un grand nombre de chevaux et point de fourrages pour les nourrir. Ils essayèrent plusieurs fois de rompre la ligne

qui les cernait pour se ménager une libre communication avec la campagne ; mais Odyssée eut l'avantage dans tous les engagemens partiels qui survinrent ; il tenait surtout à amener une affaire générale ; s'il avait pu attirer la garnison ennemie hors de ses murs, l'île entière était conquise. Les Turcs ne commirent pas une pareille faute : ils virent massacrer sous leurs yeux les divers partis de maraudeurs qu'ils lançaient de tems à autre, et ils n'osèrent jamais leur porter de secours, dans la crainte de se compromettre. Réduit à l'inaction, Odyssée s'occupa du sort des Grecs de l'Eubée ; ces malheureux gémissaient depuis le commencement de la guerre sous le despotisme des garnisons turques ; souvent les Hellènes s'étaient présentés sur les côtes de Négrepont ; toujours repoussés, après quelques avantages insignifians, ils n'avaient pu ni sauver leurs frères, ni les mettre à l'abri de la vengeance des Barbares. Cette fois, le stratège prit des mesures plus efficaces pour obvier à de pareils inconvéniens : il résolut de laisser aux Eubéens une division de troupes avec des armes et des munitions, afin que les insulaires fussent toujours en état de défense ; il enrégimenta la jeunesse de l'île, et se disposait à diriger cette armée, qu'il venait, pour ainsi dire, d'improviser, sur Carysto, lorsque l'arrivée d'un personnage illustre, et la nouvelle de l'influence

que son apparition avait eue déjà sur les affaires publiques, l'occupa exclusivement. Lord Byron venait de débarquer à Missolunghi ; ce généreux Philhellène apportait à la Grèce d'immenses secours et l'espoir d'une puissante coopération. Tous les partis se calmèrent à son aspect ; toutes les opérations furent suspendues. Lord Byron, sacrifiant sa fortune et son existence à la cause de la Grèce, lui apparut comme un dieu sauveur. Le gouvernement avait triomphé des factions sans abattre les factieux ; ceux-ci machinaient encore de nouvelles trames : cependant, subjugués par la haute renommée du grand homme qui se donnait à leur patrie, ils le choisirent d'un commun accord pour l'arbitre de leurs différends ; et lord Byron, à peine débarqué à Missolunghi, eut à prononcer sur les destins de la Grèce.

Depuis long-tems le chantre immortel de *Childe-Harold* brûlait de mériter d'autres lauriers que ceux du Parnasse. Son ame ardente et généreuse l'appelait à une nouvelle carrière : son génie l'avait élevé au premier rang parmi les poètes ; son caractère le destinait à devenir le héros ou le martyr de la liberté. Il ne put voir avec indifférence l'enthousiasme patriotique des Grecs ; il les avait connus sous la verge musulmane ; trompé peut-être alors par l'état abject dans lequel ils se trouvaient, il les crut incapables d'un élan géné-

reux. Leur audace lui plut; il était fait pour sentir tout ce que leur entreprise avait de magnanime : l'incertitude des résultats, le danger qui menaçait les partisans de la cause hellénienne, l'abandon de la chrétienté, la faiblesse des moyens du peuple régénéré, l'instabilité même de son gouvernement provisoire, en butte aux attaques de l'envie, aux prises avec les factions, il n'en fallait pas autant pour glacer le zèle d'un homme ordinaire; mais il fallait toutes ces chances et tous ces vices pour enflammer celui de lord Byron. L'idée de pouvoir seul réparer les torts de l'Europe, et l'espérance d'acquitter la dette du monde civilisé envers la Grèce, lui firent oublier les périls d'une démarche hasardeuse. Il partit avec de l'or, et après un séjour de plusieurs mois dans les îles Ioniennes, il prit terre à Missolunghi le 5 janvier 1824.

Déjà Byron avait rendu des services éminens à la cause des Hellènes. Il avait envoyé au prince Mavrocordato une somme considérable pour la solde des marins. Il apportait avec lui deux cent mille francs, et la certitude de la négociation d'un emprunt à Londres pour le compte du gouvernement grec. On le reçut comme le bienfaiteur de la patrie; Mavrocordato lui conféra le titre de général en chef de la Grèce-occidentale, et tous les magistrats des cantons voisins, réunis à Missolunghi en assemblée extraordinaire, applaudirent au choix du gouverneur.

Cependant le corps législatif venait de proclamer les motifs qui l'avaient déterminé à dissoudre l'ancien conseil exécutif, pour élever à la présidence le vertueux Georges Conduriottis d'Hydra. Piétro-bey, ses partisans, et ceux de Colocotroni, se rassemblaient à Tripolitza avec l'intention de renverser le gouvernement établi sur la ruine de leur faction. Ces intrigans députèrent même plusieurs de leurs affidés vers lord Byron, afin de l'attacher à leur cause; mais celui-ci repoussa avec indignation les tentatives de ces ennemis de l'ordre public : il était venu en Grèce pour seconder les efforts des véritables patriotes contre les fauteurs de l'anarchie, et non pour y favoriser les complots de quelques ambitieux.

La franchise avec laquelle lord Byron se prononça ôta tout espoir au parti de Piétro-bey : le corps législatif, fortifié par l'appui d'un pareil auxiliaire, ne tarda pas à acquérir la plus grande popularité. Ce fut alors que les factieux entreprirent de paralyser les intentions généreuses du Philhellène : ils répandirent sur son compte toutes sortes de calomnies; ils l'entourèrent d'espions, et voulurent même le faire passer pour un Turc déguisé. Ces bruits absurdes et ces menées criminelles ne changèrent rien à la conduite de Byron; conduite qui ne tarda pas à démentir les

propos de la malveillance. Bientôt même la Grèce vengea son bienfaiteur en accablant ses stupides accusateurs du mépris qu'ils méritaient.

Le corps législatif, cédant aux instances de lord Byron, avait fait partir pour Londres deux députés, MM. Orlando et Luriottis, chargés de ses pleins pouvoirs relativement à la négociation de l'emprunt. En attendant le résultat de cette démarche, Byron fournit au gouvernement tout l'argent dont il pouvait disposer, et ne se réserva que ce qui était nécessaire à la formation d'un corps d'armée qu'il devait commander lui-même et qui était spécialement destiné à agir contre les châteaux de Lépante. Il s'occupa aussi de l'organisation d'une compagnie d'artillerie, et prit à sa solde cinq cents Souliotes de ceux qui avaient fait partie des troupes de Marcos Botzaris.

L'intervention d'un personnage aussi supérieur que Byron devait nécessairement amener de grands changemens dans les affaires de la Grèce. L'esprit public manquait de régulateur; le gouvernement n'avait point d'organes : Byron sentit de suite tout ce que cet état de choses avait de vicieux. Il résolut d'y mettre un terme, et de concert avec Mavrocordato et le colonel Stanhope, il travailla à la publication d'un journal dont le premier numéro parut à Missolunghi, le 24 janvier, sous le titre de *Chronique grecque*.

Le colonel Stanhope, Philhellène qui a rendu les plus grands services à la cause de la liberté, établit aussi, à la même époque, plusieurs écoles lancastriennes dans la ville; cet exemple fut suivi par d'autres étrangers, qui introduisirent l'enseignement mutuel dans les principales cités du Péloponèse; enfin, un mois après l'émission du prospectus de la *Chronique*, un nouveau journal parût encore à Missolunghi; il se nomma le *Télégraphe grec*. Byron contribua de tous ses moyens à ces importantes améliorations. Il fit les premiers frais de l'entreprise des journaux, et devait concourir à leur rédaction, ainsi que le colonel Stanhope.

La publication de ces feuilles périodiques produisit le plus grand bien dans la Grèce; les citoyens connurent alors leurs véritables intérêts : ils méprisèrent les bruits mensongers que les malveillans faisaient courir à dessein d'égarer l'opinion publique. La publicité donnée à tous les actes du gouvernement, prouva aux Hellènes que le corps législatif et les magistrats qu'il avait choisis étaient dignes de leur confiance. Dès lors les intrigues des factieux n'eurent plus rien de redoutable, et les personnes crédules qu'ils avaient intéressées à leur cause, s'en détachèrent tout-à-fait. Colocotroni écrivit même à lord Byron pour le prier de le faire rentrer en grâce auprès du

nouveau pouvoir exécutif. Ce général, que des conseillers perfides avaient entraîné à la révolte, sentait alors toute l'énormité de sa faute, et voulait de bonne foi se réconcilier avec le gouvernement légal. Si son fils Panos, Piétro-bey, Déliani, et les autres ambitieux qui le faisaient agir, eussent suivi son exemple, la tranquillité et l'union renaissaient dans la Grèce; mais il n'en fut pas ainsi, les patriotes eurent bientôt à gémir des nouvelles agressions de ces ennemis de l'ordre public; il est vrai que leur audace fut peut-être plus utile que nuisible à la liberté; elle servit à démontrer la faiblesse des anarchistes sous un gouvernement tout-à-fait national.

Panos Colocotroni, fils du stratège de l'armée de Patras, commandait la garnison de Nauplie, capitale de la république, résidence ordinaire des principaux magistrats. Ce jeune homme avait toute la grossièreté d'un soldat, et toute la morgue d'un parvenu qui aspire aux plus hautes dignités. Les dix mille hommes qu'il commandait à Nauplie étaient dévoués à son père; ils avaient servi sous ses ordres, et paraissaient disposés à tout entreprendre pour favoriser l'élévation de sa famille. Panos, brave de sa personne, hardi, entreprenant, dévoré d'ambition, et complice de tous les projets de la faction liberticide, travaillait à gagner de plus en plus l'affection de ses soldats

par des libéralités et des promesses, afin de les faire servir d'instrumens à ses vues particulières, lorsqu'il croirait l'occasion favorable ; jusqu'alors il avait été impossible au gouvernement de l'éloigner du poste dangereux qu'il occupait ; ses trames étaient dévoilées, son dévouement à Piétro-bey connu : les membres du sénat et les députés des provinces n'avaient pas voulu se réunir à Nauplie, dans la crainte que Panos ne gênât la liberté de leurs délibérations (1). Si l'on ménageait ce conspirateur, c'était afin de lui donner le tems de reconnaître ses torts et de les expier. En l'attaquant de vive force, le gouvernement s'exposait à allumer dans le Péloponèse les feux de la guerre civile, et cette appréhension le décida à temporiser. De tous les maux qui pouvaient accabler la Grèce, celui-là était le plus imminent et le plus affreux.

Les ménagemens du corps législatif accrurent l'insolence et l'audace de Panos ; il ne se gêna plus en rien. Ses communications avec les rebelles devinrent plus actives ; il s'entendit avec la faction de Tripolitza, foyer de toutes les intrigues, et se rendit de plus en plus coupable du crime de lèse-patrie. Ce jeune homme, sans instruction et sans expérience, aveuglé par la fortune et par les

(1) Ces deux corps suprêmes s'établirent à Cranidi, bourg de l'Hermionide.

séductions de ceux qui le faisaient agir ; croyait travailler à sa propre grandeur, tandis qu'il n'était que l'instrument de quelques hommes plus adroits. Il comptait s'élever sur les ruines de la liberté de son pays, et tous les moyens lui paraissaient également bons à employer pour obtenir ce résultat. Cependant il ne voyait pas les nombreux rivaux qu'il avait à craindre parmi ses complices : l'amour-propre l'aveuglait au point d'oublier que, dans une circonstance récente encore, Piétro-bey l'avait emporté sur les prétentions de son père et sur les siennes ; il éprouva le sort de tous ceux qui se trouvent placés dans un rang trop au-dessus de leurs moyens, par le hasard des révolutions ; la prospérité égara sa raison : il n'avait pas assez de grandeur d'ame pour se bien pénétrer des devoirs sacrés que lui imposait sa qualité de citoyen grec ; il était trop présomptueux pour s'apercevoir qu'il obéissait à une impulsion étrangère. Son imprudente folie pouvait causer des malheurs incalculables ; mais quand il osa lever l'étendard de la révolte, ceux qui paraissaient le plus dévoués à ses intérêts, l'abandonnèrent, et il tomba dans le gouffre où il se proposait d'abîmer sa patrie.

CHAPITRE II.

Lord Byron se dispose à marcher sur Lépante. — Contrariétés qu'il éprouve. — Retraite des Spezziotes, en croisière devant Missolunghi. — Blocus de cette place. — Les gouvernemens anglais et autrichien menacent les Grecs. — Projet de congrès à Salone. — Destruction d'un brick turc. — Négociation de l'emprunt. — Le Grand-Seigneur prépare un armement considérable. — Plans des Turcs pour la campagne de 1824. — Travaux de défense des Grecs. — Stagnation des affaires en Crète. — Maladie de lord Byron. — Sa mort. — Quelques particularités sur ce grand homme.

Le Péloponèse, sans être précisément en proie aux discordes civiles, attendait avec anxiété l'issue de la lutte engagée entre le corps législatif et les hommes avides du pouvoir; tout se ressentait de l'inquiétude vague qu'éprouvaient les citoyens. La marche des affaires était entravée; l'armée divisée d'opinions, et plus dévouée aux intérêts de ses chefs qu'à ceux de la patrie. Cependant les partis ne pouvaient guère choisir un moment plus dangereux pour s'entre-choquer; l'ennemi était sur le point de recommencer la guerre, et bien que les premiers magistrats de la république cus-

sent fait leur devoir, ils n'osaient presque plus compter sur la fidélité des soldats ni sur la loyauté des généraux. L'argent de lord Byron avait suff. pour payer aux marins l'arriéré de leur solde; le généreux Conduriottis leur avançait de ses propres deniers un mois d'appointement, afin qu'ils se remissent en mer. On avait reçu des nouvelles favorables de Londres, où les amis de lord Byron et les soins du Philhellène Blaquière applanissaient toutes les difficultés relatives à l'emprunt; mais tout cela ne suffisait point encore; le besoin était pressant, et les ressources éloignées. L'union la plus parfaite entre tous les citoyens devenait de plus en plus nécessaire, et ils paraissaient disposés à tourner leurs armes l'un contre l'autre au lieu de faire face à l'ennemi commun. Tel était le spectacle déchirant qu'offrait le Péloponèse au commencement de février; la dernière campagne s'était terminée sous de si heureux auspices qu'on était loin de prévoir alors un pareil avenir. Un mois avait suffi pour réveiller toutes les haines et armer de nouveau toutes les ambitions.

Mais la présence de lord Byron dans la Grèce occidentale, et la sagesse de Mavrocordato dans la gestion des affaires de ce département, le préservaient au moins des maux prêts à fondre sur la république. Byron attacha à son service la plupart des Philhellènes allemands qui, dégoûtés

d'obéir à des chefs présomptueux et ignorans, se disposaient à retourner dans leur pays. Il les fit entrer dans le corps d'artillerie qu'il organisait, et leur adjoignit quelques volontaires grecs. Les primats de Missolunghi mirent à la disposition du lord, pour lui servir d'arsenal, un vaste édifice qui avait été le sérail d'un bey turc, et qui était devenu la caserne des Souliotes. Ce fut dans ce local que Byron établit ses canonniers; il chargea M. Parry de l'instruction de ce corps, qui, dans peu de tems, fut en état d'entrer en campagne. M. Parry avait amené de Londres huit ouvriers; et une quantité d'objets nécessaires à l'établissement d'un arsenal lui avaient été fournis par le comité grec de cette capitale. Les Souliotes auraient désiré qu'il eût apporté, entre autres artifices, des fusées à la Congrève; la réduction de Lépante leur eût paru infaillible avec le secours de ce projectile incendiaire; mais M. Parry n'en avait point; il lui était même impossible d'en composer sur les lieux. Il fallut s'en passer, et le zèle des Grecs se ralentit un peu au sujet de l'expédition projetée contre Lépante.

On reçut à cette époque des nouvelles de la place qu'on était sur le point d'attaquer; le gouverneur des châteaux paraissait disposé à se soumettre à lord Byron, pourvu que celui-ci lui promît la vie sauve et une récompense. Cet

homme avide était albanais, ainsi que la garnison; on ne devait pas être surpris de sa vénalité. Le lord ne fut pas plutôt instruit de ces dispositions qu'il prépara tout pour le départ des troupes. Il comprenait de quelle importance il était pour la cause des Grecs, de ne pas donner au cupide Albanais le tems de la réflexion. Pendant qu'il faisait partir une avant-garde de quinze cents hommes, afin de reconnaître les positions et de pourvoir à l'approvisionnement du reste de l'armée, il expédiait un courrier à Zante, chargé de lui rapporter de nouvelles sommes d'argent. Deux jours après le départ de cette première colonne, l'artillerie et l'infanterie souliote devaient se mettre en marche avec l'état-major. Tout était réglé pour le départ; des dissidences survenues tout-à-coup parmi les soldats l'empêchèrent d'avoir lieu.

Le comte Gamba, qui servait sous les ordres de lord Byron en qualité de lieutenant-colonel, passa la revue des Souliotes le 14 février; ils obéissaient pour la plupart au brave Constantin Botzaris. Ils paraissaient tous animés du meilleur esprit, et l'on convint de leur donner un mois de solde en avance après leur avoir fait contracter une espèce d'engagement. Le lendemain, tandis que Byron s'attendait à recevoir la nouvelle d'un arrangement définitif avec ce corps indiscipliné, il apprit que les chefs élevaient des prétentions

exagérées et inadmissibles. Plusieurs Souliotes envoyés du Péloponèse par Colotroni, pour entraver les projets du lord et paralyser ses bonnes intentions, étaient entrés la veille à Missolunghi; ils furent les instigateurs des réclamations injustes que leurs compatriotes adressèrent. Cet incident suspendit l'expédition de Lépante; Mavrocordato témoigna aux chefs des bandes souliotes l'indignation que lui causait leur conduite; mais ceux-ci se justifièrent en rejetant sur les envoyés des factieux du Péloponèse tout l'odieux de cette affaire. Enfin, après bien des négociations, il fut arrêté que Constantin Botzaris choisirait six cents hommes parmi les tribus de la Sellcide, qu'il en commanderait trois cents, et que Byron nommerait un chef pour les autres. Mais ces nouvelles dispositions, qui entraînaient beaucoup de lenteurs, étaient incompatibles avec la célérité qu'il eût fallu mettre au siège de Lépante. Lord Byron ne renonça pas, sans un mortel déplaisir, à cette expédition, dont le succès lui semblait assuré.

Cet homme extraordinaire était doué, comme chacun le sait, d'une sensibilité vive et profonde; il avait surtout une force et une indépendance de volonté qui le rendait peu propre à supporter les contrariétés de la vie. Qu'on juge de l'effet que l'insubordination des Souliotes dût produire sur son ame. Lui qui, jusqu'alors, avait été l'admira-

rateur de cette tribu héroïque, qui l'avait comblée de ses bienfaits et de ses largesses, qui se proposait tout-à-l'heure encore de lui donner de nouveaux témoignages de son estime et de sa munificence, acquérir ainsi la triste certitude qu'il n'avait obligé que des ingrats! Cette découverte blessa au vif le cœur généreux de lord Byron; irritable à l'excès, sa santé se ressentit d'une impression si pénible, et les tracasseries qu'il éprouva depuis cette époque ne sont peut-être pas étrangères au malheur qui frappa bientôt la Grèce en sa personne.

Il s'était flatté de pouvoir facilement assujettir les Hellènes au joug de la discipline militaire; il reconnut, après des tentatives infructueuses, que cette réforme était en partie impossible. Les Souliotes surtout, ces braves des braves, qui se faisaient un jeu de la guerre et de ses périls, opposaient une résistance opiniâtre à toute innovation dans leur manière de combattre. Cependant, c'était sur l'introduction dans les armées grecques du système de stratégie adopté en Europe, que Byron fondait principalement ses espérances de succès. Il déplora avec Mavrocordato l'état malheureux des affaires, et les obstacles qui nuisaient à toute amélioration; il reçut alors des nouvelles de Lépante, qui confirmaient ce qu'on savait déjà sur les dispositions du gouverneur de cette place;

l'idée de ce que perdrait la Grèce en manquant une si belle occasion, l'aigrit encore davantage contre les Souliotes, à l'inconduite desquels on pouvait attribuer l'ajournement indéfini de l'expédition.

Chaque jour Byron avait quelques nouveaux motifs de chagrin; les soldats, au nombre de plus de cinq mille à Missolunghi, alarmaient les citoyens par des rixes continuelles. L'autorité, trop faible pour contenir cette milice effrénée, se bornait à prendre de ces mesures de précaution qui ne sont pas un frein à la licence ni une garantie pour la tranquilité publique. Plusieurs fois le bienfaiteur des Grecs fut inquiété dans sa propre maison; ceux qui pénétrèrent chez lui ne lui voulaient aucun mal; mais leur hardiesse ne lui causa pas moins de graves inquiétudes. Que pouvait-on attendre d'un peuple qui accueillait ses amis avec des transports de reconnaissance, et qui le lendemain oubliait ses sermens de la veille? Byron ne s'abusait point sur le compte des Hellènes; il connaissait leurs mœurs, leur état, leur caractère; mais il avait peut-être trop compté sur le changement que la révolution avait dû opérer en eux. Il les jugea plus propres qu'aucune autre nation à dépouiller la rouille de la barbarie; il ne se trompa certainement pas à cet égard; cependant la civilisation est l'œuvre du tems, et ne peut

nulle part arriver tout d'un coup. Le généreux lord renferma ses peines en lui-même, et bien qu'il commençât à désespérer du succès de son entreprise, il ne résolut pas moins de persévérer jusqu'au bout. Il dit un jour : « Je commence à croire que je n'ai rien fait que perdre mon tems, mon argent, ma patience et ma santé; mais je m'y étais préparé : je savais que nous ne serions pas sur un lit de roses, et que je devais m'attendre à rencontrer de la fraude, de la calomnie et de l'ingratitude. N'importe, je resterai (1). »

Sur ces entrefaites, la division navale, qui avait conduit Mavrocordato en Étolie, et qui se composait de vaisseaux spezziotes, quitta inopinément les parages de Missolunghi; une escadre turque, bloquée jusqu'alors dans les rades de Patras et de Lépante, reprit la mer et vint croiser devant Missolunghi. Le peu de profondeur du golfe ou de la baie qui baigne cette ville ne permit pas aux navires ennemis d'avancer; mais ils interrompirent toute communication entre l'Étolie, les îles Ioniennes et le Péloponèse. Byron et Mavrocordato espéraient toujours que les Spezziotes reviendraient, et que leur retraite n'était

(1) *Le comte Gamba*, relation de l'exp. de lord Byron en Grèce, p. 185.

qu'une fuite ; ces insulaires ne reparurent plus. On essaya d'établir des batteries sur la côte pour obliger les Turcs à se tenir au large, et leur interdire l'accès de la terre-ferme s'ils étaient tentés d'y opérer un débarquement. Mais les Barbares avaient trop d'inquiétude, et se trouvaient eux-mêmes dans une position trop embarrassante pour risquer l'entreprise. Ils se retirèrent bientôt, de leur propre mouvement, sous les canons des châteaux où ils se croyaient plus en sûreté qu'au milieu du golfe. Malgré cette précaution, un des bricks de leur croisière s'étant trop approché de la côte, peu de jours après la retraite de l'escadre, échoua à une lieue et demie de Missolunghi ; les Grecs se portèrent aussitôt sur la plage pour s'emparer du navire naufragé ; mais les chaloupes de plusieurs bâtimens turcs, témoins de l'accident, firent la plus grande diligence pour sauver l'équipage et les objets précieux qui se trouvaient à bord ; ensuite, ne pouvant réussir à remettre le brick à flot, ils le firent sauter.

J'ai parlé d'un décret du gouvernement grec qui déclarait de bonne prise les bâtimens auxiliaires des Barbares, à quelque nation qu'ils appartinssent ; j'aurai bientôt à revenir sur ce sujet. En attendant, une autre mesure du même genre, mais beaucoup moins forte que celle-là, fut pour

les Grecs la source de mille tracasseries de la part des flottes européennes. Le président du conseil exécutif avait osé déclarer aux agens consulaires des diverses puissances de la chrétienté, que ces puissances ayant promis d'observer la plus stricte neutralité dans les affaires de l'Orient, la nation grecque considérerait comme hostiles les manœuvres des bâtimens francs pour secourir les places turques; qu'en conséquence le gouvernement provisoire de la Grèce autoriserait les amiraux de ses escadres à capturer les navires neutres surpris en contravention après la déclaration de blocus d'une place ennemie. Cette mesure était raisonnable, et d'accord avec les droits de la guerre; son observation rigoureuse aurait néanmoins amené de violentes contestations; mais ce fut bien autre chose lorsqu'on eut commis le soin de son exécution à tous les Grecs indifféremment. Il en résulta de graves abus, des injustices et des violences qu'on aurait pu qualifier de piraterie. Ces excès arrivent toujours lorsqu'un gouvernement, trop faible pour se faire respecter lui-même, investit toute une population du droit de rendre la justice.

Des corsaires grecs attaquèrent une multitude de navires de commerce anglais et autrichiens dans le voisinage des places bloquées, sous le prétexte que ces navires portaient aux Turcs des

munitions et des avis. Il est probable que les Hellènes ne se trompaient point dans leur hypothèse; s'ils avaient donné le tems aux vaisseaux suspects de franchir la ligne de blocus, ils les auraient pris en flagrant délit, et les agens de l'Autriche ou de l'Angleterre n'étaient pas assez éhontés pour réclamer contre une mesure qu'ils avaient eux-mêmes approuvée comme légitime quelques mois auparavant; mais les croiseurs grecs, avides de profiter d'une proie qui pouvait les enrichir, et craignant de la manquer en attendant une occasion juste de la saisir, se jetaient sur tous les bâtimens anglo-ioniens qui traversaient le canal de Céphalonie dans la direction de Patras et de Lépante. Il en était de même à l'égard des navires sous pavillons européens qui longeaient de trop près les côtes de Modon, de Coron et de Carysto. Souvent des pirates étrangers, profitant de la confusion générale et des malheurs de l'Orient, attaquaient, au milieu de l'Archipel, tous les vaisseaux qu'ils y rencontraient, sans en excepter ceux des Grecs mêmes, et arboraient tantôt le pavillon chrétien, tantôt la bannière turque, tantôt les couleurs de l'une des nations maritimes de l'Europe. Cependant tous ces actes infâmes de brigandage, dont on pouvait surtout accuser les Dalmates et ce ramassis de vagabonds qui sortent des montagnes

voisines de Raguse pour infester les échelles du Levant, passaient sur le compte des Grecs; ils devaient naturellement subir tôt ou tard l'humiliation d'en répondre.

A la fin de janvier, le brick de guerre l'*Alacrity*, commandé par le capitaine anglais Yorke, vint mouiller devant la baie de Missolunghi, porteur de dépêches menaçantes pour les autorités grecques de cette ville. Un corsaire avait arrêté dans les eaux de Patras le bateau ionien le *Don Giovanni*: quoique ce bateau eût évidemment pour objet de ravitailler la place ennemie, le lord haut-commissaire ne réclamait pas moins la restitution de cette prise ou de l'équivalent en espèces. M. Yorke avait reçu l'ordre de saisir ou de couler à fond tous les navires grecs qu'il rencontrerait sur son passage s'il n'obtenait une prompte réparation. Cet officier s'adressa d'abord à Mavrocordato; le tribunal de commerce avait déclaré le bateau ionien de bonne prise, et les Grecs, forts de cette sentence de leurs juges, se croyaient autorisés à conserver leur capture. Mais l'Anglais raisonnait autrement: il avait des ordres, et paraissait disposé à les mettre à exécution; on estimait la cargaison du *Don Giovanni* à 400 dollars; il se contenta de demander la moitié de cette somme, à la prière de lord Byron, et ne donna que trois heures aux primats de Missolunghi pour la lui remettre.

On ne peut prévoir quelle aurait été l'issue de cette affaire si le généreux lord ne s'était empressé de venir au secours de la ville. Les primats, soit embarras réel, soit mauvaise volonté, déclarèrent au capitaine Yorke qu'ils étaient hors d'état de le satisfaire. Byron offrit à ce dernier de donner la somme qu'il réclamait, quoique Mavrocordato eût fait une protestation énergique contre cette violence; M. Yorke refusa d'accepter l'argent de son illustre compatriote; il rejeta également une nouvelle proposition de Mavrocordato, qui retardait de huit jours le paiement des 200 dollars. Alors Byron, craignant les malheurs qu'une plus longue contestation devait immanquablement amener, fit remettre secrètement à l'un des magistrats grecs la somme imposée, pour qu'elle fût comptée au capitaine, et le brick anglais se retira sans exiger d'autre réparation.

Ces sortes d'affaires n'étaient que trop communes en Grèce à cette époque, par les raisons que j'ai exposées plus haut. Les amirautés d'Ipsara, de Spezzia et d'Hydra avaient constamment quelques tracasseries à essuyer de la part des escadres de l'Europe; les chefs de la marine autrichienne se faisaient surtout remarquer par leur exigeance, tandis que ceux des autres nations n'exécutaient qu'avec un déplaisir qu'ils n'essayaient pas même de cacher, des missions de

cette nature; la marine de l'empereur, ou plutôt ceux qui la dirigeaient allaient encore au-delà de leurs pouvoirs afin d'augmenter les embarras de la Grèce. On les avait vus plusieurs fois canonner des navires chrétiens, sous le prétexte d'user de représailles, comme si la loi du talion, en vogue chez les Barbares, devait être invoquée par un peuple civilisé! Souvent même les braves Hydriotes, transportés de colère en apprenant l'insolence des capitaines autrichiens, s'étaient promis de leur rendre coup pour coup; la prudence fit taire les premiers mouvemens d'une indignation qui n'était que trop légitime. Les vaisseaux de guerre de l'empereur continuèrent à se montrer impunément les tyrans de l'Archipel. Quant à ceux de l'Angleterre, la politique nouvelle du cabinet de Saint-James eut une influence favorable sur leurs mouvemens : ils devinrent, comme les vaisseaux français, le refuge des malheureux des deux partis, et les témoins bienveillans de l'héroïsme des Hellènes.

Pendant que ces choses se passaient dans la Grèce occidentale, l'état du Péloponèse devenait de plus en plus inquiétant; si d'un côté les patriotes se ralliaient au corps législatif comme au labarum de la liberté, de l'autre les factieux, profitant de leurs immenses richesses, et d'un reste de crédit qu'ils conservaient encore, s'efforçaient

çaient de susciter des troubles, à la faveur desquels ils espéraient pouvoir ressaisir l'autorité. Ces misérables intrigues entretenaient les esprits dans la crainte; on s'attendait chaque jour à voir éclater les premiers symptômes de la guerre civile. Déjà plusieurs tentatives des soldats de Colocotroni et de Pietro-bey pour dissoudre le sénat avaient échoué; mais elles pouvaient se renouveler encore, et le gouvernement n'avait à leur opposer que sa constance. L'argent lui manquait; et pour comble de disgrâce, c'était à lui que s'adressaient toutes les réclamations des agens de l'Europe; c'était lui qui supportait toutes les charges, qui payait les excès commis souvent par les créatures des factieux.

On ne pouvait plus compter sur les dispositions des chefs de corps. Ces hommes qui, pour la plupart, avaient été capitaines de bande avant la révolution, voyaient leur parti dans celui des rebelles. Ils s'étaient long-tems flattés de régner en tyrans sur leurs compatriotes, et de substituer leur despotisme à celui des Ottomans dans la Péninsule; l'établissement d'une autorité légale leur semblait une usurpation de leurs droits. La patrie était réellement en danger, et les Grecs allaient réaliser cette funeste prophétie de leurs adversaires: « S'ils parviennent à secouer le joug des Turcs, ils se déchireront pour se tyranniser entr'eux. »

Quel spectacle pour lord Byron, qui avait cru pouvoir calmer la fureur des partis par sa présence et ses conseils! Ce grand homme, fatigué des efforts inutiles qu'il avait faits, des obstacles qu'il rencontrait à Missolunghi même de la part d'une soldatesque furibonde, tomba dangereusement malade; ses amis le conjurèrent de quitter un pays malheureux où l'on n'appréciait pas plus les services de l'amitié qu'on n'y écoutait les conseils de la sagesse; il persista dans sa résolution. « D'autres peuvent retourner dans leur patrie; pour moi je demeurerai ici : c'est chose certaine (1). » Cet homme extraordinaire avait-il déjà le pressentiment d'une mort prématurée ?

Ceux qui essayèrent de l'arracher des marais de Missolunghi ne réussirent pas non plus. On lui conseillait de faire un voyage à Athènes; le climat de l'Attique convenait mieux à sa santé, mais il se croyait plus utile à Missolunghi; et cette considération l'emporta sur son intérêt personnel. Cependant il était loin de retirer tout le fruit qu'il devait attendre de son héroïque dévouement. Chaque jour lui révélait de nouveaux complots; chaque heure lui apportait de nouvelles contrariétés; les ouvriers européens, qui avaient suivi M. Parry pour travailler à l'arsenal, déclarèrent qu'il leur était impossible de rester

(1) *Expédition de lord Byron en Grèce*, p. 122

plus long-tems chez les Grecs, et ils partirent malgré les efforts que l'on fit pour les arrêter. La malheureuse affaire qui avait coûté la vie au capitaine Sasse quelques jours auparavant leur fit craindre d'autres émeutes; ils avaient entendu les balles des Souliotes siffler autour d'eux pendant qu'ils étaient au travail; attachés au service des Grecs par spéculation et non par enthousiasme pour leur cause, ils aimèrent mieux courir la chance de gagner moins en exerçant leur industrie ailleurs; les dangers qu'ils avaient courus depuis leur débarquement leur paraissaient une trop rude compensation pour la haute-paie que leur accordait le généreux Byron (1).

---

(1) Je me contenterai de transcrire ici, pour l'affaire du capitaine Sasse, un extrait des Mémoires de M. Gamba, témoin oculaire de l'événement.

« Un Souliote, ami de feu Marcos Botzaris, et alors sous les ordres de son frère, homme estimé pour son courage et sa douceur, vint au sérail * où il avait logé pendant six mois, amenant avec lui un jeune neveu de Botzaris, à qui il voulait faire voir nos canons et autres attirails de guerre. Un de nos artilleurs, qui était en faction à la porte, l'arrêta au passage, en lui disant qu'il ne pouvait pas entrer. Telle était en effet la consigne que nous avions donnée pour tenir à l'écart une foule de Grecs curieux, qui, autrement, auraient gêné nos opérations. Le Souliote répondit qu'il était de la maison, et

* J'ai dit plus haut que l'*Arsenal*, bâtiment qui servait de sérail sous le régime des Turcs, avait été une caserne de Souliotes.

La ville de Missolunghi fut à cette époque délivrée de la présence des Souliotes qui troublaient

---

essaya d'avancer; le sergent, qui était un Hongrois, accourut, le saisit au collet, et voulut l'éloigner de force. Le Souliote entra en fureur, et lui donna un coup; le sergent, qui était sans armes, appela la garde. Sasse, qui se trouvait être l'officier de garde, arriva, et voyant le sergent aux prises avec le Souliote, ordonna au premier d'arrêter l'autre, et en même tems, il tira son épée. Le Souliote demanda alors qu'on le laissât se retirer; mais Sasse persista à le faire arrêter, et même le frappa sur le cou avec le plat de son épée. Le Souliote ne put pas se contenir davantage; il tira son *yataghan* *; et blessa Sasse au bras gauche, qu'il sépara presque du corps. Le sergent parvint en ce moment à ouvrir le bassinet d'un des pistolets du Souliote, et à en jeter l'amorce; mais le Grec saisit l'autre, fit feu, et Sasse, atteint de trois balles à la tête, tomba sur le coup, sans proférer une parole. Tout cela s'était passé en moins de tems qu'il n'en faut pour le raconter; les artilleurs étaient accourus; ils arrêtèrent le Souliote qui paraissait avoir la main gauche percée de plus d'une balle, bien que son second pistolet n'eût point été déchargé, et que personne des nôtres n'eût tiré sur lui. Il fallait donc qu'il se fût blessé avec une partie de la charge de l'arme même qu'il avait tirée sur Sasse. Bientôt ses compatriotes se portèrent en foule autour du sérail, qu'ils menacèrent d'incendier si on ne relâchait pas cet homme; on le fit pour prévenir de plus grands malheurs.

« Sasse ne survécut pas plus d'une demi-heure. Il était généralement estimé comme un des plus braves et des plus

* Espèce de coutelas que portent les fantassins grecs et turcs.

sans cesse la tranquillité des citoyens. Byron donna trois mille piastres fortes pour que les primats pussent leur payer l'arriéré : ces montagnards ne voulaient point partir sans argent. Ils projetaient de se jeter sur la ville d'Arta, où ils espéraient faire un immense butin : mais les Grecs de cette cité n'eurent pas plutôt appris la marche de cette troupe furibonde qu'ils envoyèrent aux chefs un message ainsi conçu : « Si vous venez pour nous aider à conquérir notre indépendance, comptez sur nos efforts et notre coopération ; mais si vous voulez seulement piller nos maisons et ruiner nos familles, sachez que nous sommes sous les armes, déterminés à mourir en nous défendant. » Les Souliotes, intimidés par cette déclaration énergique, n'osèrent point passer outre ; mais leur caractère inquiet et turbulent ne pouvait guère s'accommoder d'un repos indéfini ; nous les verrons bientôt prendre part à de nouvelles intrigues, et donner au gouvernement de nouveaux sujets d'alarmes.

La retraite des Souliotes rendit le calme aux

---

instruits parmi les officiers étrangers au service de la Grèce. Ses funérailles eurent lieu le lendemain, 20 février. Il fut enterré avec beaucoup d'appareil dans une fosse ouverte à côté de celles de Marcos-Botzaris et du général Normann. »

(*Expéd. de lord Byron en Grèce*, p. 181 et suiv.)

habitans de Missolunghi; mais elle fut en même tems un obstacle invincible à l'expédition de Lépante. Byron s'en consola; il ne pouvait pas attendre de grands services de la part d'une milice intraitable, sourde aux prières de l'amitié et rebelle aux ordres de ses chefs. Le noble lord déclara même aux magistrats étoliens qu'il renonçait pour le moment à l'intention de participer aux entreprises militaires projetées. Mavrocordato, occupé des préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir, et en proie aux plus vives inquiétudes sur le sort du Péloponèse, ne se mêla presque point des transactions du lord avec les Souliotes. Il fut bientôt lui-même en butte aux poignards des factieux. Une conspiration, dirigée contre lui, s'ourdissait alors à Anatoliko, dans le voisinage de Missolunghi, sous les auspices d'un chef de bande nommé Cariascaki.

Sur ces entrefaites, les anarchistes, poursuivant le cours de leurs intrigues, obligeaient en quelque sorte tous les citoyens de la Grèce à se déclarer pour ou contre le gouvernement; ils entraînaient les hommes faibles par des promesses ou des menaces; ils éblouissaient les ambitieux par les illusions d'un avenir dont ils ne soupçonnaient pas eux-mêmes toute l'incertitude; ils répétaient aux généraux de la veille, blanchis comme eux sous la bure grossière des pâtres du Ménale ou

dans les rangs des Armatolis, que le corps législatif, composé de marchands, de nobles (1) et d'érudits, n'attendait qu'une occasion pour les éliminer, leur enlever la gloire des combats qu'ils avaient livrés à la tyrannie, et s'arroger à eux seuls l'honneur d'une révolution pour le succès de laquelle ils n'avaient jamais fait que des vœux stériles ou des décrets insignifians. On conçoit tout l'effet que ces reproches, fondés en apparence, devaient produire sur l'esprit des Hellènes; les soldats étaient plus acharnés que les autres citoyens contre le gouvernement; ils regardaient son installation comme le terme de leur influence. Ils sentaient tous que l'introduction de la discipline dans les troupes grecques mettrait fin au despotisme et au brigandage des bandes irrégulières qui composaient alors la principale force armée de la Péninsule. Dans ce cas, chaque kleftis se croyait également intéressé à la continuation d'un désordre dont il profitait, et par suite, chaque kleftis devenait l'ennemi naturel du gouvernement auquel on supposait l'intention de vouloir supprimer tant d'abus.

On vit plus d'un guerrier, demeuré jusqu'alors

(1) Les factieux faisaient allusion, en se servant de cette épithète, aux Fanariotes qui se trouvaient alors attachés au gouvernement.

inaccessible aux séductions de l'amour-propre, se ranger dans le parti des mécontens; mais on vit aussi des hommes qui n'avaient pu convaincre la nation de la sincérité de leur dévouement, donner en cette occasion des preuves irrécusables de patriotisme. Parmi ces derniers, il se trouvait plus d'un personnage qui ne devait sa célébrité qu'aux circonstances; il y avait même quelques-uns des compagnons de Colotroni, parvenus comme lui aux plus hautes dignités militaires; mais ils n'avaient ni son orgueil, ni sa cupidité, ni son ambition. Enfans de la Grèce, ils comprenaient que leurs premiers efforts devaient avoir son bonheur pour but; ils ne craignaient pas que des hommes plus habiles vinssent partager l'autorité dont ils jouissaient, parce qu'ils sentaient que la coopération de ces étrangers tournerait à la gloire de leur pays. Ces généreux patriotes, au nombre desquels je dois signaler Gourha, Odysséus, Londos et Notaras, sauvèrent la Hellade par leur opposition aux projets des factieux. Le gouvernement, fort de leur suffrage, brisa bientôt les entraves qu'on lui imposait et recouvra sa dignité en même tems que son indépendance.

Odysséus, après avoir rassuré le sénat sur ses dispositions particulières, lui offrit son bras et son armée. Le dévouement de ce héros, que l'on regardait encore comme suspect en raison de ses

anciens rapports avec Aly-pâcha, fut très-agréable au gouvernement. Les Hellènes acquirent ainsi la certitude qu'en confiant au brave Odysséus le soin de leur gloire, il ne s'étaient point trompés. Il n'avait pas imité la conduite de tant d'autres, qui, acharnés contre les Barbares jusqu'au moment de la révolution, songeaient pour la première fois à faire cause commune avec eux (1); il s'était rangé sous les drapeaux d'un musulman audacieux, lorsque la patrie sommeillait encore; mais le réveil de la Grèce lui fit rompre aussitôt un engagement indigne de lui. En quittant le service du rebelle de Janina, il redevint citoyen, et promu bientôt après à la dignité de général chez un peuple libre, il se pénétra des devoirs que lui imposait une charge si glorieuse.

En se ralliant au corps législatif, il entraîna ses nombreux partisans. De même que les Colocotroni, il avait ses affidés et ses créatures: sa conduite déterminait la leur. Le sénat qui luttait avec crainte contre une population presque soulevée, se vit alors entouré de protecteurs et d'amis. Ce changement si heureux, cette révolution que l'on

(1) On croit que les factieux entreprirent à cette époque de faire entrer les généraux turcs dans leurs projets de vengeance, et qu'ils machinèrent la ruine de la Grèce avec le pacha d'Égypte.

osait à peine espérer du tems, fut en partie l'ouvrage d'Odysséus.

Il ne s'en tint pas à cette première démarche qui avait déjà changé la face des affaires. Il voulut se mettre en rapport avec lord Byron, connaître ses idées et profiter de ses conseils. Un jeune Anglais, M. Finlay, fut chargé de ses messages au noble lord. Odysséus engageait Byron et Mavrocordato à se rendre à Salona. Tous les chefs civils et militaires de la Grèce orientale et occidentale devaient s'y réunir, et l'on aurait agité dans cette conférence la question de savoir s'il était plus utile d'attendre les Turcs au-delà des Thermopyles, que d'aller les chercher au cœur de la Thessalie. Cette assemblée, qui allait prononcer sur les opérations les plus décisives de la nouvelle campagne, était convoquée pour la fin de mars. Odysséus se disposait à se mettre en route avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait appris la réunion d'un corps de troupes ottomanes aux environs de Larisse. Mais, en attendant l'époque fixée, il ne renonçait pas à l'espoir de soumettre les places de Négrepont et de Carysto, bloquées par ses troupes. Le reste de l'île d'Eubée était en son pouvoir. Il pria lord Byron de lui envoyer quelques pièces d'artillerie, de la poudre et des fusées à la Congrève, pour hâter la reddition de ces forteresses. Byron chargea MM. Finlay et

Humphreys, de remettre à Odysséus une partie des munitions qu'il demandait; il leur confia aussi ses lettres pour ce général; elles contenaient l'adhésion du lord et celle de Mavrocordato au projet de congrès de Salona.

Cependant l'escadre turque, en station dans le golfe de Patras, avait perdu le 19 février l'un de ses meilleurs bâtimens. Elle n'osait plus sortir de la rade, et les bateaux du Péloponèse parcouraient librement les deux rives d'Achaïe et d'Étolie. Les Grecs qui s'échappaient de tems en tems des prisons de Patras, s'accordaient tous dans leurs rapports sur l'état de cette place. On y manquait des choses les plus nécessaires à la vie. Plusieurs fois, les Albanais de la garnison en étaient venus aux mains avec les troupes asiatiques que le capitan-pacha avait laissées dans la ville, l'année précédente. Jussuf-pacha, gouverneur des forts, commençait lui-même à désespérer de sa position. Mais lorsque les Grecs allaient recueillir les fruits de leur longue persévérance, et occuper enfin ces remparts formidables, devant lesquels ils avaient éprouvé tant de revers, Colocotroni leva brusquement le siége pour s'avancer dans la presqu'île. Métaxas avait quitté l'armée quelque tems auparavant, chargé d'une autre mission : les troupes d'Achaïe n'avaient que le kleftis pour chef; elles se soumirent

à ses ordres. Le traître, qui ne pouvait ignorer la position des assiégés, aima mieux tourner contre la patrie les armes qu'il tenait d'elle, que d'acquérir des droits éternels à sa reconnaissance. Il abandonna son poste, il refusa pour ainsi dire d'entrer dans une place qui se rendait à lui; et pour quoi faire? pour suivre les mouvemens de sa folle ambition, pour appuyer de coupables intrigues, et servir des hommes qui se jouaient de sa ridicule vanité.

Il avait paru souvent disposé à se joindre au gouvernement. On s'était même flatté de le voir abjurer de vaines espérances, rentrer en lui-même, et reconnaître que la révolution, la Grèce et la fortune avaient assez fait pour lui. En effet, que pouvait-il ambitionner encore? Comblé d'honneurs et de richesses, revêtu de la première dignité militaire de l'état, connu, admiré jusqu'aux extrémités du monde, son intérêt même lui imposait l'obligation d'être fidèle à ses devoirs. Colocotroni, blanchi dans le métier des armes, devait-il briguer d'autres honneurs que ceux de la guerre? On lui laissait le commandement des troupes, par déférence pour ses services passés; cette charge éminente, la plus délicate et la plus dangereuse de toutes celles que peut donner un peuple libre, était la seule qu'on pût lui conférer quoiqu'il ne fût guère en état de la remplir. Mais

non, de chef militaire, il voulut devenir chef civil; il rêva la suprême magistrature, et peut-être que, dans son délire, il se proposait de remplacer la barette de kleftis par un diadême. Sans caractère et presque sans volonté, dominé par l'avarice et l'ambition, il se rangeait toujours du côté de celui qui savait ménager le plus habilement ces deux faiblesses. Un jour, il faisait dire à Byron qu'il ne demandait au sénat que la faveur d'une amnistie; le lendemain, il renouvelait ses engagemens avec la faction de Pietro-Bey. On le vit changer ainsi plusieurs fois de parti et d'opinion dans le cours de quelques semaines; protester de son attachement à l'autorité établie, la reconnaître, et le moment d'après exciter à la révolte contre ce même gouvernement, infirmer ses actes, et contester jusqu'à la légalité de son existence.

Byron apprit ces tristes nouvelles au moment où il se disposait à faire le voyage de Salone. Il avait éprouvé d'autres contrariétés; sa santé s'altérait visiblement, et il repoussait toujours avec la même opiniâtreté les instances de ses amis qui le conjuraient de changer de climat. La tournure que prenaient les affaires ne fit qu'ajouter à ses inquiétudes. Il avait espéré qu'il lui serait possible de faire entendre raison à Colocotroni: l'entêtement de ce vieux fou l'indigna. Il fut lan-

guissant jusqu'à la fin de mars : le mauvais état des routes, la continuité des pluies et la hauteur des eaux ne lui permirent pas de se mettre en route pour Salone, ainsi qu'il l'avait projeté. Les torrens et les rivières qui se jettent dans le golfe de Lépante, étaient alors des fleuves impraticables ; il fallait attendre qu'ils devinssent guéables pour faire le trajet de Salone (1). Quant au voyage par mer, il y aurait eu de la témérité à l'entreprendre, la flotte turque étant maîtresse du golfe, et les canons de Lépante commandant le détroit.

Le noble lord donna tout le tems qu'il était obligé de passer à Missolonghi, aux travaux de son petit arsenal. Il assistait lui-même aux manœuvres du corps d'artillerie, et l'intelligence que montraient les Grecs qu'on y avait incorporés, lui fit concevoir les plus hautes espérances. Il prit encore à sa solde une compagnie de cent hommes pour protéger les artilleurs dans les montagnes, et donna le commandement de cette troupe au capitaine Lambros, homme brave et dévoué, qui parlait plusieurs langues euro-

(1) Dans cette partie de la Grèce, il n'y a point de ponts sur les fleuves ; les malheurs de la guerre avaient éloigné de leurs bords la population chrétienne ; il eût été impossible de s'y procurer un bateau.

péennes, et avait été autrefois sous les ordres du général Church. Lambros arrivait du Péloponèse, chargé d'une mission de Colocotroni pour lord Byron; mais il s'attacha tellement à ce dernier, qu'il renia son ancien patron pour lui offrir ses services. Byron n'eut pas le tems de s'apercevoir de la bonne acquisition qu'il venait de faire; mais la Grèce se félicite encore aujourd'hui de l'heureuse circonstance qui lui rendit le brave Lambros.

C'est ainsi que Byron cherchait à tromper son impatience par des occupations nouvelles. Mais ce genre de vie ne convenait pas à son caractère. Il brûlait d'arriver au dénouement du drame politique qui l'occupait tout entier; chaque jour de retard ajoutait aux tourmens de son esprit; il ne prenait déjà plus la peine de dissimuler ses souffrances; il était souvent agité de convulsions terribles; et cet homme extraordinaire, dont l'existence était pour ainsi dire toute intellectuelle, riait de l'erreur de ses médecins, qui attribuaient à des causes physiques le dépérissement de sa santé. Cependant il recevait de fréquens témoignages de la gratitude du gouvernement : le corps législatif l'invita à se rendre dans son sein; par un autre message, il lui offrit le titre et les fonctions de gouverneur général de la Grèce, c'est-à-dire de la partie de la Hellade qui

était affranchie, à l'exception du Péloponèse et des îles. Byron remercia le gouvernement : « Je dois d'abord assister au congrès de Salone, répondit-il ; à mon retour, je serai à la disposition du sénat, et je ferai volontiers tout ce qu'il jugera convenable pour le bonheur de la Grèce. »

On apprit à cette époque un événement de la plus haute importance ; l'emprunt proposé à Londres pour le compte des Hellènes venait enfin d'être rempli. Cette nouvelle releva tout-à-coup l'espérance des patriotes : la pénurie du gouvernement, qui seule pouvait nourrir l'audace des factieux, devait bientôt cesser. Des moyens nouveaux, des ressources immenses lui apparurent, et il crut pouvoir enfin confondre les ennemis intérieurs et extérieurs de l'indépendance de la Grèce. Lord Byron s'applaudit le premier des efforts qu'il avait faits pour amener cet heureux résultat : quoique les contrariétés qui l'accablaient depuis quelques mois, eussent vivement affecté son ame ; il n'avait rien perdu de ce zèle généreux qui l'animait pour la cause des Hellènes ; il se prépara à remplir un autre rôle que celui d'auxiliaire militant ; la Grèce allait avoir besoin d'un patriote désintéressé, qui la servît par ses conseils, qui lui indiquât les améliorations les plus urgentes, et consacrât les ressources qu'elle venait d'acquérir à ses véritables besoins ; Byron se chargea de cette noble tâche.

Le but de ses sacrifices, celui de son séjour, n'était pas seulement de donner aux Hellènes quelques secours passagers et des notions sur l'art militaire; il ne regardait les services personnels qu'il pourrait rendre à leur cause, que comme un faible tribut, et les projets militaires qui l'occupaient étaient tout-à-fait indépendans du grand objet de son voyage. Il était venu surtout pour éclairer le sénat sur les intérêts de la nation, pour s'assurer que l'emploi des fonds provenant de l'emprunt, serait calculé d'après les circonstances où se trouvait la Grèce. En s'occupant de l'organisation intérieure du pays, et de plans de campagne pour la guerre de 1824, il avait voulu indiquer au gouvernement les mesures les plus sages relativement à sa position, et lui donner un aperçu des améliorations les plus urgentes. Dès qu'il eut reçu confidentiellement l'avis de la conclusion de cet emprunt si long-tems attendu, il invita Mavrocordato à presser le gouvernement provisoire de réarmer les flottes et de les mettre en état de tenir la mer. Dans les îles de Spezzia, d'Hydra et d'Ipsara, on n'attendait que l'assurance d'une indemnité pour reprendre l'offensive; les armateurs étaient ruinés, et le moment approchait où la fortune des citoyens ne pourrait plus suffire aux besoins toujours croissans de la patrie.

Cependant, quoique l'avis de la négociation de

l'emprunt fût arrivé à lord Byron, il ne savait encore rien d'officiel à cet égard. Une maison grecque de Livourne avait transmis cette heureuse nouvelle à ses correspondans de Zante; le lord en attendait la confirmation. M. Blaquières, philhellène anglais, celui que j'ai déjà nommé, et qui ne cessa de rendre aux Grecs les plus éminens services, devait apporter lui-même les fonds de l'emprunt, et se concerter avec Byron pour leur emploi. Jusqu'à son arrivée l'état du gouvernement était toujours précaire; les capitaux du généreux lord commençaient à s'épuiser, et la mauvaise volonté des négocians des îles Ioniennes ne lui permettait pas de tirer d'eux de nouvelles ressources.

Voilà quel était l'état de la Grèce au commencement d'avril : les hostilités, sur le point de commencer avec les ennemis extérieurs, avaient été prévenues dans la Péninsule par les discordes intestines. Une division ottomane, dont on exagérait la force, s'assemblait à Larisse pour fondre sur la Béotie; le corps d'Odysséus, composé de soldats intrépides, formés par trois années de combats, occupait l'île de Négrepont : il eût été facile à ce général de garder le passage des Thermopyles, et d'interdire aux Barbares l'entrée de la Grèce; mais il manquait de munitions. Le gouvernement, en proie aux plus vives inquiétudes,

dénué de moyens, épuisé par les dépenses extraordinaires que l'entretien des flottes avait nécessitées jusque-là, ne lui envoyait rien, et la poudre qu'il avait reçue de lord Byron ne suffisait pas aux besoins de ses soldats. Odysséus connaissait parfaitement l'embarras de sa position et le danger de la Grèce : n'obtenant du corps législatif que de vagues promesses au lieu de secours efficaces, il avait pressé la réunion de Salone, espérant que les patriotes des provinces excentriques du Péloponèse feraient d'eux-mêmes les sacrifices nécessaires au salut de tous. J'ai dit que Byron, approuvant les projets d'Odysséus, avait été retenu à Missolunghi, lorsqu'il comptait se rendre à Salone; il sentait, aussi bien que le stratège de la Grèce orientale, que l'indépendance momentanée de la Béotie, de l'Attique et de l'Étolie, pouvait dépendre de cette réunion.

Heureusement que la Porte, dans son projet d'attaque, ne se proposait aucune opération importante contre le continent; tous les efforts des Turcs devaient avoir pour but, cette année, la destruction des vaisseaux grecs et la ruine des îles les plus fécondes en marins. Un armement terrible se préparait à Constantinople pour subjuguer l'Archipel, tandis que les forces de l'Égypte, réunies dans le port d'Alexandrie, n'attendaient plus que la présence du capitan-pacha sur les côtes

de l'Asie mineure pour se joindre à lui. Sur ces entrefaites, un incendie terrible qui fit sauter une partie de l'arsenal du Caire, donna aux Grecs l'espérance de voir le sultan d'Égypte rompre ses engagemens avec la Porte. On évaluait les pertes qu'il avait faites, par suite de ce désastre, à 40,000,000 de piastres; on supposait même que la plus grande partie des munitions de guerre, destinées à l'approvisionnement de la flotte, avaient été la proie des flammes : Méhemmed-Aly aurait effectivement trouvé dans ce désastre un prétexte raisonnable pour se désister; mais soit que l'on eût exagéré l'étendue de ses pertes, soit qu'il entrât dans ses vues politiques d'anéantir la Grèce, ce satrape ne persévéra pas moins dans son plan de conduite; ses vaisseaux furent armés, ses troupes prêtes à s'embarquer au premier signal, et une multitude de navires européens se mirent à ses gages pour le transport de ses soldats.

On peut dire avec vérité que le Grand-Seigneur épuisa les dernières ressources de son empire dans les préparatifs qu'il fit alors contre la Grèce; s'apercevant un peu tard que de nouvelles tentatives pour subjuguer le Péloponèse, n'aboutiraient à rien, tant que les Hellènes seraient maîtres de la mer, il résolut de leur disputer la prééminence qu'ils avaient acquise sur cet élément dans le cours des campagnes précédentes. Chos-reu-

pacha, que l'on avait cru disgracié, fut rétabli dans la haute fonction de grand-amiral; il présida lui-même à l'armement de toutes les forces navales de Sa Hautesse : il s'en acquitta si bien que tous les navires, jusqu'au plus petit bâtiment de l'arsenal de Constantinople furent prêts à mettre à la voile, et que les vaisseaux mêmes qui n'étaient point encore terminés, quoique sur le chantier depuis plus de quinze ans, furent achevés et armés dans l'espace de quelques mois. Cette inconcevable activité valut à l'amiral les félicitations du sultan ; les Barbares virent avec orgueil leur flotte immense couvrir la grande rade de Constantinople : au lieu du petit nombre de vaisseaux délabrés qui étaient rentrés dans le port à la fin de l'automne, deux cents voiles n'attendaient plus qu'un signal du capitan-pacha pour s'élancer de nouveau dans les eaux de l'Archipel. Comme de coutume, les capitaines de chaque bâtiment manifestaient une grande impatience de se mesurer avec les infidèles : ils les défiaient sous les canons du sérail ; ils les menaçaient de leur colère et de leur valeur; ils se faisaient déjà le partage anticipé de leurs dépouilles. Ces fanfaronnades, trop ordinaires aux Turcs pour nous surprendre, cachaient néanmoins de terribles inquiétudes. La plupart des commandans de la flotte avaient déjà vu les Grecs, c'est assez dire qu'ils avaient fui

devant eux. Le nombre des vaisseaux avec lesquels ils marchaient à la rencontre des escadres libres, ne les rassurait pas sur le dénouement d'une campagne qui ne devait pas être plus heureuse que les autres. « Nous sommes perdus, disaient entr'eux quelques chefs ottomans : le courage, le nombre et la force sont de notre côté; mais Dieu, que nous avons offensé par nos crimes, combat pour les Grecs. »

Avec un peu d'expérience, il était impossible, en effet, que les officiers turcs ne fussent pas épouvantés. S'ils ont échappé à la plupart des revers qu'ils pouvaient craindre, ils le doivent au hasard; mais qu'on se figure une flotte chargée d'hommes à demi-barbares, ignorans sur tous les points, nés loin des rivages de la mer, et conduits à coups de bâton jusqu'au Bosphore; qu'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment sur la composition des équipages turcs; qu'on n'oublie pas surtout que dans la circonstance dont il est question, ces équipages étaient encore bien plus mauvais qu'ils ne l'avaient jamais été; on se fera alors une juste idée des ressources navales de Sa Hautesse. Pouvait-il se trouver à bord de cette flotte un homme raisonnable qui vît sans frémir les apprêts de départ; qui ne rougît de pitié en entendant ses stupides compatriotes célébrer la défaite prochaine des *Ghiaours*, comme si, dans

une guerre maritime, des bâtimens pouvaient remporter des victoires sans être dirigés? C'était précisément le cas des vaisseaux turcs; il n'y en avait pas dix qui, sur un essaim de misérables dont ils étaient obstrués, possédassent un homme tant soit peu au courant des manœuvres; les autres allaient flotter à l'aventure, à la merci des tempêtes et des brûlots : et voilà sur quels moyens les Barbares comptaient pour anéantir la liberté de la Hellade; voilà ces forces du croissant que quelques feuilles, dignes des Turcs, osaient vanter à l'Europe avec tant d'emphase!

Chosreu-Pacha n'était ni assez aveugle ni assez confiant pour s'abuser sur l'état de sa flotte; il pouvait bien la faire passer pour invincible aux yeux du Grand-Seigneur qui le croyait sur parole, mais il ne pouvait partager les illusions dont il berçait son maître. Pour suppléer autant qu'il était en lui le manque total de marins expérimentés, il essaya d'enrôler encore une fois les vagabonds européens, en grand nombre à Constantinople. Ces hommes se livrent au brigandage ou aux arts les plus grossiers dans les villes maritimes de la Turquie; ils ne reconnaissent d'autres lois que celles des consuls de leur nation, et ils ont été presque tous matelots dans l'origine. Déserteurs des navires marchands avec lesquels ils passèrent en Asie, les agens euro-

péens les protègent par pitié. Ils dépendent pour la plupart des légations d'Autriche et d'Angleterre, parce qu'ils viennent surtout du Frioul, de la Dalmatie et des îles Ioniennes, provinces qui relèvent de ces deux états. On les avait vus, deux ans auparavant, accepter l'or des Barbares pour le service de la flotte ottomane; mais les mauvais traitemens qu'ils essuyèrent alors, et l'indignation que leur conduite excita en Europe, déterminèrent les ambassadeurs à défendre à tous leurs nationaux de s'engager désormais dans les armées turques. Ce décret, qui était juste et d'accord avec la neutralité jurée par les puissances chrétiennes, existait encore en 1824. Chosreu-pacha fit valoir diverses considérations pour qu'il fût abrogé; on l'écouta; on fit droit à sa requête. MM. les ambassadeurs de la chrétienté rivalisaient de complaisance pour mériter les bonnes grâces de la Porte : elle devait effectivement choisir bientôt un favori, un confident parmi eux; lord Strangford allait laisser cette place vacante. Ce qu'il y eut de plus indécent, c'est que l'envoyé de Russie se mit aussi sur les rangs, et qu'il fit toutes les concessions qu'on exigea de lui pour procurer à sa cour le stérile avantage de jouer le premier rôle dans la diplomatie de Constantinople.

Dès que la permission de contracter du service

pour le sultan eut été donnée aux Francs répandus en Turquie, ces misérables, oubliant ce qu'ils avaient souffert d'humiliations et de tourmens dans la campagne de 1822, acceptèrent à l'envi les offres du capitan-pacha. On leur promit de fortes récompenses; on leur donna très-peu de chose, suivant la coutume, et ils passèrent à bord des vaisseaux. Les Turcs trouvèrent encore de nouveaux élémens de succès dans l'incroyable facilité avec laquelle les ambassadeurs chrétiens leur permirent de noliser des bâtimens marchands sous pavillon européen. On ne doit pas être surpris de la condescendance de ces diplomates, ni de leur dévouement aux Turcs d'après ce que j'ai dit plus haut; ce qui doit nous étonner, nous, amis du malheur, enfans de la civilisation, c'est que les Ottomans aient pu trouver parmi les marins de quelques nations, des hommes assez vils pour se mettre à leurs gages. Honneur à la France et à sa brave marine! Dans cette occasion comme dans toutes les autres, la marine française a acquis des droits à la reconnaissance des Grecs et à l'estime des philantropes : elle n'eut pas un navire dans les rangs du capitan-pacha, et son pavillon du moins n'eut pas la honte de flotter à côté de celui des Barbares.

On ne fesait plus mystère, à cette époque, des projets du divan pour les opérations de la cam-

pagne; Ipsara était bien le point de mire du grand-amiral turc; après avoir soumis cette île, à la manière de Scio, il devait se porter sur Samos et réduire successivement tous les points militaires de l'Archipel. Dans le même tems, un seraskier, rassemblant à Larisse les débris de la population turque de la Romélie, serait venu fondre sur la Grèce occidentale, chasser les Hellènes de l'Eubée, et donner la main aux Albanais de Mousaï, qui devaient s'avancer jusqu'à Salone. Le camp de Buyuckderéh, formé de plus de trente mille soldats asiatiques, avait déjà reçu l'ordre de se mettre en mouvement pour appuyer les opérations de l'armée de Thessalie; mais la Porte comptait peu sur le secours de cette milice, enrôlée par force, et qui d'ailleurs était nécessaire aux environs de Constantinople, pour effrayer les janissaires, toujours prêts à s'insurger; elle n'attendait pas même de grands résultats des opérations du seraskier Dervich-pacha; toute sa confiance était en sa flotte, comme je viens de le dire. Les troupes de terre avaient l'ordre d'agir, moins pour soumettre le Péloponèse que pour tenir la population guerrière de ce pays en échec : le capitan-pacha s'était chargé d'amener tous les ghiaours de Spezzia, d'Hydra, d'Ipsara et de Samos, pieds et poings liés, devant sa Hautesse; les Turcs ne demandaient *rien de plus* cette année.

Cependant les Barbares qui calculaient si tran-

quillement les chances de la guerre, et qui s'adjugeaient la victoire avec tant de confiance, comme si les Grecs n'avaient pas même dû la leur disputer, oubliaient que ces derniers ne perdaient pas non plus leur tems, et que leurs préparatifs de défense étaient au moins aussi formidables que les moyens d'attaque dirigés contre eux. L'île d'Ipsara, hérissée de batteries et de redoutes, défiait l'ennemi : ses habitans, que l'approche du danger animait d'une énergie nouvelle, réclamaient tous le poste d'honneur, lorsque l'heure de mourir pour la patrie serait venue ; les femmes même, car dans cette île héroïque, le courage et le dévouement sont des deux sexes, s'étaient assignées entr'elles diverses positions qu'elles se proposaient de défendre. Malheureuse Ipsara ! que ne confiais-tu le soin de ta conservation à la valeur de tes enfans ! Ils suffisaient, et tu ne serais pas devenue la proie des Barbares, si tu n'avais admis des hordes étrangères dans les rangs de tes défenseurs.

Pour Samos, accoutumée à triompher des efforts du croissant, elle méprisait la nouvelle attaque qu'on méditait contre elle, et ne la jugeait pas plus terrible que la précédente. Cette île, plus grande et plus peuplée qu'Ipsara, suffisait seule à sa défense, à l'entretien de ses troupes et au recrutement de ses armées. Elle avait ses magistrats

particuliers, qui correspondaient avec le gouvernement central sans dépendre de lui : Samos formait en quelque sorte une petite république indépendante, où n'avait pas pénétré la contagion des discordes qui déchiraient le Péloponèse ; dix mille guerriers choisis parmi ses habitans, exercés par des officiers habiles, et toujours prêts à combattre l'ennemi commun, lui composaient une force militaire assez imposante pour arrêter les Turcs, fussent-ils en nombre dix fois plus considérable. L'ambition était inconnue aux Samiens ; leurs chefs, occupés des intérêts de la patrie, ne s'abaissaient pas à de viles intrigues. Il n'y avait parmi eux qu'un même besoin ; ils n'émettaient qu'un même vœu, celui de vivre libres ou de perdre la vie en perdant la liberté. Si les anarchistes du Péloponèse avaient été capables de raisonner et de sentir, l'exemple de cette île heureuse et florissante, forte de toute la supériorité que donne l'union, aurait peut-être produit sur eux une impression salutaire ; mais ils étaient étrangers à toute réflexion généreuse. Ils ne prenaient conseil que de leur ambition, et n'avaient que leur intérêt personnel pour guide.

Les îles ne redoutaient donc rien de la part des Turcs, et même, en supposant que ces îles fussent privées du secours de la flotte indépendante, elles pouvaient seules repousser les vais-

seaux du capitan-pacha ; mais les escadres combinées de la Grèce ne devaient pas rester oisives dans leurs ports : l'osmanlis , qui affectait de les mépriser, calculait ses chances de succès comme s'il n'avait eu que les flots et les tempêtes à vaincre pour arriver au pied des remparts chrétiens ; il oubliait, dans les eaux tranquilles du Bosphore, ses défaites passées , la hardiesse, la force invincible des Hellènes, le nombre et l'effet terrible de leurs brûlots, ainsi que l'intrépidité des héros qui les conduisaient. Quelques musulmans, moins aveugles, ne dissimulaient pas leurs craintes sur l'issue de l'expédition projetée; le grand-amiral lui-même, instruit des dispositions des insulaires et de l'attitude menaçante de leurs escadres, commençait à douter de l'accomplissement de ses prophéties : cependant il s'était trop avancé pour qu'il lui fût possible de rétracter les assurances qu'il avait données au sultan ; d'ailleurs l'inspection de son armée navale, la grandeur et le nombre de ses vaisseaux, la multitude de canons dont ils étaient chargés, tout lui donnait l'espérance de dissiper ses ennemis par la terreur, s'il ne réussissait à triompher d'eux en les combattant. La grande flotte devait sortir du Bosphore vers le milieu d'avril, et attendre à Gallipoli l'arrivée des transports européens pour gagner Mytilène. On supposait qu'elle ne compterait pas moins de cent

cinquante voiles de guerre, avant sa jonction avec l'escadre d'Égypte, ce qui lui donnait un effectif de plus de deux cent trente vaisseaux, non compris ceux des auxiliaires. Jamais, depuis bien des siècles, on n'avait vu dans ces mers un armement aussi formidable. Non-seulement les Grecs ne pouvaient pas entrer en concurrence avec le capitan-pacha pour la force des bâtimens, mais il leur était même impossible de rassembler autant de petits navires marchands qu'il avait de vaisseaux de haut-bord à leur opposer.

Pendant que la Porte s'épuisait en préparatifs de guerre, le gouvernement provisoire de la république hellénienne pressait de son côté les amiraux des escadres insulaires de s'avancer avec toutes leurs forces à l'entrée des Dardanelles, pour observer l'ennemi et le détruire sous les batteries de ses châteaux, si l'occasion s'en présentait. Une difficulté s'opposa à ce que les ordres du premier corps de l'état fussent immédiatement suivis : il n'avait point d'argent, et quoique la nouvelle de la ratification de l'emprunt fût arrivée à Missolunghi depuis un mois, que le comité grec de Londres eût chargé le philhellène Blaquières de porter lui-même la première partie des fonds qui en provenaient, le gouvernement était dans l'attente, ou plutôt dans un cruel embarras. Il lui fallait des moyens pour armer les flottes; il

lui en fallait même pour enchaîner les factieux ; sa position était si critique, qu'au lieu de sauver la liberté de la Grèce, comme il l'avait promis, il allait tomber tout-à-coup dans le mépris et le ridicule : ceux qui jusqu'alors avaient attendu de grandes mesures et de grandes améliorations de sa sagesse, seraient les premiers à le condamner lorsqu'ils verraient sa nullité et son impuissance. Déjà l'on ne devait plus compter sur la fortune particulière des patriotes : elle était épuisée ; le président Couduriottis avait consacré toute la sienne à l'entretien des vaisseaux d'Hydra pendant la dernière campagne, et ce riche citoyen n'avait plus de sacrifices à faire. Lord Byron, qui était venu en Grèce avec beaucoup d'argent, qui avait tiré de Zante et de Corfou des sommes considérables, ne pouvait plus suffire lui-même aux charges qu'il s'était imposées à Missolunghi ; ce grand homme, qui montrait un zèle si ardent pour la cause des Hellènes, aurait sans doute exposé toute sa fortune pour secourir le gouvernement ; mais les banquiers des îles Ioniennes, influencés probablement par le lord haut-commissaire, refusèrent d'accepter ou d'escompter son papier (1). Il aurait dû écrire à Malte ou à Li-

(1) Il serait peut-être injuste d'accuser le commerce des îles Ioniennes d'un acte de condescendance si honteux : le

vourne ; le tems pressait, l'argent de Londres était attendu de jour en jour, et les événemens qui survinrent ne lui permirent pas d'exécuter tout ce qu'il s'était promis de faire pour le bien des Hellènes.

On ressentait à Missolunghi les effets de l'anarchie du Péloponèse ; un agent des factieux, nommé Georges Cariascaki, essaya de renverser les autorités de cette ville, et surtout de s'emparer du gouverneur Mavrocordato. Celui-ci fut informé à tems des intentions criminelles du traître ; il le démasqua aux yeux des citoyens de la Grèce occidentale, et Cariascaki, qui commandait une bande étolienne à Anatoliko, fut réduit à fuir dans les montagnes d'Agrapha, pour échapper à l'indignation publique. On sut plus tard qu'il avait agi sous l'influence du parti de Tripolitza, et que le complot qu'il tramait ne tendait à rien moins qu'à livrer aux Turcs la place de Missolunghi. Un mouvement des Souliotes sur Basiladi (1), dont ils se rendirent maîtres ; l'appareillage spontané de l'escadre ottomane de Patras, et l'entrée des soldats de Cariascaki à Missolunghi, où ils arrêtè-

---

numéraire n'est pas très-abondant à Corfou, non plus qu'à Zante ; ne cherchons pas d'autre motif aux refus qu'essuya le noble lord.

(1) Basiladi est la clef de la rade de Missolunghi.

rent deux primats, sous un prétexte frivole; toutes ces circonstances réunies ne laissèrent aucun doute sur l'existence d'un complot formé entre les mécontens et les Turcs. Byron apprit lui-même qu'il avait un espion logé sous son toît; Mavrocordato reçut des communications officielles du gouvernement central sur cette odieuse affaire; et plusieurs agens des anarchistes de Morée, surpris par la police de Missolunghi, firent des aveux qui ne laissèrent plus aucun doute sur l'entreprise de Cariascaki (1).

---

(1) Je rapporte en note, pour ne pas interrompre la narration, la proclamation que Mavrocordato fit publier au sujet de l'affaire Cariascaki.

« Citoyens, vous savez tous que le plus sacré de nos devoirs est de veiller au salut de la patrie; les événemens des jours passés ont fait naître de graves soupçons contre le capitaine Georges Cariascaki. Sa conduite sera l'objet d'une enquête judiciaire, et les magistrats de la province ont nommé une commission pour l'interroger, ainsi que tous ceux qui auraient pu trahir la patrie. Le gouvernement invite les citoyens à dévoiler tout se qu'ils savent au sujet de cette conspiration. Ils se présenteront d'abord devant l'archevêque, et ensuite devant les juges chargés de l'interrogatoire. Une crainte pusillanime ne doit pas arrêter ceux qui auraient des révélations importantes à faire à la justice; ils se rappelleront leurs devoirs, et n'oublieront pas que le repos de la Grèce exige d'eux une franchise sans bornes. La nation est indignée contre les traîtres; elle prendra sous sa protection spéciale les patriotes

Nous touchons à l'épouvantable catastrophe qui priva la Grèce du plus généreux des bienfaiteurs, et le monde littéraire de l'un de ses plus beaux ornemens. Byron n'avait éprouvé, depuis son arrivée à Missolunghi, que des peines et des inquiétudes; les affaires prenaient une tournure si peu favorable qu'il n'osait presque plus compter sur le salut de la Hellade. Dans les îles, l'esprit national était meilleur que sur le continent; les flottes se disposaient à reprendre la mer, mais les matelots demandaient de l'argent: c'était encore le cri des soldats de l'armée de terre, qui, fatigués d'attendre un paiement toujours différé, abandonnaient les drapeaux de leurs chefs pour se jeter dans les rangs des rebelles. Le gouvernement adressait message sur message pour obtenir de lord Byron un nouveau prêt. Mavrocordato et les primats de Missolunghi sollicitaient de lui le même service pour les besoins de la Grèce occidentale; le noble lord fut réduit à refuser, dans l'embarras où il se trouvait lui-même, par suite de la mauvaise volonté des banquiers septinsulaires. Cependant l'île de Candie attendait avec

---

qui lui faciliteront les moyens de connaître et de punir nos ennemis. »

Signé A. MAVROCORDATO.

N. LURIOTTIS, *secrétaire*

impatience le secours qu'on lui avait promis pour battre les places de guerre ottomanes; Odysseus, qui avait besoin d'une armée et de munitions pour défendre la Béotie, était réduit à user de stratagème pour forcer les citoyens de l'Attique à nourrir le petit nombre de soldats qui lui restaient. Ce brave général espérait toujours que le congrès de Salone, en rapprochant toutes les peuplades des pays situés hors du Péloponèse, aurait pour résultat d'établir cette union de force, d'intérêts et même de sacrifices, qui seule pouvait garantir la patrie des maux que la détresse du gouvernement lui présageait.

Cette réunion de Salone eût comblé tous les vœux de lord Byron; il pensait aussi, comme Odysseus, que l'on pourrait adopter dans cette conférence un plan de fédération pour toutes les provinces grecques placées au-delà de Corinthe; mais les événemens de Missolunghi et l'inquiétude que le complot de Cariascaki avait laissée aux habitans, pouvaient avoir des suites trop graves pour qu'il se hasardât à quitter la ville dans ces circonstances. Son voyage aurait été regardé comme une désertion par le plus grand nombre. Il resta donc tranquille chez lui, toujours occupé de l'instruction de ses artilleurs et du recrutement de la brigade qu'il se proposait de commander. M. Parry travaillait sans relâche aux fortifications

de Missolunghi; il s'était chargé d'entourer cette ville d'ouvrages extérieurs, d'après le système de défense employé en Europe. Les frais de cette entreprise devaient être supportés par les primats; mais ceux-ci se trouvant dans l'impossibilité de payer, on eut recours à la générosité du lord qui venait de recevoir le diplôme de citoyen de Missolunghi, et qui reconnut cet honneur par de nouveaux bienfaits. Si M. Parry avait eu le tems d'achever ses travaux, la ville de Missolunghi aurait été l'une des plus fortes places de la Grèce. Mais ses plans existent encore, et tôt ou tard le gouvernement s'en servira; il faudra de toute nécessité une place sûre à l'entrée du golfe de Corinthe; aucun autre point ne peut offrir les mêmes ressources que Missolunghi à cet égard. Cette considération, et le rôle que cette ville a joué depuis le commencement de la guerre de l'indépendance, lui assurent un rang glorieux parmi les cités de la Hellade.

La santé de lord Byron donnait beaucoup d'inquiétude à ses amis; tant de secousses éprouvées depuis deux mois avaient affaissé sa grande âme. Jamais sa patience n'avait été mise à de si rudes épreuves; il suivait d'ailleurs un régime alimentaire peu propre à rétablir ou à augmenter ses forces. En arrivant en Grèce, il avait voulu s'habituer à souffrir toutes sortes de fatigues, à braver tous les

genres de privation. Son goût pour la guerre, et l'espérance de pouvoir bientôt s'associer lui-même aux travaux militaires des Hellènes, lui faisaient regarder la tempérance comme un devoir. Il outra peut-être les mesures par lesquelles il pouvait arriver à se priver sans danger des sensualités de la vie (1). Une nourriture à peine suffisante et composée de substances qui ne s'accommodent pas toujours avec des estomacs habitués aux mets

(1) Voici ce que dit M. Gamba sur la manière de vivre de lord Byron :

« J'ai sous les yeux la note qu'il donna à l'intendant de sa maison pour régler les dépenses journalières de sa table ; le total de la dépense de chaque jour ne s'y élève qu'à une piastre*; en voici l'emploi :

Pain, une livre et demie.	15 paras.
Vin.	7
Poisson.	15
Olives.	3
TOTAL.	40

» Ceci était pour son dîner ; son déjeûner se composait d'une seule tasse de thé, sans lait ni sucre. Son logis était aussi simple que sa nourriture. Le colonel Stanhope occupait le bas de la maison, et le lord avait deux mauvaises chambres au-dessus du colonel. Il couchait dans l'une, et dans l'autre il recevait son monde. Mais cette seconde pièce était transformée la nuit en dortoir pour nous. » (*Le comte Gamba*, Exp. de lord Byron en Grèce, p. 286, note VIII.)

* La piastre turque, de 40 paras, vaut à peine douze sous de France.

de l'Europe, de pénibles contrariétés, des occupations sédentaires et l'impossibilité de se livrer à ses promenades d'exercice, qui étaient devenues un besoin pour lui; toutes ces choses achevèrent d'épuiser Byron. Son état était déjà fort alarmant lorsqu'un accident vint développer le germe morbifique qu'il portait dans son sein. Pourquoi l'existence des hommes qui sont l'ornement de la société, par leurs lumières, leurs vertus et leur génie, est-elle fragile comme les jours de ceux qui déshonorent l'humanité? C'est un problème affligeant, dont la solution est au-dessus de notre intelligence.

Le 9 avril, lord Byron reçut des lettres d'Angleterre; elles lui causèrent la plus vive satisfaction. Elles l'entretenaient de sa famille ou des travaux du comité grec de Londres. Cependant, ce jour si bien commencé devait avoir un triste dénouement.

Il était assez rare que le tems permît au lord de faire ses courses habituelles; depuis trois jours il n'était pas sorti, et bien que la journée du 9 ne fût pas aussi belle qu'on aurait pu le désirer, il ne se décida pas moins à faire une promenade à cheval. La pluie le surprit à une lieue de la ville; il revint précipitamment sur ses pas : en arrivant sous les murs de Missolunghi, il descendit de cheval et s'embarqua dans un canot pour regagner

sa maison. Cette imprudence, que les personnes de sa suite essayèrent vainement d'empêcher, fut la cause de sa maladie. Ses vêtemens avaient été traversés par la pluie et par la transpiration, suite inévitable de l'exercice violent qu'il venait de faire : le froid le saisit dans la chaloupe ; deux heures après il éprouva des frissons; bientôt une fièvre ardente, accompagnée de douleurs rhumatismales, appela près de lui les gens de l'art : on voulut le saigner, il s'y refusa ; peut-être était-il du devoir des médecins d'insister ; mais ils ne connurent pas tous le véritable état du malade.

Quelques jours s'écoulèrent sans que les progrès du mal fussent bien sensibles : la fièvre avait diminué ; les douleurs étaient toujours fort vives, et elles semblaient se fixer à la tête. Byron ne pouvait ni manger ni dormir ; mais il était calme et résigné; on croyait même généralement que son indisposition n'était que passagère, et ce fut l'avis de la majorité des médecins. Cependant le 17 un redoublement de fièvre les alarma tout-à-coup; ils déclarèrent que les saignées étaient indispensables : lord Byron les laissa faire cette fois; il perdit deux livres de sang dans la journée ; mais cette opération ne changea rien à son état. Plus faible qu'auparavant, il souffrit toujours, et la tête devint de plus en plus le siége d'un mal rebelle aux efforts de l'art.

Cette nuit même la fièvre atteignit le plus haut degré de violence ; au milieu des accès de délire qu'elle occasiona, Byron parlait encore des Grecs ; c'était sa pensée dominante, et pour ainsi dire la dernière affaire de sa vie. On l'entendait raisonner sur l'état des Hellènes, leur donner en mourant les derniers conseils de l'amitié, et leur consacrer les derniers efforts d'une intelligence déjà glacée : tantôt il se croyait transporté sur un champ de bataille, tantôt il adressait aux maîtres de l'Europe des reproches énergiques qui retentiront dans la postérité. Ces horribles accès épuisèrent ses forces, et bientôt il ne resta plus d'espérance.

Mais qui rendra le trouble, la désolation de Missolunghi ? Tous les habitans alarmés prenaient une part égale au danger de leur bienfaiteur. Les églises étaient encombrées de citoyens ; les prêtres ne quittaient pas l'autel. Pauvres Grecs ! ils attendaient un miracle ; le ciel ne fut point touché de leurs gémissemens : pour sauver Byron il fallait autre chose que d'impuissantes momeries ; un bon médecin l'aurait mieux servi que des cantiques ; mais le terme des jours du grand homme était arrivé, l'habile médecin ne se trouva pas.

Ses amis avaient écrit à Zante et à Corfou ; les secours qu'on attendait de ces îles arrivèrent trop tard. Du moins si quelque chose pouvait adoucir les derniers momens du noble lord, la Provi-

dence, si cruelle envers lui, ne lui refusa pas cette consolation : dans un des intervalles lucides que lui laissait la maladie, il reçut la nouvelle de la ratification de l'emprunt. Le comité de Londres le chargeait de l'emploi des fonds, et la première partie de ces fonds était déjà embarquée sur le brick *La Florida*. M. Blaquières accompagnait le bâtiment, et devait verser entre les mains de lord Byron cet argent si impatiemment attendu; mais en arrivant à Corfou il apprit que le bienfaiteur des Grecs avait cessé de vivre depuis plusieurs jours.

Après avoir épuisé les ressources trop longtems différées de l'art de guérir, Byron tomba dans une espèce d'engourdissement qui le conduisit à la mort. Le 19 avril, à six heures un quart du soir, il fit un léger mouvement, qui fut le dernier. Il avait dit la veille, avant que de tomber dans cet affreux sommeil, qui dura vingt-quatre heures, et finit avec sa vie : « J'ai donné mon tems, ma fortune et ma santé à la cause des Hellènes : maintenant je lui sacrifie ma vie!.... que pouvais-je faire de plus ? ».

C'était le jour de Pâques, jour solennel chez les chrétiens, mais qui n'est fêté nulle part avec autant d'allégresse que dans la Grèce. Il met fin au jeûne le plus rigoureux : on s'y livre à toute l'effusion d'une joie religieuse et mondaine tout

ensemble. Le malheur qui venait de frapper la patrie dans la personne de Byron, convertit la gaîté publique en deuil général. Mavrocordato surtout, dans ces tristes momens, donna des preuves éclatantes de l'estime et de la vénération qu'il professait pour son illustre ami; il fit publier aussitôt la proclamation suivante, qui n'est pas seulement un dernier tribut payé à l'amitié, mais encore un hommage sincère rendu à la mémoire d'un grand homme.

« Ce jour de fête et de réjouissance est devenu un jour de deuil. Lord Noël Byron a quitté cette vie à six heures du soir, après une maladie de dix jours; les citoyens de toutes les classes ont montré leur sollicitude pour le généreux ami que nous perdons; avant même qu'on n'eût prévu le coup funeste qui nous l'a ravi, les réjouissances d'usage aux fêtes de Pâques avaient été suspendues. En effet, comment les Hellènes auraient-ils pu se livrer à la joie lorsque la vie de leur bienfaiteur était en danger?

» La perte de lord Byron doit sans doute affliger toute la Grèce; mais elle doit surtout consterner Missolunghi, où sa générosité avait déjà répandu tant de bienfaits. Il venait d'y recevoir le titre de citoyen; il se préparait à partager avec ses guerriers tous les périls de la guerre.

» Nous ne parlerons pas des nombreux témoi-

gnages de dévouement qu'il a donnés à notre cause pendant son séjour parmi nous : tous les sacrifices qu'il a faits sont connus, et les Hellènes ne cesseront jamais de vénérer son nom.

» Cependant la ville de Missolunghi doit prendre l'initiative dans cette triste circonstance : c'est à elle qu'il appartient d'honorer la mémoire de son illustre concitoyen par des marques publiques de douleur. En attendant la détermination du gouvernement général, et en vertu des pouvoirs qu'il nous a confiés, nous décrétons ce qui suit :

» Art. 1er. Demain, 20 avril, au lever du soleil, il sera tiré par la grande batterie, et de minute en minute, trente-sept coups de canon, nombre égal à celui des années de l'illustre défunt.

Art. II. Toutes les administrations publiques, et même les tribunaux, demeureront fermés pendant trois jours.

» Art. III. Les boutiques, excepté celles où l'on vend des comestibles ou des médicamens, seront également fermées ; toute espèce de divertissemens publics ou de réjouissances usitées pour les fêtes de Pâques sont expressément défendus.

» Art. IV. Un deuil général sera observé pendant vingt-un jours.

» Art. V. Des prières et un service funèbre auront lieu dans toutes les églises de la ville.

» Missolunghi, le 19 avril.

» A. Mavrocordato.

» George Praidi, *secrétaire.* »

L'ouverture du corps fut faite par les médecins qui avaient soigné Byron pendant les derniers jours de sa maladie. Le cœur, le cerveau et les entrailles furent placés dans des vases particuliers; on embauma le corps et on l'enferma dans un cercueil revêtu intérieurement de métal, pour pouvoir contenir de l'esprit-de-vin. La cérémonie funèbre eut lieu le 22 avril. Si les Hellènes ne déployèrent pas dans cette triste solennité tout le luxe qu'on étale ailleurs en pareille occasion, leurs larmes et leur douleur eurent quelque chose de plus énergique et de plus touchant. Le convoi de l'immortel Byron fut digne de lui. L'hypocrisie ne versa point des larmes feintes sur son cercueil; son ombre dut être consolée en voyant les regrets sincères d'un peuple prosterné sur sa tombe : la douleur des hommes libres a quelque chose d'imposant, que la splendeur mondaine de nos pompes funèbres est bien loin d'égaler (1).

(1) Les détails de cette triste cérémonie ont été ainsi donnés par le comte Gamba :

« Le 22 avril, nous rendîmes les derniers devoirs au noble

Telle fut la fin d'un homme qui méritait encore de longs jours de gloire : il ne fit que paraître

---

lord, avec autant de pompe que nos faibles ressources pouvaient nous le permettre. Entre deux lignes formées de soldats de sa propre brigade et des troupes du gouvernement, derrière lesquelles se groupait toute la population, et portée sur les épaules des officiers de son corps, relevés de tems en tems par d'autres, la partie la plus précieuse des restes vénérés de Byron fut conduite à l'église où reposent les corps de M. Botzaris et du général Normann. Nous déposâmes notre triste fardeau sous la voûte de cet édifice. Le cercueil était un coffre de bois de chêne grossièrement travaillé ; un manteau noir servait de poêle, et sur cette espèce de drap mortuaire, nous avions posé un casque, une épée et une couronne de laurier. Cependant, aucun appareil funéraire, quelque pompeux qu'il pût être, n'aurait produit une pareille impression, ni parlé au cœur comme cette cérémonie si simple, mais si touchante. La pauvreté et l'isolement du lieu, les guerriers farouches et à demi civilisés qui nous entouraient, leur douleur profonde et non affectée, les souvenirs à la fois doux et amers, les espérances déçues, les inquiétudes et les tristes pressentimens qu'on lisait sur tous les visages, tout contribuait à former le spectacle le plus capable d'émouvoir et le plus attendrissant qu'aient peut-être jamais offert les funérailles d'un grand homme.

» Quand l'office des morts eut été célébré, nous laissâmes le cercueil au milieu de l'église, où il demeura jusqu'au lendemain soir, gardé par un détachement de la brigade de lord Byron. L'église était sans cesse remplie de personnes qui venaient honorer et pleurer le bienfaiteur de la Grèce. Dans la soirée du 23, le cercueil fut reporté secrétement dans la

dans la Grèce, et déjà tout cédait à l'heureuse influence de son génie. L'Europe elle-même, jalouse de partager l'enthousiasme du plus grand de ses poètes, commençait à rougir d'une trop longue inertie; et la justice des peuples indemnisait la Grèce de tout le mal que lui faisait la politique des rois. Cependant, malgré la promptitude avec laquelle Byron profita de la bienveillance de ses compatriotes pour les intéresser au sort des Hellènes, il n'avait encore rien terminé. Quelques jours de plus, et le généreux philantrope accomplissait son ouvrage; les fonds de l'emprunt étaient distribués, les équipages des flottes nationales satisfaits et le gouvernement provisoire à l'abri de la rage des factions. La mort qui ravit à Byron le bonheur de jouir du salut de la Grèce, dû à ses nobles efforts, ne le privera pas d'un avantage peut-être plus glorieux, celui de vivre immortel dans les fastes de la Grèce régénérée.

---

maison de lord Byron, par ses propres officiers; il ne fut scellé que le 29.

» Les restes du grand homme furent transportés à Corfou; le colonel Stanhope se chargea de ce précieux dépôt, et l'accompagna en Angleterre sur le brick *la Florida* qui venait d'arriver avec la première partie de l'emprunt. (On avait laissé à Missolunghi le cœur de Byron.)» *Expéd. de lord Byron en Grèce*, p. 260 et suivantes.

Il y aurait de la témérité à entreprendre ici l'éloge du grand génie que les Muses pleureront toujours : c'est une tâche au-dessus de mes forces, et je me contenterai de citer le passage d'un discours prononcé dans une occasion solennelle par l'un des hommes distingués de la littérature française. « Comment parler dignement, dit-il, » de ce génie fier et indépendant, de ce noble » caractère qu'indignaient les prospérités de la » bassesse, et qui poursuivait l'hypocrisie dans » ses vers implacables? Passionné pour la liberté » et pour tout ce qu'il y a de grand dans la des- » tinée humaine; promenant, dans ses courses » continuelles à travers l'Europe, l'inquiétude du » génie et des passions, il finit par dévouer sa for- » tune et sa vie à la cause d'une nation héroïque; » de cette Grèce régénérée, pour laquelle l'Eu- » rope n'a pu trouver que les chants de ses poètes » et le dévouement isolé de quelques soldats » aventureux.

» Mais, malgré l'apathie des princes chrétiens » qui ont pu voir de sang-froid le musulman dé- » fendre l'islamisme et la barbarie par l'incendie » et les massacres, seule et sans nos secours, la » Grèce triomphe de ses farouches oppresseurs; » et les Hellènes affranchis placeront, parmi les » bienfaiteurs et les héros de leur patrie, le nom

» de Byron, que l'Europe a déjà proclamé l'un » de ses plus grands poètes (1). »

Il serait impossible de rien ajouter à cet éloquent panégyrique ; et je finirai par ces vers, où l'auteur des *Messéniennes*, dans un dithyrambe brillant de beautés et tout plein de l'indépendance d'une belle ame, a payé un noble tribut à la mémoire du chantre d'Albion ; les hommes qui placent la véritable grandeur dans le génie et la vertu, et non dans ces vaines distinctions sociales, où le trône occupe le premier rang, applaudiront à la généreuse liberté de ses vers ; ils s'écrieront avec lui :

.....

Temple de la vertu, des arts, de la vaillance,
Dont Londre est fière encore et qu'a perdu la France,
Son ombre doit s'asseoir sous tes parvis sacrés !
Westminster, ouvre-toi ! Levez-vous devant elle !
De vos linceuls dépouillez les lambeaux,
Royales majestés ! et vous, race immortelle,
Majestés du talent, qui peuplez ces tombeaux !
Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme.....
Pressez-vous, faites place à ce digne héritier !
Milton, place au poète ! Howe, place au guerrier !
Pressez-vous, rois, place au grand homme !

---

(1) *Essai littéraire sur le génie poétique au dix-neuvième siècle*, lu à l'ouverture des cours de l'Athénée, le 2 décembre 1824, par M. Artaud.

(2) M. Casimir Delavigne, *Messénienne sur lord Byron*.

CHAPITRE III.

La mort de lord Byron vivement sentie par les Grecs ; préjudiciable aux intérêts du gouvernement. — État de la Moldavie et de la Valachie. — Le crédit de lord Strangford commence à diminuer. — Guerre civile en Égypte. — Sortie de la flotte turque. — Elle jette l'ancre dans la rade de Mételin. — Les Turcs de l'Asie-Mineure essaient de surprendre Samos. — Ils sont taillés en pièces.

A peine Byron eut-il fermé les yeux, que les Européens qui servaient sous ses ordres se dispersèrent. La plupart des officiers anglais, qui s'étaient attachés à sa fortune, accompagnèrent sa dépouille mortelle à Corfou. Le colonel Stanhope quitta lui-même le Péloponèse ; cependant la sagesse, l'expérience et les talens de ce brave officier auraient pu rendre de grands services, d'autant plus que personne, mieux que lui, ne pouvait remplacer lord Byron, et offrir une sorte de garantie morale aux souscripteurs de l'emprunt. Bientôt les troupes qui composaient l'ancienne brigade de lord Byron, privées de leurs officiers et de leurs instructeurs, oublièrent les principes de stratégie qu'on leur avait donnés.

La compagnie d'artilleurs, formée à grands frais sous les auspices du lord, et par les soins de M. Parry, fut également négligée, et quelques semaines après la catastrophe du 19 avril, on reconnaissait à peine les traces du grand homme, sur cette terre retombée de nouveau dans le chaos de la barbarie.

Toutes les espérances du gouvernement s'évanouirent à cette fatale nouvelle. Ceux qui le composaient avaient cru qu'il leur serait facile de se populariser à la faveur d'un grand nom ; Byron était leur soutien, et pour ainsi dire leur palladium : les anarchistes, contenus par sa présence, ne devaient pas tarder à renouveler leurs complots; on s'en apercevait à l'audace de la faction liberticide de Tripolitza, que le farouche Colocotroni venait de renforcer. Le nombre des mécontens grossissait d'une manière effrayante, et, pour comble de malheur, il était impossible de les ramener par la conviction ou de les vaincre par la force.

Piétro-Bey, chef ostensible de la faction de Tripolitza, comprit que pour mériter les suffrages du peuple, il fallait plus que des promesses captieuses : son ambition et les projets anarchiques de ses collègues de l'ancien pouvoir exécutif, n'échappaient à personne ; il fit paraître alors un mannequin qu'il investit du titre fastueux de pré-

sident. Le malheureux Démétrius Ipsilanti, qui s'était fait mépriser de tous les partis par sa faiblesse, fut choisi pour remplir ce rôle. Il eut la bonhomie de s'y prêter, soit qu'il s'abusât sur le dessein de ses cauteleux amis, soit qu'il conçût l'espérance de regagner pour lui-même la faveur publique, ou du moins le pouvoir qu'il n'avait pas su conserver. On assure que les meneurs de la faction entrèrent en correspondance avec les agens autrichiens, et qu'ils chargèrent ceux-ci d'annoncer au gouvernement impérial que la Grèce était prête à recevoir un roi et à se soumettre aux décrets de la Sainte-Alliance (1).

Au milieu de cette confusion, qui présageait tant de malheurs, Odyssée, fidèle à son système et aux principes qu'il avait manifestés, garantit

(1) Cette faute des anarchistes grecs a pu confirmer l'opinion qui existait déjà en Europe, sur l'envoi d'un monarque choisi par la Sainte-Alliance pour gouverner la Hellade. On désignait Bernadotte ; mais il fut bientôt reconnu qu'indépendamment d'autres obstacles, l'installation d'un roi imposé aux Grecs était impossible. Piétro-Bey et ses partisans voulaient ou la continuation des abus qui avaient régné jusque-là, ou l'autorité souveraine pour eux-mêmes. Ce régime dont ils désiraient le maintien, c'était le despotisme militaire, tempéré par un simulacre de puissance démocratique. Au reste, les Hellènes étaient unanimes pour refuser de se soumettre à une domination étrangère quelconque.

la Grèce orientale des troubles qui déchiraient le Péloponèse. Neutre dans ce grand conflit, disposé à soutenir de toutes ses forces le gouvernement légal, s'il était attaqué, mais non pas à prendre l'offensive, patriote dévoué jusqu'alors, il veillait sur Athènes de son camp de Carysto dans l'Eubée. Il avait souri à toutes les propositions libérales du colonel Stanhope : une imprimerie venait d'être établie à Athènes sous ses auspices; plusieurs officiers européens étaient entrés dans son état-major; en un mot cet homme extraordinaire, qui devinait les avantages de l'instruction, donnait à l'amélioration morale de ses concitoyens tout le tems qu'il ne consacrait pas à la guerre. L'ancien temple de Minerve, métamorphosé tour-à-tour en église chrétienne, en mosquée turque et en magasin, reçut une nouvelle destination : le stratège y fit rassembler tous les débris épars de la vieille Grèce; il ordonna même des fouilles pour ajouter aux richesses archéologiques qu'on possédait déjà, et la ville d'Athènes eut en peu de tems un muséum. C'était la première fondation de ce genre qu'on eût vue dans la Hellade.

Cependant, à cette époque désastreuse, il n'était guère possible qu'un chef aussi influent qu'Odyssée pût demeurer totalement étranger aux crises de sa patrie. Quoique la mort de lord By-

rou eût changé les dispositions du congrès de Salone, cette assemblée ne fut pas moins convoquée. Le stratège de la Grèce orientale y fit admirer son patriotisme; outre les primats des cantons voisins, les généraux Panourias et Gourha s'y trouvèrent ainsi que le ministre du gouvernement, Th. Négris. On adopta à l'unanimité diverses mesures de sûreté publique; la ligne des Thermopyles fut confiée à Odyssée. Panourias se chargea lui-même de défendre les gorges de la Phocide, et de protéger Salone; on décréta encore l'envoi de quelques troupes et d'un chef habile pour soulever les montagnards de l'Olympe; un corps d'observation devait occuper incessamment les défilés d'Agrapha, et tenir en échec les Albanais, si le séraskier Moustaï osait s'avancer du côté de l'Étolie. Mais la motion la plus intéressante fut celle de Th. Négris : il supplia l'assemblée de choisir entre les factieux de Tripolitza et le gouvernement d'Argos, de prononcer enfin sur la légalité de l'une de ces autorités rivales. Cette discussion fut longue et orageuse : le corps législatif l'emporta, et ses membres furent proclamés les seuls organes de la république.

L'adhésion solennelle des deux grandes subdivisions de la Grèce (des provinces orientales et occidentales) aux actes des députés d'Argos,

donnait à ce corps une supériorité incontestable; il en profita pour terrasser ses ennemis. Toutes les troupes du Péloponèse, partagées d'opinion, suivirent leurs chefs respectifs, et bientôt le sénat, devenant de plus en plus populaire, se sentit assez fort pour attaquer les factieux jusque dans leur dernier refuge. Anapli et Tripolitza furent bloquées par les troupes républicaines, et des négociations qui devaient amener un accommodement favorable aux patriotes, s'entamèrent de part et d'autre.

On a remarqué que le gouverneur Mavrocordato ne se mêla point de ces discussions politiques. Cette réserve, qui tenait peut-être à une sorte d'hésitation naturelle à son caractère, lui fut imputée à crime par ses nombreux ennemis; on lui supposa l'intention d'aspirer à la tyrannie, ou tout au moins le projet de vendre la Grèce aux despotes européens. Ces calomnies et beaucoup d'autres qui tendaient à détruire l'opinion favorable qu'on avait conçue de Mavrocordato, furent bientôt démenties par l'événement. Voici les véritables motifs de sa conduite : la nomination des nouveaux chefs du pouvoir exécutif devait avoir lieu; Mavrocordato craignit qu'on ne lui reprochât de s'être rendu à Salone pour séduire les électeurs et s'assurer leurs suffrages; il aima mieux rester à Missolunghi, en butte aux médi-

rances et aux calomnies, que d'exposer la Grèce à de nouvelles dissentions. C'est ainsi que, dans une république naissante, les hommes vertueux, presque toujours ignorés, et souvent persécutés, ne doivent rien attendre de leurs contemporains; mais l'histoire les juge, et les suffrages de la postérité les indemnisent.

Cependant la première partie de l'emprunt, arrivée à Zante, était déposée entre les mains des banquiers de cette île qui refusaient de s'en dessaisir. Leur principale objection était la mort de Byron. Cet illustre Philhellène avait été choisi par le comité de Londres pour présider la commission de surveillance déléguée auprès du gouvernement grec : MM. Stanhope et Blaquière, qui fesaient partie de cette commission, n'osèrent point outrepasser leurs pouvoirs en prenant sur eux de distribuer l'argent; ils invitèrent les chefs du corps législatif à leur offrir des garanties suffisantes, et surtout à prouver la solvabilité du gouvernement. Ces négociations durèrent malheureusement trop long-tems; les agens du comité crurent remarquer trop peu de stabilité dans les affaires de la Grèce ; ils ne virent pas une autorité assez régulièrement établie pour qu'on pût compter sur ses promesses. Ainsi les ressources que les Hellènes avaient eu tant de peine à se ménager, s'arrêtaient pour ainsi dire

aux frontières de leur pays : ils les avaient attendues pour achever leurs préparatifs de guerre, et la guerre commençait avant qu'on leur confiât les moyens tant promis de se défendre. M. Stanhope poussa peut-être la prudence un peu loin dans cette occasion ; ses amis de Londres lui auraient volontiers pardonné une précipation qui pouvait compromettre un peu d'argent, mais sauver la Hellade ; il était plus à même que personne de juger de quelles conséquences pourrait être le moindre délai apporté dans la remise des fonds.

Alors tous ceux qui tenaient pour le corps législatif se crurent perdus : on ne s'occupait encore que des intérêts privés ; on avait oublié l'ennemi pour songer uniquement aux factieux ; mais les citoyens dévoués à leur patrie pleurèrent amèrement toutes ces vicissitudes de crainte et d'espérance, toutes ces illusions de gloire et de bonheur qui les avaient abusés jusqu'à ce jour : ils virent la Grèce seule, déchirée par ses propres enfans, tandis qu'une armée formidable s'avançait contre elle par terre et par mer ; ils virent les marins et les soldats combattre ou déposer les armes selon le caprice d'un chef, au lieu de n'écouter que les besoins de la république ; enfin ils reconnurent en gémissant que, chez les Hellènes, l'ambition étouffait le patriotisme.

La Grèce était effectivement perdue si les Barbares avaient su tirer parti de ses malheurs ; mais ils lui donnèrent le tems de se reconnaître, elle leur échappa. D'ailleurs le sultan, non plus que ses alliés, n'était guère en état d'accélérer les opérations résolues, ou même d'en changer la direction. Puisque ce chapitre doit nous conduire à la partie dramatique des événemens de l'année, essayons de bien déterminer l'état des nations belligérantes ; cette tâche est remplie à l'égard des Hellènes.

Toutes les infractions qui avaient motivé les plaintes de la Russie au commencement de la guerre subsistaient encore. La Moldavie et la Valachie, occupées par des troupes turques, étaient en proie à la tyrannie de deux hospodars choisis par le sultan ; et ces satrapes songeaient plutôt à s'enrichir ou à massacrer les boyards suspects, qu'à réparer les maux des années précédentes. Chaque note du reis-effendi annonçait la prochaine évacuation des principautés ; dans quelques-unes même il avait déclaré aux ambassadeurs des puissances médiatrices que les troupes ottomanes commençaient leur mouvement de retraite ; les mois et les années s'écoulaient, point de changement dans le sort de ces malheureuses provinces. Des boyards, indignés de la conduite des vice-rois de la Porte, osèrent

réclamer tout ensemble, et contre les vexations qu'ils enduraient de leur part, et contre le séjour illégal des janissaires; ils furent saisis, chargés de chaînes, conduits à Constantinople et jetés dans les cachots des Sept-Tours. Un agent diplomatique de l'empereur de Russie était cependant en négociation avec le divan : il voyait ces atrocités; il pouvait juger par ses yeux de la perfidie des Barbares; mais il avait sans doute l'ordre de croire à leurs promesses, ou de feindre une entière confiance : la politique de son maître lui faisait un devoir de paraître crédule.

La patience des Russes inspirait au sultan assez de mépris pour qu'il cessât de les craindre; on entendait la populace de Constantinople hurler avec arrogance jusque sous les fenêtres de l'agent moscovite, que si la guerre éclatait entre la Porte et la Russie, ce ne serait pas les Russes qui oseraient commencer les hostilités. Mais Sa Hautesse avait d'autres inquiétudes; chaque jour lui révélait de nouvelles révoltes dans les provinces d'Europe et d'Asie. Les troupes destinées à remplacer celles du camp de Scutari n'avançaient pas, et quoique les opérations de l'armée de terre fussent comptées pour bien peu de chose, on voulait au moins tenir aux environs des Thermopyles une force assez imposante pour seconder le capitan-pacha. Le succès de ce dernier parais-

sait immanquable, et le divan était d'autant plus indigné de la faiblesse et de l'indifférence des satrapes, que toutes les proclamations de la Porte annonçaient aux croyans que cette campagne serait la dernière. Il est vrai que ceux-ci ayant vu partir depuis trois ans une foule de leurs amis et de leurs proches sans qu'un seul d'entre eux fût revenu, n'ajoutaient pas une foi aveugle aux prédictions du *maître;* mais le gouvernement turc ne s'embarrasse guère de l'opinion du peuple : Constantinople reprochait donc aux visirs leur tiédeur pour les intérêts du trône et pour la cause de la religion, tandis que, dans cette capitale même, les janissaires venaient de déclarer hautement qu'ils ne s'éloigneraient pas du Bosphore. Le despote exila quelques pachas, au lieu de reconnaître que la lenteur du recrutement tenait plus à l'épuisement de l'empire qu'à la négligence des autorités. Ces mesures violentes exaspérèrent plusieurs satrapes ; ils prirent les armes, et leur révolte accrut encore les embarras de la Porte en augmentant la somme des misères publiques.

L'argent enfoui dans les trésors du sérail n'aurait pu suffire aux dépenses de la guerre, si la Porte n'eût trouvé le moyen de doubler momentanément ses ressources par l'altération des monnaies. Ce moyen si funeste et si ruineux pour la

fortune d'un état avait été épuisé, et le commerce turc en subissait déjà les affreuses conséquences (1). Il fallait recourir à d'autres expédiens, d'autant plus que la promulgation de la loi somptuaire avait fait entrer dans le coffre impérial tout l'or des musulmans fanatiques et dévoués. Les confiscations devinrent plus communes; les supplices plus nombreux : on vendit en Asie les propriétés des émigrés chrétiens; on saisit leurs marchandises; et les familles de ceux qui avaient péri dans les troubles ne furent pas à l'abri de ce brigandage. Quelquefois les autorités turques faisaient pendre arbitrairement un malheureux Grec demeuré sous leur glaive : le crime de cet infortuné était d'être riche, et le fisc impérial avait déjà calculé le prix de sa dépouille. Mais ce qui contribua principalement à rendre le sultan odieux, c'est qu'il n'épargna pas plus les Turcs que les chrétiens; il lui fallait de l'argent : il abattait indifféremment toutes les têtes pour

(1) J'ai parlé, dans le premier volume, de la dépréciation successive des piastres turques, qui, valant 3 fr. environ en 1808, étaient descendues à 75 c. en 1822. Depuis lors, elles avaient éprouvé une nouvelle baisse; elles sont côtées aujourd'hui à 50 c. Ce taux ne se maintiendra probablement pas, et nous les verrons à 40 c., prix à peu près égal à leur valeur intrinsèque. Voilà le résultat obtenu par les financiers turcs; il n'est pas encourageant, et devrait servir de leçon à nos faiseurs de système.

s'en procurer. Alors, dans cet état de misère et de bassesse, il concéda au pacha d'Égypte, pour quelques millions de piastres, le droit de battre monnaie d'or à son coin. Jusqu'à cette époque, Mehemmed-Aly n'avait pu fabriquer que des paras (1), et il se promettait bien de gagner le centuple de la somme qu'il donnait au sultan, en frappant des pièces d'or au titre établi à la monnaie de Constantinople; le sultan trouvait aussi son compte à ce marché, puisqu'il lui créait tout-à-coup de nouvelles ressources. Ces deux hommes ne pensaient pas qu'ils consommaient la ruine de leur pays, et l'intérêt du moment leur faisait oublier les grands intérêts de l'avenir.

Ce fut à la suite de ce marché que les Grecs profitèrent de la stupidité des Turcs; ils fabriquèrent eux-mêmes des pièces d'or semblables à celles du sultan, et ils trouvèrent un bénéfice de 60 p. % à cette exploitation. La monnaie turque fut de plus en plus détériorée; elle tomba au plus bas taux, et le gouvernement hellène, en contribuant à l'avilir, retira lui-même d'énormes avantages d'une mesure ruineuse qui avait été adoptée contre lui.

---

(1) Le para est une petite monnaie de cuivre argenté, tandis qu'il devrait être d'argent pur; il en faut quarante pour une piastre.

Ainsi la Porte Ottomane, entourée de périls, et dénuée des seules ressources qui auraient pu armer la trahison en sa faveur, comptait uniquement sur sa grande flotte pour se tirer d'un si cruel embarras. Chosreu-pacha pressait le départ; il lui tardait de se trouver dans l'Archipel pour que les désertions fussent moins fréquentes; il craignait de plus que les patrons des navires marchands de l'Europe ne finissent par reconnaître leur bonne; toutes ces causes, qui pouvaient également faire échouer l'expédition, lui semblaient assez importantes pour que le divan prît enfin la détermination d'agir. Cependant, malgré son impatience, des raisons particulières suspendirent l'ordre qu'il attendait : s'il était prêt, lui et sa flotte, les chefs qui devaient le seconder ne l'étaient pas.

Un firman du Grand-Seigneur, répandu dans les Albanies, dans la Thrace, la Servie et la Macédoine, enjoignait à tous les musulmans capables de porter les armes, de se rassembler au grand quartier-général de Salonique. La Porte se promettait un grand résultat de cette mesure; mais elle avait été employée tant de fois depuis le commencement de la guerre, que les peuples n'y faisaient plus attention. Quelques agas crédules et dévots regardèrent leur obéissance aux décrets du souverain comme un devoir religieux; ils se

rendirent au point indiqué avec un petit nombre de montagnards de leur juridiction : ces enthousiastes formèrent un corps de douze mille hommes à Salonique au bout de quelques mois. Ce fut tout ce que le divan put tirer des provinces guerrières de l'empire : il avait évalué les forces que lui procurerait dans ces provinces une levée en masse, à quatre-vingt mille hommes; il eut à peine la septième partie de cette armée imaginaire.

Dès que le camp de Salonique aurait été formé, le capitan-pacha devait se mettre en mer et toucher à l'embouchure du Vardar pour y prendre des troupes de débarquement; mais les agas arrivaient un à un, et vers le milieu d'avril, Dervisch-pacha, qui s'était avancé presque seul jusqu'à Larisse, annonçait à la Porte qu'il comptait sur des recrues d'Asie pour commencer ses opérations, puisque la Turquie européenne ne lui fournissait point de soldats. Ces fâcheuses nouvelles irritèrent le sultan; il accusa ses ministres d'indifférence et de perfidie, et ceux-ci crurent pouvoir se disculper en rejetant sur le gouvernement britannique la faute des malheurs qu'on leur imputait.

C'est à partir de ce moment que le crédit de lord Strangford s'évanouit pour toujours à Constantinople. Les Barbares, qui regrettaient la perte irréparable pour eux d'un ami tel que sir Mait-

laud, demandèrent à l'ambassadeur anglais pourquoi ses compatriotes s'intéressaient aux ghiaours de Morée? pourquoi le sénat ionien souffrait que des vaisseaux chargés d'hommes et d'argent, partissent journellement des ports de Zante et de Corfou, pour secourir Missolunghi et le Péloponèse? L'Angleterre n'est-elle donc plus la fidèle amie de la Porte ottomane, disait le reiss-effendy dans des notes pleines d'arrogance, et lord Strangford a-t-il oublié ses promesses? Son gouvernement devait être neutre; il arme contre nous; il voulait nous persuader l'année dernière que le roi d'Angleterre mettait le plus grand prix à notre conservation; qu'il applanirait les démêlés survenus entre notre cabinet et celui de Saint-Pétersbourg; et voilà qu'après nous avoir en partie réconcilié avec les Russes, il permet à ses plus habiles militaires, à ses plus riches citoyens de combattre avec nos ennemis, et de leur prêter de l'argent pour se maintenir dans leur révolte. Que notre ami l'ambassadeur de S. M. Britannique pèse toutes ces considérations: il est évident que le gouvernement anglais peut empêcher ses sujets de nuire aux intérêts de la Sublime Porte, et s'il veut faire cet acte de justice, il est tems de le vouloir.

Lord Strangford s'efforça vainement d'expliquer aux ministres turcs comme quoi un monarque

constitutionnel ne peut rien que ce que veut la loi; on ne l'écouta pas. Comment! s'écriaient les Barbares, le roi d'Angleterre n'est pas libre de faire décapiter ceux qui lui déplaisent ou qui agissent dans un sens contraire à sa politique? il n'est donc rien, ce prétendu roi, puisqu'un pacha musulman a plus d'autorité que lui. Ces misérables discussions, qui auraient dû éclairer l'Europe sur les principes monstrueux et la barbarie révoltante de la Porte Ottomane, finirent par amener une rupture entre le plénipotientiaire anglais et le divan. Lord Strangford tomba dans un discrédit complet, et ses collègues rivaux disputèrent l'honneur de lui succéder. L'agent russe parut un moment devoir conquérir pour sa cour cette flatteuse distinction; il proposa au divan la médiation de la Russie dans les affaires de la Grèce : il parla des projets de son souverain et des conditions qu'il mettrait à son intervention. La Porte ne fut pas satisfaite, et les Hellènes ne l'auraient probablement pas été davantage; alors le général Guilleminot avait une belle occasion pour se faire valoir; mais la France ayant des vues à part, et tout-à-fait étrangères à celles de ses alliés, adopta une autre conduite. On suppose que le rétablissement de l'ordre militaire religieux de Saint-Jean-de-Jérusalem, entrait pour beaucoup dans la politique du cabinet

des Tuileries : c'est à cette arrière-pensée qu'on pourrait attribuer la modération des agens français, et surtout la bienveillance des chefs d'escadre de cette puissance, depuis le commencement de la guerre : il voulait acquérir une espèce de popularité en Grèce, pour que le gouvernement hellène consentît plus tard à céder aux chevaliers de Malte l'une des îles de l'Archipel. Ce projet insensé a pu exister en effet; mais comment les hommes qui l'ont conçu n'ont-ils pas découvert de suite tous les obstacles qui s'opposaient à son exécution (1)?

De cette manière, outre les embarras de sa

(1) M. Blaquières parle aussi de la possibilité de cette prétention; mais il en démontre en même tems toute l'absurdité. « Comment supposer, dit-il, l'existence d'un pareil plan, sans y trouver l'intention de supplanter l'Angleterre, sous le prétexte d'empêcher les Grecs de se constituer en corps de nation? Ce plan est tout-à-fait digne de ceux qui ont imaginé l'admirable expédient de lever un emprunt à Londres pour rembourser aux Grecs le prix de quelqu'île de l'Archipel, qui servit de berceau au nouvel ordre de Saint-Jean. C'est à peu près, vu l'état de guerre actuelle, comme si l'on invitait le Grand-Turc à céder la *Jamaïque* ou *la Guadeloupe* à une tierce puissance. Les Grecs, JE SUIS AUTORISÉ A LE DIRE, verraient un tel établissement à Malte ou dans leur voisinage, comme une chose incompatible avec leur prospérité future ou leur indépendance. »

(*Hist. de la Révol. act. de la Grèce*, par E. Blaquières, p. 385.)

position, la Porte avait encore le désagrément de voir la politique de certaines puissances influentes changer à son égard. Il est vrai qu'elle était soutenue ostensiblement par la Sainte-Alliance; mais l'Angleterre, sans être tout-à-fait hostile, cessait au moins de se montrer favorable à ses intérêts. L'Autriche, avec son zèle outré pour la barbarie, ses conseils et ses services anti-européens, ne dédommagea pas le divan de la dissidence des agens britanniques : jusqu'alors, un sir T. Maitland, ou d'autres fonctionnaires dignes de lui dans les îles loniennes, avaient ravitaillé les places du golfe de Lépante; leurs navires avaient servi de guides et d'espions aux flottes ottomanes; qu'allaient-elles devenir, privées de ce puissant auxiliaire? La légation autrichienne proposa peut-être les forces navales de l'empereur pour remplir cet odieux ministère; mais les Barbares méprisaient la marine impériale en raison de l'acharnement de ses chefs contre les chrétiens, et ils ne croyaient pas plus à l'habileté des commandans de l'Autriche qu'aux démonstrations hypocrites de l'agent russe.

Tout n'était pas encore perdu, puisque le capitan-pacha se vantait de pouvoir pulvériser à lui seul les flottes grecques de l'Archipel, et qu'il demandait à corps et à cris l'autorisation de quitter le Bosphore. Mais l'assistance du pacha

d'Égypte devenait de plus en plus nécessaire ; il avait des troupes de débarquement qui, au besoin, auraient pu tenir lieu de celles que l'Albanie, la Bulgarie et la Thrace refusaient de fournir. Ces considérations rassurèrent le divan : il oublia les services de l'Angleterre ; il crut pouvoir s'en passer à l'avenir, et le reiss-effendy, sans rompre ouvertement avec lord Strangford, lui fit sentir que les jours de sa faveur étaient passés.

L'Égypte, sur laquelle on comptait, surtout pour le succès de la campagne maritime, faillit éprouver un bouleversement pareil à celui de la Grèce. Une révolution imprévue y éclata tout-à-coup, et le vice-roi, vainqueur des Wahabites, quelques années auparavant, craignit le retour de ces fanatiques à la nouvelle des progrès d'une autre secte. Toutes les crises politiques de l'Arabie ont cela de commun, que la religion les détermine : ce n'est ni pour secouer un joug insupportable, ni pour conquérir des provinces que les Arabes se déchirent entre eux ou qu'ils attaquent leurs voisins : c'est pour répandre une doctrine nouvelle, souvent un dogme ; et, la plupart du tems, c'est pour ajouter à la croyance musulmane quelques superstitions de plus. L'Europe est un peu revenue de cette fureur de prosélytisme qui l'ensanglanta pendant les derniers siè-

cles du moyen âge ; elle conçoit à peine comment des hommes peuvent s'égorger pour de semblables misères ; elle ne voit en eux que l'ineptie des aveugles de naissance qui disputent sur les couleurs ; mais qu'on se rappelle ici que l'Égypte et l'Arabie sont le berceau de toutes les superstitions.

Méhemmet-Aly n'avait pas encore eu le tems de réparer les dégâts du dernier incendie, et surtout de remplacer les munitions détruites par l'explosion de l'arsenal du Caire, lorsqu'il apprit la révolte de plusieurs districts de la Haute-Égypte. Un imposteur, débarqué à Cosseir avec quelques centaines de disciples fanatisés par ses discours, prêchait la réforme de certains abus, et s'annonçait comme le précurseur d'un vieux prophète musulman, mort depuis huit ou neuf siècles. Ce prophète, en grande vénération chez les Arabes, se nomme El-Mokady. Le charlatan qui avait l'audace de se dire son envoyé, persuadait à une populace ignorante et crédule qu'il allait sortir du tombeau pour rendre à la religion toute sa pureté primitive. Bientôt une foule immense de croyans se rassemblèrent sous les auspices du scheyk (1), précurseur d'El-Mokady, le

(1) Scheyk, vieillard, est une espèce de titre que prennent chez les Arabes les hommes de la loi et les ministres du culte.

désert de Cosseir, sur les bords de la mer Rouge, où ce fanatique avait établi ses tentes, devint le rendez-vous de toutes les tribus nomades qui peuplent les sables de la Haute-Egypte, et cette multitude, inspirée par le scheyk, franchit la chaîne arabique (1); elle remonta le Nil sans trouver d'obstacles jusqu'à Assouan, et s'empara d'Esneh. Méhemmet avait méprisé les avis de ses lieutenans; il se reposait de la tranquillité des Arabes sur les supplices qu'il leur avait fait éprouver dans la guerre des Wahabites; il ne croyait ni l'insurrection aussi considérable qu'on le lui représentait, ni la marche du novateur aussi rapide; mais quand il vit revenir au Caire les gardes épouvantées de Siouth et du Faïoum; lorsqu'il sut que le prétendu émissaire du prophète allait entrer dans Girgéh, où beaucoup de prosélytes l'attendaient, il se hâta de prendre des mesures vigoureuses pour arrêter ce torrent qui menaçait de renverser sa puissance et sa fortune.

L'insurrection de la Haute-Égypte donna de nouvelles espérances aux Hellènes; ils crurent que si Méhemmet-Aly avait pu réparer presque

(1) La vallée du Nil, depuis Girgéh environ, est resserrée par deux chaînes de montagnes à l'est et au couchant; la première prend le nom de chaîne Arabique, et l'autre de chaîne Lybique.

subitement les pertes causées par l'incendie du Caire, il lui serait moins facile de vaincre un ennemi brûlant de fanatisme et d'enthousiasme ; cela eût été vrai si le rassemblement eût été composé d'Arabes, c'est-à-dire d'hommes libres et susceptibles d'énergie ; mais que pouvait-on attendre d'une troupe de malheureux fellahs (1), esclaves de père en fils depuis plusieurs générations, habitués à regarder les Turcs comme des maîtres, et la servitude comme un devoir ? Méhemmet-Aly fit marcher contre eux un corps de

(1) Il n'est pas de condition aussi misérable que celle des *fellahs* en Egypte. Les nègres des colonies sont, à beaucoup près, moins à plaindre. Ils ont l'espérance d'être affranchis, la faculté de se former un petit pécule ; pour le fellah, il est esclave en tout. Il n'a rien, il ne peut rien posséder ; il ne s'appartient pas à lui-même. Il cultive les terres des seigneurs et des soldats qui ont hérité du pouvoir des Mamloucks : ces maîtres impitoyables lui laissent à peine de quoi soutenir sa chétive existence. Depuis que Méhemmet-Pacha domine sur l'Egypte, les fellahs sont moins tyrannisés ; mais leur sort est le même, à quelques nuances près. Ils sont mieux nourris, ils n'ont plus la douleur de voir leurs enfans expirer de misère, tandis que l'avide régisseur du barbare qui les opprime dépouille leur misérable cabane. Ceux qui travaillent aux cultures dans le Faïoum et le Delta, jouissent d'un meilleur sort que les autres. Qu'il est à désirer que des institutions plus humaines rendent à ces malheureux la dignité qu'ils ont perdue !

cavalerie; et les troupes de l'expédition, qui n'étaient point encore embarquées, prirent incontinent la route de Girgéh. Ce fut en vain que le scheyk s'efforça de soutenir l'enthousiasme qu'il avait d'abord inspiré à ses faibles prosélytes. L'avant-garde des soldats de Méhemmet jeta le désordre parmi eux; cependant ils étaient au nombre de plus de vingt mille, tandis que la cavalerie du pacha consistait en trois ou quatre cents hommes. Les Arabes indépendans firent quelque résistance; ils se sauvèrent ensuite, et le désert protégea leur retraite. Pour les fellahs, on les fit retourner à coups de bâton dans leurs misérables huttes, et l'apôtre d'El-Mokady, arrêté les armes à la main, expia dans les tourmens du pal le malheur de n'avoir pas réussi. Le supplice de ce fanatique, qui peut-être agissait de bonne foi, en prenant les rêves d'une imagination délirante pour des inspirations divines, mit fin à la rébellion. Ses disciples se dispersèrent; la crainte du pacha vivant fut plus forte en eux que celle du prophète à ressusciter; toutes les villes converties par le scheyk firent leur soumission aux capitaines de Méhemmet-Aly, et ce satrape profita de cette occasion pour déployer une force militaire si imposante, que loin de rien perdre de son crédit aux yeux du peuple, il lui inspira une terreur nouvelle de sa puissance.

Cette petite crise passée, l'expédition ne rencontra plus d'obstacle; les bâtimens de guerre égyptiens, rassemblés à Alexandrie sous les ordres de l'amiral Ismaïl-Gibraltar, furent prêts à mettre à la voile, et le pacha nolisa soixante navires européens pour le transport de ses troupes de débarquement. Qu'on ne me demande pas à quelle nation appartenaient ces navires; on l'a peut-être déjà deviné : ils étaient autrichiens.

Pendant que l'escadre du vice-roi n'attendait plus que son chef, le prince Ibrahïm, et un vent favorable pour gagner les côtes de l'Asie-Mineure, le capitan-pacha s'éloignait de Constantinople; il reçut son audience de départ le 4 mai, et toute la flotte appareilla dans la soirée du même jour. Le Grand-Seigneur vit défiler ses vaisseaux du kiosque de Dgébedgilarh, où il s'était rendu avec les sultanes (1). Si, comme ce roi de Perse, qui, au commencement et à la fin de la guerre, comptait les troupes confiées à ses généraux, et jugeait par là de leurs pertes (2), Mahmoud avait

(1) Dgébedgilarh est un pavillon magnifique à l'extrémité des jardins du sérail et sur la rive du port.

(2) Sous les rois sassanides, il existait en Perse un usage ingénieux qui aurait déterminé l'effectif des troupes, mieux que nos états et nos contrôles, si les généraux n'avaient pas eu la

pris note des navires qui suivaient le capitan-pacha, il est probable qu'à son retour Chosreu n'aurait pu se soustraire au dernier supplice ; mais le sultan, étourdi par les salves de trois mille canons qui tonnaient à la fois, surpris lui-même de l'appareil et de la belle tenue de son armée navale, ne conçut aucune crainte sur l'issue de la campagne : il rentra dans le palais, ivre d'orgueil et d'espérance : le nonce autrichien le fit complimenter, et l'on s'attendit à recevoir incessamment la nouvelle de l'entière destruction des insulaires.

Chosreu-pacha ne s'arrêta dans la Propontide que le tems nécessaire à l'approvisionnement des vaisseaux. C'est à Gallipoli que se confectionne le biscuit de mer destiné aux flottes de Sa Hautesse. Les amiraux turcs avaient l'usage de passer une quinzaine de jours dans cette rade; mais Chosreu, averti par ses espions du projet des Grecs, qui

---

facilité de l'éluder. Quand une armée était sur le point de se mettre en campagne, elle défilait sous les yeux du monarque, et chaque soldat, en passant, déposait une javeline à ses pieds. Après la guerre, on recommençait la même cérémonie; mais cette fois, au lieu de déposer une javeline, les soldats étaient tenus de reprendre celles qu'ils avaient laissées : ce qui restait aux pieds du prince indiquait le nombre des morts. On voit qu'il ne fallait pas beaucoup d'adresse pour que les généraux persans sortissent victorieux de cette bizarre épreuve.

n'aspiraient à rien moins qu'à lui fermer la sortie des Dardanelles, chargea sous voile, continua sa route, et jeta l'ancre dans le port de Mytilène, après une courte navigation. Les insulaires n'étaient point encore prêts : de nouvelles contestations menaçaient leur tranquillité; cependant la présence des Turcs sur les côtes de l'Asie-Mineure produisit une terreur salutaire dont la cause nationale profita. Les escadres furent aussitôt réunies ; et comme on s'attendait à voir Chosreu tourner tous ses efforts contre l'île d'Ipsara, les forces navales de la Grèce se disposèrent à voler sur ce point.

L'amiral ottoman laissa ses transports et une division de bâtimens de guerre dans la rade de Mételin ; il conduisit le reste de sa flotte sur les côtes de la Thessalie, où les Turcs n'avaient plus d'établissemens. Cette expédition avait pour but d'enlever aux Grecs l'une des îles qui commandent le golfe de Volos et la navigation de Salonique ; Chosreu-pacha espérait ainsi pouvoir jeter quelques troupes sur la plage de Négrepont et ravitailler les forteresses de cette île qui tenaient encore pour le Grand-Seigneur. En cas de réussite, il appuyait directement les opérations du séraskier Dervisch, et l'aidait à recouvrer Négrepont et toute la Livadie. Ce plan, sur lequel les généraux de Sa Hautesse fondaient leurs espé-

rances de succès, avait été concerté entre eux depuis plusieurs mois : c'était par là qu'ils devaient ouvrir la campagne.

Les barbares se présentèrent donc devant la rade de Scopélos avec soixante et dix voiles de guerre ; cette île est un point militaire important à l'entrée du golfe de Salonique. Chosreu fit sommer les primats de recevoir les troupes du Grand-Seigneur ; mais ses députés revinrent à bord sans avoir obtenu de réponse. L'amiral turc les renvoya une seconde fois : ils trouvèrent toute la population de l'île sous les armes, et les primats les conduisirent devant le chef militaire ; c'était le brave Diamanti : revenu du fond de la Macédoine avec les débris des phalanges chrétiennes de Cassandre et du mont Athos, il s'était arrêté par hasard à Scopélos en attendant une occasion favorable pour passer en Eubée. Sa présence sauva peut-être les insulaires. Il rendit aux Barbares menaces pour menaces, leur ordonna de retourner auprès de Chosreu, et de lui dire que les guerriers de Scopélos, n'avaient point de traité à faire avec leurs ennemis.

Cette réponse mit l'amiral turc en fureur ; il commanda aussitôt l'attaque, et fit armer ses chaloupes pour tenter un débarquement. Scopélos est entouré d'écueils inabordables : le seul endroit accessible était défendu par des batteries et par

les soldats de Diamanti. Les Ottomans firent les plus grands efforts pour s'y établir. Quelques-unes de leurs chaloupes, protégées par le feu des vaisseaux, arrivèrent jusque sur la rive, sans pouvoir y déposer un seul homme. Diamanti et ses compagnons d'armes se conduisirent avec tant de bravoure qu'ils forcèrent enfin les Turcs à la retraite. Sur ces entrefaites, le capitan-pacha bombardait la ville; il se flattait d'amener les citoyens à capituler; mais ils virent leurs maisons tomber sous les boulets ennemis sans montrer de faiblesse : la perte de tous leurs biens pouvait se réparer; la liberté leur restait.

L'attaque dura vingt-quatre heures, et l'amiral turc dut se convaincre, par la résistance héroïque des insulaires de Scopélos, des obstacles qu'il rencontrerait dans les autres îles. Il leva l'ancre, après avoir laissé sur la rive les débris de ses chaloupes, et les cadavres de ceux qui les montaient. Déjà, dans la dernière campagne, son prédécesseur avait tenté une entreprise à peu près pareille sur Sciathos, île située à quelques milles de Scopélos; il n'avait pas mieux réussi. Toute cette partie de la Grèce maritime était affranchie pour toujours du joug ottoman...

Après cet essai malheureux de sa puissance, le capitan-pacha se dirigea sur Salonique : il devait y embarquer des troupes albanaises. La levée en

masse, décrétée par le Grand-Seigneur, n'avait pas eu le résultat que le divan s'en était promis. Au lieu de cent mille hommes, à peine si Chosreu-pacha trouva dix mille Guègues (1) réunis à l'embouchure du Vardar. Ces Albanais, et quelques détachemens de Serviens et de Bosniaques, passèrent à bord de la flotte qui reprit incontinent la route de Mytilène; ainsi se termina la première expédition de l'amiral turc : il ne fit rien de ce qu'il comptait pouvoir faire, et loin d'appuyer les opérations du séraskier Dervisch-pacha, il ne réussit pas même à correspondre avec lui. En un mot, il reparut sur les côtes de l'Asie-Mineure, après une promenade courte et désastreuse dans l'Archipel, sans savoir au juste l'état de l'armée de terre en Thessalie, ni les véritables dispositions du général en chef.

Nous dirons tout-à-l'heure quel fut le sort des Barbares dans les montagnes de la Livadie; voyons cependant ce qui se passait chez les Asiatiques depuis que l'apparition de la grande flotte de Constantinople avait réveillé leur humeur de sang.

La populace de Smyrne, contenue par les

(1) Les Guègues, tribu guerrière de la Haute-Albanie, occupent une portion du pays qui formait l'ancien domaine des Castriots et la principauté du grand Scander-Beg.

ordres sévères de la Porte, et par la présence des escadres européennes, était assez tranquille depuis plusieurs mois : les malheureux Grecs, qui résidaient encore dans la ville, croyaient n'avoir plus rien à craindre ; cependant, à peine les proclamations par lesquelles le capitan-pacha invitait les Turcs de l'Ionie à se rassembler à Scala-Nuova pour envahir Samos, eurent-elles été rendues publiques aux Turcs smyrnéens, que le désordre et l'anarchie recommencèrent ; les rues de Smyrne furent de nouveau souillées par le meurtre ; les consuls protestèrent contre ces attentats ; mais ces agens mercenaires, qui devaient bientôt tolérer ou même encourager l'espionnage en faveur des Barbares, se laissèrent facilement apaiser : M. David seul, toujours courageux, magistrat dévoué et incorruptible qui se montra toujours le digne représentant de la nation française ; il ouvrit ses portes aux infortunés Grecs, et leur offrit cette généreuse hospitalité qui ne leur avait jamais manqué depuis le commencement de la révolution. Lui seul osa reprocher au préfet turc sa bassesse et sa perfidie : il méprisait son or, et ne craignait pas ses poignards. Hassan-pacha, ce misérable gouverneur sous les auspices duquel tous les massacres des années précédentes s'étaient organisés, n'eut rien à répondre aux apostrophes énergiques du consul de France ; il avait plus

d'une raison pour redouter que ce noble défenseur de l'humanité ne dévoilât toute sa turpitude aux yeux du sultan : la terreur le rendit donc juste malgré lui. Les assassinats cessèrent dans la ville, et la promptitude avec laquelle ces horreurs furent comprimées, démontra jusqu'à l'évidence que l'autorité locale y avait eu la plus grande part.

Cependant le féroce Hassan-pacha ne laissait respirer les chrétiens de Smyrne que pour frapper ceux des villes voisines avec plus de barbarie. Il voulait donner le change au consul français sans renoncer pour cela à sa rage sanguinaire. Les bourreaux de Smyrne quittèrent le théâtre ordinaire de leurs crimes, et se répandirent dans les campagnes où ne s'étendait pas la juridiction commerciale des agens européens. Une de ces hordes d'assassins qui avait sans doute son itinéraire tracé, tomba à l'improviste sur la population grecque de Foglieri, petite bourgade sur les rives du canal de Scio : rien n'y fut épargné ; les femmes, les enfans et les vieillards expirèrent dans les tortures ; et quelques-unes de ces victimes, assez malheureuses pour survivre au désastre de leurs proches, figurèrent comme esclaves sur les marchés d'Ieni-keuil et de Vourlah. Lorsque la nouvelle de ces atrocités parvint à Smyrne, l'hypocrite Hassan ne manqua pas d'en

rejeter tout l'odieux sur les vagabonds qu'il avait chassés de la ville : il protesta de nouveau de son amour pour le bon ordre, et l'on feignit de le croire ; cependant on n'ignorait pas que la plupart des *égorgeurs* appartenaient à sa garde particulière (1) ; on les vit même au bout de quelques jours rentrer insolemment, et raconter dans les endroits publics les détails de leur horrible expédition ; mais les magistrats européens voulaient fermer les yeux sur les excès des Barbares ; c'était leur politique.

Alors, et presque dans le tems où les assassins de Smyrne massacraient la population inoffensive de Foglieri, une armée turque, formée à l'improviste dans la plaine d'Éphèse, essayait de surprendre l'île de Samos. Scala-Nuova, point indiqué pour l'embarquement de cette soldatesque frénétique, souffrit, la quatrième fois depuis 1821, les horreurs du pillage. Il n'y restait plus un Grec de ses anciens habitans ; mais quelques familles chrétiennes s'y étaient réfugiées de Tyra et d'Ac-

(1) Les pachas turcs ont à leur solde un corps de cavalerie formé de deux ou trois cents hommes. Ces cavaliers ne les quittent jamais. Ils changent de provinces avec eux, et leur servent, pour ainsi dire, de *gardes-du-corps*. Ils sont choisis parmi les hommes les plus décriés pour leurs mœurs et leur insolence. On les nomme *delhi* ou *fous*.

kissarh, espérant y trouver l'occasion de gagner l'Archipel. Ces malheureux furent les premières victimes des Barbares; ni les prières de leurs hôtes, musulmans comme les meurtriers, ni les menaces d'une autorité trop faible pour être obéie, rien ne put arrêter la fureur des Asiatiques ; cette fureur augmentait chaque jour en raison des retards du capitan-pacha; il avait promis de venir favoriser le débarquement avec sa flotte, et cependant il ne paraissait pas. Le nombre des Turcs, qui espéraient avoir part à la *curée* de Samos, croissait pour ainsi dire d'heure en heure : ils n'avaient plus de Grecs à égorger ; les vivres étaient rares dans un pays dévasté tant de fois, et le mécontentement de cette armée tumultueuse pouvait occasioner une horrible révolte. Le visir de la province, craignant les effets d'une sédition dont on apercevait déjà les symptômes, et qui devait probablement l'atteindre le premier, résolut de se débarrasser à tout prix de ces hôtes dangereux.

Il fit circuler à dessein des bruits mensongers sur l'état des insulaires : ses affidés publiaient dans les bazars et dans les caffenêts que les Samiens, divisés entre eux, n'étaient plus en état de résister aux Osmanlis; ils ajoutaient même que la faction contraire au sénat favoriserait les tentatives du croissant. « Qu'attendons-nous enfin pour détruire ces ghiaours et profiter de leurs

discordes, disaient les émissaires du visir? Maudit soit le capitan-pacha et sa flotte ! sans lui nous aurions déjà écrasé ces infidèles, nous compterions leur or et nous nous partagerions leurs femmes : mais qui nous retient sur ce rivage, d'où nous voyons le bien qui nous est promis ? Partons ; la nuit favorisera notre marche, et les caïques du port suffiront pour nous conduire : si nous restons ici jusqu'à l'arrivée du capitan-pacha, ses troupes nous disputeront un butin qui nous appartient de droit ; il nous ravira lui-même l'honneur d'un succès qui ne peut nous échapper ; mais si nous avons le courage d'agir sans lui, personne ne nous contestera les trésors des Samiens, ni la gloire de leur défaite. »

Ces discours volaient de bouche en bouche, et faisaient une impression profonde sur des hommes avides de gain plus que de gloire, exténués de misère et d'ennui. Bientôt des imprécations contre le grand-amiral se font entendre, et avant la fin du jour toute l'armée fut unanime dans le dessein de marcher à la conquête de Samos, sans la coopération des *Galliandgis* (1). Les *Bim-Bachi* (2) se rendirent en corps

(1) Les Galliandgis sont les soldats de marine à bord des bâtimens turcs.

(2) On peut comparer le Bim-Bachi (chef de mille hommes),

chez le visir de Scala-Nuova, et lui demandèrent des explications sur les nouvelles qu'il avait fait répandre; il leur répondit d'une manière évasive sans les désabuser entièrement, pour ne pas affaiblir leurs dispositions martiales, et sans confirmer tout-à-fait les faussetés de ses émissaires, pour ne pas se compromettre.

Le visir parut céder à la force en laissant agir les troupes: il était effectivement difficile de les contenir, surtout depuis qu'on avait cru reconnaître dans ses discours la confirmation des troubles de Samos. Il facilita donc, toujours malgré lui en apparence, les préparatifs de l'expédition contre les insulaires, et en peu de jours il se trouva sur la côte un assez grand nombre d'embacations pour le transport de la moitié de l'armée. Cependant les Barbares ne gardaient pas le secret sur leur projet d'attaque, de sorte qu'ils voulaient surprendre une île dans laquelle on entendait pour ainsi dire leurs clameurs; une île des hauteurs de laquelle les insulaires découvraient leur agitation et leurs préparatifs d'embarquement. Lors même que les Samiens n'auraient pas eu d'espions à Scala-Nuova, il leur eût

---

aux colonels des régimens européens. Les hordes de Scala-Nuova n'avaient pas d'autres généraux; et ceux-là encore s'étaient nommés eux-mêmes.

été facile de voir de leurs propres yeux le mouvement projeté par l'ennemi; de toute manière l'expédition devait manquer (1).

L'armée turque s'embarqua à l'entrée de la nuit, et le silence fut assez bien observé de la part des soldats; mais cette précaution ne pouvait plus servir : les Samiens étaient sous les armes; ils attendaient l'ennemi avec la certitude de l'exterminer. Leurs batteries étaient prêtes; des troupes, cachées derrière les rochers qui bordent la côte, avaient l'ordre d'incendier les chaloupes turques après le débarquement, pour couper la retraite aux fuyards. Cinq mille hommes, embusqués à peu de distance du rivage, devaient alors tomber sur les hordes ennemies.

Tout s'exécuta comme les Samiens l'avaient décidé; quelques chaloupes échappèrent au feu; les autres furent détruites. A peine la division retranchée dans les gorges eut-elle découvert les flammes qui dévoraient la flottille musulmane, qu'elle quitta sa position, se jeta sur les Barbares en poussant de grands cris, et les culbuta avant même qu'ils eussent pu se reconnaître. Les détachemens de la côte se réunirent en même tems, et tombèrent sur la colonne ennemie, qui se trouva ainsi entre deux feux. Le carnage fut horrible pendant la

(1) L'île de Samos n'est pas à deux lieues du continent.

nuit, et dura plusieurs jours. On trouva des Turcs dans les montagnes; et quelques-uns, poussés par la crainte, arrivèrent jusqu'à l'extrémité de l'île. On ne les épargna pas, et pour eux ils ne montrèrent point dans cette occasion terrible cette force et cette audace qui triomphe du danger. Dès le commencement de l'action, ils jetèrent leurs armes pour fuir, et les Samiens n'eurent qu'à frapper. Six mille cadavres turcs restèrent sur le sol; les insulaires perdirent un bien petit nombre des leurs. Tel avait été depuis le commencement de la guerre le résultat de toutes les tentatives dirigées contre Samos : ceux des Barbares qui osèrent souiller de leur présence cette terre de l'héroïsme et de la liberté, y trouvèrent toujours la mort.

Après ce désastre, le camp de Scala-Nuova fut dissous; cette déplorable armée qui venait d'être si considérablement réduite, craignit que les Samiens ne vinssent la chercher jusque sur le continent pour l'anéantir tout-à-fait. Dès le point du jour, lorsque quelques caïques, échappés miraculeusement à l'incendie, eurent confirmé la nouvelle du malheur que l'on connaissait déjà dans presque tous ses détails, puisque la distance n'était pas assez grande pour qu'on n'entendît ni les cris des Grecs ni l'explosion de leurs armes, on vit fuir dans toutes les directions ces guerriers de

la veille, qui se plaignaient de ne pouvoir pas combattre assez tôt. Une terreur panique s'empara de leurs compagnons, et bientôt Scala-Nuova fut entièrement évacuée; une portion des fuyards reflua vers Smyrne et Magnésie; mais le plus grand nombre traversa le golfe Herméen pour se rendre à Lesbos. Ces derniers firent partie des hordes qui dévastèrent la malheureure Ipsara, et qui furent plus tard immolées à la vengeance des Hellènes.

Je suis enfin arrivé à l'époque où les grandes opérations commencent; les détails dans lesquels je suis entré jusqu'à présent n'offrent qu'un intérêt secondaire; je me hâte de répondre à l'empressement du lecteur, qui veut savoir tous les événemens d'une guerre dont le succès est encore douteux pour lui. Le tableau de cette campagne mémorable est un monument immortel érigé à la gloire de la Grèce.

CHAPITRE IV.

Le gouvernement provisoire triomphe. — Soumission de Colocotroni, des forteresses d'Anapli et de Corinthe.—Dervisch-pacha battu à Zeitouni par Odyssée et Panourias. —Sa retraite sur Larisse.—Mavrocordato amuse les pachas albanais par de feintes négociations. — Une division navale turco-égyptienne se présente devant Candie. — État de cette île. — Retraite de l'escadre turque stationnée à Lépante. — Armemens des Grecs.—Conduite des autorités anglaises de Corfou. — Préparatifs du grand-amiral ottoman pour l'attaque d'Ipsara.—Ses manœuvres.—Ses intelligences dans l'île.

La pénurie du gouvernement ne l'avait pas empêché de prendre les mesures les plus vigoureuses pour la défense de la presqu'île ; cependant ces mesures étaient comme paralysées par l'opposition des factieux qui occupaient les meilleures places de guerre ; et comptaient parmi leurs partisans les deux tiers de la milice : on craignait avec raison que ces hommes à *vues personnelles* ne livrassent aux Ottomans une partie du territoire, sur la simple promesse d'y conserver le premier rang. Il n'y avait rien de sûr, tant que la Grèce nourrissait dans son sein des ennemis si

redoutables : sa liberté n'était qu'illusoire, et elle reposait pour ainsi dire sur le cratère d'un volcan. Pour que les succès qu'on se flattait de pouvoir obtenir sur les ennemis fussent décisifs ou même profitables, on devait purger le Péloponèse de ce chancre qui le rongeait depuis deux ans : il fallait bannir la discorde et rassembler tous les moyens de l'état pour faire face aux Ottomans ; en effet, que serait devenue la Grèce, si elle avait été réduite à soutenir une guerre civile pendant que la totalité de ses soldats suffisaient à peine contre les Turcs ?

Toutes ces réflexions se présentèrent aux magistrats du corps législatif ; jusqu'alors ils avaient fait preuve d'une modération qui pouvait passer pour de la prudence ; mais une plus longue inertie aurait eu des suites funestes. L'ennemi se présentait ; il importait d'être débarrassé de toute autre inquiétude ; le salut de la Grèce allait en dépendre. Il est vrai que les factieux, encouragés par l'influence qu'ils croyaient exercer encore sur les esprits, se montraient de plus en plus opiniâtres dans leur révolte ; mais un mot du gouvernement pouvait peut-être anéantir le fantôme de leur puissance. Ce mot, que l'on craignait de prononcer, parce que s'il manquait son but, il amenait l'anarchie ; ce mot terrible, qui retentit trop souvent dans les révolutions, le sénat, ré-

duit à la plus fâcheuse extrémité, osa enfin le faire entendre : on décréta LA PATRIE EN DANGER.

Aussitôt les citoyens furent appelés au secours de la chose publique; ceux qu'on leur désignait pour ennemis étaient les mêmes hommes qui les avaient gouvernés l'année précédente, les mêmes généraux sous lesquels ils avaient combattu la tyrannie. On vit alors combien ces chefs ambitieux étaient déchus dans l'opinion : dès que le décret des nouveaux membres du gouvernement fut connu, les soldats de Colocotroni l'abandonnèrent pour se rendre à l'appel national; ils savaient bien que le klefti avait de l'or pour les payer, et que les magistrats de la république manquaient de tout; mais l'intérêt de la patrie l'emporta : on se rallia de toute part aux enseignes du président Conduriottis; et ce digne patriote marcha contre les insurgés avec les débris de leurs propres troupes.

Le vieux Colocotroni avait toujours pris une part active aux intrigues qui dévoraient la Grèce; cet homme, qui avait pour ainsi dire la rage de figurer à la tête d'une faction, ne laissa jamais échapper l'occasion de tramer un complot ou de présider à une révolte. Cependant les essais malheureux qu'il avait faits de son adresse auraient dû le rendre plus sage. Vingt fois rebelle, et vingt fois terrassé, il y avait de la folie de sa part à

persévérer dans un système de conduite qui lui avait toujours mal réussi. L'amour-propre, l'ambition et des conseils perfides, lui firent rejeter les sages avis qu'il recevait encore quelquefois; il voulut parcourir jusqu'au bout la carrière épineuse d'un chef de parti.

On a pu voir jusqu'ici tout ce qu'avait de ridicule la vaine prétention de Colocotroni de parvenir au suprême pouvoir. Faible et irrésolu dans le péril, insolent et despote dans la prospérité, il manquait des qualités essentielles à ceux qui veulent jouer un grand rôle dans les révolutions. Il supportait difficilement la bonne et la mauvaise fortune. Dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, la défection de ses troupes abattit son courage; il ne sut ni fuir ni conserver une apparence de dignité; son génie étroit ne lui suggéra pas même l'idée de gagner un autre point pour y rallier ses partisans, et rétablir ses affaires. On le vit, suppliant, implorer la clémence des vainqueurs : au lieu d'avouer franchement ses torts et de s'absoudre par un repentir sincère, il rejeta sur ses complices les fautes qui lui étaient personnelles. Cette dernière lâcheté le rendit méprisable; on le laissa vivre par pitié. Il eut la liberté de se retirer dans un lieu de son choix, et il s'établit à Caritène, son pays natal, où se terminera probablement sa

carrière. Ainsi finit la vie politique de cet homme; qui, d'une condition obscure, devenu l'un des principaux personnages de la Grèce, ne se contenta pas d'une telle prospérité : il voulait tout, et son ambition déçue le réduisit à rien. Cependant nous le verrons intriguer, malgré le danger de sa position; mais le gouvernement, qui ne craint plus les complots, le renverra encore à Caritène : la faiblesse se soutient par la terreur; la force subsiste par elle-même, et n'a besoin ni de bourreaux ni de victimes.

Après la dispersion des insurgés de Tripolitza, l'Acro-Corinthe ouvrit ses portes aux troupes du gouvernement. Cet exemple fut suivi par les places de moindre importance, qui s'étaient déclarées en faveur des factieux. Les militaires, qui jusqu'alors étaient demeurés à leur solde, en contravention aux décrets du pouvoir exécutif, rejoignirent l'armée nationale, et l'intérieur de la presqu'île se trouvant pacifié presque sans coup férir, on s'occupa du siège d'Anapli. Cette ville que les Turcs avaient défendue avec tant d'opiniâtreté, était par sa position, sa force et son étendue, la capitale naturelle du Péloponèse. Mais Panos Colocotroni s'y tenait renfermé avec une garnison dévouée; et ce jeune ambitieux ne paraissait guère disposé à entrer en accommodement. Après les succès que le pouvoir exécutif

venait d'obtenir, il ne pouvait pas souffrir à Anapli le seul foyer de discorde qui restât dans la Péninsule : l'armée républicaine se rassembla à Argos, et bientôt les rebelles furent cernés dans la ville.

Les soldats grecs se laissaient quelquefois séduire par des promesses ; ils passaient au service des ambitieux qui méditaient la ruine de la liberté ; mais ces guerriers ignorans et crédules croyaient encore servir la bonne cause : il n'y avait point *félonie;* c'était ignorance de leur part. Dans toutes les occasions difficiles, le peuple grec donna des preuves éclatantes de cet esprit de justice et de raison qui le caractérise : ici même, on vit les troupes de Panos accourir en foule sous les tentes de leurs frères, dès que le décret du sénat leur eût été intimé. Le fils de Colocotroni s'était bien gardé de laisser circuler ce décret tant qu'il lui avait été possible d'éloigner de ses murs les agens du gouvernement ; mais dès que le siége fut commencé, les précautions de ce chef des rebelles devinrent inutiles : les soldats des deux partis communiquaient entre eux presque aussi librement qu'en tems de paix, et ceux de Panos appriront bientôt ce qu'on cherchait à leur cacher.

La défection réduisit en peu de tems Panos à se réfugier dans la citadelle. Il n'avait pas assez

de monde pour garder la ville, et en s'obstinant à vouloir la conserver, il s'exposait à tomber lui-même entre les mains des généraux du gouvernement. Cependant un petit nombre d'hommes sûrs lui restaient encore; il essaya de se défendre avec eux dans les forts de Palamide, persuadé que s'il pouvait gagner un mois dans cette position, les hostilités commencées par les Turcs donneraient trop d'occupation à ses adversaires pour qu'il leur fût possible de laisser des troupes sur le golfe Argolique. Mais les événemens qui venaient de se passer avaient dompté le caractère superbe de ce jeune audacieux : lui, qui refusait quelques jours auparavant d'écouter les propositions conciliatrices du sénat, il fut le premier à solliciter la faveur d'entrer en négociation. On la lui refusa; le gouvernement était désormais assez fort pour pouvoir conserver sa dignité, et c'était la compromettre que de traiter avec un rebelle. « Rendez-vous à discrétion, répondirent les membres du pouvoir exécutif : le sénat ne vous reconnaît point, et ne peut en aucune manière traiter avec vous. Il a pardonné à votre père en mémoire de ses services passés; il pourra user de la même clémence envers vous. Reconnaissez vos crimes, et rentrez de bonne foi dans la ligne des devoirs d'un citoyen grec : vous n'auriez jamais dû vous en écarter. »

Ce fut à peu près à cette époque, et dans le tems où Panos flottait entre la crainte de se perdre en continuant une résistance désespérée, et la honte de paraître lâche aux yeux de ses complices en se rendant aux sommations du sénat, qu'une escadre française parut dans les eaux d'Anapli, pour prendre à bord deux pachas turcs que les rebelles tenaient prisonniers. Panos avait exigé 40,000 talaris de rançon pour ces malheureux, et le commandant français lui apportait cette somme.

Mais les choses avaient changé de face : les commissaires du sénat étaient maîtres de la ville; et ce fut à eux que le Français s'adressa. Ils refusèrent de ratifier la convention de Panos. « Nous garderons ces prisonniers, répondirent-ils, pour les échanger contre ceux de nos frères qui pourraient tomber au pouvoir des barbares. » Ce fut en vain que le commandant français fit valoir les arrangemens pris avec Panos : « Il n'était qu'un rebelle, reprirent les sénateurs; il n'avait pas le droit de vous faire des promesses sans la participation du gouvernement. » Ces négociations se poursuivirent de part et d'autre avec beaucoup de chaleur; et comme les pachas étaient encore entre les mains de Panos, le commandant français conçut l'espérance d'arriver jusqu'à eux. Il fallait pour cela violer le blocus, puisque Palamide était assiégée par terre et par mer. Cet

obstacle n'arrêta point les Français; il oublia que son gouvernement avait reconnu et fait respecter les lois de la guerre en faveur des Hellènes l'année précédente; mais les commissaires du sénat montrèrent une fermeté inébranlable. Après avoir épuisé les représentations, ils en vinrent aux menaces : l'escadre française remporta sa rançon.

Ces choses se passèrent au commencement de juin; il tardait à Conduriottis de terminer avec les factieux. L'armée ottomane avait déjà quitté ses cantonnemens de Larisse, et Odyssée n'était pas en force pour lui disputer le passage du Sperchius; alors Panos, qui n'avait pas eu le tems d'approvisionner la citadelle, et qui d'ailleurs perdait chaque jour quelques-uns des siens par désertion, écouta le conseil des amis qui l'entouraient, et qui n'avaient pas les mêmes intérêts que lui à persévérer. Il dépêcha vers les généraux républicains deux officiers de son état-major, et consentit à abandonner Palamide, en se recommandant à la clémence du sénat. La soumission de ce chef consomma la ruine du parti libericide, et donna au gouvernement provisoire cette force et cette influence qu'il n'a plus perdues depuis. Palamide fut occupée le 13 juin par les troupes nationales.

La modération qui suivit cette victoire fait le

bel éloge des membres du pouvoir exécutif alors en charge; il est vrai qu'ils ne pouvaient guère condamner à des peines infamantes des hommes qui, plus ou moins, avaient contribué à l'affranchissement de la patrie, et qui avaient versé leur sang pour elle; mais cette considération n'est pas toujours un frein à la vengeance des partis. Le gouvernement grec, à peine sorti de la barbarie, fut plus sage et plus magnanime que beaucoup d'autres qui n'avaient ni les mêmes motifs de sévérité, ni les mêmes excuses à faire valoir (1). Un décret d'amnistie fut publié peu de tems après la soumission de Palamide; il porte la date du 14 juillet, et cet acte, qui ne fut pas illusoire comme ceux qu'une puissance européenne promulguait à la même époque, n'excepta que les chefs de l'insurrection. On les punit, mais avec une extrême douceur. Les fautes politiques sont des erreurs et non des crimes; elles demandent l'indulgence plutôt que la rigueur des lois. Quelques-uns des individus qui avaient figuré à la tête des factieux, reçurent pour tout châtiment l'ordre de s'éloigner du chef-lieu de la république, et on leur interdit la faculté de siéger au

(1) Il est inutile de faire des citations et de parler des cours martiales de Naples, de Milan et de Madrid; le sang des victimes politiques fume partout sur le continent de l'Europe.

sénat pour cette session et la suivante; les autres conservèrent leurs emplois, leurs dignités : on ne leur montra ni ressentiment ni défiance; et les services que la plupart d'entre eux rendirent à la patrie dans le cours de la campagne, prouvèrent combien la clémence du gouvernement était raisonnable.

De grandes inquiétudes cessaient avec les discordes civiles; si l'argent manquait encore, les moyens de défense ne manquaient plus. D'ailleurs l'agitation produite par les affaires de Tripolitza et d'Anapli avait réveillé l'énergie; la population entière était sous les armes, et ces cris de détresse des troupes : *De l'argent!* ne retentissaient plus. On expédia la division employée au blocus d'Anapli en Livadie, où commandait le brave général Panourias; Odyssée reçut également des renforts; et quoique la position financière du gouvernement fût toujours des plus alarmantes, il pourvut avec une rare sagacité aux besoins urgens de la patrie : la faiblesse de ses moyens semblait devoir le réduire à la dernière extrémité; sa constance, le désintéressement et le patriotisme des Hellènes le tirèrent d'embarras.

Lorsque les troupes péloponésiennes arrivèrent aux Thermopyles, Panourias, obligé de céder aux forces du séraskier Dervish-pacha, se concentrait sur le Sperchius, et allait même aban-

dé[illegible]er cette position : l'ennemi s'avançait de Pharsale avec une cavalerie nombreuse et un parc d'artillerie. Son projet était d'abord d'occuper les Thermopyles, où les généraux Omer-Vrione et Moustaï de Scodra devaient le joindre avec leurs Albanais. De là, Dervisch aurait jeté des troupes dans l'île d'Eubée pour en chasser les Grecs, et serait entré lui-même en Attique, tandis que ses collègues, traversant l'Hexamilion (1), auraient porté la guerre au sein du Péloponèse. Tous ces projets, les mêmes qui avaient été conçus et si mal exécutés par les Turcs depuis quatre ans, dépendaient en partie du concours du capitan-pacha : Dervisch croyait toujours cet amiral sur les côtes de la Grèce ; il marchait avec la certitude d'être secondé par lui.

Cependant mille obstacles arrêtèrent le séraskier dans le trajet de Larisse à Pharsale, et de Pharsale à Zeitouni. Les corps irréguliers formés dans le Pinde, l'Ossa et le Pélion, voltigèrent constamment sur les flancs de son armée, et surprirent plusieurs fois son arrière-garde. Il arriva devant Zeitouni après avoir perdu plus de deux mille hommes, sans combattre. Les montagnards s'établirent sur les derrières des Ottomans ;

(1) L'isthme de Corinthe, qui n'a que six milles de longueur, portait anciennement ce nom.

Panourias, joint à Odyssée et aux troupes péloponésiennes, garda sa position sur la rive droite du Sperchius, et les deux armées, séparées par le lit du fleuve, restèrent plusieurs jours en présence.

Dervisch-pacha, cerné de toutes parts, n'osait pas engager une action qui ne pouvait que tourner à son désavantage. D'après son calcul et les promesses qui lui avaient été faites, Omer et Moustaï devaient bientôt arriver : son intention était de temporiser jusqu'à ce moment ; mais les généraux grecs avaient aussi leurs raisons pour hâter une bataille presque décisive, et dont le résultat n'était pas douteux. Ils détachèrent quelques régimens avec ordre de passer le fleuve pour harceler l'ennemi, l'attirer hors de ses lignes, et le forcer à accepter le combat. Dervisch tint ferme. Il endura les injures des Grecs, qui vinrent l'insulter jusqu'au pied des palissades de son camp, et défendit sous peine de mort, aux spahis (1), de les poursuivre. Cet état de choses pouvait durer long-tems encore, d'autant plus que les Turcs, maîtres des prairies voisines du fleuve, et pourvus de vivres en abondance, ne manquaient de rien, ni pour eux ni pour leurs chevaux. Une

(1) Les spahis forment la cavalerie régulière des Turcs.

ruse d'Odyssée changea tout-à-coup la détermination du séraskier, et délivra la Grèce de ce dangereux ennemi.

On savait dans le camp des Hellènes que Mavrocordato et C. Botzaris amusaient les pachas albanais au fond de l'Épire pour les empêcher de prendre part aux opérations de Dervisch; mais celui-ci, qui était le plus intéressé à connaître le véritable état des choses, ignorait absolument ce qui se passait autour de lui. Ses communications avec Larisse étaient interceptées, et les troupes grecques, dispersées dans les gorges de la Phocide, ne permettaient pas aux courriers d'Omer Vrione de pénétrer en Livadie. Alors Odyssée chargea deux Étoliens bien instruits de s'introduire dans le camp turc et de s'y donner pour les émissaires des généraux albanais. On sait que la langue des Schypetars est la même que celle des Grecs; il ne fut donc pas difficile aux Étoliens de tromper le séraskier. Ils n'avaient au reste que de bonnes nouvelles à lui apprendre, conformément aux instructions d'Odyssée : d'après leur récit, Omer et Moustaï se seraient emparés de Salone, et leur avant-garde aurait déjà occupé le revers du mont Callidrome, c'est-à-dire l'issue du pas des Thermopyles; alors il ne fallait plus à Dervisch qu'un mouvement pour donner la main à ses collègues. Sa position

changeait entièrement; les Grecs, qui se flattaient de le tenir prisonnier, étaient bloqués à leur tour; et les rejeter dans les montagnes en les attaquant, c'était les livrer aux coups des Albanais. Pour appuyer le rapport des Étoliens, Odyssée fit plier les tentes, et toute l'armée grecque se mit en retraite du côté de Bodonitza dans un désordre apparent. Les troupes irrégulières (leurs chefs étaient au courant de tout) suivirent ce mouvement rétrograde, en sorte que Dervisch-pacha, qui avait eu d'abord des soupçons sur le véritable caractère des Étoliens, crut, ainsi que tous les officiers de son état-major, à l'authenticité de leur mission.

Il ne voulut pas même donner le tems à la division de Panourias d'effectuer totalement sa retraite; dans son premier transport de joie, il fit mettre à l'ordre du jour le prétendu succès des Albanais, et annonça à son armée l'occupation prochaine du Péloponèse. En attendant, comme il était urgent de détruire les corps hellènes stationnés dans cette partie de la Livadie, et que leur ruine paraissait immanquable, il commanda aux janissaires de courir à leur poursuite, et lui-même, avec sa cavalerie et les bagages, il prit la route des défilés, impatient de déployer aux yeux d'Omer Vrione le firman de Sa Hautesse, qui le condamnait à quitter son pachalik de Janina

pour occuper celui de Salonique (1). L'expression de condamner pourrait paraître singulière, si l'on ne se rappelait tous les motifs de crainte qu'Omer avait donnés à la Porte depuis un an : elle cherchait donc à l'arracher de l'Albanie pour se défaire de lui plus sûrement ; et le sangiak (2) de Macédoine n'était pour lui qu'un acheminement vers le dernier supplice. Heureusement qu'il ne se présenta pas sur le chemin de Dervisch pendant toute cette campagne : s'il eût paru au quartier-général, il aurait certainement payé de sa tête l'animadversion du divan (3).

---

(1) Omer Vrione fut nommé pacha de Salonique au commencement de 1823 ; mais il éloigna toujours les capidgis-bachi chargés de lui remettre cette nouvelle commission. La Porte chargea alors Dervisch-pacha de lui présenter lui-même le firman de Sa Hautesse, afin qu'il ne pût éluder l'ordre qui lui était intimé.

(2) Sangiak veut dire drapeau, et fait allusion aux étendards particuliers des visirs.

(3) Un pacha turc, fort dans sa province, où il est entouré de ses amis, de ses partisans, et des créatures dont il achète le dévouement à grand frais, peut enfreindre sans peine les ordres du Grand-Seigneur ; mais en campagne, et surtout lorsqu'il se trouve subordonné à l'un de ses collègues, sa position change : l'armée entière agirait contre lui, s'il osait résister, et ses partisans eux-mêmes seraient les premiers à l'accabler pour ne pas se compromettre. Omer Vrione était trop bien instruit de toutes ces choses pour donner dans le

Les Turcs, persuadés qu'ils trouveraient une armée de frères sur la route de Bodonitza, et dans les vallées méridionales du Callidrome, s'avancèrent avec confiance par les trois gorges des Thermopyles. Dans l'intervalle, la portion de leurs troupes qui s'était mise à la poursuite de Panourias et d'Odyssée, encouragée par la fuite simulée des Hellènes, s'engageait bien avant dans les labyrinthes de la chaîne qui se termine à Neyropolis. La prudence indiquait au commandant de ce corps le plan qu'il devait suivre; mais, entraîné par l'espoir de vaincre, il oublia que les Grecs, dispersés par une terreur panique, étaient encore intacts, et pouvaient l'accabler de leur nombre dans des montagnes qu'il ne connaissait pas. Il était déjà entièrement séparé du gros de l'armée; et, en cas de surprise, elle ne pouvait ni le secourir ni même l'entendre.

Ce fut effectivement par la destruction de ce corps que la défaite des Ottomans commença; il ne succomba point sous les coups des Hellènes réguliers; mais il fut exterminé par ces montagnards qui, dans la marche de Dervisch, avaient

---

piége. Il fit la guerre à part durant la campagne entière, et s'il se concerta quelquefois avec un autre visir, ce fut avec le pacha de Scodra, dont il n'avait rien à redouter, parce qu'il était aussi compromis que lui.

toujours harcelé son arrière-garde, et qui, plus tard, avaient pris position sur les derrières de son camp. Odyssée avait chargé ces braves gens d'occuper la division ottomane, pour se porter lui-même avec l'élite de ses troupes au-devant du séraskier sans être inquiété. Ainsi, tandis que les barbares pensaient atteindre le stratège de la Grèce orientale, ils périssaient accablés par des pâtres obscurs, soldats pour la première fois de leur vie. Leur défaite ne coûta qu'un petit nombre de morts aux montagnards : favorisés par l'avantage des lieux, ceux-ci accablèrent l'ennemi sans même lui laisser la consolation de pouvoir se défendre, et la colonne entière, composée de la meilleure infanterie de Dervisch, fut anéantie avant la fin du jour.

Pendant que le bruit de la fusillade, répété par les échos, retentissait au fond des gorges de l'Œta et annonçait aux Hellènes d'Ulysse et de Panourias la catastrophe des Turcs, l'action commençait déjà entre les spahis de Dervisch et les tirailleurs péloponésiens. Le séraskier pensa d'abord que cette attaque n'était que l'effort partiel d'une bande isolée ; il ordonna à quelques détachemens bulgares de gravir la pente de la montagne ; mais cet ordre n'était pas encore exécuté que le feu le plus meurtrier s'étendait sur toute la ligne. Les Hellènes, placés en haie sur

les hauteurs, firent rouler sur les Ottomans des quartiers de rocs, tandis que leurs plus habiles tirailleurs décimaient cette malheureuse armée. Dervisch ne put tirer aucun parti de son artillerie; sa cavalerie lui fut plus nuisible qu'utile, et après avoir essayé encore de gagner du terrain sous la fusillade des Grecs et sous le feu de plusieurs pièces de montagne, placées avantageusement, il donna lui-même l'exemple de la fuite sans avoir eu le tems de déterminer l'ordre d'une retraite régulière. Cette attaque terrible avait eu lieu sur les trois points suivis par l'armée turque; leurs trois colonnes furent écrasées en même tems. Le séraskier laissa derrière lui son artillerie, ses bagages, un grand nombre de blessés, et repassa le Sperchius après avoir été réduit à se faire jour au travers des corps irréguliers qui lui coupaient la retraite. Il perdit quatre mille hommes dans ce dernier engagement, et le petit nombre de cavaliers qui l'accompagnèrent à Zeitouni, ne se croyant pas en sûreté dans un lieu si voisin de l'armée victorieuse, l'entraînèrent jusqu'à Larisse, où son retour jeta la consternation.

La nouvelle de cette victoire arriva promptement dans la Grèce; elle y releva l'espérance des patriotes. Les soldats furent moins exigeans, et la certitude de trouver dans les dépouilles de l'ennemi une compensation à la solde que le gou-

vernement ne pouvait leur offrir, suspendit momentanément le cours de leurs réclamations habituelles. Au commencement de la campagne de 1824, et jusqu'au milieu de septembre environ, on put appliquer à la Grèce cet axiôme des conquérans : « La guerre nourrit la guerre. » Ce fut en effet à force de combattre que les Hellènes purent se soutenir et remédier à l'épuisement de leurs finances.

Cependant le gouverneur de la Grèce occidentale, sur le compte duquel des bruits alarmans commençaient à se répandre, avait eu la plus grande part aux succès de la journée des Thermopyles (1). Mavrocordato entama de longues conférences avec les pachas albanais et les empêcha de prendre part aux opérations du séraskier. Constantin Botzaris, qui s'était avancé jusqu'à Vrachori, mais qui n'avait pas assez de monde pour défendre les routes du Pinde, et couvrir la Livadie, envoya des plénipotentiaires

(1) Mavrocordato est accusé de haute trahison pour des motifs que l'on ne connaît pas, puisqu'il est vrai que, jusqu'à présent, ses ennemis n'ont pu produire contre lui que des présomptions assez spécieuses. Il est si ordinaire de voir les hommes les plus purs calomniés et même sacrifiés par l'envie et l'ingratitude, dans un pays où la liberté n'est point encore assise sur des bases fixes, qu'on ne saurait épouser la haine d'un parti contre un autre, sans la plus criante injustice.

au visir de Janina, Omer Vrione : celui-ci allait se mettre en marche d'Arta, où son quartier-général était établi. L'espoir de détacher les Souliotes de la confédération chrétienne le fit temporiser, et son collègue Moustaï, assez peu disposé à courir les chances d'une nouvelle campagne, reçut avec le même empressement et la même crédulité les députés de Mavrocordato. Botzaris et le gouverneur de la Grèce occidentale faisaient à peu près les mêmes propositions aux pachas; ils leur offraient l'un et l'autre la concession de l'Épire, pourvu qu'ils y pardonnassent aux Grecs, et qu'ils y tolérassent l'exercice des nouvelles institutions adoptées par le sénat. Omer et Moustaï parlementaient afin de changer quelque chose à ces conditions qu'ils feignaient de trouver trop dures ou trop exigeantes : ils garantissaient à Botzaris et à Mavrocordato la protection du Grand-Seigneur et de magnifiques récompenses; mais ils ne faisaient des objections que pour mieux persuader les Grecs de leur sincérité, tandis qu'au fond ils étaient bien décidés à ne pas tenir parole. Ces conférences, où les deux partis rivalisaient d'adresse pour se tromper mutuellement, durèrent plus d'un mois. La bataille des Thermopyles se livra dans l'intervalle, et les négociations qui, du côté des Hellènes, n'avaient que ce dénouement pour but, cessèrent aussitôt.

Omer Vrione, lui qui, dans plus d'une occasion, avait été l'artisan des ruses du vieux fourbe Aly Tébélen, ne se pardonna pas sa faute. Il fulmina contre les Grecs en apprenant les revers de Dervisch-pacha; mais comme ce désastre même pouvait en partie lui être imputé par ses ennemis à Constantinople, il dissimula sa fureur et chercha encore à renouer de nouvelles intrigues avec Botzaris. S'il avait pu corrompre un chef aussi influent, il est probable que la Porte aurait oublié tous les griefs qu'elle avait contre lui, en faveur d'un si grand service. Cette idée l'encouragea et servit à merveille les intérêts de la république; Omer demeura une partie de l'été sur l'Achéloüs, sans faire un pas en avant; Moustaï le joignit à la fin de juillet avec cinq mille hommes, et ces deux généraux, qui pouvaient entreprendre beaucoup, donnèrent au gouvernement hellène le tems d'organiser la défense de toute la partie de la Grèce qui avoisine le golfe de Lépante.

Le séraskier, en arrivant à Larisse, s'empressa d'expédier un courrier à Constantinople pour y prévenir le mauvais effet que sa disgrâce aurait nécessairement produit dans cette capitale. Il accusa tout ensemble les Albanais et le capitan-pacha d'un malheur qui n'était dû qu'à son inexpérience et à sa crédulité. Sans doute que la flotte et l'armée d'Omer, en agissant de concert

avec lui, auraient pu donner plus de force à ses opérations; mais n'ayant reçu aucun message direct ni du grand-amiral ni des pachas, il n'était point excusable de s'être laissé tromper par un stratagème grossier (1) ; dans d'autres circonstances on aurait certainement vu sa tête figurer sur le linteau du charnier impérial : la Porte se contenta de lui adresser une légère réprimande, et reçut ses excuses. On lui promit de nouvelles troupes, et le pacha de Salonique fut désigné pour lui conduire les bandes asiatiques qu'on rassemblait péniblement dans les campagnes dépeuplées de l'Ionie.

Pendant que ces choses se passaient sur le continent de la Grèce, Chosreu-pacha enrégimentait à Mytilène les déserteurs du camp de Scala-Nuova, qui, après avoir rançonné l'opulente ville de Smyrne, s'étaient dirigés sur Fokia (ancienne Phocée, métropole de Marseille). Cette bourgade, abandonnée de ses habitans, était devenue le rendez-vous des Turcs destinés à l'expédition d'Ipsara. Sa proximité de Mytilène lui valut ce

(1) Dans la suite, et lorsque l'infidélité des rapports qui lui avaient été faits fut bien reconnue, Dervisch manda les faux émissaires de Vrione ; ils les aurait peut-être déchirés de ses propres mains. Cependant sa rage ne fut point satisfaite; on ne les retrouva plus, et ils gagnèrent sains et saufs la première position des Hellènes.

triste avantage : les chaloupes du capitan-pacha étaient occupées à transporter incessamment la multitude de ceux qui s'offraient d'eux-mêmes, espérant trouver dans les rochers des Ipsariotes autant de richesses et de victimes qu'à Scio ; mais dès que Chosreu-pacha eut reconnu à quelle espèce d'hommes il avait à faire, dès qu'il sut que les assassins de Smyrne et de Foglieri recommençaient dans l'île de Mételin le cours de leurs brigandages, il changea aussitôt de projet à leur égard ; et pour se débarrasser, il les entassa à bord de quelques navires qui furent dirigés sur Stanchio. L'amiral égyptien demandait des troupes de débarquement pour une expédition contre Candie : Chosreu n'avait pas trop de monde, et il éluda long-tems, sous divers prétextes, de satisfaire son collègue. L'indiscipline et les excès des dévastateurs de Scala-Nuova le mirent à son aise ; il purgea sa flotte de tous ceux qui auraient pu en augmenter la confusion, et il envoya ce ramassis de misérables à Stanchio. On n'ignorait pas qu'une division navale chrétienne croisait entre Scio et Ipsara ; mais Chosreu ne s'inquiétait guère du sort des hommes et des navires dont il se délivrait : il les expédia seuls et sans les faire convoyer ; cette circonstance qui devait les perdre les sauva. Ils rencontrèrent à la hauteur du cap Blanc deux bricks grecs. Ceux-ci ne pouvaient guère

présumer qu'une flottille de petits navires turcs osât s'aventurer dans ces mers où la flotte de Constantinople osait à peine se montrer; ils prirent les transports ottomans pour une escadre de Samos. Les Barbares continuèrent leur route à la faveur de cette méprise, et bientôt après ils rejoignirent l'amiral égyptien dans le port de Stanchio.

Méhemmet-Aly avait surtout en vue la conquête de Candie, et l'on peut dire que cette conquête était le but principal de son intervention dans les affaires de la Grèce; son fils Ibrahim, en se chargeant de l'expédition, avait promis au vice-roi de *ménager* ses forces navales, de laisser les Turcs se tirer d'affaire comme ils le pourraient, mais d'employer tous les moyens pour étouffer l'insurrection de la Crète. Il tint parole; Stanchio fut le terme de son voyage, et pour ainsi dire le théâtre négatif de ses opérations. Il n'en serait point sorti, si le capitan-pacha n'était venu l'y joindre, et le compromettre par sa présence: quant à la soumission de Candie, Ibrahim n'omit rien de ce qui pouvait la consommer; trois expéditions ne réussirent pas; la faute n'en peut être imputée ni à la négligence, ni à l'impéritie du chef égyptien, mais au courage héroïque des habitans.

Cinquante bâtimens de transport partirent au

commencement de juillet des côtes de Chypre pour jeter dix mille soldats turcs et égyptiens sur la grève de Candie : ils étaient escortés par huit frégates des mieux équipées de la flotte d'Égypte, et par un plus grand nombre de bricks de guerre; Ismaïl-Gibraltar qui, l'année précédente, avait obtenu les plus grands succès contre les Sfacchiotes, se chargea encore cette fois de les combattre. Il était chef suprême en attendant l'arrivée d'Ibrahim : d'après un firman du Grand-Seigneur, les pachas de la Crète devaient en tout se conformer à ses volontés. Il était évident que la Porte, en accordant de tels pouvoirs au général de Méhemmet-Aly, avait elle-même renoncé à ses droits sur l'île de Crète, et que ce beau pays était abandonné au vice-roi pour prix de son assistance. Il ne faut pas d'autres preuves au traité secret que l'on suppose avoir existé entre Constantinople et Alexandrie.

Cependant Ismaïl ne voulut pas entrer en Crète sans avoir obtenu quelqu'avantage signalé sur les chrétiens; l'île de Cassos, ravagée déjà une fois par ses soldats, se trouvait sur sa route; il y fit un débarquement. La ville, détruite de fond en comble, n'avait pas été rebâtie; n'importe, les Turcs de Scala-Nuova et de Foglieri, avides de sang comme les tigres, parcoururent la campagne et trouvèrent assez de malheureux à égorger.

Ismaïl essaya de surprendre une position où les insulaires s'étaient retranchés; il lui fallait ce poste pour conserver la possession de Cassos; mais les Hellènes le défendirent avec une telle opiniâtreté que l'Égyptien céda; il se remit en mer, emmenant quelques esclaves et des sacolèves (1) qui n'avaient pas eu le tems de quitter le port; un vent favorable porta bientôt cette flotte sur les attérages de Réthymnos.

La guerre de Crète présentait des alternatives continuelles de succès et de revers : les deux partis, vainqueurs et vaincus tour-à-tour, s'observaient depuis plusieurs mois, sans que l'un eût acquis sur l'autre une supériorité bien marquée. L'avantage du nombre assurait aux chrétiens la conservation de leurs montagnes et des pays environnans; les Turcs étaient maîtres des places de guerre situées sur la côte, et par conséquent de tout le plat pays. Il était rare que les garnisons musulmanes, épuisées par trois ans de combats, osassent se mesurer avec les Sfacchiotes en rase campagne; ceux-ci ayant eux-mêmes perdu beaucoup de monde au siége de Réthymnos, qui n'avait eu aucun résultat, se tenaient tranquilles

(1) On donne le nom de sacolèves à de grands bateaux pontés qui font le service du cabotage dans l'Archipel et sur les côtes de la Grèce.

sous leurs tentes : il n'y avait pas, à proprement parler, hostilité permanente de part et d'autre ; on aurait dit que les deux peuples, également fatigués, attendaient un dénouement qui ne dépendait pas d'eux. Ils ne combattaient plus ; une trève tacitement consentie les enchaînait en quelque sorte chacun à leur poste ; et bien que l'état des choses, non plus que les événemens précédens, ne leur permissent pas d'être neutres, ils observaient presque les lois d'une rigoureuse neutralité.

Cette inertie, qui provenait du découragement, était la suite inévitable des efforts inutiles que les Turcs et les Sfacchiotes avaient faits pour se détruire l'un l'autre. Il n'était pas rare de voir en Crète un pareil repos succéder aux chocs les plus violens ; mais cette paix de lassitude et de faiblesse était toujours troublée par la présence des Égyptiens. Ils communiquaient aux pachas candiotes une énergie nouvelle. Les sorties devenaient plus nombreuses, les combats plus fréquens, et les insurgés, souvent chassés de leurs positions, se réfugiaient dans les montagnes où l'ennemi ne pénétrait jamais impunément.

En vertu du pouvoir discrétionnaire dont il était investi, le généralissime égyptien choisit les meilleures troupes de Candie et de Réthymnos, et les incorpora dans les siennes. Cette mesure porta

son armée à douze mille hommes environ : il se fit suivre par l'un des trois pachas turcs qui commandent dans l'île, et entra aussitôt en campagne. Les Sfacchiotes s'enfuirent à son approche; il n'eut qu'un engagement avec eux, et la nuit qui sépara les combattans sans que la fortune eût prononcé, favorisa la retraite des chrétiens. Ils attendirent Ismaïl à l'entrée de leurs montagnes; et pour affamer ses troupes, ils détruisirent derrière eux la récolte des riches cantons qu'ils abandonnaient.

L'armée turco-égyptienne pénétra donc sans obstacle, mais avec des fatigues inouies, jusqu'au pied de l'Ida, quartier principal des Sfacchiotes. Ismaïl n'osa pas s'aventurer plus loin ; il expédia des parlementaires aux chefs des insurgés pour tâcher de les corrompre ou pour entamer des négociations dont il espérait le résultat le plus favorable. Il faisait promettre à tous les chrétiens, au nom du pacha d'Égypte, leur *nouveau maître*, qu'un pardon absolu serait accordé à ceux qui rentreraient volontairement dans l'obéissance : cette amnistie n'exceptait personne; elle était pour les chefs comme pour le peuple, pour ceux qui avaient excité à la révolte comme pour ceux qui avaient suivi le torrent; il assurait en outre aux Sfacchiotes le droit de conserver leurs armes; les formes nouvelles de leur gouvernement auraient été mainte-

ques ; mais, au lieu de magistrats de leur nation, on leur imposait la loi de recevoir des chefs égyptiens. Il y avait dans ce manifeste un autre article qui déplut presqu'autant que celui-là : c'était l'établissement d'une milice égyptienne permanente dans les montagnes. Ismaïl, pour déguiser tout ce que cette mesure avait d'odieux, vantait aux Sfacchiotes la police et l'administration de l'Égypte ; il leur jurait que les postes militaires, dont il réclamait l'établissement, ne seraient là que pour protéger les citoyens et veiller à la tranquillité publique. C'était en un mot pour consolider la liberté et le bonheur des chrétiens insulaires, que le *gracieux* pacha d'Égypte avait conçu le projet de les soumettre à sa domination.

Pendant que les émissaires d'Ismaïl cherchaient à capter les suffrages de la multitude par des protestations hypocrites, le général égyptien envoyait des partis dans les campagnes voisines pour tâcher d'y faire des esclaves. L'un de ces détachemens de maraudeurs tomba à l'improviste sur une bourgade isolée où quelques familles chrétiennes se croyaient à l'abri des fureurs de la guerre. Il faut remarquer en passant que les Turcs, certains d'avoir endormi la vigilance des Crétois, étaient devenus plus hardis, et s'avançaient dans le labyrinthe des montagnes. S'ils avaient su profiter de l'avantage que leur donnait la sécurité trompeuse

des Sfacchiotes, il est probable que cette campagne eût été la dernière, et qu'Ismaïl se serait emparé de tous les postes chrétiens par la force, sans être obligé de recourir à la ruse. Mais son plan était de ramener les esprits avec des paroles et des promesses. Il ne se départit point de ce système.

La population du village, surprise par les Turcs, fut chargée de chaînes et conduite devant Ismaïl: ce général avait défendu à ses soldats, sous peine de mort, d'égorger les chrétiens; mais il accordait une forte récompense à ceux qui les lui livraient prisonniers. Dès qu'il aperçut les malheureux Sfacchiotes, au milieu de la troupe qui les avait arrachés de leur asile, il se leva, courut au-devant d'eux, fit tomber leurs liens, et leur annonça qu'ils étaient libres. « Retournez chez vous, leur dit-il; portez à vos frères des paroles de paix. Le pacha d'Égypte, mon maître et le vôtre, ne veut que votre bien : faites entendre aux braves Sfacchiotes que s'ils sont sages, la guerre est finie. Qu'ils reconnaissent la souveraineté du victorieux Méhemmet-Aly; moi, son lieutenant, je les accueille au nombre de ses heureux sujets. Recommandez-leur surtout de profiter de ce moment de miséricorde; s'ils sont sourds à nos prières, s'ils se refusent à nos embrassemens fraternels, nous les traiterons en ennemis; et des remords tardifs ne les sauveront pas. »

Ce discours artificieux fut immédiatement suivi de la mise en liberté des captifs ; le général leur distribua des vêtemens à la place de ceux qu'ils avaient perdus, et leur fit même donner de l'argent pour les indemniser, disait-il, du pillage et de la ruine de leurs habitations. Bientôt les montagnes retentirent des louanges du généreux Ismaïl; la nouvelle de ce qu'il venait de faire pour les chrétiens parcourut toutes les contrées de la Sfacchie, et les insurgés, qui avaient résisté jusque-là aux armes des Turcs, à leurs menaces et aux plus insupportables privations, furent sur le point d'être vaincus par la reconnaissance.

On ne parlait que de la clémence des Égyptiens, de l'humanité de leurs chefs, et des bons offices que Méhemmet-Aly, leur pacha, avait rendus aux Grecs établis dans son gouvernement, depuis le commencement de la guerre (1). C'est en vain que la minorité du sénat, composée de gens sages et accoutumés aux ruses musulmanes, voulut désabuser les crédules insulaires : le peuple est absolu dans ses préjugés. Il oublia les sacrifices qu'il avait faits pour conquérir sa liberté ;

(1) Méhemmet-Aly avait effectivement accordé sa protection aux négocians grecs établis dans ses états. Mais comme il était en relation de commerce avec eux, sa conduite était sans doute plus intéressée que généreuse.

il lui tardait d'être l'esclave de Méhemmet-Aly. Les hommes sont bien les mêmes partout : toujours avides de nouveautés, toujours crédules, et prêts à encenser celui qui les trompe avec le plus d'adresse. Tombasis osa parler de la Grèce, des obligations que le titre de chrétien imposait aux Sfacchiotes, des engagemens qu'ils avaient pris avec leurs frères du Péloponèse ; il fit observer à ces aveugles insulaires combien leur engouement était ridicule, et de quelle déception leur enthousiasme pour les Égyptiens serait suivi : on ne l'écouta point. Lorsqu'il voulut présenter la conduite si vantée d'Ismaïl sous son véritable jour, il excita les rumeurs de la multitude, et peu s'en fallut qu'on ne le traitât en ennemi. C'en était fait de l'indépendance de la Crète et de la nation entière des Sfacchiotes, si des événemens imprévus n'avaient démasqué tout-à-coup la politique infernale d'Ismaïl, et rendu aux chrétiens toute leur haine contre les barbares.

En entreprenant la conquête du pays des Sfacchiotes, l'habile lieutenant de Méhemmet n'avait pas voulu que ses vaisseaux demeurassent oisifs dans le port. Il tenait toujours à la réduction de Cassos, ce rocher sur lequel un petit nombre de braves résistaient à toutes ses forces de terre et de mer. Ainsi, pendant qu'avec la majeure partie de l'armée, il travaillait à se concilier la faveur des

insurgés crétois, la flotte turco-égyptienne faisait une seconde descente sur la plage de Cassos. L'officier qui commandait cette expédition, s'était engagé sur sa tête à revenir victorieux. Mais, par malheur pour ses projets et pour ceux d'Ismaïl, une division navale d'Hydra, en croisière dans les eaux de Santorin, se rapprocha tout-à-coup de Cassos, et fit échouer l'attaque dirigée contre cette île. Les Égyptiens effrayés se rembarquèrent; ils espéraient gagner à force de voile l'un des ports voisins de Candie; l'intrépide Saktouris, qui commandait l'escadre indépendante, ne leur donna pas le tems de fuir : il les joignit, leur brûla deux bâtimens, dispersa les autres, et coupa cinq transports européens qui furent obligés de se rendre. A la suite de cette brillante victoire, il s'approcha de Réthymnos où plusieurs navires turcs s'étaient réfugiés. L'action recommença dans la rade de cette ville; mais les Grecs, toujours supérieurs, coulèrent à fond une frégate ennemie, prirent une corvette et trois bricks; les autres se firent échouer sous les batteries de la forteresse pour éviter le même sort.

Ainsi la flotte turco-égyptienne fut complétement détruite en deux combats. Le vice-amiral Saktouris, profitant de ses avantages, débarqua des troupes à la Sude, port de mer rapproché des cantons sfacchiotes. Il ne voulait point quitter

la Crète sans instruire les chrétiens de ce qui venait de se passer. Il envoya donc une centaine des siens à la découverte. Ceux-ci traversèrent un pays qui portait les traces d'une dévastation toute récente, sans rencontrer personne ; ce ne fut qu'au pied du mont Ida que les coureurs rapportèrent au commandant de l'expédition la découverte qu'ils venaient de faire du camp d'Ismaïl qui n'était plus qu'à une petite distance, et dans la direction suivie par les Hydriotes. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour ces braves insulaires. Ils ne surent que penser de l'établissement des barbares dans une région où leurs hordes n'avaient point encore pénétré. Cependant, comme le péril était extrême, et que ce qu'ils apprenaient leur imposait l'obligation de savoir davantage encore, pour faire à l'amiral un rapport exact sur l'état des choses, ils s'arrêtèrent, et une vingtaine de Crétois qui se trouvaient parmi eux depuis le commencent de l'insurrection, se chargèrent de pénétrer seuls dans la Sfacchie.

Laissons les Hellènes dans l'incertitude la plus affligeante sur le sort des Sfacchiotes, et voyons ce qui s'était passé chez ces derniers depuis le retour des captifs.

Tombasis, accusé, menacé par la multitude, n'assistait plus aux délibérations d'un sénat vendu à l'agent du pacha d'Égypte, ou tout au moins

aveuglé par ses artifices. Ce vertueux patriote, découragé de tout ce qu'il avait vu, et désespérant du salut des Sfacchiotes, songeait sérieusement à les abandonner, ne doutant pas qu'ils ne le lissassent à Ismaïl en traitant avec lui (1). Les magistrats, pressés par le peuple, se disposaient enfin à donner un consentement sans restriction aux demandes de l'Égyptien : tout était prêt pour cette grande transaction ; les postes qui devaient être occupés par les troupes turques étaient désignés ; les agens d'Ibrahim, suivis des commissaires sfacchiotes, allaient partir : une catastrophe sanglante arrêta tout.

Le généralissime égyptien avait bien pu, pour tromper les Sfacchiotes, feindre une modération qui n'était pas dans son cœur ; mais il n'avait pas réussi à faire entrer l'armée dans ses projets. Les Turcs, et surtout les musulmans crétois, qui ne respiraient que la mort des chrétiens, ne conçurent pas les raisons pour lesquelles on les avait privés du plaisir d'égorger les captifs. Ils se mutinèrent, et la tourbe d'assassins asiatiques que le capitan-pacha avait vomie sur la flotte d'Ismaïl, furent les premiers à fomenter la rébellion. Bientôt

(1) C'est une hypothèse qui même ne peut rien avoir d'injurieux pour les Crétois : on sait malheureusement trop bien que l'esprit de parti est aveugle et ne respecte rien.

le camp se remplit de clameurs ; les soldats d'Ismaïl, qui l'emportaient pour le nombre et la discipline, n'intimidèrent point les mécontens ; deux partis acharnés l'un contre l'autre se formèrent dans l'armée turque, et quelques assassinats, quelques rixes sanglantes, dont le sang-froid du généralissime put à peine arrêter les suites, préludèrent à une rupture complète. Le pacha de Candie se mit à la tête du parti extrême ; Ismaïl garda ses positions avec les Égyptiens. En peu de jours les troupes rebelles, séparées du reste de l'armée, et commandées par le pacha crétois, rompirent la trève qu'Ismaïl avait obtenue avec tant de ménagemens et de sacrifices ; elles se divisèrent en plusieurs corps qui, suivant chacun une route différente, portèrent le ravage et la désolation dans les retraites de l'Ida. On ne s'y attendait point à une si horrible surprise ; les villages étaient sans défenseurs, ils furent réduits en cendres et leurs habitans massacrés. Mais les barbares, dans leur aveugle furie, ne purent empêcher que quelques victimes leur échappassent ; ces témoins de la plus odieuse trahison deviennent les accusateurs d'Ismaïl, et font échouer ses dernières espérances.

Ils se présentent dans le conseil au moment où la commission partait pour ratifier le traité : ils le remplissent de deuil. Le récit des malheurs aux-

quels ils viennent d'échapper vole de bouche en bouche. On court aux armes ; l'indignation la plus profonde succède à la bienveillance : mort aux barbares, et vengeance ! sortent à-la-fois de toutes les bouches. On se jette sur les envoyés d'Ismaïl ; on les accable d'outrages, et les magistrats ne réussissent qu'avec peine à les sauver de la fureur du peuple. Plus de négociation ; plus d'accommodement : Tombasis est porté en triomphe ; on le supplie, il pardonne, et reprend encore une fois le timon des affaires. Des troupes se forment ; les ordres se succèdent, les passages sont fermés de toutes parts, et l'Égyptien apprend tout ensemble les excès des Turcs, et la révolution qui s'est opérée chez les Sfacchiotes.

Il n'avait pas à choisir ; un seul moyen lui restait encore pour arriver à son but, la force. Les éclaireurs de Saktouris joignaient le quartier-général des Sfacchiotes, lorsque l'armée égyptienne commença l'attaque des montagnes.

Jamais la cause de la liberté n'avait été plus désespérée en Crète : une partie du territoire était envahie ; les passages principaux étaient au pouvoir des Turcs, et l'on avait à peine assez de monde pour défendre les autres. N'importe ; le courage, l'indignation et l'amour de la patrie tiendront lieu des ressources qui manquent. Ismaïl est repoussé : il pénètre sur divers points, il y

laisse l'élite de ses troupes, et gagne la plaine sans avoir pu les conserver. Dans l'intervalle on cerne les détachemens turcs; on les détruit en détail. Les gorges de l'Ida sont inondées de sang, et après huit jours de combats, sans cesse réitérés, la Sfacchie est délivrée de ses ennemis.

Ismaïl, honteux de son mauvais succès, en fit tomber le blâme sur le cruel pacha de Candie; ce misérable ne revint pas au camp, il succomba avec les siens sous les coups vengeurs des Sfacchiotes; mais Ismaïl, qui n'avait que trop de motifs pour accabler de sa colère les Asiatiques qui l'avaient suivi, se dédommagea sur eux de tout le mal qu'il ne pouvait pas faire à leur chef. Tous ceux qui échappèrent au glaive des Sfacchiotes, furent pendus à leur retour. « Vous me reprochiez ma prudence; qu'avez-vous fait avec votre folle témérité? leur dit Ismaïl. Mourez du supplice des brigands, puisque vous n'avez su ni vaincre ni périr en combattant. »

Après les pertes que l'armée égyptienne avait éprouvées, un plus long séjour dans l'intérieur eût été dangereux; Ismaïl se replia sur Réthymnos. Il s'attendait à trouver sa flotte, et l'espoir d'apprendre en arrivant la soumission de Cassos le consolait un peu de sa disgrâce. Mais la fortune lui réservait un dernier coup; il vit sur la plage de Réthymnos les débris de ses vaisseaux; ce triste

spectacle l'avertit assez de son malheur. Bientôt les capitaines des navires échoués lui donnèrent sur l'issue de l'expédition de Cassos des détails dont il n'avait plus besoin, et ce général, qui peu de jours auparavant n'aspirait à rien moins qu'à la conquête d'un royaume (1) et à l'empire de la mer, ne possédait déjà plus un navire pour rejoindre le fils de son maître.

Un mois s'était écoulé depuis le débarquement d'Ismaïl en Crète; on approchait de l'époque fixée pour les grandes opérations. Ibrahim-pacha allait arriver; il allait avoir besoin de son lieutenant, et celui-ci, retenu à Réthymnos, bloqué par la division de Saktouris, ne prévoyait pas comment il lui serait possible de retourner à Stanchio. Sur ces entrefaites, on apprit qu'une escadre turque avait paru au nord du cap Spada, se dirigeant sur Mélos : elle se montra bientôt devant la Canée, et les Turcs ne doutèrent pas qu'elle ne fût le contingent des régences barbaresques. Alors Ismaïl reprit courage; il ne fallait qu'un vent favorable à cette flotte pour atteindre Réthymnos, échapper à la croisière grecque, et le ramener sur les côtes de l'Asie-Mineure.

(1) Ce royaume est l'île de Crète, qui pourrait, à elle seule, former un état florissant.

Quoique les conjectures de l'Égyptien ne se soient point réalisées, il fut redevable de sa délivrance aux navires dont il calculait les mouvemens avec tant d'anxiété. Ces navires n'appartenaient point aux Algériens, ainsi qu'on l'avait supposé d'abord ; ils venaient de Lépante et formaient la station navale laissée à Patras deux ans auparavant par le capitan-pacha. Mécontent de Jussuf, gouverneur de Patras, exposé sans cesse à être incendié par les bateaux grecs, le vice-amiral ottoman s'était décidé à quitter le golfe pour rejoindre la grande flotte à Mételin, et prendre part aux événemens qui allaient se passer dans l'Archipel. Il croyait trouver les Hellènes dans la consternation, et naviguer sans obstacle à la faveur du découragement où les marins de Spezzia et d'Hydra étaient tombés. Mais la présence de Saktouris en Crète dissipa ces illusions et lui causa les plus vives alarmes.

Il voulut manœuvrer pour entrer dans la rade de la Canée, et s'y mettre à l'abri ; les Grecs étaient déjà sous voile : ils lui interdirent l'accès du port. Il fallut enfin combattre, puisque dans l'état des choses on ne pouvait s'ouvrir une retraite qu'à coups de canon. Redire au sujet de cette action ce que j'ai tant de fois raconté sur la manière de combattre des Turcs, serait abuser de la patience du lecteur. La flotte ottomane se dis-

persa; les navires dont elle était composée coururent dans toutes les directions (1), et Saktouris en poursuivit quelques-uns qui finirent par se rendre.

Cependant le désordre inséparable d'une pareille mêlée favorisa les bâtimens turcs les plus voisins de la côte; ils profitèrent de l'éloignement et de la dispersion des Grecs pour entrer à la Canée ou à Réthymnos. Ils ne s'y croyaient point encore en sûreté, ne doutant pas qu'à son retour l'amiral hellène ne fît les plus grands efforts pour les incendier. C'était surtout la crainte d'Ismaïl, qui, déçu de ses espérances, n'avait plus qu'un moyen d'évasion, celui des navires que la déroute lui amenait comme par miracle; mais il fut bientôt rassuré, Saktouris ne reparut plus, et le pavillon turc put flotter impunément encore sur les mers de la Crète.

L'apparition du capitan-pacha avait réveillé la marine grecque; l'amirauté d'Hydra ralliait toutes ses forces navales; des signaux étaient établis sur tous les points de l'Archipel pour enjoindre aux chefs hellènes de regagner incessamment leurs ports respectifs. Saktouris aperçut les feux de

(1) Plusieurs de ces navires firent naufrage dans l'Archipel, et d'autres vinrent se réfugier en Chypre ; on en vit quelques-uns porter jusqu'à Alexandrie la honte de leur défaite.

ralliement sur la montagne de Mélos; il obéit. Son retour augmenta l'enthousiasme des Hydriotes; il traînait à sa suite huit navires ennemis, et il apportait la nouvelle des dernières victoires des Sfacchiotes. L'argent manquait encore; mais le gouvernement, par ses prières, et le commerce d'Hydra, par son patriotisme, obtinrent des marins la continuation de leurs services. Soixante vaisseaux furent équipés à Hydra; les Spezziotes promirent d'y joindre un armement de quarante voiles; et peu de jours après cette généreuse détermination, on vit arriver sur les côtes de la Morée l'escadre d'Ipsara, à bord de laquelle se trouvait l'élite de la jeunesse

Pendant que la Grèce s'épuisait en efforts énergiques pour sauver sa liberté, le gouverneur de Corfou, qui ne se pénétrait pas encore tout-à-fait de la nouvelle politique adoptée par le cabinet de Saint-James, fit droit aux réclamations pressantes du divan. Il déclara dans une proclamation insérée dans le journal officiel de Corfou et dans celui de Malte, que l'accès des places maritimes appartenant à S. M. Britannique était interdit aux Hellènes; que les banquiers des îles Ioniennes ne pourraient ni garder présentement, ni recevoir à l'avenir des fonds provenant d'un emprunt fait en Angleterre pour le compte du *soi-disant* gouvernement grec. Cette proclamation interdisait

encore aux sujets du roi d'Angleterre la liberté de servir dans les armées hellènes. Elle fit beaucoup de bruit d'abord, et causa de vives inquiétudes; mais heureusement que les événemens qui survinrent la rendirent inutile et peu dangereuse. Au reste, comme cet acte officiel avait surtout pour but de donner aux Turcs une satisfaction apparente, il ne changea rien aux rapports du gouvernement grec avec ses amis anglais, et les fonds de l'emprunt qu'une prudence peut-être un peu rigoureuse condamnait à rester dans les coffres de la maison Barff et compagnie de Corfou, ne furent point transportés ailleurs.

Ces choses se passèrent dans le courant de juin; l'amiral turc était toujours à Mytilène. Depuis qu'il avait purgé sa flotte et ses troupes de débarquement de tous ceux qui pouvaient exciter à la révolte, il travaillait sans relâche à se ménager des intelligences dans l'île d'Ipsara. Cette île, sur laquelle il devait bientôt se porter, semblait à l'abri de sa fureur : une population dévouée, et brûlante d'enthousiasme, d'immenses préparatifs de défense, des batteries sans nombre élevées sur tous les points et les obstacles naturels qui s'opposaient à un débarquement (1); tout promettait

(1) L'île d'Ipsara est entourée d'écueils, qui en rendent l'approche très-dangereuse. La rade et la ville sont au sud-est. C'est à peu près le seul point accessible.

aux Ipsariotes un triomphe assuré, tout, si la trahison n'eût machiné leur ruine.

Ces braves insulaires attendaient de jour en jour l'arrivée des Turcs ; ils avaient déjà distribué leurs troupes dans les divers quartiers de l'île. Des télégraphes, placés de distance en distance, devaient annoncer partout à la fois l'approche de l'ennemi. Mais Chosreu-pacha avait ses raisons pour ne rien précipiter ; il savait que les victoires les plus sûres sont celles que la trahison prépare ; dans cette persuasion, il fit faire des offres brillantes au nommé Cotta, le chef des Albanais que les Ipsariotes avaient appelés du Péloponèse pour concourir à leur défense. Ce Cotta, homme vil et mercenaire, s'était trouvé jadis sous les ordres de l'amiral turc ; il avait des liaisons d'amitié avec ses compatriotes que le capitan-pacha était venu chercher à Salonique. Il ne connaissait pas l'honneur, et détestait au fond les malheureux Grecs, quoiqu'il eût embrassé leur religion après l'avoir abjurée plusieurs fois. Ce scélérat ne fit donc aucune objection aux émissaires de Chosreu ; il leur promit tout ce qu'ils voulurent, et pour leur tenir parole, il commença dès lors à intriguer parmi les troupes albanaises qu'il espérait entraîner dans le complot.

Les trames de l'indigne Cotta ne purent être tissues avec assez de mystère pour que les magistrats ipsariotes n'en fussent point informés. On

découvrit une partie de cette infernale machination ; quelques individus, soupçonnés d'intelligence avec les barbares, furent mis en jugement; ils s'avouèrent coupables, mais ils ne dénoncèrent pas leurs complices. Leur supplice rassura Cotta ; on n'avait aucune preuve de sa culpabilité : il garda le commandement des Albanais, et lorsque le jour de l'attaque projetée par le capitan-pacha fut à peu près connu, les Ipsariotes qui, sans pouvoir condamner légalement Cotta, avaient au moins plus d'une raison pour se méfier de lui, commirent la faute impardonnable de laisser un point de leur île sous la garde de ce traître. Nous verrons dans le chapitre suivant quel fut le prix de cet excès de confiance. Ipsara, Ipsara! sans les Albanais et leur funeste secours, tes maisons seraient debout, et tes enfans vivraient encore pour la patrie!

CHAPITRE V.

Le capitan-pacha reçoit des pilotes smyrnéens pour conduire sa flotte.—Il lève l'ancre, et arrive le soir sur les côtes d'Ipsara.—Attaque de cette île.—Défense héroïque des insulaires. — Ils succombent. — Dévouement des héros de LA TABIA.*—Les vaisseaux français sauvent quelques victimes. —Pertes des Turcs.—Dépit du capitan-pacha qui ne peut se procurer d'Ipsariotes vivans.—Sa supercherie.—Anecdotes.*

Les préparatifs de l'amiral ottoman étaient enfin terminés, et ses intelligences dans l'île le rassuraient sur l'issue de l'entreprise ; il lui suffisait de se présenter pour être accueilli ; la grande supériorité de ses troupes devait nécessairement triompher à la longue du désespoir et du courage des insulaires. Cependant Chosreu-pacha, qui brûlait de se voir proclamer dans tout l'Orient le vainqueur des Ipsariotes, restait à Mytilène dans un embarras difficile à décrire. Il n'avait pas, sur ses cinquante navires, un homme capable de les diriger ; les capitaines des navires de transport européens se présentèrent plusieurs fois pour lui rendre cet office ; mais il ne l'accepta point de leur part, n'osant pas compter sur leur fidélité.

Ainsi, ces misérables, qui trahissaient leur conscience, qui prostituaient le titre d'Européens et la qualité d'hommes civilisés, furent punis par les barbares eux-mêmes de leur cupide complaisance : le mépris de ceux qu'ils ne craignaient pas de servir leur annonçait assez l'horreur que leur conduite allait inspirer à l'Europe.

Dans cette étrange position, le capitan-pacha écrivit à ses *bons amis* de Smyrne, qui lui avaient déjà rendu plus d'un service du même genre ; c'était au ministère de ces infâmes agens qu'il devait l'avantage d'avoir pu communiquer avec les traîtres d'Ipsara. Un pavillon neutre couvrit ces criminelles intrigues (1) ; ce pavillon explora les côtes des Ipsariotes, et les mêmes hommes qui achetèrent Cotta au nom de l'amiral turc, étudièrent dans le plus grand détail les moyens de défense de l'île ; ils levèrent le plan de ses fortifications, de ses batteries, désignèrent les endroits accessibles, ceux qui l'étaient moins ; en un mot, ils montrèrent au capitan-pacha la route qu'il devait suivre, et furent les principaux auteurs de la catastrophe d'Ipsara.

(1) Ces intrigues sont trop odieuses pour qu'il me soit permis de révéler les noms de ceux qui sont accusés d'y avoir pris part. Assez d'autres les démasqueront, et les voueront à l'exécration du monde.

Le comité turco-franc de Smyrne expédia en toute hâte un nombre suffisant de pilotes; ces hommes étaient nés en Europe, et ils dépendaient pour la plupart de la chancellerie d'Autriche. Dès que le capitan-pacha les eut à son bord, il fit signal à toute la flotte, mit à la voile de Mytilène le 1^er^ juillet, et parut en vue d'Ipsara le lendemain à neuf heures du soir (1).

---

(1) On me permettra de placer ici la notice topographique qui se trouve dans le premier cahier des *Chroniques du Levant*, sur l'île d'Ipsara : elle est presqu'indispensable pour l'intelligence des événemens qui vont suivre :

« Psara portait anciennement le nom de Ψυρά qui signifie *âpre*, *inculte*, et c'est à l'aridité de son sol que cette île doit son ancien nom. Un temple consacré à Bacchus s'élevait au nord de l'île, dans le même emplacement où se trouvait naguère un monastère consacré à la Vierge. Psyra, dit Strabon, est en face du promontoire Méléna, à soixante stades de Chio; c'est une île escarpée, de difficile abord, et ayant une ville qui porte le même nom.

» Psyra changea son nom en celui de Psara, disent les lettrés de l'Orient, parce qu'une poignée de Grecs se réfugièrent sur ce rocher pour se soustraire au joug des Turcs, et que la pêche devint leur unique occupation. Ψαράς, en grec moderne, signifie *pêcheur*. Les Psariotes prospérèrent, firent le cabotage des îles, augmentèrent leur population, et entretinrent toujours au milieu d'eux cet esprit d'indépendance qui les a si fort élevés au-dessus des autres Grecs.

» Une chaîne de montagnes, allant du nord au sud, tra-

Il était suivi de deux cents bâtimens de toute grandeur; les transports européens entraient pour

verse l'île. Sur le sommet de l'une d'elles, se trouvait un monastère consacré à la Vierge, et, sur des pics très-escarpés, deux grottes, dont l'une était célèbre dans l'île pour avoir servi de retraite à un grand saint. Ce pieux personnage ayant été mordu par un serpent, disaient les vieillards, maudit cet animal; l'île en fut dès-lors délivrée pour toujours.

» Au sud-est était la ville, et, proche de là, une rade assez sûre et pouvant contenir trente navires; au sud-ouest, à un mille environ de l'île, est un îlot nommé *Anti-Psara*, où se trouvait une chapelle; et au nord de cet îlot, à quelques encablures plus loin, s'élève un roc d'un énorme volume. Au nord-ouest de Psara est l'anse où s'opéra le premier débarquement des Turcs; cette anse a une plage d'environ cent pas de long sur quarante de large; des rocs escarpés en rendent l'approche très-difficile. L'ouverture de cette anse est divisée en deux parties égales par un récif. De très-petites goëlettes seulement peuvent y pénétrer. On rencontrait çà et là, dans l'intérieur de l'île, quelques arpens de rocs qui avaient été changés en plantations de vignes par plusieurs riches insulaires; cent cinquante figuiers, deux jujubiers et quelques poiriers, étaient à peu près les seuls arbres qui procurassent de la fraîcheur au Psariote qui sortait de la ville. On y trouvait encore quatre puits, dont trois très-profonds; ils donnaient une eau saumâtre, et le quatrième, situé dans la ville, servait aux besoins des habitans. Au reste, les maisons de Psara, comme celles de Malte et d'Alexandrie, avaient chacune leur citerne.

» Lors de la révolution française, les Psariotes, devenus

un tiers dans le nombre, ils ne portaient point de pavillon. Après avoir entouré l'île, le capitan-pacha détacha quelques frégates et d'autres bâtimens légers pour reconnaître la côte : ils furent repoussés à coups de canon. Les chaloupes ipsariotes rentrèrent dans le port après avoir échangé quelques bordées avec l'ennemi; cette reconnaissance des Turcs n'était point encore achevée lorsque le vent tomba tout-à-fait; la flotte se trouva en calme, et pour éviter les surprises, Chosreu fit signal à tous les bâtimens de hisser leurs fanaux. Cette manœuvre avait peut-être aussi pour but d'épouvanter les Ipsariotes en leur donnant, pour ainsi dire, toutes les voiles ennemies à compter.

Le capitan-pacha avait jeté l'ancre; ses vaisseaux formaient une chaîne autour de l'île. Il craignait que dans la nuit même il ne sortît du port une flottille de brûlots. Toutes les précautions étaient prises pour éviter ce malheur; mais les Ipsariotes

---

hardis navigateurs, s'emparèrent du commerce de la Méditerranée, et transportèrent partout les grains de l'Égypte et de la Bessarabie. Ils acquirent bientôt des richesses immenses, et ils les employèrent à l'embellissement de leur patrie. La population de cette île, avant la révolution grecque, s'élevait à six mille ames environ : les désastres de Scio et de Cydonie y amenèrent beaucoup d'individus, et la population fut triplée en peu de mois. »

ne croyaient pas qu'il leur fût si tôt nécessaire d'employer ce stratagême. Ils n'avaient qu'un petit nombre de navires; la majeure partie de leur escadre était en croisière : dès que les Turcs parurent, ils envoyèrent à Hydra leurs plus fins voiliers pour y porter cette grande nouvelle; les autres furent désarmés, et, pour ôter aux gens craintifs jusqu'à l'espoir de la retraite, les primats d'Ipsara, dignes représentans d'une nation héroïque, firent enlever les gouvernails des bâtimens qui restaient encore.

La vue de l'ennemi avait produit une sensation difficile à décrire sur ces généreux insulaires. Ce n'était pas de la crainte, c'était cette confiance et cet enthousiasme qu'inspire l'amour de la liberté. Les primats assemblèrent encore une fois les citoyens pour prendre une dernière résolution : on fit la récapitulation des forces à opposer à l'ennemi; elles n'excédaient pas six mille hommes, marins ou soldats, et la plupart étaient-ils encore étrangers à Ipsara : ils venaient de Scio, de Kidoniès et de Mytilène; les Albanais composaient le reste de cette petite armée. Comme il eût été dangereux de confier à des étrangers ou à des mercenaires la défense absolue des points importans, il fut arrêté que les marins ipsariotes seraient chargés exclusivement du service des batteries, que les Albanais

et les autres soldats occuperaient les hauteurs et protégeraient l'artillerie.

On avait fortifié surtout les positions où l'ennemi devait rencontrer moins d'obstacles naturels pour le débarquement : il n'y en avait que deux ; on plaça mille hommes sur chacune ; on dispersa sur les autres endroits de la côte onze ou douze cents hommes qui suffisaient pour garder de petites redoutes éparses çà et là, et destinées à protéger une plage presque inabordable. Le traître Cotta commandait l'une de ces redoutes, garnie de quatre bouches à feu : après avoir ainsi pourvu à la défense de tout le littoral, les Ipsariotes eurent encore assez de monde pour former au centre de l'île une colonne de réserve : cette autre armée, forte de deux ou trois mille hommes, devait se porter au premier signal sur le point en danger ; des télégraphes multipliés partout facilitaient les communications de ce corps central avec tous les points de la circonférence.

Cependant les femmes et les vieillards avaient aussi pris les armes ; il n'y avait point de lâches ni de faibles dans cette poignée de patriotes. Les généreuses Ipsariotes voulurent qu'on les chargeât elles-mêmes de la garde de la ville, pendant que leurs fils et leurs époux combattraient sur la côte et dans les batteries. La nuit du 2 au 3 juillet se

passa en préparatifs ; pas un insulaire ne s'abandonna au sommeil, chacun veilla à son poste, et Cotta, qui feignait de partager l'enthousiasme guerrier de ses compagnons d'armes, veilla comme eux.

Le lendemain, à quatre heures du matin, la flotte ottomane, conduite par ces pilotes smyrnéens qu'elle avait reçus peu de jours auparavant, se mit en mouvement ; elle se sépara en deux escadres, et manœuvra de manière à combiner deux attaques aux deux points opposés de l'île. Quelques-unes de ses frégates s'embossèrent devant les principales batteries et leur feu commença : les Ipsariotes répondirent aux bordées de l'ennemi par des coups plus sûrs et plus habilement dirigés ; cette canonnade, qui fut plus nuisible aux Ottomans qu'aux insulaires, dura quatre heures ; Chosreu-pacha eut cinq bâtimens de guerre désemparés, et ne put réussir à éteindre le feu des Grecs. Ce fut alors qu'il se décida à recourir au seul moyen de succès qui lui restât.

L'île était couverte de tourbillons de fumée, au milieu desquels elle avait pour ainsi dire disparu ; des vaisseaux de guerre, détachés des stations maritimes de l'Europe, observaient de loin les manœuvres du capitan-pacha ; leurs officiers ont avoué depuis que jamais ils n'avaient vu une attaque aussi formidable ni une résistance plus

vigoureuse ; la fumée empêchait les insulaires de distinguer ce qui se passait autour d'eux, et l'amiral turc profita de cette circonstance pour tirer parti de la trahison de Cotta. Tandis qu'il paraissait uniquement occupé de la prise de possession de la grande batterie située près de la ville, et contre laquelle il s'était embossé le matin avec la majeure partie de ses forces, il ordonna aux transports européens de prendre une autre direction ; il les fit sortir de la ligne, puis, à la faveur des nuages de fumée qui dérobaient leur marche aux Ipsariotes, ils s'avancèrent au nord-ouest de l'île sous l'escorte de plusieurs frégates : cette flottille était commandée par un amiral ottoman, auquel Chosreu-pacha avait désigné l'anse d'Ammundia pour le lieu où devait s'opérer le premier débarquement.

C'était sur ce point que commandait Cotta ; il n'avait que quatre pièces de canon ; mais comme les troupes débarquées devaient suivre une gorge étroite pour pénétrer dans l'île, et que les boulets de la batterie enfilaient cette gorge, il eût été facile aux Albanais de balayer la côte et de rendre la tentative des Turcs impraticable. Les navires européens approchent ; ils mettent leurs embarcations à la mer ; trois mille guègues, de ceux que le capitan-pacha avait pris à Salonique, s'y élancent ; on vit alors l'autorité d'un chef perfide

balancée par la loyauté de ses soldats. Cotta regardait les préparatifs de l'ennemi sans montrer la moindre inquiétude ; on attendait impatiemment l'ordre de tirer sur les chaloupes, qui déjà touchaient la grève ! cet ordre ne fut point donné. Les schypetars, surpris du silence de Cotta, agirent sans son commandement ; ils mirent le feu aux pièces, et quelques chaloupes ennemies furent coulées à fond. Les chrétiens qui les conduisaient reçurent le juste salaire de leur infamie. Tout pouvait se réparer encore : l'amiral ottoman semblait indécis ; il craignait lui-même d'avoir été trompé par Cotta. Dans son trouble il fit signal aux embarcations de rétrograder, tant l'abord du poste d'Ammundia lui paraissait impossible sans le concours des Albanais chargés de le défendre. Ce moment était décisif ; les Turcs, une fois en retraite, ne trouvaient plus de parjures nulle part : les soldats auraient fait justice eux-mêmes de leur perfide commandant ; mais l'heure fatale d'Ipsara était arrivée : quelques chaloupes obéirent aux signaux, d'autres continuèrent leur route. Sur ces entrefaites, Cotta ordonna aux siens de déposer les armes : ils n'étaient pas tous ses complices. Une lutte terrible s'engagea autour du traître ; les Ottomans profitèrent de ce désordre : ils mirent pied à terre, coururent sur les pièces, sabrèrent un petit nombre d'Albanais fidèles à leurs sermens

et poursuivirent les autres, qui gagnèrent en combattant la batterie de Mavro-Iani, nevers le Varvaki. Les Ipsariotes, qui gardaient cette nouvelle position, indignés de ce qui venait d'arriver, crurent d'abord que tous les Albanais étaient coupables; mais, revenus de cette erreur, ils admirent les braves qui sollicitaient la faveur de mourir avec eux : leur vœu fut exaucé (1)

(1) On raconte diversement cette horrible tragédie. Personne ne conteste la trahison de Cotta, et l'on est tout étonné de voir que les auteurs de diverses relations aient affecté de ménager ce monstre, ou ne lui aient imputé qu'indirectement une catastrophe qui fut son ouvrage. Voici par exemple ce qu'on lit dans le premier Numéro des *Chroniques du Levant*, ouvrage recommandable d'ailleurs, et dont tous les détails présentent ordinairement une sorte d'officialité.

« Tandis que le capitan-pacha attaque avec presque toutes ses forces la principale batterie qui se trouvait près de la ville, il ordonne aux transports européens, protégés par quelques frégates, et à la faveur des nuages de fumée qui les dérobaient aux yeux des insulaires, de s'avancer au nord-ouest de l'île, vers une anse désignée à un de ses amiraux, et qui n'était défendue que par trois ou quatre pièces de canon. Les transports arrivent sans être aperçus; les musulmans descendent dans les embarcations; on approche des côtes; le canon grec ne se fait point entendre.

» A l'aspect de cette terre si renommée, à ce silence, les mahométans *hésitent*, les Albanais turcs refusent de se jeter à

Cependant la plage d'Ammundja était libre ; le baïrac turc flottait sur la redoute abandonnée.

---

l'eau les premiers ; une vive altercation s'élève entre les troupes et la milice ; les volontaires, emportés par leur enthousiasme, se précipitent à la mer ; les Albanais les suivent ; on s'avance sur une petite plage ; tous escaladent les bords escarpés de cette côte, arrivent à l'ouverture d'un étroit défilé où un *Grec seul*, probablement *en vedette*, armé *d'un sabre*, arrête les musulmans, qui ne peuvent se présenter que les uns après les autres, et en tue successivement jusqu'à *onze* de sa propre main. Mais lui-même, effrayé du nombre toujours croissant des Turcs, fuit ; il est poursuivi et *tué*.

» Les musulmans débouchent alors ; ils s'élancent, arrivent aux trois pièces d'artillerie servies par une trentaine de Psariotes, qui, étonnés de la présence de l'ennemi, *lâchent le pied*, et sont aussitôt immolés. Le drapeau ottoman flotte déjà sur la redoute ; les musulmans, enflammés par cet heureux succès, se précipitent sur le régiment albanais du colonel Cotta qui était destiné à protéger la batterie qu'on venait d'enlever. Cotta, oubliant la gloire, l'honneur et ses sermens, pour n'ouvrir son cœur qu'à l'avarice, commande : *Bas les armes*. Le régiment étonné ne sait que croire, etc. »

Je ne relèverai pas tout ce que ce récit a d'évidemment absurde ; je ne dirai pas combien il serait merveilleux de voir un homme, armé d'un *sabre*, et attaqué par une multitude d'ennemis, ayant des fusils et des pistolets, en tuer *onze* de sa main. Je m'arrêterai seulement au passage qui concerne Cotta. Comment ! les Turcs ne sont pas aperçus ? Comment ! ils débarquent, et ne rencontrent personne ? Mais que faisait donc cette batterie, et où était-elle située ? Il y a donc eu négligence de la part des Ipsariotes, plutôt que trahison du côté

Mavro-Iani fait voler au loin cette funeste nouvelle ; il implore du secours. Dans l'intervalle, les Ottomans débarquent une multitude d'Albanais et d'Asiatiques ; leurs bataillons se forment sur le plateau, et ils marchent, conduits par deux schypetars renommés pour leur bravoure ; Ismaël Pliassa et Pacho-Bey. Cotta, avec les Albanais de son corps qu'il avait séduits, précédait la colonne musulmane ; il la fit déboucher sur le revers du poste de Mavro-Iani. Une action terrible s'engagea entre les deux partis ; les Ipsariotes et les schypetars demeurés fidèles ne s'élevaient pas à plus de trois cents hommes : six mille ennemis les en-

---

des Albanais? Disons mieux, il y avait ignorance ou mauvaise foi de la part du narrateur. Il aurait mieux fait de convenir ingénument de la vérité, s'il la savait, ou de ne rien écrire, s'il ne la savait pas. On serait tenté de croire, à la lecture de cet article, qu'il sort de la même fabrique que ceux de l'*Observateur Autrichien*. Il est fâcheux de le lire dans les chroniques où l'on trouve ensuite, il est vrai, une version plus satisfaisante du même événement. Pour moi, j'ai cru devoir m'en tenir au rapport de plusieurs personnes qui ont vu par elles-mêmes, ou qui ont eu l'avantage d'entendre des Ipsariotes échappés au massacre raconter les malheurs de leur patrie. L'ouvrage de M. Blaquières, où l'on trouve une analyse fidèle de la révolution grecque, confirme à peu près ce qu'on m'a appris touchant ce grand désastre, et il me paraît une autorité suffisante pour légaliser les rapports de mes correspondans.

touraient, et des hordes nouvelles se succédaient sans interruption pour pousser en avant les premiers venus. Mavro-Iani et ses braves compagnons d'armes firent des prodiges de valeur; la redoute tint quatre heures, malgré le nombre et l'acharnement des assaillans; enfin, lorsque les Turcs eurent encombré les glacis des monceaux de leurs morts, lorsque la plupart des Grecs eurent été tués ou blessés, et que ceux qui restaient ne purent plus suffire au service des pièces, la redoute fut emportée, et ses défenseurs hachés à leur poste.

Cette batterie n'était guère qu'à sept cents toises du rivage; mais, une fois au pouvoir de l'ennemi, l'île n'était plus en état de se défendre. Ivres de l'avantage sanglant qu'ils venaient d'obtenir, les Turcs ne doutèrent plus d'un triomphe complet; ils étaient alors au nombre de quinze mille hommes; ils se partagèrent en deux divisions. L'une, composée d'Albanais, marcha droit aux batteries qui couvraient l'intérieur de l'île; l'autre se dirigea sur la ville. Il serait superflu de redire ici tous les beaux faits d'armes qui immortalisèrent les Ipsariotes dans cette fatale journée; ils ne cédèrent pas, ils moururent. Chaque position, et pour ainsi dire chaque rocher fut arrosé du sang des barbares; mais enfin leur immense supériorité numérique l'emporta sur le désespoir

des insulaires : ils arrivèrent jusqu'aux batteries de l'intérieur, pendant que l'avant-garde asiatique attaquait déjà les premières maisons de la ville.

La journée fut terrible ; elle ne décida rien. Les assaillans ne parvinrent à se loger ni dans la ville ni dans les batteries : repoussés et écrasés partout, ils n'occupaient encore, dans la soirée du 3, que les canons d'Ammundia et quelques postes insignifians dans l'intérieur ; les Hellènes conservaient toutes leurs positions ; mais cet état de choses devait nécessairement changer avec le jour.

Chosreu-pacha canonnait toujours la grande batterie dans l'espoir de la démonter et de se rendre maître du port ; il n'avait encore obtenu aucun avantage sur ce point, et ses troupes de débarquement, immobiles sur les vaisseaux de transport, attendaient que le feu des Grecs se ralentît pour se jeter dans les chaloupes. L'amiral turc apprit le succès de son lieutenant à Ammundia ; il lui envoya aussitôt des renforts et lui ordonna d'enlever le fort de la Tabia, où les Ipsariotes avaient concentré l'élite de leurs troupes sous les ordres de Varvaki. Les Turcs marchèrent sur ce point : ils n'avaient pas une seule pièce de canon, et la citadelle était hérissée d'artillerie. Le carnage fut affreux du côté des barbares ; chaque volée de mitraille en renversait des

centaines. Ils chargèrent deux ou trois fois sur les batteries; mais ils furent repoussés avec des pertes immenses. On leur tua plus de huit cents hommes dans les glacis : ce fut surtout dans cette occasion que les femmes ipsariotes donnèrent des preuves de ce courage extraordinaire qui les a immortalisées dans la Grèce.

Ainsi, le soleil levant éclaira encore des hommes libres sur les rochers d'Ipsara; mais il devait se coucher sur leur tombe. Dans la nuit du 3 au 4, toutes les familles étrangères, auxquelles les insulaires avaient accordé l'hospitalité dans des tems plus heureux, se jetèrent en désordre sur les points où la défense était encore opiniâtre : ces flots de femmes et d'enfans embarrassèrent les braves; le désespoir de tant de malheureux leur fit envisager, pour la première fois peut-être, l'étendue des périls qu'ils couraient eux-mêmes. Les cris de trahison se font entendre; celui de *sauve qui peut*, si fatal aux guerriers, si mortel pour le courage, glace les cœurs d'un effroi involontaire. Quelques soldats hésitent; d'autres sont entraînés par le torrent des fuyards. Sur ces entrefaites le jour paraît, et les combats recommencent avec une nouvelle fureur. Mais les Ipsariotes étaient affaiblis; leur valeur et leur dévouement étaient toujours les mêmes : l'espérance ne les animait plus. La grande batterie est

emportée d'assaut ; ceux qui s'y étaient illustrés par une si belle résistance ; ceux qui avaient cru y trouver un asile, tout meurt : il n'y a point d'esclaves ; on n'entend pas dans la foule de ces gens éperdus, qui la nuit encore déploraient l'horreur de leur position, de lâches prières ou d'indignes supplications. Les femmes combattent ; les enfans périssent à leurs côtés, et les Turcs n'arborent leur bannière sur la tranchée qu'après avoir anéanti jusqu'au dernier de ses défenseurs.

Les mêmes scènes se passaient dans la ville, où le désordre occasioné par les lamentations des femmes et des enfans avait été plus grand encore. Chosreu-pacha, libre de toute inquiétude du côté du port, fit avancer ses chaloupes chargées de troupes fraîches, et les Ipsariotes se virent entre deux feux. Ils ne résistèrent pas moins avec l'acharnement du désespoir. Les Turcs n'emportèrent les maisons qu'une à une : ils perdirent quinze cents hommes à ce siége meurtrier, et les plus braves d'entre eux commençaient même à se lasser d'un combat où les moindres avantages étaient payés si chèrement. Les volontaires asiatiques débarqués sur le port les derniers furent plus d'une fois rejetés dans la mer ; ces barbares, découragés, refusèrent de continuer l'attaque, et ils commençaient à s'entasser dans les chaloupes, lorsque le capitan-pacha fit signal aux marins qui

les dirigeaient de rejoindre l'escadre. Par cette mesure extrême, l'amiral ottoman plaçait les siens dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Le 4 à midi, la ville avait cessé de se défendre, et les flots du port ballotaient les cadavres de deux mille chrétiens des deux sexes et de tout âge.

Au milieu de ces horribles scènes de carnage, qui couvraient toute la côte sud-est d'Ipsara de sang et de désolation, la partie nord-est de l'île était intacte; on y entendait bien les détonnations multipliées de l'artillerie et les clameurs confuses des combattans; mais l'incertitude la plus cruelle y régnait encore le 4 juin au matin, sur les événemens qui s'étaient passés dans la ville. Ce fut alors que l'amiral Apostolis, qui commandait sur ce point, se chargea d'aller reconnaître lui-même la position de l'ennemi et l'état des choses; cette démarche hasardeuse était indispensable, car depuis plus de douze heures on ne répondait plus aux signaux, et l'ennemi ne paraissait cependant pas. Apostolis, vieillard presque septuagénaire, confia son poste à un bataillon d'Ipsara et à quelques détachemens albanais; il prit avec lui quatre embarcations et cent cinquante hommes. Son but était de longer la côte et d'entrer dans le port par une passe impraticable pour les gros navires; il n'eut pas le tems d'aller jusque-là. A peine eut-il doublé le cap nord-est, qu'une douzaine de nav-

vires désemparés, chargés de femmes, d'enfans et de vieillards, s'offrirent à sa vue. Ces vaisseaux battaient la mer, sans voiles et sans gouvernail; les infortunés qui s'y trouvaient entassés reconnurent leur vénérable compatriote. Ils l'appelèrent : « Ipsara n'est plus, lui crièrent-ils; les braves sont morts! Où courez-vous? L'infidèle a triomphé. Fuyez, Apostolis! réservez-vous pour venger la patrie! » A ces mots le malheureux vieillard demeure comme frappé de la foudre; il s'étonne; il hésite. Ses parens, ses amis ne l'occupent point encore: *O ma patrie! ma patrie!* dit-il enfin! Alors la brise du soir poussait au large les cadavres des chrétiens égorgés dans la ville; Apostolis s'en voit entouré. *Ipsara n'est donc plus!* dit-il encore. Ses compagnons l'entraînent, et la flottille fugitive s'éloigne de ce lieu d'horreur.

Laissons le vénérable Apostolis, en proie au désespoir, et recueillant avec une douleur avide tous les détails du débarquement des Turcs : il est trois heures; Ipsara n'est pas encore soumise, et la patrie des braves ne succombe point sans qu'une catastrophe éclatante ne signale et n'illustre sa chute.

De toutes les redoutes où la défense avait été si glorieuse la veille, il ne restait plus qu'un ou deux postes au pouvoir des Grecs; les autres étaient occupés par les musulmans. Ceux-ci négli-

gèrent l'attaque de Saint-Nicolas et de Palao-Castro ; ils se portèrent avec toutes leurs forces contre le fort de la Tabia, ouvrage construit avec régularité, armé de vingt-quatre pièces, et entouré de mines chargées. Quinze mille Turcs s'assemblèrent au bas du plateau. Ils combattirent avec une fureur et une persévérance dont on ne les croyait pas capables. Ce fut sur des monceaux de morts qu'ils arrivèrent à la hauteur du parapet ; cependant la mitraille faisait un ravage effroyable dans leurs colonnes serrées ; ils restèrent exposés à ses coups jusqu'à quatre heures.

Alors les assiégés, épuisés de fatigue et pressés de toutes parts, comprirent qu'une plus longue résistance devenait impossible : on avait pratiqué autour de la Tabia des galeries pleines de poudre. Un Ipsariote s'offre pour y mettre le feu ; son dévouement est accueilli avec enthousiasme. Il se jette hors de l'enceinte, une lance à feu à la main ; mais il tombe percé de coups. Un autre brave lui succède et éprouve le même sort. Ces tentatives héroïques furent réitérées plusieurs fois, toujours inutilement ; déjà les Turcs, se doutant qu'ils marchent sur un sol miné, prennent des précautions pour échapper au danger ; ils se pressent sur ce point et redoublent d'efforts pour empêcher les Hellènes d'en approcher. Leur impétuosité redouble ; le péril les irrite au lieu de les abattre.

Quelques-uns des leurs ont franchi les premiers retranchemens : les Grecs sont sur le point d'être forcés dans leur dernière retraite; mais ils ne tomberont pas vivans entre les mains de l'ennemi. Ils mourront vengés.

La résolution de ces martyrs de la liberté était prise d'avance; ils voulaient la victoire ou la mort; ils avaient juré que pas un d'eux ne survivrait à la patrie : ce serment était sacré et inviolable. Tout-à-coup, cette poignée de héros, qui arrête encore vingt mille hommes, s'avance sur le rempart : un cri se fait entendre; l'heure du sacrifice est arrivée. Le feu de l'artillerie se ralentit; il cesse. Les musulmans se précipitent; ils escaladent les ouvrages avancés et s'entassent dans les batteries : ils atteignent déjà le parapet du fort; on ne les inquiète plus. Les enfans d'Ipsara, immobiles sur la tête des assaillans, paraissent considérer leurs progrès avec une sorte de joie; mais les barbares n'iront pas plus loin : on amène le pavillon d'Ipsara qui flottait sur le château, un pavillon blanc lui succède; *c'est le linceul des fils de la Grèce* (1). Au même instant la forteresse tire un dernier coup de canon, et presque soudain l'île s'ébranle; la mer s'agite au loin; les

(1) Ces détails sont extraits de l'excellent ouvrage de M. E. Blaquières.

vaisseaux turcs sont couverts de débris : la Tabia, ses défenseurs et deux mille Turcs ont disparu.

Cet événement terrible épouvanta les Turcs et mit la confusion à bord de leur flotte ; peu d'heures après, un vent d'est très-violent fit chasser les vaisseaux, et les éloigna des côtes de l'île. A cette vue, les musulmans débarqués se croient perdus; le bruit se répand parmi eux que l'escadre grecque approche, et la retraite subite du capitan-pacha semble confirmer cette nouvelle. Encore dans la stupeur où l'explosion de la Tabia les avait jetés, ces misérables reculent de toutes parts; ils abandonnent l'attaque de Saint-Nicolas et de Paléo-Castro pour se réunir en désordre sur le rivage, espérant y trouver des embarcations. Alors les Ipsariotes renfermés dans les forts, s'élancent à la poursuite de l'ennemi; ils lui enlèvent une partie du butin qu'il avait fait, le chassent de la ville et lui tuent cinq cents hommes. Bientôt cependant les musulmans désabusés reprennent courage; ils voient revenir la flotte, retournent sur leurs pas et poursuivent les Grecs jusque dans leurs retranchemens : ainsi s'accomplit la destruction d'Ipsara, où tout fut saccagé; les barbares ne rencontrèrent plus de résistance; et comme les redoutes de Saint-Nicolas et de Paléo-Castro tenaient encore, que la force de leur situation les rendait en quelque sorte impre-

nables, l'ennemi se contenta de les bloquer. Ensuite il se répandit dans la campagne pour y dévaster ce qui avait échappé à sa fureur, et poursuivre le reste de la population chrétienne.

Il est presque impossible d'évaluer au juste le nombre des insulaires qui périrent dans les journées du 3 et du 4 juillet; on suppose cependant qu'il n'excéda pas trois mille hommes; mais cette perte était immense. Ces trois mille hommes valaient une armée pour la Grèce; ils firent payer cher leur trépas aux vainqueurs. Plus de huit mille Turcs mêlèrent leur sang à celui des héros d'Ipsara : une circonstance particulière démontra bien tout ce que le patriotisme des Ipsariotes avait de pur et de magnanime. Ils moururent tous, et les Turcs n'eurent pas l'occasion de faire un seul esclave. Le capitan-pacha avait promis une récompense de cinq cents piastres à chaque soldat qui lui amenerait un Ipsariote vivant; il n'eut pas la peine de compter cette somme une seule fois. Qu'on se garde bien de supposer à Chosreu-pacha des vues d'humanité; il ne se proposait pas d'épargner les chrétiens, mais il voulait traîner à son retour à Constantinople quelques-uns de ces fiers captifs pour les faire servir d'ornement à son triomphe. Quelle différence entre l'occupation de Scio et celle d'Ipsara! Dans la première de ces îles, un esclave ne coûtait pas cinq piastres; dans

l'autre il n'y en a point, quel que soit le prix qu'on y mette. Il est vrai qu'à Scio la population était dix fois plus considérable qu'à Ipsara; mais le courage des Sciotes n'était pas dans la même proportion.

La conquête d'Ipsara était achevée, et le traître qui avait vendu cette île aux barbares attendait le salaire de ses exécrables services. Né parmi les Turcs, il paraissait avoir oublié leur manière de récompenser. A peine l'explosion de la Tabia eut-elle englouti les derniers défenseurs d'Ipsara, que l'amiral turc fit venir l'Albanais à son bord. Cotta tressaillit de plaisir; il crut qu'on allait lui conférer le gouvernement d'une province : le titre de visir lui avait été promis; il s'embarqua avec l'espérance de recevoir des mains du capitan-pacha son firman d'investiture. Cependant ces illusions trompeuses furent bientôt dissipées; il arrive sur le vaisseau amiral; au lieu des insignes de la dignité visirielle, on le charge de chaînes. Il se récrie; on l'accable d'injures et de mauvais traitemens. Alors, dans cet état de honte et d'avilissement, on le traîne aux pieds du capitan-pacha. Chosreu n'était point encore revenu de la fureur que l'explosion de la Tabia lui avait causée; il accuse Cotta de ce désastre. « Traître, lui dit-il, tu n'ignorais pas que ces chiens avaient miné leur forteresse; pourquoi ne m'en as-tu pas prévenu?

Tu voulais donc perdre les Osmanlis, en affectant de les servir. Tu subiras la peine due à tes crimes. » Cotta fit de vains efforts pour se justifier. « Comment tu n'es pas coupable? répéta Chosrew avec rage ; mais ces Albanais que tu m'avais promis d'amener sous mes drapeaux combattent encore dans les rangs ennemis ; tu n'es pas coupable, et le sang des Osmanlis a coulé sous le sabre de tes propres soldats. Qu'on éloigne ce monstre de ma présence, et qu'il meure! » Cotta fut porté sur le pont du vaisseau; il y vit faire les apprêts de son supplice; et pendant que les malheureux Ipsariotes succombaient victimes des machinations de ce traître, il expirait lui-même dans les tourmens du pal. Ceux qui lui devaient la victoire furent ses bourreaux : terrible leçon pour tous ces hommes ambitieux, qui seraient portés à se laisser séduire par les promesses des barbares! Qu'ils ne perdent point de vue l'exemple de Cotta, et qu'ils sachent qu'avec les Turcs l'infamie n'est pas le seul supplice de ceux qui trahissent la patrie en faveur du sultan! Ailleurs on profite de la trahison, on paie le traître et il passe ses jours dans l'opprobre; chez les Turcs on le tue.

Sur ces entrefaites quelques bâtimens de guerre français, témoins de la catastrophe d'Ipsara, s'étaient approchés des côtes de l'île pour recueillir à

leur bord tous ceux des malheureux insulaires qui pourraient survivre au massacre. M. Villeneuve de Bargemont, capitaine de vaisseau, commandant la frégate l'*Isis*, avait employé sa médiation auprès du capitan-pacha en faveur des braves de la Tabia; mais l'amiral turc l'amusa toute la journée par des réponses évasives et finit par lui dire qu'il n'était plus maître de ses troupes. L'*Isis* s'éloigna de la flotte des barbares; le lendemain elle aperçut sur la côte nord-est d'Ipsara un homme qu'on reconnut pour un Grec. Le commandant fit mettre aussitôt sa chaloupe à la mer, et au lieu d'un malheureux on en recueillit bientôt cent cinquante, qui furent conduits par l'*Isis* à Anapli. Si tous les capitaines des vaisseaux chrétiens qui assistaient aux funérailles d'Ipsara, avaient imité la noble conduite de M. de Bargemont, la Grèce aurait eu moins de larmes à répandre.

Cette expédition des Turcs ne dura que quelques jours; le but du capitan-pacha était rempli. Il fit décapiter quelques cadavres pour envoyer ces dépouilles au Grand-Seigneur; joignit à cet abominable présent douze cents oreilles (1), quelques prisonniers arrêtés dans l'île.

(1) Ces têtes étaient probablement prises sur des cadavres chrétiens; quant au présent d'oreilles, il est à supposer que celles les soldats de Sa Hautesse y entraient au moins pour une bonne portion.

mais qui n'étaient pas Ipsariotes, et un petit nombre de drapeaux. Il se hâta ensuite de lever l'ancre pour retourner à Mételin, craignant à chaque instant de voir paraître la flotte [illegible]. Il emmena avec lui la plupart des navires qu'il trouva dans le port et brûla les autres. Cependant les meilleurs vaisseaux de l'escadre ipsariote échappèrent aux Turcs; ils étaient à Hydra, et reparurent bientôt pour venger leur patrie. Chosreu laissa trois mille hommes autour des forts qui n'étaient pas encore soumis, et une faible garnison dans le reste de l'île. Le 8 juillet il rentrait en triomphe avec sa flotte dans la rade de Mételin.

Héros de la Tabia, s'écrie M. Blaquières, vous avez convaincu vos ennemis et le monde que les neveux de Léonidas ont secoué sans retour le joug de l'esclavage. L'explosion d'Ipsara retentira dans la postérité : en apprenant votre héroïque dévouement, tous vos compatriotes ont compris que le même sang coulait dans leurs veines, et, de l'enthousiasme inspiré par votre sacrifice, a jailli cette mémorable campagne de 1824, où la patrie est affranchie, et son tyran réduit à ses dernières ressources et à son impuissante rage.

Oui, si l'on pouvait se consoler de la perte de tant de braves, les amis de la Grèce n'auraient qu'à se féliciter du dévouement d'Ipsara. Cette catastrophe a pour ainsi dire communiqué une vie

nouvelle aux Hellènes : le besoin de la vengeance et l'approche du péril les a tous réunis. Aux angoisses d'une terreur passagère ont succédé dans les îles et sur le continent chrétien l'enthousiasme le plus énergique ; de même que les malheurs de Scio avaient enfanté les prodiges de 1822, la chute d'Ipsara a produit des merveilles : il fallait presque un événement de ce genre pour rallier les esprits et terrasser les factions. Placés entre la nécessité de vaincre ou de mourir, les Grecs comprirent enfin qu'ils ne seraient réellement forts que sous l'égide du gouvernement ; ils se rapprochèrent de bonne foi de ce point central ; et dans la suite, si quelques légères séditions éclatèrent encore, comprimées presque aussitôt qu'écloses, elles ne servirent qu'à démontrer combien la nation était unanime dans son attachement aux principes de la constitution d'Épidaure. Quand les massacres d'Ipsara furent connus, on s'arma partout : jamais élan ne fut plus général ; tous les citoyens se disputaient l'honneur de marcher les premiers contre les barbares, et la flotte ne put recevoir la multitude de soldats qui s'offraient pour l'accompagner. Dès le 5 juillet, quatre-vingts bâtimens chargés de troupes étaient prêts à Hydra : ils ne tardèrent pas à se montrer devant Ipsara. Nous suivrons tout-à-l'heure leur marche victorieuse ; mais avant que de parler

des exploits de la flotte chrétienne, jetons un dernier regard sur les débris fumans d'Ipsara, où tout va bientôt changer de face.

Il faudrait avoir assisté à ce grand désastre pour en bien connaître les détails, pour en citer les nombreuses anecdotes; cependant, comme rien de ce qui s'y rattache ne saurait être indifférent au lecteur, je rapporterai quelques-uns des traits de courage qui ont le plus illustré la défense des Ipsariotes.

Il est inutile de parler ici du dévouement des hommes : l'explosion de la Tabia fait assez connaître les Ipsariotes; mais les femmes méritent également de partager la gloire de leurs époux : elles ont droit aussi à l'admiration de la postérité.

Point de faiblesse dans une population de héros; le sexe n'établit pas une différence entre les courages. Lorsque les hordes turques pénétrèrent dans la ville d'Ipsara, une multitude de femmes qui les avaient combattues avec une invincible opiniâtreté, se réfugièrent sur le bord de la mer; accablées par le nombre, elles s'y défendaient encore, et les barbares, surpris de tant d'audace de la part d'un sexe qu'ils méprisent, en croyaient à peine leurs yeux étonnés. Cependant ils redoublèrent d'efforts; les filles d'Ipsara, n'attendant plus de secours, et ne pouvant résister à l'ennemi, forment le projet magnanime de se

soustraire à sa brutalité par un trépas volontaire. Elles se pressent sur le rivage : les flots bouillonnent au-dessous du rocher où elles sont réunies. Cependant les musulmans avancent; ils n'ont plus qu'un pas à faire pour saisir leur proie. Alors, ô prodige du courage et de l'amour de la liberté! ces femmes, qui semblaient tout-à-l'heure autant de héros, jettent au loin leurs armes désormais inutiles; elles font briller aux yeux du cupide Osmanlis leurs bijoux et leurs richesses, dont il se croit déjà le maître; elles élèvent leurs enfans d'une main et ces fragiles trésors de l'autre; elles semblent offrir au ciel ce double sacrifice. Leur geste est comme le salut de mort des héros de la Tabia : elles lancent dans l'abîme tout ce qu'elles ont de précieux sur la terre, et répétant ces danses funèbres des femmes souliotes, dans les précipices de Zalongos (1), elles s'entrelacent pour la dernière fois : un même élan les entraîne; la mer s'ouvre, et les vierges d'Ipsara, les veuves des braves, la postérité des héros, tout disparaît anéanti.

Ce sacrifice s'achevait lorsqu'une partie de la population de la ville, forcée de fuir dans une autre direction, gagnait en combattant les hauteurs de Paléo-Castro. Les femmes étaient au centre de la colonne; des vieillards et des adolescens

(1) Voyez M. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*.

fermaient la marche, recevaient le feu de l'ennemi, et s'arrêtaient fréquemment pour ralentir l'impétuosité de sa poursuite. Malheur à ceux qui ne pouvaient suivre la retraite! Ils n'avaient point de salut à espérer. Une dame alliée aux premières familles d'Ipsara, se trouvait séparée des siens au milieu de cette troupe de fuyards : son époux combattait ailleurs ; ses frères avaient péri ; son père commandait un vaisseau. Elle n'avait point de fardeau inutile : ses richesses étaient devenues la proie de l'ennemi; mais elle était chargée de quatre enfans en bas âge; elle les portait tour-à-tour et cherchait vainement autour d'elle quelqu'un qui pût la soulager : toutes les mères succombaient sous le même fardeau; les guerriers avaient leurs armes, et l'on ne sait que trop combien l'imminence du danger rend les hommes insensibles. La malheureuse, épuisée de fatigue, se voit réduite à abandonner deux de ses enfans pour se sauver avec les deux autres; elle ne peut se résoudre à un si pénible sacrifice : elle rassemble toutes ses forces, court encore, tire derrière elle l'aîné de ses fils, qui se déchire sur les pointes aigues du rocher; elle tombe enfin presque sans vie. On la relève, on l'encourage ; elle se traîne un instant et retombe de nouveau. C'en est fait : le gros de la troupe est déjà loin d'elle ; ses enfans se pressent sur sa poi-

trine agitée de violentes convulsions : les guerriers passent ; ils ne sont plus que vingt, et suffisent à peine pour protéger la retraite. La mère d'Ipsara ne leur demande point de secours ; elle les conjure de lui donner la mort et d'égorger ses enfans. « O mes frères, s'écrie-t-elle ! ne me laissez point exposée à la rage de nos ennemis ! tuez-moi ; je puis encore mourir heureuse. » Les braves reculent épouvantés. Ils vont l'emporter dans leurs bras ; l'Osmanlis approche ; deux guerriers tombent auprès de la victime ; les autres essaient de repousser les barbares ; mais ce mouvement les éloigne. Bientôt une troupe furieuse entoure l'infortunée. Elle voit les Turcs à quelques pas d'elle, et cette vue lui rend une partie de ses forces : le désespoir égare sa raison. Elle se jette sur l'arme du chrétien qui palpite encore à ses côtés. « Dieu, s'écrie-t-elle, reçois les enfans et pardonne à la mère ! » Elle les frappe à ces mots, et toute baignée de leur sang, elle se précipite sur les barbares : ceux-ci cherchent vainement à parer ses coups ; ils voudraient pouvoir la saisir vivante ; mais l'Ipsariote n'est déjà plus : tant de chocs terribles l'ont épuisée ; elle tombe sans blessures au milieu de sa course ; les Turcs se jettent sur elle, ils ne touchent qu'un cadavre.

CHAPITRE VI.

Reprise d'Ipsara. — Combat naval. — Défaite des Turcs. — Dervisch est battu en Livadie par les généraux grecs Makrys et Tzavellas. — Les fonds de l'emprunt sont mis à la disposition des Hellènes. — Ibrahim-pacha conduit à Stanchio le reste de la flotte égyptienne. — État militaire du Péloponèse.

Cependant la terreur avait fait place à l'indignation, et la Grèce avait déjà préparé la vengeance d'Ipsara; mais on se demandait encore : Comment a pu tomber le berceau des braves? Que deviendrons-nous dans nos îles sans défense, si les vaillans Ipsariotes ont été soumis? disaient ceux de Zéa et de Tinos; de Naxie et de Miconis. Alors un guerrier d'Ipsara, l'immortel Constantin Canaris, parut au milieu des Hellènes et leur raconta les malheurs de la patrie (1).

« La trahison nous a précipités dans l'abîme : la méfiance régnait parmi nous dans le dernier

(1) Je cite ce passage remarquable sur la foi des *Chroniques du Levant*. Je suppose que le rédacteur de cet ouvrage périodique a été bien informé pour mettre ces paroles dans la de bouche de Constantin Canaris.

conseil, et l'ennemi se présentait déjà ; l'opinion de quelques-uns de mes compatriotes et la mienne fut que notre marine devait s'opposer à la flotte ottomane. Malheureusement cet avis ne fut point adopté ; dès lors tout fut perdu. Le vendredi au soir, 2 juillet, je suis moi-même, dans un brûlot, les mouvemens du capitan-pacha : je rentre dans le port ; je demande la permission d'agir ; on m'accorde une heure. Je m'étais mêlé parmi les navires turcs ; l'heure expire : un coup de canon me rappelle. Il y allait du salut de ma patrie : je poursuis ma course. Un autre coup de canon se fait entendre. Enfin il ne me restait plus qu'un léger espace à parcourir pour atteindre le capitan-pacha, lorsqu'un troisième coup de canon m'arrête : il n'y a plus à délibérer ; il faut obéir. Je reviens sur mes pas : l'attaque commence. Le lendemain je me trouvais près de l'anse où s'est opéré le premier débarquement ; j'ai entendu moi-même le cri de trahison qui a répandu l'alarme et l'effroi, non chez mes compatriotes, mais chez cette foule d'hommes, de femmes et d'enfans, réfugiés de Scio, de Mytilène et d'autres lieux, et qui avaient cru trouver un asile sûr à Psara. Ce cri a hâté d'un instant la chute de ma malheureuse patrie. »

Ce rapport indigna davantage. Quatre-vingts bâtimens, commandés par l'amiral Miaoulis, étaient

déjà en marche pour surprendre les Ottomans et leur demander compte du sang des Ipsariotes. Une nouvelle expédition se préparait à Hydra pour renforcer la première; mais Constantin Canaris, qui devait la commander, n'eut pas la patience d'attendre. Le besoin de se venger l'entraîna, et deux jours après son arrivée sur les côtes d'Europe, il mit à la voile pour rejoindre Miaoulis.

La flotte vengeresse avait quitté Hydra le 6 juillet; le 7, au point du jour, elle reconnut les parages de Scio, et bientôt elle découvrit au nord une forte division turque qui paraissait à l'ancre devant le port d'Ipsara. L'amiral turc était tranquille sous les canons du fort de Mételin; mais il n'avait pas voulu que toute l'escadre abandonnât si vite le théâtre de ses triomphes; d'ailleurs il aimait à douter que les Grecs missent une telle célérité dans leurs préparatifs. Il les croyait dans la stupeur et dans le dénuement le plus absolu. Leur apparition subite devait nécessairement produire un effet terrible sur les barbares; ils virent l'escadre de Miaoulis et la prirent d'abord pour celle de Méhemmet-Aly, tant ils étaient loin de se figurer que les Hellènes fussent si près d'eux. Mais, en approchant, le pavillon chrétien fut reconnu; il n'y avait plus à balancer; c'était les Grecs: il fallait fuir ou combattre.

Aux cris des vigies qui signalaient la flotte grecque, tout fut terreur et confusion à bord des bâtimens turcs : l'amiral-commandant oublia de donner des ordres ; les capitaines n'étaient pas en état d'en recevoir. Chaque vaisseau agit séparément : les uns coupent les câbles pour fuir avec plus de vitesse ; les autres chassent sur les ancres pour se faire échouer et gagner l'île où les Turcs sont encor nombreux. Sur ces entrefaites, Miaoulis, favorisé par une forte brise, atteint l'arrière-garde de la flotte ennemie qui manœuvrait déjà en pleine mer. Les Grecs n'éprouvent aucune résistance : l'Osmanlis fuit et n'essaie pas de combattre. Quatre grands bâtimens et soixante transports demeurent au pouvoir des Hellènes, ou périssent. Le reste de cette flotte se disperse en tout sens ; dans la soirée un ouragan furieux s'élève, pousse plusieurs navires ottomans sur les écueils où ils se brisent, et le lendemain les autres rentrent un à un dans la rade de Mytilène : ils étaient tellement avariés qu'il fallut plus de quinze jours au capitan-pacha pour les remettre en état de tenir la mer.

Miaoulis revint à Ipsara avec ses prises qu'il traînait à la remorque : le but de son voyage n'était pas encore rempli. Ses troupes brûlaient de se mesurer enfin avec les barbares ; quatre mille hommes abordèrent sur la plage d'Ipsara. Ils ne

furent point arrêtés par les musulmans : ceux-ci qui avaient fait de vains efforts pour rejoindre, dans des chaloupes, les vaisseaux de leur nation au moment de la fuite, se crurent perdus dès que le capitan-bey eut quitté la rade. Il restait encore quelques-uns des ouvrages de défense construits par les Grecs; l'idée de s'en servir ne vint pas aux barbares : ils s'entassèrent dans la ville, où des maisons solidement bâties leur offraient une retraite momentanée. Ce fut ainsi que les Hellènes, en abordant sur le sol dévasté de la malheureuse Ipsara, ne trouvèrent que des cadavres et point d'ennemis.

Cette solitude apparente augmenta leur fureur; ils entrèrent dans la ville, et bientôt la fusillade qui partit de plusieurs maisons leur fit connaître que les Turcs étaient là; cependant la garnison ipsariote de Paléo-Castro, celle de Saint-Nicolas et de l'îlot nommé *Anti-Psara* ne tardèrent pas à rejoindre l'armée chrétienne. Les Turcs, pressés avec tout l'acharnement du désespoir, succombèrent pour ainsi dire l'un après l'autre : on les força dans les maisons, malgré la vigueur de leur défense; et cette espèce de siége, qui se prolongea fort avant dans la nuit, finit par la destruction totale des barbares.

Miaoulis employa la journée du lendemain à faire embarquer la belle artillerie d'Ipsara; l'a-

miral turc n'avait pas eu le tems de s'en occuper. Toutes les pièces étaient encore en batterie, et les magasins de l'amirauté étaient encombrés de munitions de guerre. Chosreu-Pacha, au moment du pillage, s'était empressé de faire apposer les scellés sur ces magasins et sur les maisons des plus riches insulaires; les Grecs recueillirent le fruit de cette précaution du barbare. Ils enlevèrent les armes et les marchandises amoncelées dans les lieux que les Ipsariotes échappés au carnage leur indiquèrent, et en moins de deux jours il ne restait plus rien à Ipsara qui pût tenter la cupidité de l'ennemi. On assure même que le sénat de l'île, en apprenant l'occupation de la redoute d'Ammundia, avait enfoui le trésor public; et quelques-uns des membres de cette illustre assemblée, survivans à leurs collègues, conduisirent Miaoulis dans l'endroit où l'argent était déposé.

Pendant que les Hellènes recueillaient à leur bord les dépouilles d'Ipsara, une division de leurs troupes de débarquement, dirigée par les guerriers de Saint-Nicolas et de Paléo-Castro, s'enfonçait dans l'intérieur pour exterminer les barbares. Ceux-ci ne s'étaient pas tous réfugiés dans la ville : deux mille hommes, avides de butin et espérant trouver dans l'intérieur des partis de fuyards chargés de richesses, avaient entrepris une perquisition exacte de l'île. Le combat naval

qui se livrait sur les côtes ne les arrêta point; et lorsque l'armée chrétienne extermina les musulmans de la ville, ceux qui couraient la campagne songèrent pour la première fois à se rallier. Il n'était déjà plus tems : disséminés sur la surface de l'île et séparés les uns des autres par de grandes distances, ils n'eurent pas la consolation de mourir ensemble. On les surprit isolément; ils regorgèrent tout l'or qu'ils avaient amassé, et payèrent de leur sang tout celui qu'ils avaient répandu : à mesure que la colonne hellène avançait, des familles insulaires, cachées çà et là derrière les écueils ou dans les cavernes, se joignaient à elle, en sorte que Miaoulis eut encore la satisfaction de sauver cinq ou six cents insulaires. Les Turcs, abandonnés dans l'île, périrent tous; on assure que cent cinquante d'entre eux, environ, furent retrouvés par le capitan-pacha lorsqu'il visita l'île pour la seconde fois, peu de jours après; en supposant même que ce petit nombre de musulmans eût échappé au sabre des Grecs, il n'en est pas moins vrai que la reprise d'Ipsara fut consommée, et la vengeance des Hellènes complète.

Ce fut au retour de cette expédition que les Grecs punirent avec toute la fureur de l'indignation un misérable agent autrichien, déjà connu par ses crimes et ses rapines à Scio : cet homme avait amassé une somme considérable en dépouil-

lant les Sciotes et en spéculant sur leurs infortunes. On raconte de lui des traits horribles qui prouvent jusqu'où la cupidité peut porter la dépravation humaine ; cependant, malgré les réclamations adressées contre ce monstre, malgré les plaintes et les gémissemens de ses nombreuses victimes, le gouvernement impérial, soit indulgence, soit apathie, le laissa tranquille à son poste, sans soumettre sa conduite à une enquête judiciaire. C'était en quelque sorte l'encourager à commettre de nouveaux attentats et à continuer le cours de ses infâmes rapines; il était toujours prêt à voler sur les points où la rage musulmane étendait ses fureurs pour acheter à bas prix les précieuses dépouilles des chrétiens. On le vit courir au milieu des assassins dans le pillage d'Ipsara, et leur marchander le butin sanglant qu'ils arrachaient sur les cadavres. Souvent même ce barbare, plus cruel et plus indigne que ceux auxquels il était associé, indiquait une maison, une famille, et convenait d'avance, avec une troupe de pillards, de la somme pour laquelle on lui livrerait ces dépouilles anticipées. Tant d'infamies devaient avoir un terme : le cupide autrichien était encore à Ipsara lorsque les Grecs arrivèrent; ses affaires n'étaient pas terminées, et il ne voulait point partir sans avoir tiré tout le parti possible d'une si belle occasion. On l'arrêta ; on le reconnut sans

peine pour le même homme qui avait torturé à Scio les plus riches insulaires pour leur arracher le nom du lieu où leurs richesses étaient enfouies, et qui les avait ensuite livrés aux bourreaux du capitan-pacha. Les chefs de l'escadre, toujours fidèles à leurs principes de neutralité, ne virent en lui qu'un Européen, et cherchèrent à le sauver à ce titre, malgré ses crimes qui le mettaient pour ainsi dire hors de la loi commune; mais les soldats et le reste de la population ipsariote ne goûtèrent pas cette excessive modération : le coupable fut arraché par force des mains de ceux qui le gardaient; les femmes, plus acharnées que les autres contre lui, parce que c'était principalement sur les personnes de leur sexe qu'il avait déployé ses abominables violences; les femmes voulurent se charger de son supplice : elles mirent ce misérable en pièces; et l'Autriche qui ne manquait jamais de tourmenter les Hellènes, lorsqu'elle pouvait en trouver le prétexte, n'osa point entrer en explication sur la mort de son agent. Cette affaire n'eut aucune suite; mais elle dut prouver aux consuls européens et à leurs délégués dans les Echelles du Levant qu'un jour la Grèce victorieuse pourrait aussi leur demander compte de leur conduite.

Si les légations chrétiennes ne se mêlèrent point de ce qui était arrivé à Ipsara au sujet du trafi-

quant autrichien, il n'en fut pas de même à l'égard des bâtimens de transport capturés par Miaoulis. Croira-t-on que quelques consuls de Smyrne aient eu l'audace de réclamer auprès du gouvernement grec la restitution de ces navires, en invoquant les lois de la neutralité et la franchise du pavillon ? C'était se jouer de tous les principes et profaner la raison même : ces diplomates le firent cependant. On avait reconnu aux Grecs *le droit* de se défendre contre les barbares et leurs auxiliaires ; on leur fit un crime d'avoir usé de cette latitude. Ce fut une chose bizarre que d'entendre les plaintes de certaines légations : les navires surpris au milieu de la flotte ottomane, armés pour le compte du Grand-Seigneur, et chargés de soldats turcs, n'étaient coupables d'aucune contravention ; ils exploitaient une branche *de commerce ;* et les Grecs, en s'obstinant à les retenir, portaient eux-mêmes atteinte à cette liberté de navigation assurée aux marins de l'Europe dans les eaux de la Méditerranée. Ces sophismes monstrueux, indignes du caractère de ceux qui les employaient, furent accueillis comme ils devaient l'être : le gouvernement grec ne s'abaissa pas jusqu'à discuter avec des hommes qui lui donnaient la mesure de leur franchise et de leur morale ; il déclara de bonne prise tous les vaisseaux neutres qui avaient été surpris au milieu

de la flotte ottomane, et qui lui servaient d'auxiliaires. Cette décision eut son effet, et les gouvernemens intéressés à la faire annuler jugèrent plus convenable et plus juste de garder le silence.

Miaoulis demeura huit jours dans la rade d'Ipsara : Chosreu avait eu le tems de réparer ses navires les moins endommagés; il savait que le pavillon du croissant ne flottait plus sur l'île qu'il avait saccagée, et dont il avait annoncé la conquête à Constantinople avec tant d'ostentation. En proie aux plus vives inquiétudes, et redoutant le courroux du Grand-Seigneur, qui pouvait à juste titre lui demander quel avantage il avait tiré de sa victoire, et à quel prix il l'avait achetée, cet amiral ordonna au capitan-bey de mettre à la voile pour observer les Grecs, essayer de reprendre sur eux l'île d'Ipsara et les réduire en poudre s'il était possible. Le capitan-bey sortit, louvoya entre Scio et Mytilène jusqu'au 22 juillet, et n'osa jamais s'approcher des Hellènes. Quittons un moment les côtes de l'Asie-Mineure, et reportons-nous en Livadie, où de grands événemens militaires viennent de se passer.

Le séraskier Dervisch-Pacha, battu aux Thermopyles un mois auparavant, avait reçu des renforts considérables. Quelques tribus albanaises, fatiguées du despotisme d'Omer-Vrione et des lenteurs du pacha de Scodra, étaient venues se

joindre à lui. Il en forma de suite une seconde armée, dans laquelle on comptait vingt mille Guègues ou Chamides. Le visir de Salonique, obéissant aux ordres du Grand-Seigneur, lui amena dix mille Turcs, un autre parc d'artillerie et une compagnie de Topchis de la garde impériale. Avec ces troupes, qui témoignaient le désir d'entrer en campagne au plus vite, Dervisch médita de nouvelles opérations : il quitta Larisse ; mais cette fois, avant que de s'engager dans les plaines de la Livadie, il eut le soin de s'entendre avec Omer-Vrione. Celui-ci lui promit tout ce qu'il voulut ; il s'engagea à traverser le Vlochos pour l'attendre entre Salone et Lépante ; mais Botzaris, instruit de ces arrangemens, redoubla d'artifices, et réussit à retenir l'Albanais avec ses troupes sur la rive droite de l'Achéloüs.

Le plan de Dervisch était bien conçu ; la flotte égyptienne arrivait alors, et des nouvelles de Constantinople annonçaient l'apparition prochaine de l'escadre de Méhemmet dans les eaux de Lépante où elle devait s'arrêter ; dix-huit mille hommes de débarquement, exercés à l'européenne, et commandés par un général habile, auraient été jetés sur la côte. Dervisch et ses collègues, agissant alors de concert et se trouvant réunis, auraient fait deux attaques sur le Péloponèse, l'une par Corinthe, l'autre par Patras.

Le succès était immanquable et l'insurrection étouffée de toutes parts à la fois.

Cependant il ne manquait qu'une condition à tous ces calculs des barbares, la possibilité, pour que les Egyptiens arrivassent à l'entrée du golfe, il fallait d'abord qu'ils triomphassent de l'armée navale chrétienne; il fallait qu'ils rejoignissent en Crète les dix mille hommes d'Ismaïl Gibraltar, qui avaient été exterminés en juin, et sur lesquels on comptait pour l'effectif de vingt mille soldats. Il fallait enfin que le capitan-pacha eût remporté lui-même de grands avantages sur les insulaires pour qu'Ibrahim-pacha, docile aux instructions du vice-roi son père, se déterminât à agir, puisque la flotte égyptienne devait rester neutre tant que celle du Grand-Seigneur n'aurait pas obtenu sur les Hellènes une supériorité marquée. Aucune de ces conditions n'était remplie; et Dervisch entra en campagne : il se crut secondé par toutes les forces de l'Afrique et de l'Asie, et bientôt il se trouva seul avec sa faiblesse et son inexpérience devant un ennemi aguerri par quatre ans de combats, et fort de ses nombreuses victoires.

Les Turcs se portèrent par la Thessalie jusqu'à Thaumaco, et de là ils poussèrent leurs avant-postes sur le Sperchius ou Hellada. Panourias occupait Zeitouni avec sa division : Odyssée avait quitté l'armée pour se rendre au siége du gouver-

nement, et Gourhas le remplaçait. Cependant les Grecs, trompés par la manœuvre de l'ennemi, qui paraissait vouloir pénétrer dans la Livadie en suivant une autre route, se dirigèrent aussitôt du côté de Patradgik, et fortifièrent les gorges du Cathavrotha. Panourias, craignant une ruse de la part des Turcs, et n'osant pas dégarnir la ligne des Thermopyles, où le séraskier pouvait encore se présenter inopinément, expédia en toute hâte des courriers aux capitaines Makrys et Sophacas qui commandaient en Étolie. Sophacas, déjà prévenu de la marche des Turcs, se retrancha dans une forte position sur la rive droite du Mavro-Nero : les Armatolis du Zongos et des capitaineries de Salone accoururent à Gravia, et Makrys, rassemblant de son côté toute la population guerrière du Parnasse et de la Phocide, établit un camp retranché à Mussonitès pour couvrir Salone et Thèbes.

De cette manière, les Hellènes n'avaient rien à craindre de l'attaque projetée ; ils étaient partout en mesure, et les issues de la Grèce étaient également bien gardées. Le 14 juillet, un corps de six mille Ottomans qui formaient l'avant-garde de Dervisch-pacha, fut chargé de nettoyer les gorges et de frayer un passage à l'armée. Cette division, conduite par Abas, pacha de Précovetcha et par Véli-aga, ne rencontra que quelques

détachemens des troupes expédiées par Panourias : elle s'empara facilement des défilés, et le séraskier, instruit de ses progrès, quitta Patradgick, où il avait établi son quartier-général. Il suivait de près l'avant-garde qui arriva le 18 sur le Mavro-Néro : les Hellènes avaient essayé de défendre la gorge qui conduit au fleuve ; mais l'immense supériorité numérique de l'ennemi ne leur permit pas de garder cette position ; ils se retirèrent avant que d'avoir été forcés, passèrent le fleuve et rejoignirent Sophacas.

Les Albanais de Véli-aga, fatigués d'un marche pénible à travers les montagnes, espéraient au moins se dédommager en arrivant à Gravia. L'armée grecque, en bon ordre sur le chemin qui mène à la ville, leur barrait le passage ; il fallait la culbuter. Cette entreprise, qui demandait de longues réflexions, fut conçue et exécutée avec toute l'impétuosité naturelle aux schypetars.

Ils se jetèrent dans le fleuve, et le passèrent sous le feu de toute l'armée grecque. Leurs pertes ne ralentirent point la fureur de leur choc : ils atteignirent l'autre bord, et la première ligne des Hellènes fut enfoncée. Cependant Sophacas avait placé trois pièces de quatre livres de balle sur une éminence autour de laquelle s'étendaient ses retranchemens. L'ennemi souffrit beaucoup, et resta plusieurs heures exposé aux coups de cette

batterie. Il se rallia deux fois pour attaquer les retranchemens; il éprouva toujours une résistance opiniâtre, et dans l'intervalle le canon faisait de grands ravages dans ses rangs. Alors Abas-pacha, qui gardait l'autre rive du fleuve pour protéger la retraite des siens en cas d'échec, voyant la victoire indécise, s'élança au secours de Véli-aga avec une réserve de deux mille hommes. C'en était fait du camp des Hellènes, si le brave Sophacas ne l'eût sauvé par un coup hardi. L'Ottoman pénétrait déjà de toutes parts; son acharnement triomphait de la valeur héroïque des braves : Sophacas sort du camp avec l'élite de ses palicaris, et tombe à leur tête sur les Albanais. On combat corps à corps; le général grec a pris l'ennemi en flanc; il le culbute, le chasse l'épée dans les reins jusqu'au Mavro-Néro, et le reste de ses troupes, profitant d'une diversion si avantageuse, achève la défaite de cette première colonne musulmane.

Le pacha de Précovetcha, grièvement blessé dans l'action, tomba de cheval et serait demeuré prisonnier sans le dévouement de ceux qui l'entouraient. L'élite des Albanais périt autour de ce chef, et l'on ne parvint à l'emporter qu'après une lutte sanglante. Il fut de nouveau placé sur un cheval : il réussit à franchir le fleuve au-delà duquel ses troupes se rallièrent. Véli-aga prit le

commandement; au lieu de six mille hommes, il n'en trouva pas plus de deux mille en état de continuer la guerre. Ce fut avec ces misérables débris de la meilleure infanterie du séraskier Dervisch, que Véli-aga se disposa à tenter une nouvelle attaque : les Grecs avaient trop souffert eux-mêmes pour oser poursuivre l'ennemi ; ils rentrèrent dans leurs retranchemens, et les deux partis restèrent quatre jours en présence sans changer de position.

Sur ces entrefaites, des renforts arrivèrent de l'armée turque : le 22 juillet, Véli-aga comptait déjà douze mille hommes ; en attendant quelques jours de plus, toute l'armée se trouvait réunie, et le succès était immanquable; mais cette considération, qui semblait devoir retenir Véli-aga, fut précisément ce qui le décida à brusquer les choses. Il savait que l'arrivée du séraskier serait le terme de son généralat, et pour profiter des momens qui lui restaient, il résolut d'attaquer seul, afin que personne ne lui disputât l'honneur d'une victoire qu'il regardait comme certaine.

Depuis l'affaire du 18, Sophacas s'était occupé de remettre les retranchemens en état de défense : il avait fait partir ses blessés, et de nouvelles troupes arrivaient de Salone pour réparer ses pertes. Cependant, malgré ces renforts, l'ennemi avait une telle supériorité numérique, que le gé-

néral grec n'osait pas se flatter de pouvoir lui résister de nouveau. Il se préparait même à quitter sa position pour en reprendre une autre en avant de Salone, et se replier sur la division de Makrys, lorsque les Turcs se rangèrent en bataille et commencèrent à effectuer le passage du fleuve sur trois colonnes.

Les deux partis combattirent avec une fureur égale : les Albanais, jaloux de réparer la honte de leur première défaite, et encouragés par l'exemple et les discours de Véli-aga, firent des prodiges : ils enlevèrent les retranchemens après les avoir comblés des cadavres des leurs. La petite batterie fit surtout beaucoup de mal à ces intrépides assaillans ; les Grecs, épaulés par leurs ouvrages, eurent moins à souffrir du feu de l'ennemi ; ils perdirent deux cents hommes environ et n'abandonnèrent le champ de bataille qu'après une résistance de six heures. Sophacas eut le tems d'emporter ses blessés : il opéra sa retraite sur Mussonitès, et l'ennemi entra dans Gravia. Quelques cavaliers turcs se mirent à la poursuite des Hellènes; mais ceux-ci marchaient en bon ordre et les Spahis cessèrent bientôt de les inquiéter.

La victoire de Gravia rendit l'espérance aux musulmans ; ils ne calculèrent pas le nombre effrayant de leurs morts, et les sacrifices irréparables que ce succès leur avait coûtés. En effet,

les deux tiers des Guègues périrent dans la journée du 22 ; c'était, à proprement parler, la seule infanterie de Dervisch-pacha. Il lui restait bien dix-huit ou vingt mille hommes; mais il n'avait plus qu'un petit nombre d'Albanais, et l'expérience des campagnes précédentes prouvait trop que les Grecs étaient invincibles tant qu'on ne leur opposait que des hordes asiatiques. Le séraskier fut loin de féliciter Véli-aga sur sa victoire; il parcourut le champ de bataille, et malgré la précaution que Véli avait prise, d'ensevelir ses morts au plus vite, il n'y restait que trop de traces de ce qu'il avait souffert : d'ailleurs les rangs éclaircis de la milice albanaise, et les chants de deuil que les survivans répétaient encore à son arrivée pour célébrer la mémoire de leurs compagnons défunts (1), lui auraient révélé la vérité.

Ces disgraces et l'incertitude de l'avenir ne découragèrent pas le séraskier; il s'était tellement avancé que la retraite eût été plus dangereuse pour lui que la persévérance. D'ailleurs ses troupes

---

(1) C'est un usage général parmi les tribus albanaises de composer des chants élégiaques, ou des espèces de complaintes, à l'occasion de la mort de leurs compagnons d'armes : il ne manquent jamais de se rendre entr'eux ce dernier tribut d'estime ou de regret, et l'acquittent même sur le champ de bataille. (*Voyez* M. Pouqueville, *Voyage en Grèce.*)

venaient de remporter une victoire, et il se pouvait encore que ce succès les eût enhardis. Il ne fit donc qu'un court séjour à Gravia : la ville était déserte; les Turcs l'incendièrent en partant, sans songer qu'ils déploreraient peut-être bientôt ce brigandage inutile. Quelques bandes d'Armatolis s'étaient établies sur la route; elles voltigèrent constamment sur les flancs de l'armée ennemie, et l'escortèrent pour ainsi dire jusqu'au défilé de Mussonitès. Dervisch arriva à ce passage, qui n'est éloigné que de quelques jours de marche de Salone, le 26 juillet. Sophacas occupait les gorges avec ses troupes, et la division du général Makrys formait une forte réserve à quelques milles plus loin, pour protéger la ville de Mussonitès, dans le cas où les Turcs tenteraient deux attaques à la fois.

A peine arrivés à la hauteur des retranchemens grecs, les Albanais se précipitèrent en avant avec leur impétuosité ordinaire. Ce mouvement entraîna le reste de l'armée sur leurs traces : on les poussa dans la gorge, où ils se trouvèrent pour ainsi dire entassés malgré eux. Les Armatolis ne suffisaient déjà plus à ces flots d'ennemis que le feu le plus meurtrier n'arrêtait pas : la tête de la colonne musulmane, dix fois coupée et dix fois reformée, allait déboucher dans la plaine ; Sophacas, sans être vaincu, cédait ses positions

une à une, et se repliait en bon ordre, lorsque Makrys, instruit des circonstances de l'affaire et du danger de son collègue, tourne brusquement la montagne et prend l'ennemi en flanc. Ce manœuvre, toujours décisive dans les guerres de la Grèce, ne manqua pas son effet : les Turcs placés entre deux feux, se crurent trahis par les Albanais, et jetèrent leurs armes. La déroute commença : toute la colonne, engagée dans le pas de Mussonitès, fut anéantie ; le reste de l'armée musulmane prit la fuite en abandonnant sur la route les armes et les bagages qui pouvaient nuire à la célérité de sa retraite. Elle ne se crut en sûreté qu'après une course de quatre heures, et Dervisch rallia les fuyards à douze milles du champ de bataille.

Il voulut encore essayer une dernière tentative du côté d'Amplamé, où le brave Tzavellas commandait une division souliote. Les Hellènes avaient construit de distance en distance des retranchemens pour pouvoir défendre pied à pied toute cette partie de la Grèce. Dervisch attaqua de front les redoutes de Tzavellas : il avait encore douze mille hommes capables de porter les armes ; et cette masse de combattans prit part à l'affaire. Elle dura toute la journée : les Turcs pénétrèrent dans le camp ; ils en furent chassés, et les Hellènes s'avancèrent à leur tour jusqu'au centre de l'armée

ennemie : Dervisch-pacha vit de près le sabre souliote ; et sans les delhis de sa garde, il succombait au milieu des siens avec Abas, ce pacha blessé dans l'affaire du 18., et Véli-aga, chef des Guègues. On arrêta les intrépides Souliotes au moment où l'un d'eux abattait la tête du porte-étendard de Dervisch. Ils rentrèrent dans le camp après avoir semé le désordre et l'épouvante dans tous les rangs de l'armée ennemie. Tzavellas profita de la terreur que leur présence avait inspirée aux barbares : il tomba avec deux cents hommes sur l'aile gauche de Dervisch, composée en grande partie de soldats asiatiques ; il se fit jour le sabre à la main dans les bataillons de cette milice énervée et reparut bientôt par une autre route devant le quartier des pachas. Cette seconde invasion acheva la déroute de l'ennemi. Le reste des Souliotes s'était précipité sur les traces du général : l'épouvante et le massacre régnaient partout dans l'armée ottomane. Alors Dervisch, enfoncé sur tous les points, et se voyant prêt à tomber lui-même entre les mains de Tzavellas, abandonna le champ de bataille que la plupart des siens avait déjà quitté. Il perdit dans cette dernière action toute son artillerie, ses tentes, ses bagages et même sa musique militaire. Deux mille Turcs ou Albanais restèrent sur la place, et les Grecs, qui n'eurent que peu de braves à regretter, s'emparèrent en outre de

neuf drapeaux appartenant aux divers corps musulmans.

On poursuivit les fuyards jusqu'à une grande distance d'Amplamé. Pendant que les Souliotes forçaient Dervisch à reprendre la route du Sperchius avec les débris de son armée, les montagnards du mont Aninos et les chrétiens des régions voisines accoururent aux lieux où s'était livrée la bataille. Ils fouillèrent les bois et les cavernes, et trouvèrent partout des bandes nombreuses de soldats musulmans, qui déposèrent aussitôt les armes. Ces prisonniers furent envoyés à Salone, où les primats les employèrent à la construction des nouveaux ouvrages qui devaient mettre cette ville à l'abri de toutes tentatives ultérieures de la part des Turcs.

Dervisch-pacha, vaincu et fugitif, sentit, au milieu des périls de sa retraite, dans une contrée où il n'avait pas un abri, la faute qu'il avait commise en négligeant d'échelonner des troupes sur ses derrières. Il avait l'intention de rentrer en Thessalie par Patradgick ; mais Tzavellas ne lui permit pas de choisir sa route. Il l'accula dans les gorges du Callidrôme ; Panourias s'y présenta bientôt pour le recevoir. Dans ce nouvel embarras, le malheureux séraskier fut encore réduit à sacrifier une partie de ses troupes, et gagna le Sperchius presqu'aussi mal accompagné qu'après

le désastre des Thermopyles. Il se rendit à Pharsale ; les Grecs attendaient alors le résultat des opérations de leurs armées navales, et la prudence leur imposait l'obligation de ne pas s'aventurer au-delà de leurs frontières : ils laissèrent le séraskier achever tranquillement son voyage, et Dervisch, accablé de honte et de désespoir, rentra furtivement à Larisse ; il s'y enferma dans le palais, y demeura long-tems caché en proie aux angoisses de la terreur, et il tressaillait toutes les fois qu'on lui annonçait un message de Constantinople. Mais le firman qu'il redoutait n'arriva point ; ses fautes parurent oubliées, et il reprit insensiblement courage. Il était réservé à une troisième épreuve, plus terrible que les deux autres : on lui continua le commandement, et nous le verrons traîner encore dans l'Étolie de nouveaux troupeaux de victimes.

Tout ceci se passa dans le mois de juillet, commencé d'une manière si désastreuse pour la Grèce. Deux armées turques, fortes de plus de vingt mille hommes chacune, venaient d'être complétement détruites, et ce triomphe qui assurait aux Hellènes une immense supériorité pendant le reste de la campagne, ne leur coûtait que de légers sacrifices. Avant la fin du même mois, ils exterminèrent encore une colonne musulmane envoyée par Dervisch-pacha dans la presqu'île de Volos,

pour passer en Eubée; elle fut d'abord plus heureuse que les troupes du séraskier : pendant que celui-ci fuyait de Mussonitès et d'Amplamé, son lieutenant de Volos traversait le golfe dans des barques de Négrepont, et rétablissait les affaires du croissant sur la surface de l'île. Il était même parvenu à bloquer dans Carysto les Grecs laissés par Odyssée sur divers points de la côte : en suivant un plan de campagne régulier, il ne lui était pas impossible de recouvrer cette citadelle importante qui s'était rendue à Odyssée trois mois auparavant; mais le musulman, ambitieux comme tous ses collègues, et brûlant de se faire connaître par des succès plus éclatans pour mériter les queues visirielles, abandonna le siége de Carysto à peine commencé. Il revint à Négrepont, décida le gouverneur du château à entrer dans ses projets et disposa tout pour une descente sur les côtes de l'Attique. Cette descente s'effectua sans obstacle. Les Turcs n'étaient pas attendus, et les milices de la province n'avaient pas eu le tems de se rassembler. Enhardi par son succès, l'Osmanlys franchit l'Euripe et s'avança sur Athènes à marches forcées. Gourhas était de retour dans la ville : il n'avait que deux mille hommes de garnison; mais les citoyens coururent aux armes, et avec leur secours, il se vit bientôt en état de tenir tête à l'ennemi. Le lieutenant de Dervisch s'arrêta

dans la plaine de Marathon; Gourhas était venu défendre sa patrie sur le vieux théâtre de la gloire de Miltiade. Il fut heureux comme l'illustre Athénien; les barbares, enfoncés dès le premier choc, se débandèrent et prirent la fuite du côté d'Oropos, espérant y retrouver encore les barques qui les avaient amenés de Négrepont; mais ils périrent presque tous avant que d'atteindre cette échelle, et ceux qui purent se traîner jusque-là furent réduits à déposer les armes : les chaloupes insulaires n'étaient plus à l'endroit où ils les avaient laissées. Le bey qui dirigeait en chef cette imprudente expédition se trouva parmi les prisonniers.

Alors tout prospérait aux Grecs : les alarmes qu'on avait éprouvées un mois auparavant à la nouvelle de la destruction d'Ipsara, s'étaient converties en espérances : vainqueurs sur terre, il ne manquait aux Hellènes qu'un succès dans leurs opérations maritimes pour reprendre sur les Ottomans une incontestable supériorité. Mais les prodiges qu'ils venaient de faire en si peu de tems et avec de si faibles ressources parurent une garantie suffisante aux commissaires et aux détenteurs de l'emprunt. Déjà, l'ordre positif de mettre ces fonds à la disposition du gouvernement hellène était arrivé de Londres; les agens du comité britannique s'empressèrent d'obtempérer aux

désirs de leurs mandataires. On remit au vertueux Conduriottis la somme déposée à Zante depuis quatre mois ; mais ce secours eût été presque inutile, tant l'enthousiasme était devenu général ; si, comme le remarque M. Blaquières, il eût procuré au gouvernement grec les moyens de se rendre maître de l'exaltation publique et d'en diriger les mouvemens. Tout se ressentit incontinent de l'heureux changement que cette remise de fonds venait d'opérer dans les finances. On solda de nouvelles troupes ; on satisfit aux réclamations des armées de la Grèce orientale et occidentale ; on équipa des flottes pour augmenter la force numérique des premières, et au bout de quelques jours, le continent et les îles furent à l'abri de l'invasion.

Il était tems que les Hellènes fussent en état de se bien défendre : Ibrahim, fils du vice-roi d'Égypte, arrivait alors à Stanchio avec le reste de sa flotte. Il était toujours question d'un débarquement que l'armée africaine devait effectuer sur les côtes du Péloponèse ; et le capitan-pacha, pour avoir été réduit à se laisser ravir Ipsara, n'était pas moins un ennemi redoutable. Jusqu'alors il n'y avait eu de décisif que la défaite du séraskier ; les dangers étaient partout les mêmes, et ces immenses armées navales qui manœuvraient aux deux extrémités de l'Archipel, étaient encore

intactes. Ainsi que l'avait prévu le divan à l'ouverture de la campagne, c'était sur mer que devait se décider la grande querelle : les destins de la Grèce ; son existence nationale, son agrégation à la civilisation européenne ; tout pour elle dépendait du triomphe de ses marins. Heureusement que ceux-ci, encouragés par de glorieux antécédens, portaient en eux la certitude de vaincre ; et le noble espoir de sauver la patrie.

A peu près à la même époque, l'Amérique expédia aux Grecs une forte somme d'argent qui était le produit de souscriptions volontaires. Le gouvernement des États-Unis a pour politique de ne point se mêler des affaires de l'Europe, à moins qu'il n'y soit entraîné malgré lui. Ce système s'explique naturellement; et ceux qui s'étonnent encore de ce que les républicains de l'Amérique septentrionale de se sont point empressés de tendre la main aux Hellènes, n'ont pas songé aux obstacles insurmontables qu'une pareille intervention aurait rencontrés (1). Peut-être même

(1) On conçoit sans peine combien il importe à l'Angleterre que la navigation de la Méditerranée soit interdite aux Américains. Les Anglais souffrent le pavillon de France sur cette mer, parce qu'ils ne peuvent l'empêcher d'y flotter ; mais si la France même était dangereuse pour eux, comme puissance maritime, ils trouveraient peut-être bien le moyen d'arrêter ses vaisseaux, et de leur donner Malte et la Sicile

qu'au lieu de servir la Grèce, le sénat de Washington l'aurait perdue en armant pour elle. Il lui rendit un service bien plus grand, et les trois millions que les patriotes des États-Unis rassemblèrent, sous les auspices d'un gouvernement toujours disposé à encourager les entreprises libé-

---

pour barrière. Jamais ces *tyrans des mers* ne permettront qu'un peuple qui s'est déjà montré leur rival, et qui, par la prospérité croissante de sa marine, menace d'éclipser la leur, soit admis dans l'Archipel comme puissance maritime : l'ambassadeur anglais à Constantinople s'opposa de toutes ses forces, il y a quelques années, à ce que la Porte ottomane consentît à recevoir un ministre américain, et les Turcs refusèrent effectivement d'entrer en négociation avec le congrès des États-Unis. Cette tentative ayant échoué, l'Amérique a dû reconnaître que de nouveaux efforts pour s'établir au-delà des îles Baléares, ou plutôt au-delà du détroit, seraient vains comme les premiers ; qu'elle ne parviendrait à ce but qu'après avoir humilié l'orgueil de l'Angleterre et conquis sur elle la prééminence maritime ; enfin, qu'en voulant former des établissemens dans l'Archipel, sans qu'une guerre heureuse lui en eût, en quelque sorte, donné le droit, elle commencerait elle-même les hostilités contre la Grande-Bretagne. Ceux qui ont ajouté foi dans le tems aux bruits mensongers qui couraient sur le prétendu traité par lequel les Grecs cédaient aux Américains une île de l'Archipel pour servir de point militaire à leur navigation dans la Méditerranée, n'avaient pas assez pesé toutes ces considérations. Les Américains ne se fixeront dans les mers du Levant, que lorsque l'Angleterre ne pourra plus ni s'y maintenir, ni les chasser.

rales, furent plus utiles aux Hellènes que ne l'aurait été l'envoi de quelques frégates auxiliaires.

Les Américains ne bornèrent pas à cette première souscription leur enthousiasme et leur bienveillance ; ils firent de nouveaux efforts pour procurer d'autres ressources aux Grecs. Un bâtiment à vapeur dut être armé et équipé ; on le destinait aux Hellènes : bientôt les citoyens de New-York, qui voulaient offrir ce présent au nom de leur ville, comprirent que les Grecs tireraient peut-être un meilleur parti d'un présent en espèces que d'un navire à la manœuvre duquel ils n'étaient pas accoutumés. Cette somme provenant, comme la première, de dons particuliers, fut encore expédiée : tous ces dons, avec ceux des Philhellènes de la France, de la Hollande et de l'Allemagne, arrivaient pour ainsi dire à la fois.

Il serait difficile de donner une idée juste des améliorations instantanées qui eurent lieu à la faveur de ces puissans secours : tout fut pour ainsi dire renouvelé. L'esprit public, déjà exalté par les victoires d'Ipsara, des Thermopyles et d'Amplamé, n'était pas susceptible de plus d'enthousiasme ; mais les hommes remuans et ambitieux qui, tout récemment encore, avaient failli perdre la Grèce par leurs complots, cessèrent de préparer de nouvelles trames : le gouvernement

leur sembla plus fort et plus terrible ; ils se rapprochèrent de lui par crainte ; ceux qui n'avaient été dominés que par l'avarice, crurent aussi qu'en se ralliant au sénat il marcheraient à la fortune ; l'ensemble le plus parfait, l'harmonie la plus franche, parurent briller pour la première fois dans toutes les parties de la Hellade. Si ces démonstrations n'étaient pas sincères, le président sut au moins en profiter : sa sagesse utilisa tout, même les protestations intéressées des chefs qui s'étaient tenus à l'écart jusques-là, et qui accouraient offrir leurs services, apprenant qu'enfin la république pouvait les payer.

Les travaux du pouvoir exécutif furent aussi rapides que les circonstances l'exigeaient : cinq armées se rassemblèrent en Morée ; l'une, de huit mille hommes, campa dans la plaine de Gastouni pour y attendre les Égyptiens ; l'autre bloqua Patras sous les ordres du général Londos ; elle était de trois mille soldats. Un troisième corps de quatre mille hommes fut chargé d'observer Coron et Modon ; un autre, de trois mille, marcha vers l'isthme de Corinthe, et la cinquième armée, presqu'aussi forte que les quatre autres réunies, resta à Napoli, siége du gouvernement, pour se porter de là au secours des divers points de la péninsule.

Conduriottis ne bornait pas sa sollicitude à la

défense de la Morée; il renforçait en même tems les flottes, et envoyait des secours aux Samiens menacés. Macris, Tzavellas, Panourias, Botzaris et Sophacas gardaient les avenues de l'Étolie et de la Livadie; Gourhas n'avait plus rien à craindre de la part des Turcs de Négrepont, et Mavrocordato, poursuivant le cours de ses négociations avec le pacha de Scodra, achevait avec une heureuse facilité les ouvrages commencés à Missolunghi sous les auspices de lord Byron. Tel était le tableau de la Grèce après les événemens mémorables du mois de juillet : forte et menaçante sur tous les points, elle paraissait comme invulnérable aux coups de l'Osmanlis; elle le fut effectivement, et la campagne de 1824 figurera dans les annales turques parmi les plus désastreuses des expéditions du croissant.

CHAPITRE VII.

Expédition contre Samos.—Combat naval.—Les Grecs, commandés par Miaoulis, détruisent une partie de la flotte turque.—Retraite de Chosreu.—Il rejoint l'amiral égyptien.—Issue de l'entreprise de Samos.—Nouvelles tentatives des Albanais sur Salone.—Leurs défaites.

Depuis que les Hellènes avaient chassé les Turcs d'Ipsara, l'amiral ottoman, immobile à Mételin, attendait pour agir qu'on lui eût annoncé la nouvelle officielle du départ d'Ibrahim d'Alexandrie. Cependant, occupé dès-lors de l'expédition de Samos, il ordonna aux pachas de l'Asie-Mineure de rassembler leurs troupes à Scala-Nuova, où il promettait de se rendre bientôt. On doit penser que cet ordre ne fut pas trop bien accueilli par les barbares, qui, deux mois auparavant, avaient encore éprouvé les effets terribles du courage des insulaires. Ils ne parlaient qu'en tremblant de l'île de Samos, où ils avaient vu périr depuis quelques années plus de vingt mille des leurs. La terreur fut portée si loin dans toute la Natolie que l'expression « d'aller à Samos » était devenue synonyme de celle d'aller à la mort.

Ce découragement général contraria les vues

de Chosreu-pacha ; il n'avait pas assez de troupes de débarquement pour entreprendre seul la conquête d'une île peuplée de soixante mille ames ; il resta donc à Mételin, remettant son départ à une autre époque. Dans tous les cas il n'aurait guère pu commencer immédiatement les opérations. On approchait de l'époque fixée pour la fête du Courban-Baïram, et les Turcs tiennent beaucoup à se divertir en paix durant cette solennité. Ils ne furent point contrariés dans leurs réjouissances ; la flotte grecque, qui s'impatientait de les attendre, n'essaya pas ses brûlots contre eux ; mais ce repos et l'éloignement des Hellènes les enhardirent, en sorte qu'après avoir célébré *les petits sacrifices* (1), ils forcèrent l'amiral à mettre à la voile.

Chosreu, entraîné par les clameurs belliqueuses de ses équipages, ne sortit qu'à regret de cette bonne rade de Mytilène, qui l'avait déjà préservé d'une déroute complète, et où il venait de passer des jours si paisibles. On lui apprit, au moment où il faisait ses derniers préparatifs de départ, la réunion d'un corps de douze mille hommes dans la plaine d'Éphèse : cette nouvelle le tranquillisa un peu. Mais les Grecs étaient tou-

(1) Le *courban baïram*, ou *fête des petits sacrifices*, a été instituée par Mahomet. C'est la seconde solennité religieuse des musulmans.

jours dans les eaux d'Ipsara, et il fallait passer sous leurs canons pour arriver devant Samos : cette circonstance était moins agréable que la première pour le capitan-pacha, qui ne se souciait guère de risquer encore sa flotte : l'ardeur martiale de ses gens n'était pas une garantie, et il avait pu s'apercevoir plus d'une fois déjà qu'ils avaient l'habitude d'être braves de loin et de trembler à l'approche de l'ennemi. Cependant il gagna la haute mer, agité de mille inquiétudes : le lendemain, 1er août, il mouilla dans la rade de Scio, et le trajet qu'il venait de faire si heureusement lui parut de bonne augure pour le reste du voyage.

Il n'emmenait que dix-huit bâtimens de guerre et un nombre à peu près quadruple de transports : il avait, parmi les premiers, un vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons, un vaisseau rasé, à bord duquel flottait son pavillon, et huit frégates : les transports, armés en guerre et chargés de soldats, pouvaient, au besoin, prendre part à l'action, et se mesurer avec les bâtimens grecs qui étaient presque tous de la même force qu'eux. L'amiral turc, ravi de n'avoir pas encore rencontré la marine chrétienne, se hâta de remettre à la voile, espérant faire assez de diligence pour lui échapper : il appareilla de Scio le 2 août dans la nuit, et se dirigea sur Éphèse.

Secondé par un vent favorable, tous les vaisseaux turcs pouvaient doubler en vingt-quatre heures la pointe de Scio, et se présenter dans le canal de Samos; Chosreu comptait sur cette bonne fortune; le calme trahit son impatience. Il sortit de la rade avec une brise de terre qui semblait devoir fraîchir, mais qui tomba tout-à-fait au point du jour; il demeura donc en panne sur le cap Saint-Élie, et dans la journée, ses vedettes signalèrent une flottille grecque arrêtée par le calme à quelques lieues plus loin.

Il n'était pas possible d'éviter l'ennemi; Chosreu fit ses dispositions de bataille en général qui se décide à sacrifier une partie de ses forces pour sauver l'autre. Il fit avancer ses bricks et ses corvettes dès que le vent le lui permit; ordonna à ces bâtimens de courir sur les Hellènes; et resta lui-même avec ses transports et les gros vaisseaux pour être spectateur, fuir ou avancer, selon l'issue du combat. Les Grecs avaient l'avantage du vent. Dans la soirée, une brise qui s'éleva leur permit d'agir; ils avaient eu le tems d'examiner les manœuvres de l'ennemi. Ils le prévinrent et s'avancèrent au-devant de lui.

Cette escadre insulaire, composée de vingt-cinq ou trente voiles seulement, était commandée par le vice-amiral Saktouris, le même qui avait détruit en Crète et à Cassos la division navale d'Ismaïl

Gibraltar. Elle faisait partie de la flotte de Miaoulis, qui n'était pas encore entièrement formée. Quoique Saktouris n'eût pas reçu l'ordre d'agir, et que sa mission fût uniquement d'observer le capitan-pacha, il ne prit pas moins la résolution hardie de combattre. L'inégalité des forces n'était pas un motif assez puissant pour retenir cet intrépide marin; il avait éprouvé plus d'une fois combien les Turcs sont faciles à vaincre; il savait que, sous un appareil formidable, ces barbares cachaient la plus insigne lâcheté.

Les Grecs étaient encore à plus d'une lieue des navires turcs, lorsque ceux-ci commencèrent à lâcher leurs bordées; c'est l'usage dans les flottes ottomanes : on tire le canon moins pour foudroyer l'ennemi que pour s'étourdir; ce tapage dura fort long-tems, et les escadres furent enfin en présence. L'action était engagée; les Turcs tenaient ferme, parce qu'ils se croyaient soutenus : un de leurs bricks s'avança témérairement et fut coulé après une belle défense. Les autres recevaient le choc des Grecs avec une sorte d'égalité qui n'était pas ordinaire. Dans ce moment, si le timide capitan-pacha était venu prendre part à l'action avec le reste de ses vaisseaux, la victoire aurait pu être vivement disputée. Mais il ne bougea pas; Sacktouris essaya diverses manœuvres pour rompre la ligne ennemie. En attendant, la plupart

de ses coups portaient et faisaient un ravage affreux parmi les Turcs; les bordées de ces derniers, au contraire, passaient le plus souvent à vingt toises au-dessus des chrétiens. Un autre brick, attaqué de près par l'amiral grec en personne se rendit; Chosreu conservait toujours la même immobilité. Les siens se lassèrent d'être réduits à combattre seuls, tandis que le chef qui devait donner l'exemple demeurait paisible à l'abri du danger. Ils perdirent tout-à-fait courage lorsqu'ils virent que les Grecs s'attachaient à les détruire un à un au lieu de faire une attaque générale : la canonnade avait duré trois heures; le commandant turc vira de bord; ce fut le signal de la fuite tumultueuse de sa division. Bientôt le désordre se communiqua aux vaisseaux de Chosreu : Saktouris suivait de près les fuyards; il rompit l'ordonnance du capitan-pacha, surprit quelques-uns de ses navires, moins bons voiliers que les autres, et le chassa lui-même jusqu'en vue de Mételin. Les Turcs, dispersés dans le golfe de Smyrne, rentrèrent isolément dans la rade où ils avaient déjà passé plus d'un mois; il fallut beaucoup de tems à Chosreu pour réparer ses avaries, et dans cet intervalle, de nouvelles troupes, poussées par le bâton des pachas asiatiques, se rassemblèrent à Éphèse.

Cette action fit le plus grand honneur au brave

Saktouris; il prit quarante vaisseaux européens de ceux qui servaient de transports à Chosreu-pacha, et détruisit plusieurs navires de guerre à cet amiral. Il n'eut à regretter qu'un petit nombre de ses marins, tandis que les Turcs perdirent beaucoup de monde ; il ne fallait qu'un nouvel engagement comme celui-là pour anéantir la puissance maritime du Grand-Seigneur, et terminer glorieusement la campagne.

Les Grecs reprirent leur position en avant d'Ipsara : Ibrahim-pacha était à Stanchio depuis le 19 juillet; on ne savait pas encore s'il se bornerait à continuer la guerre de Crète, ou s'il viendrait seconder les tentatives du capitan-pacha contre Samos. Les événemens pouvaient se compliquer, et l'ennemi, combinant ses forces, pouvait devenir tout-à-coup formidable. Saktouris fit part de ses craintes à l'amirauté d'Hydra en expédiant les navires capturés dans la journée du 2; Ismaïl Gibraltar, échappé miraculeusement du port de Réthymnos, était auprès de son maître, et ne respirait que haine et vengeance; il fallait nécessairement une autre flotte pour observer les mouvemens des Égyptiens, et empêcher leur jonction, s'ils avaient le projet d'agir de concert avec l'amiral ottoman. Ce fut dans ce but que l'amirauté d'Hydra fit partir sur-le-champ l'escadre de Miaoulis, quoiqu'elle ne fût pas encore au

complet. Cette escadre n'avait pas plus de trente voiles; mais Canaris devait la rejoindre bientôt avec sept navires incendiaires.

Voilà ce qui se passait ouvertement; mais la politique ténébreuse du capitan-pacha exerçait partout son influence occulte : cet homme, habitué aux manœuvres sourdes et aux trames perfides des despotes de l'Orient, semait l'or et la discorde au milieu des insulaires, du fond de sa retraite à Mételin ; il avait dû son triomphe éphémère d'Ipsara à la trahison ; il se flatta de pouvoir obtenir d'autres succès par les mêmes moyens. Son or corrupteur fut répandu vainement chez les Hydriotes; à Spezzia, on reconnut quelques-uns de ses agens, et l'indignation publique fit justice de ces misérables. Mais les Samiens, quoique les plus exposés, furent en quelque sorte les seuls chez lesquels le capitan-pacha trouva des complices. Cela ne surprendra point lorsqu'on saura que Samos renferme une population de soixante mille ames : quel que fût le patriotisme de la plus grande partie de ces braves, il aurait été sans exemple qu'il n'y eût point eu de traîtres parmi eux.

Pendant que Chosreu réparait ses avaries, trois partis se formaient à Samos : l'un, composé d'hommes timides et craintifs, conseillait la fuite comme unique moyen de salut; l'autre, plus faible encore que le premier, parlait de soumis-

sion ; c'était la faction des traîtres ; son audace fit horreur. Le peuple composait le troisième et le plus considérable des partis. Il rejeta la proposition de ceux qui voulaient fuir, comme inexécutable et indigne de l'honneur national : il comprit qu'en admettant la fuite, il n'y aurait de salut que pour les riches ; quant aux perfides insinuations de ceux qui montraient la soumission comme le seul remède aux périls du moment, elles excitèrent des transports de fureur. Si les magistrats ne s'étaient interposés entre le peuple et ceux qui trahissaient évidemment sa cause, une rixe sanglante aurait été la suite des menées du parti turc. Les infâmes qui dirigeaient ce parti ne désiraient pas autre chose. Allumer la guerre civile dans leur patrie, c'était l'ouvrir aux barbares ; cependant ils n'étaient ni assez forts, ni assez influens pour obtenir cet odieux résultat. Ils essayèrent encore de nouvelles trames qui ne leur réussirent point ; et comme l'opinion publique les désignait à la vindicte des lois, ils se dérobèrent par la fuite aux châtimens qu'ils avaient mérités. Après la retraite des agens de Chosreu, toutes les opinions se confondirent en une seule : les Samiens furent unanimes dans la résolution de combattre jusqu'à la dernière extrémité, et lorsque Saktouris, informé des troubles qui cessaient à peine, accourut avec sa flotte pour

ranimer l'énergie nationale, une immense population de citoyens guerriers l'accueillit par ces mots mille fois répétés qui se lisaient sur tous les étendards : *La liberté ou la mort!*

L'enthousiasme ne connaît point de bornes chez des hommes organisés comme les Grecs. Dès que la détermination héroïque de défendre Samos eut été prise d'un commun accord, on travailla sans relâche à organiser une résistance terrible. La première et la plus importante de toutes les mesures, d'après ce qui venait de se passer à Ipsara, c'était de débarrasser la ville et les lieux voisins de la mer des femmes et des enfans qui, par leurs lamentations, pouvaient affaiblir l'ardeur des combattans au jour du péril. Tout le monde se prête avec transport à ce grand sacrifice : les mères embrassent leurs fils et leur recommandent de ne pas oublier qu'ils doivent leur sang à Dieu et à la patrie; les épouses se séparent de leurs maris en leur rappelant les mêmes devoirs; et cette colonie d'êtres naturellement faibles, mais exaltés par de grands sentimens, va s'établir dans les montagnes. Cette scène touchante et la résignation avec laquelle les femmes s'étaient soumises à la plus cruelle de toutes les séparations produisirent un effet impossible à décrire sur les Samiens : ils crurent que le dévouement de leurs compagnes leur imposait de nouveaux

sacrifices. L'ennemi pouvait pénétrer dans l'île comme il avait fait à Ipsara ; il pouvait se loger dans les villages, piller Vathi, chef-lieu de la république : un citoyen propose de détruire les habitations, de ruiner les villes afin que l'Ottoman ne trouve de refuge nulle part : on l'écoute ; on l'admire ; il était le plus riche propriétaire de l'île. Sa motion est adoptée ; Samos est bientôt couverte de flammes, et les rives de la mer, une étendue de plusieurs milles dans l'intérieur, sont dépouillées des hameaux et des riches plantations qui les embellissaient.

Cet exemple de patriotisme que les Russes donnèrent à l'Europe en 1812, mais qui n'a été suivi que par la Grèce, glaça les Turcs d'épouvante. Ils n'allaient à Samos que pour piller ; ils crurent que toutes les richesses des insulaires avaient péri dans cette grande conflagration. Cependant les Samiens, en prévoyant qu'un malheur imprévu pourrait procurer à l'ennemi un établissement éphémère sur leur territoire, n'avaient point pour cela renoncé à la confiance de sortir victorieux de la lutte inégale prête à s'engager. Leurs richesses étaient à l'abri dans les montagnes sous la surveillance de leurs familles.

Ils avaient dans ces retraites, contre lesquelles toute la puissance ottomane aurait échoué, lors même que le capitan-pacha serait venu à bout

d'envahir le plat pays, de vastes magasins de vivres et de munitions ; c'était là qu'ils devaient mourir avec tout ce qu'ils avaient de précieux sur la terre, en cas d'échec : cette résolution était aussi ferme et aussi inviolable que celle des héros de la Tabia : le même courage, le même enthousiasme patriotique anime tous les Hellènes.

Ces préparatifs duraient encore lorsque Chosreu-pacha reprit de nouveau la mer. On le pressait de Smyrne et de Scala-Nuova de commencer les opérations, attendu que les troupes d'Éphèse, intimidées de ce qui se passait à Samos, menaçaient de retourner dans leurs foyers. L'escadre ottomane mit à la voile le 9 août ; elle était composée de la totalité des bâtimens sortis de Constantinople. Chosreu craignait de rencontrer le terrible Saktouris dans les eaux du cap Saint-Elie ; mais la flottille grecque avait quitté ces parages pour se rapprocher de Samos. Des aviso d'Hydra avaient déjà porté la nouvelle aux Samiens de la prochaine arrivée de Miaoulis avec une nombreuse division navale. Les esprits étaient dans l'attente, et lorsque les caïques turcs du cap Carabournous eurent répandu, sur toute la côte asiatique, le bruit de l'apparition du capitan pacha avec sa nombreuse armée, des myriades de barbares accoururent sur le cap Mycale, où de-

vait se faire l'embarquement. Des relations dignes de foi parlent de cent mille Turcs qui se seraient immédiatement portés sur ce point.

Le 10 août, une division du capitan-pacha s'avança vers le détroit; elle devait charger en passant les troupes d'Éphèse et de Scala-Nuova, puis faire voile pour Samos et jeter ces hordes sur la grève des insulaires, sur le point nommé *Carlo-Vasi*. Une manœuvre habile de Saktouris déconcerta le plan de l'amiral turc; il se porta avec son escadre au-devant de l'ennemi, l'attaqua avec fureur, lui prit deux navires, en coula deux autres, et mit le reste en fuite. Les barbares effrayés gagnèrent à pleine voile le gros de leur flotte, et dans cette déroute la plupart des transports qui étaient chargés de soldats, vinrent se briser sur la côte d'Asie. Chosreu demeura tranquille spectateur de ce premier engagement, comme le jour de l'affaire de Scio; les Hellènes victorieux poussèrent dans le détroit, et vinrent le 11 août au mouillage de Dar-Bougaz.

Cependant les Turcs se rallièrent; ils reparurent peu de jours après à la hauteur du cap Santa-Marina, et commencèrent à embarquer de nouvelles troupes. Saktouris résolut de les troubler dans leurs opérations; il détacha six bricks pour tromper l'ennemi, et tandis que cette petite escadre s'avançait à découvert contre la flotte

ottomane, l'amiral grec prenait lui-même position derrière le promontoire qui le dérobait à la vue des vaisseaux qu'il voulait surprendre. Chosreu-pacha n'était pas assez exercé pour éviter le piége : il vit les Grecs, compta leurs voiles, et, ravi de leur petit nombre, il ordonna à dix-huit frégates ou corvettes de les entourer et de les couler. Ce qui distingue surtout les Hellènes dans cette guerre mémorable, c'est le sang-froid avec lequel ils savent attendre et braver le danger. Les bricks, malgré leur infériorité, ne continuèrent pas moins leur route. Ils laissèrent l'ennemi brûler sa poudre en vain, et faire écumer la mer sous ses boulets. Mais quand ils furent à sa portée, ils répondirent à son feu, et l'action devint bientôt aussi vive qu'elle pouvait l'être.

La faiblesse apparente de l'escadre chrétienne soutenait le courage des Turcs ; ils étaient presque trois contre un, et si l'on considère l'énorme différence qui existait entre leurs bâtimens et ceux des Grecs pour la force, on sentira que la proportion n'est pas juste encore. Tout allait au mieux jusque-là : il arrivait souvent qu'un des bricks insurgés, tournant sur lui-même avec l'adresse d'un poisson, réussissait à enfiler les batteries des vaisseaux ennemis et à les joncher de morts; mais les Turcs prenaient ce malheur avec résignation; ils jetaient les morts à l'eau,

poussaient les blessés dans un coin de l'entre-pont, et continuaient à tirer en l'air, ne doutant pas qu'à la fin les Grecs ne capitulassent. Cette bizarre manière de combattre, qui ne fut tragique que pour les barbares, dura plusieurs heures sans intervalle : les Ottomans se resserraient sous le feu le plus meurtrier ; ils cherchaient à gagner le vent pour ôter aux chrétiens le moyen de fuir. Alors Saktouris parut ; sa présence inattendue intimida les Turcs sans les abattre tout-à-fait. Chosreu, qui regardait la prise des bâtimens engagés comme inévitable, ne voulut pas manquer une si belle proie ; il fit signal à tous ses vaisseaux, et courut droit à Saktouris.

Cette affaire se passait entre Samos et le continent : les insulaires et les Asiatiques purent juger ensemble du courage et de la force de leurs flottes respectives. Après une canonnade des plus bruyantes du côté des Turcs et des plus meurtrières de la part des Grecs, Saktouris, n'obtenant aucun avantage marqué, et l'ennemi fesant bonne contenance contre son habitude, le chef hellène eut recours au grand moyen : il fit partir deux brûlots qui gagnèrent le vent au capitan-pacha et se dirigèrent à pleine voile sur son vaisseau rasé. L'Osmanlis reconnaît ces esquifs de mort : il se trouble ; il fuit. Chosreu, toujours prêt à donner l'exemple de la lâcheté, vire de bord et prend la

direction de Stanchio : tous ses bâtimens se dispersent aux cris de victoire de la population samienne rassemblée sur le rivage, et cette flotte immense disparaît en un moment.

Le brave Saktouris, qui avait déjà mérité deux fois les honneurs du triomphe, ramena son escadre intacte au mouillage de Dar-Bougaz. Il tenait surtout à conserver ce passage qui le mettait à même de suivre les mouvemens du capitan-pacha, s'il osait encore reparaître, et d'empêcher l'embarquement des troupes asiatiques. Le 12, Chosreu, ayant eu le tems de rallier les siens, se présenta en effet devant Santa-Marina : il y eut un nouvel engagement presque dans les mêmes eaux; les brûlots parurent, et l'Osmanlis s'éloigna.

Jusqu'au 19, il se passa peu de jours sans que le capitan-pacha ne fît quelque tentative : toujours malheureux, il résolut de finir par un coup d'éclat. Il avait pris, à diverses fois, la presque totalité des Turcs volontaires de Scalanuova et de Mycale : il ne lui restait plus qu'à effectuer le débarquement. Dans cette vue, il divisa sa flotte en deux divisions, l'une chargée spécialement de l'attaque, et forte de soixante-onze vaisseaux, dont vingt-un de guerre et cinquante transports ; l'autre, où se trouvait l'amiral lui-même, devait soutenir l'escadre d'observation. Elle se composait de vingt-deux bâtimens de guerre. Cependant

Chosreu-pacha prenait mal son tems ; Miaoulis venait d'arriver en vue de Samos (1).

(1) Je dois à mes lecteurs de rapporter ici la notice biographique consacrée à ce brave marin dans le premier numéro des *Chroniques du Levant*.

« André Vôcos Miaoulis, y est-il dit, amiral de la flotte grecque, et qui combat aujourd'hui les musulmans, est d'une origine très-obscure. Né à Négrepont, il s'adonna au métier de marin dès son plus bas âge. Il doit le surnom de Miaoulis, dit-on, à un bateau qui portait ce nom, et qu'il acheta d'un Turc crétois. Pauvre batelier d'abord, ce fut à son activité, à son intrépidité à faire le cabotage dans l'Archipel, qu'il dut les premiers élémens de sa fortune. Mais il suivit le parti du fameux Lambros Catzoni en faveur des Russes, et fut ruiné. Navigateur hardi, malgré les croisières anglaises, il parvint, à diverses époques, à pénétrer dans les ports bloqués de France et d'Espagne, et gagna des sommes immenses. Il fut le premier des Hydriotes qui eut la pensée de construire un grand navire.

» Étant parti pour le Portugal, il fit naufrage en arrivant à sa destination, et perdit en un instant le fruit de ses pénibles travaux; car il était l'armateur du vaisseau et le propriétaire de la cargaison. La fortune sourit de nouveau à Miaoulis; peu à peu, il répara ses pertes, et devint un des principaux de son pays. Ses vertus publiques et privées le rendent cher à ses compatriotes et à sa nombreuse famille. Quoiqu'âgé de plus de cinquante ans, on ne se souvient pas qu'il ait eu jamais querelle avec personne; la générosité et la délicatesse de son caractère lui ont acquis l'estime générale. C'est l'homme de mer que les Grecs opposent avec le plus d'avantage à la marine turque.

On assure que les Samiens, instruits à point nommé de l'approche de Miaoulis, arborèrent le croissant à l'entrée de leur rade pour tromper le capitan-pacha, lui faire espérer qu'ils étaient prêts à entrer en accommodement et laisser aux Hydriotes le tems d'arriver. L'ennemi donna

---

» Lorsque la révolution éclata à Hydra, Miaoulis parut demeurer quelque tems indifférent à tout ce qui se passait autour de lui ; il chercha même à s'expatrier avec quelques primats, pour se soustraire aux vexations de la populace. Mais ayant réfléchi plus mûrement, et considérant d'un côté la position difficile où s'étaient mis ses compatriotes, et de l'autre, voyant la conduite de l'ennemi, il résolut de se dévouer à la patrie, et prit aussitôt une part active dans les intérêts de la cause commune. Son exemple entraîna ce qu'il y avait de plus distingué. Vrai patriote, et doué d'un courage à toute épreuve, il joint à une rare prudence, vertu qui n'est pas chez lui le fruit de l'éducation et des lumières, mais d'un grand bon sens, un sang-froid imperturbable dans les plus grands dangers. Il s'est signalé dans deux batailles navales livrées à la hauteur de Patras, où il demeura vainqueur. Ces deux victoires apprirent aux Grecs ce qu'ils pourraient un jour sur mer contre les Ottomans.

» Lorsque la flotte de Constantinople était mouillée à Patras, et que celle des Grecs était à Missolunghi, il convoqua durant la nuit tous les capitaines ; et, dans un discours pathétique, il leur démontra clairement que le moment de détruire l'ennemi en l'attaquant à l'improviste était enfin arrivé. Mais son avis ne fut pas suivi. Miaoulis, au désespoir de cette contradiction, sortit du port accompagné de quatre ou cinq

dans le piége; Chosreu fit avancer des chaloupes, dépêcha l'un de ses lieutenans en parlementaire; et celui-ci, revenant bientôt sur ses pas, fit une réponse qui mit l'amiral ottoman en fureur. Les Samiens, au lieu de se rendre, prétendaient que le capitan-pacha leur payât d'avance la rançon des hommes qu'il se proposait de débarquer sur leur territoire. C'était une dérision : Chosreu jura de se venger; il commença aussitôt l'attaque, et ses troupes prirent terre dans une anse isolée où les Hellènes n'avaient qu'un petit corps d'observation. Mais le brave Miaoulis canonnait déjà le front de la ligne musulmane.

Alors les deux escadres grecques agirent de concert : Miaoulis, par une manœuvre savante, coupa la flotte ennemie, sépara la division d'atta-

---

navires seulement, répandit l'épouvante au milieu des Turcs, et prouva tout ce qu'on aurait pu faire en l'imitant. Après la destruction de Scio, lorsque toutes les îles étaient consternées, c'est lui qui imagina l'heureux stratagème qui fit sauter le capitan-pacha.

» Quelque tems après, par ses manœuvres, il éloigna du port de Naples de Romanie les vaisseaux barbares qui cherchaient à ravitailler la place. La campagne de 1824 a consolidé sa réputation. Aujourd'hui, Miaoulis est en mer à la tête d'une escadre dévouée; le caractère de Miaoulis est trop connu pour qu'on puisse douter de sa conduite au milieu des événemens qui vont se passer : il réalisera jusqu'au bout les espérances de sa patrie. »

que de celle qui devait en appuyer les efforts, et réduisit les Turcs à se défendre pour ainsi dire un à un. Sur ces entrefaites, Saktouris, se portant sur la côte de Samos, jetait la confusion parmi les navires qui protégeaient le débarquement; le combat devint général, et cette fois du moins, les Hellènes, auxquels on reprochait de n'oser point soutenir le choc de l'infidèle en ligne, prouvèrent qu'ils avaient sur lui assez d'avantage pour ne le pas craindre, quel que fût le mode du combat.

La canonnade dura plusieurs heures et se prolongea sur toute la côte de Natolie, depuis le cap Koraca jusqu'au cap Ste-Marine; les flottes étaient cachées par des tourbillons noirs qui couvraient également l'île de Samos. Dans la confusion inséparable d'un engagement si terrible, plusieurs vaisseaux turcs s'abordèrent entre eux, et d'autres reçurent les boulets que l'on destinait aux Grecs. Cependant Chosreu-pacha, tremblant à bord de son vaisseau amiral, gagnait insensiblement la queue de la ligne et cherchait à disparaître sans être aperçu des siens. L'affaire était déjà décidée en faveur des Hellènes; ils n'avaient encore pris ni détruit aucun bâtiment ennemi; mais leur artillerie avait fait un ravage effroyable sur des vaisseaux chargés de monde. La fuite était le seul moyen qui restât aux Turcs pour éviter de plus grands mal-

heurs : ils s'y préparaient, et un grand nombre de leurs navires avaient déjà quitté la plage; alors Miaoulis, qui comptait parmi ses capitaines les plus habiles marins de la Grèce, voyant que sa proie allait lui échapper, changea tout-à-coup de système : Canaris, Vatikiotis, Démétrius Raphalia et Romposis se chargèrent de terminer l'action. Ces intrépides patriotes s'élancent dans leurs brûlots ; la ligne hellène s'ouvre pour les laisser passer, et ils marchent sur les vaisseaux ennemis au milieu d'une grêle de fer et de marbre (1). Le capitaine Démétrius arrive le premier ; il s'attache à une grosse frégate ; elle se dégage, et son brûlot se consume en vain. Canaris succède à son collègue ; il s'élance sur cette même frégate qui vient d'échapper à l'incendie, et, bravant la mitraille que cinquante-quatre bouches à feu vomissent alternativement sur lui, il accroche un des sabords, y enfonce sa proue, saute avec ses compagnons dans les *scampavia* (2) qui, l'ont suivi, et adresse aux Musulmans consternés ces

(1) On sait que les Turcs ont dans leurs batteries et à bord de leurs vaisseaux, des canons énormes qu'ils chargent avec des boulets de marbre.

(2) J'ai déjà parlé plusieurs fois de ces petits bâtimens ; ils sont la terreur de l'Archipel, parce qu'ils servent aux pirates en tems de paix. Leur légèreté leur a fait donner le nom qu'ils portent, et qui indique la supériorité de leur marche.

terribles paroles : *Vous êtes brûlés!* Aussitôt le navire incendiaire s'enflamme ; la frégate se consume, et le désordre de l'équipage faisant oublier au capitaine que les soutes à poudre sont encore ouvertes, un éclat de feu y pénètre. Martyrs de la Tabia, vous fûtes vengés!

L'explosion fut terrible; la mer se couvrit de débris, et les chaloupes qui couraient après Canaris, s'arrêtèrent d'effroi; le héros rejoignit l'escadre chrétienne où il reprit tranquillement sa place comme s'il n'eût fait qu'une action ordinaire. C'est le propre de Canaris d'être grand sans cesser d'être modeste : sa noble simplicité, son désintéressement, son intrépidité, tout en lui réalise l'idéal du héros patriote.

Après ce coup hardi, d'autres Hellènes, jaloux de partager les périls et la gloire de Canaris, conduisirent aussi leurs brûlots au milieu des barbares. Vatikiotis tomba sur un brick tunisien ; le navire fut consumé avec son équipage. Raphalia crut pouvoir prendre à l'abordage une grosse frégate du dey d'Alger; mais il vit sur le pont une multitude de soldats, et cette vue le fit changer d'avis. Au lieu de l'accrocher avec son brick, il envoya sur elle un de ses brûlots, et la réduisit en cendres. Rompozis cinglait en même tems vers une autre frégate ennemie ; mais elle se fit remorquer par toutes ses embarcations : le

brûlot de Rompozis se consuma vainement en cherchant à joindre le vaisseau turc.

Sur ces entrefaites, et pendant que la majeure partie de la flotte ottomane fuyait dispersée, quelques bâtimens du capitan-pacha, séparés du reste de l'escadre, luttaient avec les bricks hellènes. Une grosse galiote turque, pressée vivement par un navire d'Hydra, allait cependant lui échapper, parce qu'elle avait un équipage de quatre cents hommes, et que l'Hydriote n'osait en venir à l'abordage. Alors un capitaine chrétien porte droit sur le flanc de la galiote, la heurte de toute la force que sa masse et une brise violente lui donnaient, et la submerge. Les Turcs périrent dans les flots; il ne restait plus un seul navire de leur escadre pour les sauver, et les Grecs avaient autre chose à faire.

Chosreu-pacha, vaincu pour la troisième fois, abandonna sans retour les parages de Samos; il se réfugia à Stanchio, où les débris de sa flotte mutilée par les Hellènes et par l'orage, se réunirent au bout de quelques jours. De Stanchio, il vint à Boudroum, dans l'ancienne rade d'Halicarnasse; une division égyptienne s'y trouvait déjà; tous les vaisseaux d'Ibrahim y furent bientôt rassemblés. Le fils de Méhemmet n'entendit pas, sans éprouver lui-même de vives alarmes, le récit du capitan-pacha : au fond, l'infortune de ce dernier

ne le touchait guère; mais elle lui présageait pour ainsi dire le même désastre. La flotte de Sa Hautesse avait perdu trois beaux vaisseaux brûlés, deux corvettes coulées à fond, et vingt transports qui se rendirent aux capitaines chrétiens. Cette défaite entravait tous les projets du divan; Samos et l'Archipel n'avaient plus rien à craindre de la part du grand-amiral, et dans l'état où se trouvaient les débris de sa flotte, il était à peine capable de seconder le généralissime égyptien. Ces événemens, qui assurèrent aux Grecs une immense supériorité maritime, se passèrent dans le courant du mois d'août. Les Hellènes du continent obtinrent aussi de grands avantages en Livadie à la même époque : avant que de quitter les côtes de l'Asie, voyons cependant quel avait été le résultat du débarquement des troupes ottomanes à Samos.

Les bâtimens de transport capturés par les Hellènes étaient chargés de soldats; mais, indépendamment des prisonniers qui tombèrent au pouvoir de Miaoulis, deux mille soldats turcs environ avaient péri à bord des vaisseaux incendiés. Tous les Turcs débarqués à Samos éprouvèrent le même sort. Les barbares s'étaient jetés sur la côte au nombre de trois mille hommes dans l'espérance que d'autres hordes allaient les suivre; ils s'avancèrent contre un poste où les

Samiens s'étaient retranchés et perdirent beaucoup de monde en cherchant vainement à l'occuper. Alors ils entendirent le canon tonner sur mer : ils se crurent perdus. Les chaloupes s'éloignèrent du rivage ; les renforts qu'on leur avait promis n'arrivèrent pas : bientôt les explosions redoublées de l'artillerie et le désordre de la flotte ottomane, ne confirmèrent que trop leurs craintes : ils étaient abandonnés, et le capitan-pacha, surpris par les chrétiens, ne songeait plus à eux.

Au bruit du débarquement de l'Osmanlis, plusieurs corps insulaires se réunirent, et pendant que les troupes du sultan se disputaient sur la rive l'avantage périlleux de combler quelques chaloupes oubliées, deux mille Samiens arrivèrent pour terminer leurs querelles. On se figure le désespoir des Asiatiques à la vue de l'ennemi : ils venaient là pour piller, pour assassiner, pour enlever des femmes ; ils comptaient sur une immense supériorité numérique, et les voilà réduits à combattre en petit nombre une colonne samienne, où plutôt toute la population guerrière de cette île. L'aspect et l'imminence du danger suppléèrent au courage qui leur manquait : ils se défendirent un moment avec une grande vigueur ; mais cet effort les épuisa. L'explosion de la frégate turque, aperçue à peu de distance, les

frappa de stupeur; ils jetèrent leurs armes, au lieu de chercher à s'emparer d'une position où ils eussent pu du moins attendre l'issue du combat naval. Ce découragement causa leur entière destruction : on les pressa plus vivement, et malgré leurs cris, les Hellènes, irrités de la perte de quelques-uns des leurs, tués dans l'action, poussèrent ces hordes suppliantes jusqu'au bord de l'abîme. Dans cette extrémité, la plupart des Turcs furent écrasés par le feu des insulaires, et le reste périt dans les flots en essayant de gagner à la nage l'escadre ottomane, qui ne se distinguait déjà plus au milieu de la fumée, ou la côte d'Asie, éloignée de trois lieues.

Ainsi se termina cette grande expédition, sur laquelle les Turcs et leurs amis avaient tant compté. Les troupes asiatiques, rassemblées à Éphèse et à Scala-Nuova, se débandèrent : chacun de ces soldats d'un jour retourna dans les montagnes et porta jusqu'aux extrémités de l'empire ottoman la terreur du nom hellène. Quelques troubles agitèrent alors les grandes villes de l'Asie : Smyrne, toujours destinée à servir de théâtre aux représailles des barbares, pleura quelques-uns de ses citoyens grecs; mais la cause des chrétiens gagna immensément. L'effet moral produit par la défaite de l'escadre formidable qui devait engloutir Samos, et qui se cachait maintenant dans

un port lointain, aura sans doute pour résultat le découragement des Asiatiques : ils ne marcheront plus aveuglément, selon le bon plaisir de la Porte, pour se faire égorger. Ils resteront paisibles dans leurs déserts, et le sultan n'aura d'autres victimes à offrir au couteau vengeur des Hellènes, que les débris des populations jadis florissantes de la Macédoine et de la Romélie.

Déjà la majeure partie des soldats, rassemblés avec tant de peine dans ces provinces, était exterminée. Dervisch-pacha, revenu de sa confusion, et jaloux de réparer enfin ses désastres, profita du répit que lui accordait la colère du sultan : le pacha de Salonique lui avait expédié des troupes. Omer-Vrione, toujours incertain et toujours vacillant dans sa conduite politique, se repentait d'une trop longue inaction ; il craignait que la Porte ne prît des mesures extrêmes pour se défaire de lui, tandis que d'un autre côté ses négociations avec les Grecs ne prenaient pas une tournure satisfaisante. Au lieu d'abjurer le turban, comme on s'y était attendu, cet homme, irrésolu par caractère et défiant par excès de perversité, reprit tout-à-coup le langage d'un satrape dévoué. Il écrivit à Dervisch, conseilla à ce dernier de faire de nouveaux efforts pour recommencer une troisième campagne, et lui promit de l'assister de tous ses moyens. On pense que le véritable but

d'Omer-Vrione, en montrant un zèle si subit, était d'empêcher les Grecs de devenir trop puissans dans son voisinage. Comme il avait de grands desseins, et que son intention était de jouer en Albanie le même rôle que son défunt patron, Aly-Tébélen, ses manœuvres et ses hésitations ne doivent point surprendre.

Quoi qu'il en soit, il s'avança vers l'Étolie; son quartier-général fut porté à Caravanseraï, et bientôt après il continua sa marche. Il avait avec lui six mille hommes d'élite, presque tous cavaliers : il voulait peut-être, en ce moment et de bonne foi, se réunir au séraskier; mais avant d'en venir là, il tenait surtout à ravitailler les forts de Lépante, ceux de Patras même, si la chose était possible. Omer-Vrione agissait en cela avec beaucoup de sagacité; car les armées turques, ayant le Péloponèse pour destination, il importait aux généraux de se ménager l'entrée de la presqu'île, et cet avantage, ils l'obtenaient en s'assurant le libre accès de Lépante. Omer usa vainement de tous les stratagèmes qui lui étaient familiers pour en venir à ses fins : il rencontra toujours les Hellènes, et échoua partout. Des corps entiers d'Albanais combattaient sous l'étendard chrétien : Omer fut repoussé à Katouva, puis à Mavrila. Le directeur général de cette partie de la Grèce, l'ex-président Mavrocordato, détacha le

général Zongos avec une forte division pour couvrir Missolunghi et arrêter le pacha au poste de Métropolis sur la rivière d'Anape : un autre capitaine s'établit à Livadion, et le gouverneur prit position à Lidoriki. Pendant ces divers mouvemens, Hiscos occupait le col d'Agrapidia, dans le Macrinoros; il devait manœuvrer sur le flanc gauche des Turcs; Rangos et Stournaris avaient l'ordre de harceler leur arrière-garde.

Le 17 août, deux mille Albanais s'avancèrent imprudemment et tombèrent dans une embuscade des Grecs (1). Ils n'y perdirent que quelques cavaliers; alors Omer, ayant éprouvé lui-même beaucoup de contrariétés, se replia sur Agrapidia; il y fut attaqué vigoureusement, et se défendit de même. Hiscos l'obligea néanmoins à quitter sa position. Le pacha conçut le dessein de changer de direction et de se jeter du côté de la Thessalie pour se rapprocher de Dervisch. Des prisonniers firent part à Mavrocordato de ce nouveau plan : le directeur fit aussitôt occuper les passages de Dogicon; Omer n'avait plus d'issue; il se retira sur Kentoniatra et vint ensuite devant Aëtos; mais la bonne contenance du général Hiscos, et les positions formidables qu'il occupait, imposèrent au

(1) Ce passage est extrait en grande partie de l'ouvrage de M. Blaquières.

pacha ; il n'osa pas attaquer les Hellènes ; il continua sa marche rétrograde et rentra enfin à Caravanseraï sans avoir rien fait. Rangos inquiéta les barbares dans leur retraite ; il leur tua quelques hommes et leur enleva plusieurs magasins établis sur la route. Cet intrépide patriote poussa jusqu'aux portes d'Arta ; la ville refusa de se soumettre : si Rangos avait eu plus de monde avec lui, il l'aurait emportée d'assaut. Après cette glorieuse tournée il revint sur l'Achéloüs, et laissa le fougueux Omer-Vrione s'abandonner aux transports d'une rage impuissante. On assure que ce féroce albanais fit décapiter des femmes grecques en arrivant à Caravanseraï ; et qu'il envoya leurs têtes au sultan pour attester le succès de son expédition.

Voilà, à peu près quelles furent les opérations du visir Omer-Vrione pendant la campagne de 1824. Lorsque sa retraite s'effectuait, un officier de son armée, nommé Paccas, passa du côté des Grecs, suivi de cent Albanais qui s'attachèrent à sa fortune.

La disgrâce d'Omer-Vrione fut encore fatale au séraskier Dervisch ; il était revenu à Zeitouni tandis que deux divisions de ses troupes passaient déjà les gorges de la Phocide. Taboulas et Lambros, chefs fameux des Armatolis du Pinde, marchèrent la nuit sur le quartier-général ottoman surprirent les avant-postes, mirent l'armée en dé-

sordre et forcèrent le séraskier à se réfugier dans la place de Zeitouni. Il quitta aussitôt le théâtre de la guerre, et depuis ce moment les bulletins hellènes ne font plus mention de lui : il expie peut-être dans l'exil le malheur d'avoir servi un maître barbare ; peut-être aussi qu'à son retour à Constantinople il a été enfermé sans bruit aux Sept-Tours, et qu'il y a laissé sa tête.

Les événemens militaires du mois de septembre furent de peu d'importance sur le continent de la Grèce ; mais les opérations de la flotte chrétienne furent des plus glorieuses. Le chapitre suivant sera consacré au détail des combats où Saktouris, Miaoulis et Canaris s'immortalisèrent avec leurs compagnons d'armes. Chez les Hellènes, l'honneur du succès n'est pas l'apanage exclusif des chefs : chacun a contribué au triomphe ; chacun a part à la reconnaissance de la patrie. Un jour, des tables de mémoire, comme celles qui furent érigées pour les héros de Platée et de Marathon, décoreront les monumens de la Grèce moderne ; on y lira les noms de ces braves insulaires qui ont tout fait pour l'indépendance de leurs concitoyens ; les générations futures y retrouveront presque toute la génération présente des Hellènes.

CHAPITRE VIII.

Dispositions d'Ibrahim et de Chosreu-pacha, après leur jonction. — La peste exerce ses ravages à bord de la flotte égyptienne. — Miaoulis arrive dans le golfe Saronique avec cent voiles grecques. Première action dans laquelle Canaris incendie une frégate de cinquante-quatre. — Retraite des coalisés à Boudroum. — Ils projettent une nouvelle attaque contre Samos. — Seconde action entre Patmos et Nicaria. — Les Turcs sont défaits ; ils gagnent Mytilène, et bientôt après le Capitan-Pacha rentre aux Dardanelles. — Opérations d'Ibrahim-pacha. — Il est battu en plusieurs rencontres. Il essaie de ravitailler les places de la Crète. — Combat naval de Cassos, où les Égyptiens perdent vingt transports et deux mille hommes. — Autre engagement ; déroute complète d'Ibrahim. — Fin de la campagne maritime.

Les deux chefs ottomans ne s'entendaient pas très-bien entre eux ; leurs intérêts n'étaient pas les mêmes. Chosreu, irrité par ses défaites, brûlait de recommencer la guerre, espérant qu'elle lui serait plus favorable. Ibrahim, retenu par les instructions de son père, n'ayant pas les mêmes motifs de colère que le capitan-pacha, n'était pas si pressé : il avait plus à cœur d'achever la conquête de Candie que de réhabiliter le pavillon du Grand-Seigneur dans l'Archipel, aux yeux de

l'Europe. La peste exerçait de grands ravages à bord de sa flotte, et plusieurs raisons contribuèrent à établir dès le commencement une forte rivalité entre Chosreu-pacha et lui. Chosreu, s'appuyant sur sa propre dignité et sur la suprématie de son maître, voulait commander en chef. Ibrahim refusait d'obéir : cette mésintelligence dura long-tems; les Hellènes en profitèrent. Leurs flottes se réunirent, et pendant que les amiraux ottomans se menaçaient l'un l'autre, Miaoulis entrait dans la rade de Patmos avec quatre-vingts bricks hydriotes et spezziotes, un grand nombre de braves marins d'Ipsara et plusieurs brûlots.

Depuis l'arrivée d'Ibrahim au mouillage de Stanchio, plusieurs escadres égyptiennes étaient parties successivement pour renforcer les troupes du vice-roi en Crète. Ce fut par suite des attaques réitérées de ces nouveaux ennemis que les Sfacchiotes se virent encore refoulés au sein des montagnes. L'état malheureux du Péloponèse à la même époque, et les charges qui pesaient sur les insulaires, ne permirent pas au gouvernement hellène de s'occuper du sort des Crétois. Tombasis, dénué de secours, fit tout ce qu'on pouvait attendre de son courage et de son patriotisme; mais l'ennemi l'emporta. L'armée chrétienne, souvent battue, toujours plus faible et plus découragée, se dispersa tout-à-fait. L'Ida fut évacué

et la population de ces montagnes se réfugia dans des gorges plus éloignées. Dès ce moment il n'y eut plus de guerre : les défenseurs de la liberté disparurent, et l'île fut en quelque sorte soumise. Cependant les Sfacchiotes, cachés au loin, peuvent reparaître subitement : leur cause est assoupie ; elle n'est pas perdue sans retour. Les succès des Hellènes sur terre et sur mer ; les immenses résultats de la campagne de 1825 auront probablement une heureuse influence sur les affaires de la Crète ; la Sfacchie retrouvera ses drapeaux et ses braves ; une division de l'escadre de Miaoulis peut, en se présentant victorieuse dans les eaux du cap Spada, déterminer une insurrection générale et faire oublier aux chrétiens de Candie leurs sanglantes infortunes. Une région n'est point soumise tant qu'il y reste des milliers de mécontents : la force les comprime, mais elle ne leur ôte ni le désir ni l'espérance de s'affranchir un jour.

Toubasis quitta la Crète lorsque sa présence n'y fut plus nécessaire ; il revint d'abord à Hydra ; puis il se rendit à Anapli pour y conférer avec le gouvernement central sur les moyens de rendre aux Sfacchiotes leur indépendance. Une épidémie qui dépeupla la ville et enleva à la Grèce un grand nombre de ses plus illustres citoyens, frappa Pharmosto de Candie. Il succomba au mois de septembre, et sa perte fut

irréparable pour les chrétiens insulaires. On n'eut pas le tems de s'occuper d'eux; ils n'avaient plus d'avocats pour plaider leur cause. Candie devint l'arsenal des Égyptiens, et ce fut dans cette île qu'ils rassemblèrent plus tard les troupes qu'ils destinaient à l'invasion du Péloponèse.

Cependant la mésintelligence continuait toujours entre les chefs ottomans; ils en vinrent à des reproches injurieux, et peu s'en fallut que ces deux hommes, également altiers et jaloux du commandement, ne donnassent aux Grecs le spectacle d'une guerre civile. Les choses en étaient venues à ce degré d'exaspération, que Chosrew menaçait de marcher seul à l'ennemi, et de laisser peser sur le généralissime égyptien la responsabilité de son entreprise. Alors Ibrahim, soit déférence, soit crainte réelle, se rendit aux injonctions de son fougueux collègue; il fut résolu que les deux flottes agiraient de concert, et iraient chercher à Patmos la flottille hellène si elle tardait trop long-tems à paraître. Cette réconciliation, qui n'avait rien de sincère, rapprocha en apparence les chefs des deux partis : l'expédition de Samos, plus impossible à entreprendre que jamais, fut de nouveau remise en délibération, et l'on s'arrêta d'un commun accord à ce projet chimérique : c'était une autre preuve de l'entêtement du capitan-pacha.

Depuis le 6 jusqu'au 10 septembre, les barbares se préparèrent à une action générale; ils rallièrent les vaisseaux qu'ils avaient encore à Rhodes et à Stanchio, et embarquèrent quelques troupes asiatiques sur la côte. Ils réunirent toutes leurs forces dans le golfe d'Halicarnasse, d'où ils se proposaient de partir ensemble; mais les Grecs furent instruits à tems de leurs desseins. Miaoulis, craignant que les escadres combinées ne débouchassent tout-à-coup, et ne parvinssent à échapper par leur force et par leur nombre à sa faible flottille, détacha quelques-uns de ses meilleurs voiliers avec plusieurs brûlots, et ordonna aux capitaines de cette division d'avant-garde de harceler l'ennemi, de lui fermer la sortie du golfe, et de le tenir en échec jusqu'à ce qu'il pût se présenter lui-même en vue de Stanchio.

Miaoulis avait confié cette mission à des officiers d'un mérite connu; ils s'en acquittèrent parfaitement. Dès que les amiraux ottomans aperçurent la petite escadre, ils levèrent l'ancre et vinrent mouiller entre Cos et Halicarnasse. Ce détroit n'a souvent qu'une lieue de largeur : on peut l'attaquer de deux côtés et y tenir une flotte nombreuse prisonnière en occupant les promontoires de Termerium au nord, et de Cnide au midi. Il n'est pas de station navale plus dangereuse, parce que nulle part on ne peut lancer

plus facilement des brûlots. Si l'on ajoute à ce premier désavantage des musulmans, l'impossibilité où ils étaient, dans un canal si étroit, de tirer partie de leur force numérique; on conviendra qu'ils ne pouvaient guère choisir un mouillage plus favorable à la vengeance des Grecs.

La première ligne, composée de vaisseaux turcs, avait commencé le feu en levant l'ancre; elle le continua, et les vaisseaux grecs attendirent que cette division fût à leur portée pour lui répondre. L'action dura trois heures; elle n'eut pour résultat que la prise de quelques bâtimens légers qui demeurèrent au pouvoir des Hellènes. En revanche, deux brûlots dirigés contre le capitan-pacha, se perdirent sans avoir atteint leur but; l'un brûla sur la côte de Stanchio; l'autre, poussé par le vent, revenait sur la ligne grecque et menaçait un brick avancé; on le coula à fond pour éviter de plus grands malheurs. Le canon des Grecs désempara plusieurs navires ennemis: la frégate de Chosreu-pacha souffrit beaucoup, et parmi les personnages de marque qui périrent à bord des flottes du croissant, les Turcs eurent à regretter Ibrahim-bey, neveu du général en chef de l'armée de débarquement.

C'était un coup d'essai; Miaoulis lui-même n'osait pas prétendre à tant de gloire que d'arrêter

toutes les forces ennemies avec une si petite portion de siennes. Il était toujours à Patmos, lorsque, le 12 septembre, la flotte turque essaya de forcer l'escadre d'observation des Hellènes : Chosreu-pacha fut réduit à fuir, et les capitaines hydriotes Pilopilès et Raphaëlis firent des prodiges de valeur. Le 13 septembre, les deux armées navales se heurtèrent encore avec une nouvelle fureur : le moment était venu pour Miaoulis de se montrer. Il mit à la voile, et sa présence ranima l'ardeur des vaisseaux de l'avant-garde, déjà accablés par le nombre. La canonnade se prolongea très-avant dans la nuit; enfin les Turcs reprirent leur position dans la rade de Boudroum ou Halicarnasse.

Le reste de la nuit fut employé de part et d'autre en dispositions pour le lendemain ; les Grecs ne voulurent pas s'engager dans le golfe : ils s'établirent au nord de Stanchio entre l'île de Calymna et l'écueil d'Astypalie. Chosreu fit aussitôt avancer une division de ses gros bâtimens pour occuper le cap Trimerium et l'embouchure du canal. Tout était prêt des deux côtés pour en venir à une action décisive lorsque le jour parut.

Une circonstance fâcheuse plaça d'abord les Hellènes dans une fausse position : le calme les surprit, tandis que l'ennemi, favorisé par une

jolie brise de terre, se forma en bon ordre, et gagna le vent sur eux. L'escadre du capitan-pacha tomba sur dix bricks grecs un peu plus avancés que les autres, et retenus à leur place par le calme. Ces bricks, malgré leur faiblesse et le vent contraire, firent la plus belle défense : ils parvinrent à virer de bord et à rejoindre le gros de la flotte. Ces escarmouches, dans lesquelles on échangea quelques centaines de boulets, durèrent jusqu'à midi : le calme continuait toujours, et paralysait les mouvemens de Miaoulis. Il commanda néanmoins à Saktouris de faire tous ses efforts pour tourner le front de la ligne ennemie et prendre le vent. Cet habile marin réussit par de savantes manœuvres à exécuter les ordres de l'amiral : il revint sur le flanc des Turcs et arrêta leur impétuosité par une attaque formidable. Un brûlot fut lancé par ses ordres; mais cette machine incendiaire s'attacha trop faiblement à la frégate contre laquelle on la dirigeait : les Turcs effrayés se groupèrent en désordre autour du vaisseau-amiral, et dès ce moment il ne fallait plus à Miaoulis que la possibilité de remuer pour être victorieux.

Une heure après la brillante manœuvre de Saktouris, le vent s'éleva et fut propice aux Hellènes; ils le saluèrent par des acclamations. Miaoulis divisa son escadre; l'affaire devint ter-

rible, et s'étendit sur les lignes turque et égyptienne. C'était un spectacle nouveau de voir de petits navires oser se mesurer avec les masses d'Alexandrie et de Constantinople; ils le faisaient cependant avec avantage. Les deux armées combattaient de si près que les coups des Hellènes frappaient souvent plusieurs vaisseaux ennemis à la fois. On ne saura jamais quel fut le nombre des morts de part et d'autre; mais, si l'on en juge par l'état des escadres combinées après l'action, on sera porté à croire que les pertes des barbares furent immenses. Les chrétiens n'essuyèrent qu'une petite perte.

A six heures du soir, un grand nombre de navires ennemis, abîmés par le canon des Grecs, sortirent des lignes; on les remorqua jusqu'à Stanchio. Ce convoi ralentit un peu l'ardeur des coalisés; ils eurent ainsi sous les yeux le tableau de leurs infortunes. Peu de tems après, et lorsque que le combat se soutenait encore avec assez d'égalité, les capitaines George Pépinis et Matrozos entourent un gros brick égyptien, y attachent leurs brûlots et s'éloignent. Ce brick était commandé par un homme féroce nommé Méhemmet; il s'était montré depuis le commencement de la guerre l'ennemi le plus acharné des Grecs. Il sauta avec cent hommes : Pépinis, qui eut la plus grande part à ce succès, mérita d'autant mieux la recon-

naissance de ses compatriotes, qu'il était déjà blessé lorsqu'il partit avec son brûlot.

L'explosion du brick égyptien augmenta la terreur des musulmans; ils prirent la fuite. Canaris accosta une frégate de 54; il y mit le feu; mais l'amiral grec, craignant que l'ennemi ne parvînt à l'éteindre, fit partir en toute hâte un autre brûlot pour incendier la frégate des deux côtés. Elle sauta avec son nombreux équipage, et l'amiral de Tunis, qui la montait, ayant essayé de se sauver dans un canot, fut pris par le capitaine Tsamados.

Cette dernière catastrophe arriva à neuf heures du soir. Les barbares quittèrent aussitôt le champ de bataille : on les poursuivit jusqu'à l'embouchure du canal de Cos. Dans cette déroute les Hellènes capturèrent beaucoup de navires légers et de bâtimens de transport.

Si l'on en croit des rapports donnés pour officiels, les Grecs n'eurent qu'une douzaine d'hommes tués et une vingtaine de blessés. La mâture du vice-amiral Saktouris souffrit beaucoup, et quelques autres navires chrétiens furent endommagés; mais en général la flotte demeura presque intacte. Ce fut ainsi que la Grèce remporta l'une des plus grandes victoires qui l'eussent encore illustrée, sans qu'elle eût à gémir sur les sacrifices qu'elle lui avait coûtés.

Les deux chefs ottomans se brouillèrent tout-à-fait à la suite de ce grand désastre : Ibrahim accusa Chosreu d'ignorance et les Turcs de lâcheté ; Chosreu se plaignit amèrement de la mauvaise foi du généralissime égyptien, qui l'avait laissé en péril sans venir à son secours et sans agir de concert comme il l'avait promis. Au milieu de ces démêlés, où les deux partis avaient également tort, on s'occupait de réparer les avaries du dernier combat : l'expédition de Samos fut abandonnée, et le généralissime égyptien, qui voyait dépérir sa cavalerie faute de fourrage, ordonna le débarquement de toutes ses troupes à Halicarnasse. On négocia l'échange de l'amiral tunisien; mais cette affaire demandait de longues réflexions de la part des Grecs ; ils ne la conclurent pas tout d'un coup. Dès que le dépit des chefs ottomans fut un peu calmé, le danger de leur position et la communauté de périls les rapprochèrent : ils se revirent encore ; ils se consultèrent. Chosreu fut d'avis de gagner Mytilène, et en cela il avait ses vues particulières : le port de Lesbos n'est qu'à une petite distance des Dardanelles ; la flotte de Sa Hautesse pouvait se retirer derrière les châteaux d'Asie en cas de revers. Ibrahim ne saisit peut-être pas du premier abord tout ce que cette proposition avait d'insidieux ; il ne comprit pas qu'en l'attirant à Mytilène, l'amiral de la Porte espérait

le conduire jusqu'à Constantinople. Il se laissa séduire et consentit à suivre son rival.

Mais une crainte arrêtait les généraux ; ils n'osaient plus se remettre en mer ; les Grecs les attendaient au passage. Miaoulis imagina un stratagème pour rendre aux musulmans une entière sécurité. Il quitta les eaux du cap Termérium avec toute sa flotte, ordonna à ses vedettes de s'éloigner, et reprit lui-même son ancienne position à Patmos. Les aviso turcs et égyptiens signalèrent cette manœuvre rétrograde : on se défia d'abord de l'exactitude de leurs rapports ; on soupçonna ensuite quelque machination de la part des Hellènes ; mais comme l'imprévoyance et l'orgueil sont naturels aux Turcs, Ibrahim et Chosreu se persuadèrent que Miaoulis avait enfin senti son impuissance, et qu'il fuyait sans les attendre. Ces misérables oubliaient leur désastre de la veille la force invincible de l'escadre qu'ils taxaient de faiblesse ; cependant, comme cette idée avait quelque chose de flatteur pour leur amour-propre, ils l'adoptèrent, et elle devint pour ainsi dire la base de leur conduite. Après quelques jours d'hésitation et de repos, pour se convaincre de la retraite des Hellènes, ils se décidèrent à laisser à Boudroum leurs troupes de débarquement et leurs vaisseaux de transport européens. La mer, paraissant libre et l'ennemi ne se montrant

nulle part, tous les vaisseaux reçurent l'ordre d'appareiller. Avant le départ, Ibrahim licencia les corps albanais qu'il avait pris à sa solde. La flotte, composée de vaisseaux de guerre, mit à la voile, et elle ne découvrit pas un seul bâtiment durant la première journée.

Les avisos de Miaoulis, placés au large à une grande distance, échappèrent aux regards des Ottomans : ces petits navires distinguèrent cependant les manœuvres du capitan-pacha, et signalèrent aussitôt sa sortie du détroit. L'amiral hellène se garda bien de se montrer; l'ennemi était encore à peu de distance d'Halicarnasse; il s'y serait réfugié sans combattre. Mais quand les Turcs eurent dépassé l'île de Calymna, et que leur division d'avant-garde eut débouché dans la mer Icarienne, Miaoulis, tournant la petite île de Leros, fondit tout-à-coup sur les derrières des alliés avec ses meilleurs bricks. Il commençait déjà l'attaque d'une corvette égyptienne séparée de l'escadre d'Ibrahim par la négligence du capitaine : Chosreu, profitant de l'avance qu'avaient ses vaisseaux, fuyait à toutes voiles pour gagner au moins les parages de Samos et de Scala-Nuova : les Égyptiens, non moins effrayés, suivaient son mouvement sans s'inquiéter du sort de la corvette abandonnée : cette corvette ne pouvait échapper à Miaoulis; et la déroute des barbares

était certaine; alors un de ces terribles ouragans, qui bouleversent la Méditerranée au tems de l'équinoxe, vint fondre sur les deux armées navales, et arracher aux Grecs une victoire presque assurée.

Les deux flottes, surprises par la tempête, cédèrent en même tems à sa violence : celle des alliés, déjà en désordre, se dispersa en tout sens; elle perdit une foule de navires, et fut huit jours à se reformer. Les Hellènes souffrirent moins; l'habileté des marins et l'expérience des chefs la préservèrent d'un si grand désastre. Miaoulis eut le bonheur de ramener la plupart de ses bâtimens à Patmos; les autres l'y rejoignirent dans la nuit ou le lendemain. Il n'en perdit pas un.

Il serait inutile d'énumérer les accidens sans nombre qui arrivèrent aux bâtimens turcs dans cette excursion forcée. Une corvette entra à Naxos : les hommes qu'elle débarqua furent arrêtés; le commandant crut intimider les insulaires par des menaces; mais ceux-ci lui répondirent à coups de fusil. Ils se préparaient même à cerner le vaisseau avec toutes leurs embarcations pour le prendre à l'abordage, lorsque l'Osmanlis, épouvanté, coupa ses câbles et fut se perdre sur un écueil voisin. A Paros, il serait arrivé pareille aventure à des navires du pacha d'Égypte, qui s'y étaient réfugiés, s'ils n'avaient trouvé dans la

lade un ami fidèle, un protecteur zélé de leur cause. C'était un brick de guerre autrichien; il s'interposa entre les chrétiens et les barbares, et ceux-ci, après avoir réparé leurs avaries, se remirent en mer. Les Autrichiens étaient toujours là pour nuire aux Grecs, et montrer au croissant une prédilection toute fraternelle.

Les amiraux coalisés n'échappèrent pas non plus aux fureurs de l'orage; mais le sort les rapprocha dans cette horrible crise. Ils coururent les mêmes hasards et partagèrent le même abri. Ce fut à Miconis, au milieu de l'Archipel, qu'ils jetèrent l'ancre. Soixante bâtimens de leurs escadres arrivèrent bientôt au même mouillage; alors Chosreu débarqua quelques officiers pour reconnaître l'île. Myconis est au nord de Naxos, et séparée de Tine par un canal de peu de largeur; ses habitans sont presque tous marins, et dans ce moment ils étaient avec Miaoulis. Il ne restait dans l'île que des femmes, des enfans et des vieillards. L'aspect des Turcs épouvanta cette faible population : la ville fut abandonnée; on se porta en toute hâte sur la pointe septentrionale pour gagner Tine en bateaux, et y répandre l'alarme. Personne ne répondit aux questions des envoyés de Chosreu : ils crurent que cette île, jadis florissante, était tout-à-fait déserte. Dans cet embarras, ils s'adressèrent aux agens consulaires européens : le ca-

pitan-pacha voulait voir les primats de Myconis, les consuls firent dire à ce général qu'il n'y avait plus dans l'île que des femmes et des vieillards : n'importe ; l'Osmanlis persista dans sa prétention. Il fallait le satisfaire ou s'attendre aux plus mauvais traitemens.

Dans cette occasion, comme dans toutes les autres, les agens consulaires se conduisirent avec autant de sagesse que de prudence : il est probable que l'Autriche n'avait pas de représentant parmi eux. Ils coururent après les fuyards, représentèrent à cette multitude consternée les périls de la patrie, si personne ne se dévouait pour satisfaire le tyran. Deux vieillards sortirent de la foule ; ils s'avancèrent avec résignation. « Nous sommes prêts, s'écrièrent-ils ; nous ne pouvons plus rendre que ce service à nos compatriotes, et les jours que le Turc peut nous ôter sont peu de chose. Qu'on nous mène devant lui ! »

La séparation fut douloureuse ; les familles de ces généreux patriotes croyaient les perdre sans retour. Ils partirent avec la presque certitude de marcher à la mort. Chosreu les reçut à son bord : « Êtes-vous les primats de Myconis ? » leur cria-t-il d'une voix menaçante. Sur la réponse affirmative des vieillards : « Soumettez-vous, vous et votre île. Je pourrais débarquer mes troupes et vous réduire en poudre ; mais le miséricordieux

sultan essaie encore de ramener ses rayas par la douceur. Rentrez donc en vous-mêmes; revenez au devoir et à l'obéissance, proclamez dans les îles qui vous entourent et sur le continent, la clémence de la Sublime Porte; et pour preuve de votre retour sincère, donnez-moi des marins pour sortir d'ici.» Les chrétiens, étonnés de cet accueil, et ne devinant pas encore la position critique du capitan-pacha, non plus que les véritables causes de sa modération, lui répondirent en tremblant « qu'ils n'avaient jamais cessé d'être les sujets fidèles de la Sublime Porte; que Myconis était et serait toujours dévouée à Sa Hautesse; mais que pour le moment elle ne pouvait offrir au très-puissant capitan-pacha les pilotes qu'il exigeait. La jeunesse naviguait pour le commerce; il n'y avait dans l'île que des vieillards comme eux, et des hommes de leur âge n'étaient guère capables de diriger une flotte. »

Si ces raisons ne satisfirent pas pleinement l'amiral turc, il fut au moins désarmé par l'aspect vénérable de ceux qui s'efforçaient de les lui faire trouver bonnes; il ne poussa pas la barbarie jusqu'à les punir. Voyant que ces malheureux opposaient à ses instances des argumens sans réplique, il les congédia. D'ailleurs les rapports qu'il reçut sur l'état de Myconis confirmèrent en partie les assertions des vieillards. Ainsi Chosreu,

après avoir séjourné deux jours dans cette rade, reprit le chemin de Mytilène : il ne connaissait point l'Archipel, et ses officiers étaient ignorans comme lui. Pour Ibrahim, fatigué de tout ce qu'il avait vu et des dangers qu'il venait d'éviter par hasard, il ne voulait pas continuer. Cependant Ismaïl-Gibraltar l'entraîna malgré lui à la suite de Chosreu ; il continua vers Mytilène. Plusieurs raisons le déterminèrent à ce parti : il sentit la nécessité de mettre à l'abri les conquêtes de ses généraux en Candie. Il n'osait pas offrir seulement à son père le tableau de ses défaites : un effort de plus et il rentrait sans rougir, et il présentait au satrape la grande île de Crète, en compensation de quelques frégates incendiées. Ces réflexions portèrent Ibrahim à prolonger la campagne ; il remit à une autre époque le soin de reprendre ses troupes, qu'il avait laissées sur le continent, et sans lesquelles il ne pouvait paraître devant le vice-roi. La désunion des généralissimes ne continua pas moins que par le passé ; leur haine ne fut pas plus active, mais toujours implacable ; l'ambition et la rivalité s'opposaient à ce qu'ils pussent vivre en bonne harmonie : l'orgueil établissait entre eux une sorte d'égalité qui s'accordait mal avec l'unité de commandement ; il y avait deux chefs dans une armée où il importait surtout qu'il n'y en eût qu'un. Ces chefs, te-

nant tous deux à la gloire de se signaler isolément, et toujours au détriment d'un rival, il en résultait une confusion qui suffisait pour faire échouer les entreprises les mieux conçues. De toutes les fautes de la Porte dans cette guerre, la plus irréparable fut peut-être d'avoir mis à la tête de ses principales forces deux hommes égaux en pouvoir et en dignité; elle désigna ensuite arbitrairement celui qui devait commander à l'autre; et cet autre, fils d'un auxiliaire déjà roi, avait l'habitude de n'obéir à personne. De là, en partie, les malheurs de la campagne, le manque d'ensemble et la fausse direction des entreprises. Il aurait mieux valu pour le capitan-pacha qu'il continuât seul les opérations; car un chef est moins exposé lorsqu'il s'engage sans compter sur des secours, que lorsqu'il se compromet avec l'espérance d'une diversion qui n'a pas lieu. Dans toutes les armées, la mésintelligence rivale des généraux est funeste; chez les Turcs, cette mésintelligence a des suites plus fâcheuses encore, parce qu'on a l'habitude de feindre, de cacher sa haine sous des dehors trompeurs, et de sacrifier tout pour l'assouvir. Heureux les Grecs en cette occasion! ils profitèrent et de l'imprévoyance du divan et des dissentions qu'elle fomenta. On ne peut calculer jusqu'à quel point la cause hellène aurait été compromise si les deux généralissimes avaient agi de concert.

En se divisant ils réduisirent leurs forces, et au lieu d'avoir à les combattre ensemble, la Grèce n'eut qu'à les exterminer l'un après l'autre.

Les armées navales du croissant se rallièrent en vue de Scio : elles étaient dans l'état le plus pitoyable. Miaoulis leur donna la chasse, et ne put réussir à les atteindre. Chosreu passa quelques jours à Mételin : tout son tems fut employé à réparer ses avaries. Mais, le 5 octobre, sa flotte et celle d'Ibrahim présentant encore une force numérique considérable, il osa de nouveau affronter les Grecs : on ne sait pas si, en se remettant en mer, son intention était de recommencer l'expédition de Samos ou d'accompagner Ibrahim à Halicarnasse; ses manœuvres et le mauvais succès de sa courte excursion ne permettent pas même de conjecturer quels pouvaient être ses projets. Il gagna la hauteur du cap Carabournous et rasa la plage de Scio : les Hellènes se trouvaient alors derrière Ipsara; ils avancèrent aussitôt sur Vénético pour disputer aux barbares la sortie du canal et les rejeter, s'il était possible, dans le golfe Hermæen. Cependant Chosreu, toujours indécis sur le parti qu'il avait à prendre, s'avança entre les îles Psalmadores, et choisit une position presque semblable à celle qu'occupait le capitan-pacha dans la fameuse campagne de 1770, quelques jours avant l'incendie de la flotte ottomane à Tchesmèh

par les Russes. Miaoulis divisa aussitôt son armée en deux escadres pour attaquer l'ennemi de deux côtés à la fois; mais les Turcs n'attendirent pas les chrétiens, ils se couvrirent de toutes leurs voiles et portèrent droit sur Mételin.

La retraite fut vivement disputée : les divisions grecques atteignirent la tête et la queue de la flotte ottomane au moment où elle débouchait sur Carabournou. Il était déjà tard; on combattit une partie de la nuit, et les ténèbres favorisant l'audace des Hellènes, ils lancèrent plusieurs brûlots qui jetèrent la confusion chez les barbares. Un brick saute : les généralissimes se croient perdus; ils prennent ouvertement la fuite, et négligeant dans leur effroi toutes les précautions usitées à la guerre, ils cessent le feu, s'avancent au milieu des Grecs, traversent la ligne ennemie sans faire usage de leurs canons, et courent sur Mytilène. Ce fut alors que l'immortel Canaris, s'attachant à la poursuite des amiraux, joignit devant Porto-Sigri une corvette de vingt-six canons : il l'accrocha avec son brûlot, et la vit de loin éclairer la côte musulmane : elle périt à peu de distance du rivage, avec tous ceux qui se trouvaient à bord.

Malgré la fuite honteuse de Chosreu et d'Ibrahim, une portion de leurs escadres se trouvait encore engagée dans le golfe Herméen. Dans la matinée du 7 octobre, le combat, qui durait depuis

douze heures environ, se renouvela de part et d'autre avec une égale furie : il est vrai que les deux partis agissaient dans des vues bien différentes : les Turcs voulaient s'ouvrir un passage à quelque prix que ce fût ; les Grecs réunissaient tous leurs efforts pour les écraser. Minoulis lança un brûlot conduit par l'intrépide Rompozis ; une corvette turque ne put l'éviter, et ce désastre, joint aux pertes de la veille, fit que les flottes combinées eurent à regretter cinq bâtimens de guerre. Chosreu n'attendit pas la fin de l'action ; il se hâta de se réfugier aux Dardanelles avec seize voiles : pour le reste de son escadre, il la laissa aux Egyptiens. Ibrahim se vit ainsi chef suprême des forces navales de Sa Hautesse, et la fuite de son rival lui valut cette autorité qu'il avait tant ambitionnée, et pour laquelle il ne pouvait souffrir de partage.

On assure que Chosreu-pacha fut reçu avec une grande affectation de bienveillance par le sultan : quelques personnes ont regardé cette modération de Mahmoud comme un effort de magnanimité et de grandeur d'ame ; mais il serait peut-être plus naturel et surtout plus vraisemblable de voir dans cette parade insolite de résignation et de générosité une grande précaution politique. Le divan avait caché avec soin les revers de sa flotte ; il avait même proclamé

partout ses prétendus avantages. Punir le chef de cette armée, que la masse du peuple croyait encore victorieuse, c'eût été démentir des assurances données solennellement; il n'en fallait pas davantage pour décourager les troupes et ôter aux janissaires le peu de confiance qui leur restait encore. Le capitan-pacha fut donc comblé d'honneurs et de distinctions flatteuses, comme s'il les eût réellement méritées; mais ceux qui connaissaient la valeur des caresses perfides de la Porte, ne doutèrent pas que tôt ou tard elle ne fît payer au grand-amiral ce triomphe imposteur et toute cette scène vraiment théâtrale.

Après le départ de Chosreu, Ibrahim resta quelque tems dans l'île de Mételin; il y était bloqué par la flotte hellène. Il ne partit de ce lieu de salut qu'au commencement de novembre. Son escadre, considérablement affaiblie par tant de combats malheureux, éprouva encore une nouvelle perte sur les écueils de Scio; une grosse corvette y échoua, et il la fit incendier de peur qu'elle ne tombât au pouvoir des Grecs. Les Égyptiens, suivis mollement par une division d'observation de Miaoulis, arrivèrent à Boudroum. Ils avaient abandonné dans la rade de Mytilène tout ce qui pouvait retarder leur marche, comme bâtimens de transport et vaisseaux de guerre avariés : ils y laissaient de plus, outre

un grand nombre de vaisseaux turcs, les navires capturés à Ipsara au commencement de juillet. Ainsi cette île devenait en quelque sorte l'arsenal des barbares.

Ibrahim fit d'autres tentatives durant l'hiver; il ne fut pas plus heureux qu'il ne l'avait été jusque-là. Surpris à Candie par l'escadre hydriote, battu à Syphanto, et poursuivi au-delà d'Astypalée par l'infatigable Miaoulis, il ne revit les mouillages de Rhodes et de Boudroum qu'en sacrifiant une partie de ses vaisseaux. L'année suivante il essaiera davantage; nous le verrons pénétrer jusque dans la terre sacrée du Péloponèse; mais qui peut prévoir aussi par quelle terrible catastrophe il paiera cette inutile témérité? C'est ici que finit la campagne maritime de 1824. Arrêtons-nous pour jeter un coup-d'œil sur les opérations des armées de terre; il est tems de reposer l'attention du lecteur fatigué par tous ces détails de marches et de combats. La guerre continentale est plus régulière et plus précise, en quelque sorte, sans être moins glorieuse pour les Hellènes.

CHAPITRE IX.

Ouverture de la troisième session du corps législatif. — Derniers événemens militaires. — Le gouvernement s'efforce de rapprocher les Grecs et les Latins. — Analyse de la campagne de 1825. — Tableau militaire de la Grèce (extrait de l'ouvrage du colonel Leicester Stanhope.)

Ce fut au milieu de ces heureuses circonstances que le congrès fut convoqué. On procéda d'abord à l'élection des représentans, et la plupart de ceux qui avaient été nommés l'année précédente eurent la satisfaction de se voir portés de nouveau au corps législatif par le vœu unanime de leurs concitoyens. La nation prouvait ainsi à ces excellens patriotes combien elle était satisfaite de leur conduite; c'était un hommage éclatant rendu aux membres de la session de 1824.

Le président Conduriottis conserva ses pouvoirs : ce grand citoyen, qui avait rendu tant de services à sa patrie, put espérer de lui en rendre de nouveaux. On lui laissa, pour vice-président, le vertueux Bottasis, qu'une maladie épidémique enleva bientôt à la Grèce; il

mourut presqu'à la même époque que Tombasis, gouverneur de Candie. Les autres membres du conseil exécutif furent les citoyens Photila, Spiliotaki et J. Coletti.

Alors tout annonçait aux Hellènes une suite non-interrompue de prospérités; ils saluèrent avec des acclamations générales les magistrats de leur choix; ils calculèrent avec orgueil les immenses ressources qu'ils avaient acquises depuis le commencement de la guerre; ils virent de toutes parts les peuples de l'Europe se prononcer ouvertement en leur faveur : des sociétés philhellènes s'étaient formées dans la plupart des états chrétiens; la France rivalisait d'efforts avec l'Angleterre pour ajouter de nouveaux élémens de succès à ceux que le peuple régénéré possédait déjà. Le comité grec de Paris, qui compte parmi ses membres des hommes illustres de toutes les opinions, car il n'en est qu'une pour le malheur, recueillit d'abondantes souscriptions, et toutes les villes du royaume, jalouses d'imiter le noble exemple de la capitale, ouvrirent aussi des listes de secours qui furent bientôt remplies. Personne ne se montra plus ardent à secourir la Grèce chrétienne, et délaissée par les rois chrétiens, que cette jeunesse studieuse, tant décriée dans les manifestes du fanatisme. Ce ne fut pas individuellement que nos jeunes compatriotes

déposèrent leur offrande ; ils la présentèrent en corps et au nom des écoles dont ils suivaient les cours. On distigua surtout l'École Polytechnique, immortelle déjà par un acte sublime de dévouement à la patrie ; à une époque calamiteuse, et peu éloignée de nous ; les Facultés de Droit et de Médecine, ainsi que le Commerce français marchèrent sur les traces de l'élite de la jeunesse de la nation.

On songeait déjà à expédier en Grèce des officiers instruits pour indiquer les mesures à prendre et la nature des améliorations dont l'armée hellène était susceptible. Ce plan ne fut suivi qu'en partie pour le moment ; le comité français fit partir pour le Péloponèse un militaire distingué et investi de sa confiance. Les rapports de cet agent déterminèrent un envoi d'armes et de plusieurs objets nécessaires à l'établissement d'une fonderie ; mais cette expédition ne fit voile pour la Grèce qu'en 1825. En attendant, de nombreux secours furent accordés aux Hellènes fugitifs d'Autriche et de Russie, et la plupart de ces malheureux, qu'une politique barbare réduisait à courir sans but d'une extrémité de l'Europe à l'autre, s'embarquèrent à Marseille aux frais du comité de Paris (1).

(1) Il est juste de dire ici que les Philhellènes suisses contribuèrent puissamment à faciliter à ces pauvres gens les

Sur ces entrefaites, et tandis que l'enthousiasme excité dans l'univers par la noble audace des Hellènes, allait toujours en augmentant, ceux-ci, presque débarrassés du fardeau de la guerre, achevaient sans peine la destruction des corps musulmans stationnés encore sur les divers points de la Grèce occidentale. La fameuse victoire d'Amplamé avait pour jamais anéanti les espérances et même la fortune de Dervisch. Le découragement produit par la défaite de ce séraskier fut tel, qu'une portion de la garnison turque de Négrepont en Eubée, quitta son poste et retourna en Asie. Si l'ambition n'avait point tourmenté le général Odyssée au point de lui faire oublier ses devoirs et l'honneur, il aurait profité de cette occasion pour achever la conquête de l'Eubée. Mais ce chef, qui avait donné tant de preuves de dévouement, qui s'était montré constamment l'ami des patriotes les plus éclairés, irrité peut-être de n'avoir pu réussir à se faire nommer président, intriguait encore à Napoli, et devait bientôt partir de cette capitale pour se souiller d'une honte éternelle en traitant avec les bar-

---

moyens de retourner dans leur patrie. Il existe plusieurs pièces officielles qui prouvent combien de négociations l'agent suisse fut obligé d'employer auprès du ministère français, pour obtenir le passage des Grecs par le midi de la France.

bares. L'Eubée ne fut point attaquée : l'hiver approchait ; Gouras, successeur d'Odyssée dans le gouvernement d'Athènes, s'occupa de prévenir toute irruption future des barbares en établissant sur les côtes de sa province des postes retranchés. Le calme dont jouit l'Attique durant plusieurs mois, ne fut pas sans fruit pour la cause commune : on travailla avec zèle à introduire le goût des études en simplifiant les moyens d'apprendre. Plusieurs sociétés de méthodes pour l'enseignement élémentaire se formèrent sous les auspices de la société des *Philomuses* (1), qui prit soin elle-même de rétablir sur de nouvelles bases, et en lui donnant l'accroissement devenu nécessaire en raison de l'état actuel de la nation, l'ancien collége d'Athènes (2).

---

(1) Cette Société existait depuis 1813. Elle avait été un moment dissoute par les crises de la révolution, mais tout annonce qu'elle sera bientôt dans l'état le plus prospère. Les souscripteurs ou associés (et tout le monde peut le devenir) doivent donner trois piastres fortes par an ; les souscripteurs qui donnent vingt piastres ont le titre d'*Évergète* Ἐυεργέτης, et on leur donne un anneau avec l'empreinte de l'obole attique et la légende Φιλόμουσος Ἑταιρεία.

(2) L'établissement de l'*Étairie philantropique* à Napoli date aussi de l'année 1824 : j'emprunterai au troisième cahier des *Chroniques du Levant* les détails suivans sur son but et sur sa fondation :

« Quelques Hellènes distingués viennent de former à

Il n'y avait plus de combats que pour quelques corps avancés et pour les capitaines du Pinde et

---

Naples de Romanie une Société sous le nom d'*Étairie philantropique*, dont l'objet principal est de venir au secours des indigens malades, des veuves, et de se charger de l'entretien et de l'éducation des orphelins et des pauvres hors d'état de pouvoir travailler. On est admis membre de l'Étairie philantropique sans distinction de rang ni d'état ; chacun peut contribuer à la formation de cet établissement, soit par des dons en numéraire, soit en se consacrant volontairement au service de l'institution.

» L'administration de la Société est confiée à des hommes qui ne s'écarteront pas des lieux choisis pour la résidence du gouvernement. Les jeunes gens élevés aux frais de l'Étairie suivront une carrière industrielle ou scientifique, suivant que les agens de la Société auront reconnu en eux telle ou telle vocation. On rendra publics, par la voie de l'impression, les travaux de l'Étairie, et chaque membre sera libre d'émettre son avis pour approuver ou pour censurer les actes des administrateurs. Il est hors de doute qu'une institution de la nature de celle-ci s'honorera bientôt de compter parmi ses protecteurs tous les hommes vertueux de la Grèce et tout ce que l'Europe renferme d'amis de l'humanité. Le gouvernement hellène trouvera dans l'Étairie les ressources les plus efficaces pour répandre jusque dans les dernières classes du peuple l'amour des arts, et une instruction suffisante pour former un *esprit public*, des appréciateurs du système politique actuel, et de fermes soutiens de la constitution qui a eu tant de peine à s'établir chez les Hellènes.

» Il est donc très-juste que le gouvernement accorde sa haute protection à un tel institut, et qu'il favorise de tout son

du Parnasse. Le brave Sophacas, après la brillante affaire de Mussonitès, se rapprocha des Ther-

pouvoir une compagnie si bien intentionnée. Cependant quelques individus ont calomnié méchamment la fondation de cette Société, prétendant que son objet annoncé n'était qu'un prétexte, qu'elle avait un but secret; et ils l'ont en conséquence comparée à ces sociétés mystérieuses dont les statuts légitiment le renversement de l'ordre, des trônes et de l'autel.

» Comment l'Étairie philantropique pourrait-elle mériter de pareilles accusations, lorsqu'elle n'a pas de secrets, lorsqu'elle n'oblige pas les sociétaires à des sermens, lorsque chacun est accepté sans distinction de rang ni d'état, et que, pour la réception, le consentement des autres membres n'est pas nécessaire? Comment l'Étairie philantropique pourrait-elle avoir des secrets, ou, si elle en avait, comment pourrait-elle les garder, lorsque les membres du gouvernement, ses ennemis même, peuvent être admis moyennant une modique somme, et qu'on peut épier sans obstacle ses moindres actions?

» Quelle est la loi qui défend de pareilles réunions de citoyens qui veulent concourir au bien-être de leurs concitoyens? Quelle est la nation vraiment libre et civilisée qui ne favorise point la propagation de l'instruction populaire, de l'amour du travail, les progrès des arts et des sciences, et ne laisse point pratiquer le précepte évangélique de l'aumône? Voilà cependant l'objet de cette Étairie, parmi les membres de laquelle on compte déjà des hommes distingués par leurs vertus et leurs fonctions.

» Personne ne peut nier que depuis le moment où la Grèce a proclamé son indépendance, les Hellènes n'aient

mopyles ; alors une division turque séjournait à Zeitouny : des partis musulmans occupaient le

éprouvé de grands malheurs, suite naturelle des événemens. Les Grecs ont souvent été obligés de quitter leurs foyers pour se retirer dans des lieux plus sûrs, après avoir abandonné leurs meubles et leurs immeubles.

» Les circonstances critiques où s'est trouvée la nation et les discordes intestines qui nous ont si long-tems agités, nous avaient presque réduits à abandonner ces malheureuses victimes, dont une grande partie cependant n'appartenait pas à la classe la moins distinguée de la société : plus du tiers ont péri par la famine, la misère, les maladies et les souffrances de tout genre. Il était impossible que les aumônes particulières pussent suffire à tant d'infortunés ; à la suite des maladies physiques, devaient naître les désordres moraux. Le manque du nécessaire, et surtout le manque d'éducation condamnait une jeunesse ignorante et paresseuse à vivre dans la misère. Inspirer à l'enfance l'amour du travail, des arts et des sciences, ce qui est toujours l'objet des plus nobles pensées de l'homme vertueux, tel est aussi le but que se propose l'Étairie philantropique. Oui, osons l'assurer, les ennemis de cette Société ne tarderont pas à l'appuyer eux-mêmes de tous leurs moyens, parce qu'il n'est personne d'assez stupide pour ne pas découvrir les immenses résultats que cet établissement, vraiment philantropique, ne peut manquer d'obtenir.

» L'assemblée générale de l'Étairie philantropique a eu lieu le 20 avril à Naples de Romanie (Anapli) dans l'église Sainte-Sophie. On y a élu les sept membres qui, pendant deux ans, doivent diriger l'administration de la Société ; M. Nikiphoros-Banpoukis, en présence des Étairistes réunis, prononça un discours, dans lequel il développa avec

Volos. Sophacas tomba de nuit sur les troupes à peine abritées par les ruines de Zeitouny, ville

---

chaleur les vues nobles et philantropiques de l'Étairie, et démontra clairement, par les passages de l'Évangile, la sainteté d'une pareille institution. Les sept membres élus sont : MM. Térakaris, président; N. Kalergi, G. Glarakis, D. Dessilas, T. Négris, J. Théodokis, J. Vassis et M. Phlogoïtis, chargé de remplir les fonctions de secrétaire.

» Ces sept membres choisissent les administrateurs subalternes qui, dans les autres lieux, veulent concourir aux progrès de l'Étairie, et qui veulent se charger de recevoir les dons, et de les faire parvenir à Naples de Romanie.

ORGANISATION DE L'ÉTAIRIE PHILANTROPIQUE.

CHAPITRE Ier.

De l'Étairie en général.

1° Tout homme, de quelque nation, de quelque rang qu'il soit, peut être admis au rang des sociétaires de l'Étairie philantropique.

2° Les membres de l'Étairie se partagent en trois classes; 1° on appartient à la première classe lorsqu'on contribue pécuniairement, et que l'on sert personnellement l'Étairie; 2° on appartient à la seconde lorsque l'on souscrit seulement pour une somme quelconque; 3° ceux-là appartiennent à la troisième classe qui servent personnellement l'Étairie sans contribution.

3° L'Étairie s'occupe 1° de l'entretien des pauvres hors d'état de travailler; 2° des malades indigens, des veuves et des orphelins; 3° de l'éducation des orphelins et des pauvres.

4° Le chef-lieu de la Société est Naples de Romanie; son administration réside toujours auprès du gouvernement,

tant de fois ravagée : il en fit un grand carnage, s'empara de leur camp et des munitions rassemblées pour l'usage de ce corps et des détache-

---

5° L'administration de l'Étairie est confiée à une agence : l'agence est composée de sept membres qui ne peuvent être choisis que parmi ceux qui composent la première classe. Chacun de ces sept membres est élu au scrutin, président de l'agence pour un mois ; l'agence doit avoir un secrétaire, un trésorier et des commissaires.

6° Les membres de la première et de la seconde classe, présens au chef-lieu de l'Étairie, ont seuls le droit de nommer, à la pluralité des suffrages, les membres de l'agence.

7° Chaque membre de l'agence est élu pour deux ans. Chaque année on change le secrétaire-général, le trésorier et l'un des commissaires. A la fin de la présente et première année, les sept membres seront changés.

8° Les assemblées générales de l'Étairie, auxquelles doivent assister les membres de la première et de la seconde classe, présens à Napoli de Romanie, seront présidées par le président élu pendant le mois.

9° Les suffrages des membres de l'Étairie et de l'agence sont égaux dans les assemblées générales.

10° Nul Étairiste de la première et de la seconde classe, présent à Napoli de Romanie, ne peut, sans un prétexte plausible, se dispenser d'assister aux assemblées ordinaires ou extraordinaires de l'Étairie.

11° Chaque membre peut publier, par la voie de l'impression, l'opinion qu'il aura émise.

12° Le cachet de l'Étairie philantropique représentera la tête d'Apollon, et aura pour légende : *Étairie philantropique.*

mens répandus aux environs. On croit que Dervisch, en cas d'échec du côté de l'Étolie, s'était

---

13° Les jeunes gens élevés dans les divers instituts de l'Étairie, seront destinés aux sciences et aux arts suivant les vues de la société. Les deux tiers du profit de leurs travaux seront versés dans le trésor, et l'autre tiers sera abandonné en propriété à l'élève *.

CHAPITRE II.

§ II. *Des devoirs de l'agence.*

1° L'agence est complète lorsque les deux tiers de ses membres et le président sont présens.

2° C'est à la pluralité des suffrages que se prennent les résolutions de l'agence.

3° Tous les écrits sont signés par le président et les membres présens de l'agence, contre-signés par le secrétaire-général et cachetés du sceau de l'Étairie.

4° Il est du devoir de l'agence de veiller à la formation des établissemens destinés à remplir le but indiqué dans l'art. III, § 1.

5° L'agence doit veiller à la conservation des sommes destinées aux travaux de l'Étairie, et cela avec le concours des membres de la première et de la seconde classe présens à Naples de Romanie.

* On voit par cet article que les Grecs ne sont point encore parvenus au degré de philosophie nécessaire pour donner à de pareilles institutions un but vraiment philantropique. En effet, ils font le bien, mais avec l'arrière-pensée d'un profit : ils entravent la volonté de leurs élèves, et leur imposent une sorte de servitude. Malgré les défauts de l'Étairie, c'est déjà beaucoup d'avoir songé à l'établir. On ne saurait donner assez d'éloges à ceux qui ont eu cette idée.

ménagé cette réserve pour passer en Attique par l'Eubée ; mais lors même que ce projet qu'on lui

---

6° Elle doit désigner les agences subalternes avec le consentement des membres de l'Étairie, qui sont présens. Le choix des membres des agens subalternes ne peut avoir lieu que parmi ceux qui appartiennent à la première classe.

7° Elle doit correspondre, pour les choses qui ont rapport à l'Étairie, non-seulement dans toutes les parties de la Grèce, mais encore hors de la patrie, et cela toujours avec le consentement des autres membres présens de l'Étairie.

8° Elle doit inviter tous les membres présens de l'Étairie à se réunir en assemblée une fois par semaine, afin de délibérer sur des objets momentanés ; et de plus, dans une assemblée générale des susdits membres présens, elle doit rendre un compte exact de l'état des affaires de l'Étairie, compte qui sera publié par la voie de l'impression.

9° En cas de nécessité, l'agence a le droit de convoquer une assemblée extraordinaire des membres présens de l'Étairie.

10° L'agence doit publier chaque mois le nom des nouveaux membres admis, leurs souscriptions et les services marquans que les membres de l'Étairie peuvent rendre.

CHAPITRE III.

§ III. *Des devoirs du secrétaire-général.*

1° Le secrétaire-général de l'agence dirige les affaires du secrétariat, en ayant soin de procéder avec l'ordre et l'exactitude la plus sévère, afin de pouvoir, en cas de besoin, donner connaissance des moindres écrits qui ont rapport à l'Étairie.

suppose eût été effectivement formé par lui, l'expédition malheureuse de son lieutenant et sa

---

2° Il exposera régulièrement au public les actes des réunions de l'agence et des assemblées générales de l'Étairie.

3° Il ne signera point les ordonnances ni autres actes de l'agence : sont exceptés les réglemens actuels qu'il doit signer.

§ IV. *Des devoirs du trésorier.*

1° Le trésorier est tenu d'avoir des registres, dans lesquels il transcrira exactement, avec leurs dates, les recettes et les dépenses.

2° Il ne pourra délivrer la plus petite somme sans un ordre signé de l'agence.

3° Tous les actes du trésorier seront signés par lui, et contre-signés par son secrétaire, qui tiendra les registres de la trésorerie.

4° Le trésorier recevra l'argent destiné à l'Étairie ; il donnera un reçu signé de sa main.

5° Chaque mois il fournira à l'agence l'état exact de la caisse.

§ V. *Des devoirs des commissaires.*

1° Les états que les commissaires donneront doivent être signés d'eux et contre-signés par leurs secrétaires, qui tiendront les registres des affaires de leurs départemens.

2° Les commissaires recevront chacun les sommes nécessaires pour subvenir aux frais de leur administration ; ces sommes seront prises des souscriptions de l'Étairie, et les

défaite à Marathon par Gouras, le mettaient dans l'impossibilité de le suivre.

---

commissaires donneront pour décharge un reçu signé de leur main.

3° Les commissaires ne doivent rien délivrer sans une autorisation spéciale signée par l'agence.

4° Les commissaires doivent chaque mois donner à l'agence un état exact de l'administration de leur département.

CHAPITRE IV.

§ VI. *Conditions auxquelles on est reçu membre de l'Étairie.*

1° L'Étairie se partage en trois classes; on est admis membre de la première classe en remettant une souscription pécuniaire au trésorier ou aux commissaires, qui délivrent un reçu qu'on présente à l'agence : l'agence donne en échange au candidat un brevet de sociétaire, et alors il fait partie des membres de l'Étairie.

2° C'est de la même manière qu'on est admis membre de la seconde classe.

3° On est reçu membre de la troisième classe par une simple ordonnance, revêtue des signatures de l'agence.

§. VII. *Abonnement en argent pour les membres de l'Étairie.*

1° L'abonnement de chaque membre ne peut être au-dessous de cinquante piastres *.

CHAPITRE V.

§ VIII.

1° La présente Étairie philantropique se place sous la

* Il ne faut pas croire que ces piastres sont comme les *gourdes* de nos colonies; ce sont les piastres turques, et la somme de 50 piastres ne représente qu'une valeur de 30 francs.

Après la fuite des Turcs et l'occupation de Zeitouni, Sophacas envoya dans le Volos une portion de ses soldats. Les montagnards de la Phocide se joignirent à ce détachement. Partout surpris, les Turcs n'opposèrent qu'une faible résistance; ils se retirèrent en désordre, et abandonnèrent les munitions qui leur restaient. Avant le commencement de novembre, cette presqu'île, qui n'appartenait pour ainsi dire à personne, et que les chrétiens et les musulmans s'arrachaient tour-à-tour, était entièrement évacuée par les barbares.

Ceux-ci traversèrent les montagnes et se rallièrent en Thessalie; ils se retranchèrent en-deçà

---

protection spéciale des lois et du gouvernement. Elle se recommande à la bienfaisance des Grecs et des philantropes chrétiens.

2° Les fondateurs de cette association, dont les signatures suivent, se chargent entièrement de l'administration de la société jusqu'à ce que le nombre des membres de la première et de la seconde classe s'élève à trente-un. Alors aura lieu la première assemblée générale, et l'on choisira les membres de l'agence et les autres administrateurs d'après les susdits réglemens.

Signé D. Desillas; D. Gonzelis; A. Anagnostopoulos; J. Theodokis; N. Ierakaris; N. Kallergis; Glarakis; T. Negris; E. Nikitopoulos; N. Philogoetis; N. Thésee; T. Valianos.

de Pharsale, résolus de disputer aux Hellènes la possession de cette ville, qui n'offrait plus que l'aspect d'un amas de décombres. Il y restait encore quelques grosses pièces d'artillerie, trop pesantes pour avoir pu suivre la marche de Dervisch. Les Osmanlys essayèrent de les mettre en batterie, et ils trouvèrent dans les hangars qui avaient servi d'arsenal au séraskier une assez grande quantité de munitions. En attendant, le bey qui les commandait envoya des courriers au quartier-général de Larisse pour y demander de prompts secours.

Les Grecs suivirent les fuyards et se présentèrent devant Pharsale avant que ceux-ci eussent terminé leurs préparatifs de défense; il était à supposer, d'après les ouvrages de l'ennemi, qu'il tiendrait long-tems dans cette position; elle avait même quelque chose de formidable pour des hommes qui, comme les Grecs, n'entendent rien aux attaques régulières. Cependant, comme la Thessalie était ruinée, et que les environs de Pharsale, ravagés depuis trois ans par le passage des hordes turques, ne pouvaient fournir ni approvisionnemens pour les hommes, ni fourrages pour les chevaux, la famine devait seule amener les barbares à prendre la fuite ou à déposer les armes. Ce résultat était tellement inévitable, qu'on ne conçoit pas comment le chef

hellène ne sut ni l'attendre ni le prévoir; au lieu de cerner l'ennemi et de lui couper surtout les communications avec Larisse, il encouragea l'audace des montagnards, qui demandaient le combat. Deux jours après la réunion des bandes hellènes dans la vallée de Pharsale, on se porta en masse sur le front des ouvrages, et cette échauffourée coûta la vie à une multitude de chrétiens, sans que l'ennemi perdît un seul homme. Les chefs grecs, qui dirigeaient cette expédition, ont essayé de justifier la légèreté de leur conduite en avouant qu'ils avaient cru l'Osmanlis sans artillerie. Le général qui dispose de la vie de plusieurs milliers d'hommes doit être sûr avant que de les compromettre.

Cette malheureuse affaire, qui aurait pu ramener les Turcs sur le Sperchius, n'eut aucune suite fâcheuse; les Grecs se sauvèrent à toutes jambes jusqu'aux premiers défilés du mont Othrix, et reparurent bientôt après; alors ils furent plus circonspects. Ils marchèrent avec précaution, établirent leurs quartiers autour de Pharsale, et hors de la portée du canon ennemi. Des partis d'Armatoles s'avancèrent du côté de Larisse, et peu à peu les débris de l'armée d'occupation du Volos furent étroitement bloqués dans leurs retranchemens. La cavalerie turque chargea les assiégeans à diverses reprises; ceux-ci, qui com-

mençaient à s'habituer à la guerre, et surtout à ce genre de combat, attendaient les cavaliers de pied ferme et leur présentaient des pieux longs et pointus sur lesquels venaient s'abîmer les chevaux. Après une captivité de quinze jours dans ce poste dénué de tout, les musulmans n'espérant plus en Dervisch, qui ne répondait pas à leurs messages, prirent la résolution de sortir par un coup d'audace de ce mauvais pas. Ils n'avaient plus rien; les chevaux périssaient comme les hommes, et les maladies, suites inévitables de la famine, faisaient un ravage affreux dans le camp. Cette position était insoutenable : le bey qui commandait en chef, vaincu par les supplications de ses soldats, et plus encore par leurs menaces, donna enfin l'ordre du départ. Cet homme, opiniâtre et stupide, comme le sont la plupart des généraux turcs, avait encore quelques provisions pour ses besoins particuliers; il s'inquiétait fort peu du malaise de ceux qui l'entouraient. Cependant, menacé d'un abandon général, il consentit à suivre et à diriger la retraite; ses cavaliers devaient franchir la première ligne des assaillans au milieu de la nuit; l'infanterie asiatique les aurait suivis, et toute l'armée se serait ainsi écoulée vers Larisse, après avoir peut-être remporté une victoire.

Ce plan s'exécuta sans peine, parce que les

troupes grecques n'observaient pas une discipline assez sévère pour le faire échouer. Mais quand le premier moment de la surprise fut passé, l'armée hellène se réunit; les rangs se formèrent; la nuit, qui suspend toujours les combats chez les peuples orientaux, ne diminua en rien l'opiniâtreté de celui-ci. On s'égorgea de part et d'autre sans se reconnaître; et la confusion, qui pouvait être funeste aux chrétiens, tourna enfin au désavantage de leurs ennemis. La cavalerie turque, au choc de laquelle rien n'avait résisté d'abord, s'échappa dans la plaine et gagna précipitamment le chemin de Larisse. L'infanterie, moins agile et moins redoutable, ne put suivre ce mouvement. Refoulée vingt fois dans ses lignes, elle parvint, après des efforts inouïs, à franchir les retranchemens grecs et à s'établir au milieu du camp ennemi. Les deux armées ignoraient leur position respective; le jour les éclaira. Quel spectacle pour les Turcs! entourés de toutes parts, et réduits à leurs coutelas pour toute défense, ils cherchaient vainement des yeux la cavalerie, sur laquelle ils fondaient toutes leurs espérances: elle ne paraissait pas, et les cris menaçans des Hellènes leur prédisaient assez le sort qui les attendait. Une plus longue résistance aurait rendu leur situation affreuse; ils se soumirent après un moment d'hésitation. On leur ôta leurs armes, et ils

furent envoyés à Kenkriès, d'où les Sacolèves d'Hydra devaient les conduire en Asie.

Cette affaire, qui fut à peine connue en Europe, parce qu'elle n'eut pas le même résultat que toutes les autres, c'est-à-dire, la soumission d'une ville, la prise d'un pacha ou la capture d'une nombreuse artillerie et de riches approvisionnemens, était cependant fort utile dans les circonstances présentes. Elle délivrait la Grèce orientale de toute appréhension ultérieure jusqu'à la fin de la campagne, et laissait la citadelle de Négrepont réduite à ses propres ressources. Si l'agitation qui régna dans le Péloponèse au commencement de 1825, n'avait pas suspendu toutes les opérations, il est probable que le stratarque d'Athènes se serait porté sur l'Eubée et aurait profité de l'épuisement des places de guerre de cette île pour les soumettre. Mais il en arriva autrement; d'autres soins l'occupèrent, et des intérêts d'une plus haute importance détournèrent son attention.

Ce fut vers le même tems que Tzavellas, poursuivant les débris épars de l'armée turque, battue à Amplamé, remporta à Patradgick une seconde victoire. Les barbares, chassés de position en position, ne se crurent plus en sûreté à Larisse : ils abandonnèrent cette place qui leur servait d'entrepôt, d'arsenal et de quartier-général depuis trois ans. Il n'aurait tenu qu'à Tzavellas d'y

arborer l'étendard de la croix ; mais Larisse, au centre d'une plaine ouverte du côté de la Macédoine, dénuée de remparts et d'artillerie, ne lui parut pas un poste tenable : il fallait aux Hellènes des châteaux forts ou des points défendus par la nature ; l'instant où ils pourront se fixer au-delà des limites naturelles de leur territoire n'est point encore venu.

Du côté de l'Étolie, la fortune continuait à se montrer favorable aux armes grecques. Omer Vrione, en pleine déroute, et ses Albanais entièrement découragés, tel avait été le résultat des batailles précédentes. Alors on ne doutait plus de la prompte réduction de Patras et de Lépante. Chaque jour, des bandes albanaises passaient avec leurs officiers dans le camp hellène, et juraient de servir fidèlement la cause de la liberté. Omer avait été inquiété dans Arta par les colonnes des généraux Hiscos et Stournaris ; il se hâta de rétrograder et revint à Janina pour y entendre la lecture du fatal firman qu'il redoutait depuis si long-tems. Ce chef ambitieux, qui avait essayé de conclure avec les Grecs un traité qui lui assurât la possession souveraine de l'Albanie, ne put, cette fois, décliner la volonté du Grand-Seigneur ; on avait eu recours aux moyens les plus puissans pour le réduire à l'obéissance. Le petit-fils d'Aly Tébélen venait d'être promu au sangiac de Ja-

nina, ensanglanté par son aïeul; sa famille conservait toujours de nombreux partisans dans les tribus guègues : Omer était menacé d'une révolte, et la soumission était encore le parti le moins périlleux qui lui restât. Il quitta donc l'Albanie avec la crainte de recevoir à Salonique un firman de mort. Cependant on le laissa vivre; on lui donna un gouvernement insignifiant dans l'Asie-Mineure, et sa disparition délivra les Grecs du seul Ottoman redoutable qui vécût alors au milieu d'eux.

Les rapports des Grecs avec les gouvernemens de l'Europe étaient moins acerbes qu'ils ne l'avaient été au commencement de la guerre. Si l'on excepte l'Autriche et la Russie, tous les autres avaient pour les Hellènes, sinon une bienveillance ostensible, du moins cette bienveillance tacite qui encourage les peuples à suivre l'impulsion de leur philantropie. Les nombreux souscripteurs que les comités grecs de France trouvèrent dans tout le royaume sont une preuve de cette vérité. L'Angleterre, la Suisse, la Hollande et quelques petits états de l'Allemagne redoublèrent d'efforts pour assurer aux chrétiens d'Orient des moyens libres, c'est-à-dire, qui ne réduisissent pas la nation à devoir son salut à un trône. On fut choqué, au milieu de cet accord de tous les peuples civilisés, de voir un ministre anglais

lever encore la voix pour imposer aux Grecs des conditions injustes et leur adresser des menaces indécentes (1). Quels que fussent les

(1) Je rapporterai ici la proclamation de sir Adams, quoiqu'elle ait été insérée dans la plupart des journaux français et étrangers : de pareils actes répandront le plus grand jour sur l'état politique de l'Europe au dix-neuvième siècle, et serviront de documens à nos successeurs pour écrire l'histoire de notre époque.

Les Grecs avaient, comme je l'ai dit ailleurs, pris un arrêté relatif aux bâtimens neutres, qui se déclareraient les auxiliaires des barbares; on devait capturer ces navires, et traiter le capitaine et l'équipage avec la même sévérité que s'ils eussent été Turcs. Le lord haut commissaire des îles Ioniennes, envoya trois mois après la promulgation de cet arrêté la note suivante aux membres du pouvoir exécutif à Napoli *.

« Étant notoire qu'il a été émis une proclamation du gouvernement provisoire de la Grèce, laquelle a été adressée au consul de S. M. à Constantinople, et aux autres consuls des puissances européennes dans tout l'Archipel, et dont la teneur suit :

» Comme les propriétaires de quelques navires européens ont nolisé leurs bâtimens au gouvernement turc pour transporter des troupes, des munitions et des provisions contre l'avis qui leur a été donné de la part de leurs consuls respectifs, et en contravention aux principes de neutralité que professent leurs souverains dans la présente lutte où la

* Cette pièce est donnée comme émanant du ministère de S. M. B. Ce ministère se distingue par trop de justice, pour avoir fabriqué une proclamation digne de la plume d'un homme d'état autrichien.

motifs de cette proclamation de sir Frédéric Adam et de quelque manière qu'on puisse la défendre,

---

Grèce se trouve engagée ; tous lesdits navires, avec leurs équipages, seront considérés, non comme appartenant à une nation neutre, mais comme ennemis, et comme tels, seront coulés à fond avec leurs équipages, par les bâtimens de la flottille grecque, et par tout armement grec qui pourra les rencontrer.

» S. M., afin de revendiquer les droits de ladite neutralité qu'elle-même a strictement et constamment observée durant la guerre actuelle, et pour protéger le commerce et la vie de ses sujets, et du peuple ionien, placé exclusivement sous sa protection ;

» Ordonne au lord haut-commissaire d'exiger l'immédiate révocation d'une proclamation aussi contraire au droit des nations, à tout principe d'humanité, et subversive de toutes relations entre les pays civilisés.

» Considérant que le lord haut-commissaire a, en conséquence, exigé, au nom de S. M., que la susdite proclamation fût révoquée ; et le gouvernement provisoire de la Grèce s'étant refusé à la révoquer ;

» Et en outre, ce refus ayant été duement notifié au commandant en chef des forces navales de S. M., on fait savoir :

» Que, conformément aux instructions données à cet effet par les lords commissaires de l'amirauté ;

» Ledit commandant en chef s'occupera immédiatement des moyens d'arrêter et de retenir tous les navires armés et tous les autres bâtimens portant des hommes armés, naviguant pour, ou avec l'autorisation du gouvernement provisoire de la Grèce, ou soumis à son autorité ; et ces instructions demeu-

elle n'excita en Europe qu'une explosion générale de murmures contre le lord haut-commissaire des îles Ioniennes. On crut voir revivre le génie malfaisant du vieux mishellène Th. Maitland.

On ne saurait trop féliciter le gouvernement

---

reront en vigueur jusqu'à ce que la susdite proclamation soit pleinement et authentiquement révoquée par le susdit gouvernement provisoire, et que cette révocation soit duement communiquée par le lord haut-commissaire au commandant en chef des forces navales de S. M.

» La présente sera imprimée dans les trois langues, anglaise, grecque et italienne, promulguée et expédiée à qui de droit, pour qu'elle obtienne son plein et entier effet.

» Au palais de Corfou, le 6 septembre 1823.

» *Par ordre de son excellence le lord haut-commissaire.* »

Que pouvaient faire les Grecs en recevant une pareille sommation? La force n'était pas de leur côté; ils se soumirent. Voici de quelle manière le gouvernement provisoire révoqua son précédent arrêté :

« Le président du corps exécutif déclare que le gouvernement provisoire de la Grèce rétracte et annulle la proclamation publiée le 8 juin 1824, concernant les vaisseaux marchands des puissances neutres.

» La présente déclaration, traduite en français, sera imprimée et envoyée à tous les consuls, vice-consuls et agens consulaires de la mer Égée.

» Napoli, le 15 septembre 1824. »

(*Suivent les signatures.*)

grec pour les nobles efforts qu'il fit alors dans l'intérêt de la concorde parmi les différentes sectes religieuses de la péninsule et des îles. Les querelles des orthodoxes et des latins avaient suscité plus d'un embarras aux membres des sessions précédentes; Conduriottis, dans une proclamation remarquable par son grand sens et les sentimens de patriotisme et de philosophie qu'elle renferme, réussit du moins à applanir les obstacles que le fanatisme apportait à la réunion des deux églises. Il ne prêcha point l'apostasie; il ne voulut pas exciter les catholiques à renier leur croyance; mais il les convainquit de la nécessité de se joindre à leurs compatriotes, et de contribuer aux charges de la patrie. Dès ce moment, les discussions scandaleuses des clergés grec et latin de Tinos et de Scyra, qui avaient plus d'une fois menacé ces îles des horreurs de la guerre civile, cessèrent entièrement. Il n'y eut plus qu'un vœu, qu'une religion pour tous : ce fut de se consacrer au salut de la patrie.

L'année se terminait ainsi au gré des patriotes; il ne manquait rien à leur félicité. Les succès les plus brillans et l'espérance de nouveaux triomphes pour la campagne prochaine, élevaient tout-à-coup la Hellade au rang de ces républiques du Nouveau-Monde, que l'Angleterre n'a pas dédaigné de reconnaître. Le résultat des opéra-

tions glorieuses de 1824 pouvait être le même pour les Grecs : il ne manquait plus à la stabilité de leur indépendance que la sanction d'un monarque influent. On assure même que la diplomatie anglaise n'était pas éloignée d'accorder cette faveur aux agens du pouvoir exécutif ; les troubles qui agitèrent le Péloponèse à cette époque, et les malheurs de 1825, portèrent M. Canning à reculer le jour où le pavillon hellène serait classé parmi ceux des puissances maritimes de l'Europe.

Si les succès obtenus par les armes grecques sur terre et sur mer avaient réjoui les bons citoyens, ils avaient augmenté l'irritation et la haine des ambitieux déjà terrassés, mais qui, comme le serpent fabuleux des marais de Lerne, étaient toujours prêts à relever leurs têtes abattues. Colocotroni et Piétro-bey crurent que le repos de l'hiver serait favorable à leurs projets liberticides. Ils intriguèrent sourdement et se ménagèrent des intelligences jusque dans le sein du corps législatif, où plusieurs de leurs créatures s'étaient maintenues. Ils achetèrent des soldats en prodiguant l'or et les promesses ; et lorsqu'ils se crurent assez forts pour reprendre une attitude menaçante, ils levèrent l'étendard de la révolte.

Cette agression de la part de ces hommes, tant de fois amnistiés et toujours incorrigibles, indigna la Grèce entière. On courut aux armes : les trou-

pes de la république, qui n'avaient point encore pris leurs quartiers d'hiver, se réunirent sous les ordres des généraux patriotes. On marcha aux insurgés. Dix mille hommes prirent position en Arcadie, où les rebelles avaient concentré leurs principales forces. Mais ces forces ne tinrent pas contre l'ascendant des magistrats, contre les sommations du corps législatif. Colocotroni fut battu à Carytène ; il déposa les armes et se constitua prisonnier. Piétro-bey et Deli-Ianni, qui comptaient sur l'intervention des Mainotes ou Lacédémoniens, furent abandonnés. Ils subirent le sort du vieux Colocotroni. Ces grands coupables, qui méritaient peut-être d'être traités avec toute la sévérité des lois, furent transférés à Hydra. On se borna à les y retenir dans une étroite prison, et leur procès ne fut pas même instruit. Ils avaient encore des amis dans le Péloponèse ; il eût été dangereux de les condamner au dernier supplice : mais leur impunité ne sera-t-elle pas plus nuisible à la cause de la liberté que leur châtiment n'aurait été à craindre ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Panos Colocotroni errait dans les montagnes de Tripolitza, depuis la défaite de son père ; il avait encore sous ses ordres une troupe nombreuse et aguerrie, et il se serait cru sauvé s'il avait pu s'emparer de Tripolitza, qui renfermait tous ses

trésors et pres que tous les amis de sa famille. Conduriottis s'avançait contre lui avec une armée patriote : le jeune ambitieux n'osa point l'attendre ni renouveler contre Tripolitza des tentatives qui n'avaient pas été heureuses d'abord. Il se sauva dans les montagnes, suivi d'un petit nombre d'hommes.

Panos se cacha quelques jours dans les environs de Léondari, où un petit nombre de kleftes le rejoignirent. Son intention était de gagner le Magne ; il y aurait rassemblé les débris de la faction de Piétro-bey, et s'y serait tenu à l'abri des événemens. Mais les troupes du président lui coupèrent tout moyen de communication avec la Basse-Laconie. Alors il changea de direction, et repassant les gorges de Tripolitza, il s'efforça de pénétrer dans les forêts du Ménale, qui avaient servi de retraite à son père pendant que le Péloponèse gémissait encore sous le despotisme des Turcs. On atteignit ce jeune audacieux dans la vallée de Dimitziana ; et comme il refusait toute espèce d'accommodement, les patriotes furent réduits à le combattre. Cette malheureuse action, dans laquelle le sang grec coula sous les coups des Grecs, se termina par la déroute des factieux ; Panos périt les armes à la main ; son jeune frère, Ianni, et quelques autres chefs moins considérables de la faction, tombèrent au pouvoir du gouverne-

ment ; ils furent de suite transférés à Hydra et réunis aux autres prisonniers sur le sort desquels on ne statua rien.

Ainsi finit cette grande conspiration, qui depuis trois ans minait la Grèce. Ceux qui ont suivi la carrière si courte et si féconde en alternatives de Panos Colocotroni, ne pourront s'empêcher de regretter que ce jeune homme, dont la patrie pouvait attendre les plus grands services, ait été perverti par la folle ambition de son père. Panos avait en lui tout ce qui peut conduire un citoyen à la gloire : du courage, de la grandeur d'ame et du dévouement ; mais il employa ces avantages naturels au détriment de sa patrie, et sa mort, qui fut celle d'un factieux, ne réhabilitera point sa mémoire dans la postérité.

L'état parut tranquille après cette dernière crise. Les troupes reprirent leurs cantonnemens, et celles qu'on avait fait venir de Patras pour concourir à la défaite des révoltés, retournèrent en Achaïe. Conduriottis se mit lui-même à la tête de l'armée destinée à ce siège. Il savait de quelle importance serait la possession de cette place dans les opérations de la campagne suivante. Cependant il fallait plusieurs mois et surtout une bonne artillerie pour pénétrer dans le château qu'on pressait en vain depuis le commencement de la guerre. Le zèle de Conduriottis, n'eut pas le

résultat qu'on espérait : une foule de circonstances imprévues retardèrent plus ou moins ses préparatifs, et lorsqu'il se voyait sur le point de réussir, le débarquement des Africains à Modon le rappela tout-à-coup à l'autre extrémité du Péloponèse.

Il m'est impossible d'entrer dans les détails de la campagne de 1825, dont l'issue, encore incertaine, peut renverser tout-à-coup les coupables espérances des ennemis de la Grèce. Un an après les événemens, on n'est pas sûr de l'authenticité des rapports de ceux qui y ont pris part; cette incertitude est plus forte encore lorsqu'on entreprend la narration détaillée de faits à peine connus, d'événemens à peine commencés, et sur lesquels on reçoit souvent des rapports contradictoires. Pour éviter les écueils que je rencontrerais à chaque ligne dans cette dernière partie de mon ouvrage, je me bornerai à une simple analyse; je résumerai pour ainsi dire les opinions diverses qui ont été émises par les hommes le plus au courant des affaires de la Grèce; j'interrogerai les articles officiels que le comité grec de Paris a fournis aux divers journaux de la capitale. Si l'on ne trouve dans ce court exposé que des événemens déjà connus, que des circonstances qui n'ont plus l'attrait de la nouveauté, on me pardonnera; j'aime encore mieux reproduire ce

qui paraît constant, quoiqu'ayant été dit, que de m'engager dans un dédale où je n'aurais que des renseignemens trop vagues pour me conduire. —

La fin de 1824 avait été signalée par la dispersion, et l'on pourrait dire par la destruction totale du parti anarchique. La marine était florissante; l'armée de terre animée du meilleur esprit; toutes les garanties que le gouvernement provisoire avait données à la Grèce pour son indépendance, avaient acquis une nouvelle force. Cependant il régnait encore dans les esprits une inquiétude vague et terrible : Ibrahim-pacha rassemblait des troupes en Chypre et à Stanchio; il recevait des munitions, des officiers expérimentés; son père semblait avoir à cœur le projet impie d'exterminer les Grecs; projet auquel il avait paru condescendre d'abord avec une extrême répugnance. Toutes ces choses, jointes à la malveillance croissante des Autrichiens et à l'apathie des Russes, donnaient aux Hellènes des craintes plus graves que celles qu'ils avaient eues; ils se voyaient à la veille de disputer leur liberté, non pas seulement au Turc barbare, mais à l'Égyptien, qui ne tenait à la civilisation que par le côté qui lui est presque étranger, c'est-à-dire par l'art de combattre avec méthode; ils se voyaient menacés même par les gouvernemens absolus de l'Europe, qui persévéraient dans leur système d'intervention en faveur

du Turc. La postérité ; qui est le tribunal où se jugera ce grand procès, ne distinguera point ces cabinets anti-européens du cabinet de Constantinople ; elle prendra pour une sanglante ironie le titre de Sainte-Alliance, adopté par les uns ; et si elle ne met point sur la même ligne les barbares civilisés et ceux qui ne le sont pas, c'est qu'elle flétrira les premiers d'un anathème de plus.

L'hiver s'écoula au milieu des angoisses de tous les partis ; c'était une chose notoire à tous que le Turc ou l'Égyptien n'épargnerait pas un Grec s'il remportait la victoire ; et quelques légations qu'on ne saurait nommer sans honte, montraient cette victoire comme infaillible. Alors le divan faisait les plus grands préparatifs : il était évident que des conseillers occultes remuaient sous main les esprits lourds de ce comité barbare, et lui communiquaient une activité qu'il n'avait jamais eue. Reschid-pacha partit pour l'Albanie, avec de pleins pouvoirs pour organiser une armée sur ce point ; Topal-pacha fut promu à la dignité de grand-amiral pour la seconde fois. Sa flotte, ou plutôt la flotte qu'on lui composa des débris de toutes celles qui avaient été détruites par les Hellènes, fut renforcée par une multitude de navires de transport européens : ce n'était plus, comme autrefois, par respect pour la *liberté du commerce* que les ambassadeurs chrétiens souffraient

ces prévarications ; ils avaient levé le masque ; ils permettaient maintenant ; encourageaient même ces armemens impies, et plus d'un capitaine russe et autrichien, que l'appât du gain n'avait pas encore démoralisé au point de transiger avec sa conscience, fut entraîné dans le parti des Turcs par l'espoir de bien mériter du ministre en lui donnant cette honteuse preuve de zèle. La France intriguait, sans afficher cependant la même impudeur que certaines cours chrétiennes ; elle s'efforçait de faire accepter un roi de sa main aux peuples de la péninsule ; néanmoins les généraux Boyer et Livron étaient avec Ibrahim-pacha ; des bandes d'officiers, séduits par ces chefs, s'embarquaient journellement à Marseille pour augmenter l'état-major des Égyptiens ; on doutait, on n'osait approfondir le silence du ministère ; on s'étonnait de le voir fermer les yeux sur le déplacement de tant de militaires, qui ne pouvaient quitter la France sans autorisation spéciale, lui qui trouvait tant d'obstacles à apporter au départ des citoyens qui voulaient passer chez les républicains du Nouveau-Monde. Des personnes bien instruites allaient même jusqu'à dire que les généraux que j'ai nommés avaient des instructions secrètes ; que leur démarche n'était rien moins qu'accidentelle, et que le séjour de ces hommes en Égypte, aussi bien que le re-

crutement militaire qui se faisait en France sous le nom du pacha d'Égypte, se rattachaient au vaste plan d'une politique infernale. Toujours était-il que la France, après avoir observé la plus stricte neutralité dans les affaires de l'Orient, commençait à changer de rôle; on ne faisait point honneur à son gouvernement de la noble conduite des marins du commerce : si le pavillon français ne figure pas à côté de celui des barbares, disait-on, c'est qu'il ne s'est pas rencontré dans toute la marine française un homme assez vil pour échanger son honneur contre un peu d'or; mais ce n'est point parce que le gouvernement s'est opposé à cette infamie. Heureux du moins les citoyens français! on les a cru trop généreux, trop humains pour se prêter à une politique atroce; ce témoignage de l'Europe et de l'Asie, qui les absoudra dans l'avenir, prouvera aussi qu'au tems où nous vivons les hommes du pouvoir étaient un peuple à part dans les nations.

Que reste-t-il à la Grèce ainsi abandonnée? quels moyens, quels protecteurs, quels amis? Elle a pour elle l'intérêt de tous les peuples, les vœux des deux hémisphères; mais ces vœux et cet intérêt sont stériles; les dons des comités, les emprunts même ne suffiraient pas pour conjurer l'orage; la coalition des cours, l'alliance monstrueuse du Koran et de l'Évangile, pour

anéantir un peuple héroïque, dont le seul crime est d'avoir été trop malheureux, paralysent les ressources de la Hellade, et rendent la bienveillance des philhellènes inutile. Singulier effet de cette organisation sociale, si vantée dans certains écrits! Au dix-neuvième siècle, cent cinquante millions d'hommes et plus qui couvrent la surface de l'Europe, sont unanimes dans leurs sentimens d'enthousiasme pour la Grèce; ils applaudissent à son courage; ils sont justes et veulent ce qui est juste; c'est-à-dire assister le Grec faible et opprimé; eh bien, parce qu'une poignée d'hommes presque isolés au milieu de ces grandes masses sont injustes et veulent le mal, le mal a lieu. Si tel est le résultat de la civilisation, si telle était sa conséquence rigoureuse, oh! je le dirais avec la plus forte conviction, heureux les barbares, et puissent-ils ne jamais cesser de l'être!

Dans cette cruelle extrémité, les Hellènes pouvaient encore invoquer l'Angleterre; elle était muette : elle avait cessé d'être ennemie. Cependant l'Angleterre garda la neutralité; son système ne varia point, et le cabinet de Londres, qui semble avoir connu les besoins du siècle et les vœux des nations, attendit, impassible, le dénouement de toutes ces odieuses machinations. Il approche peut-être le moment où la Grande-Bre-

agne, mieux instruite de ses véritables intérêts, se prononcera franchement dans cette cause mémorable : la première, elle semble avoir reconnu le droit des peuples, ce droit incontestable et sacré qu'on leur dispute avec tant d'acharnement, mais qu'on ne peut leur ravir : la première elle tendra aux Hellènes une main protectrice. On oublierait à ce prix les égaremens de sa politique passée; il ne faudrait pas moins que ce grand acte de justice pour atténuer l'odieux de la vente de Parga et des excès de sir Maitland.

Dès le commencement du printems, de nombreuses hordes asiatiques traversèrent la Macédoine : Négrepont fut approvisionné, le Volos reconquis, Larisse occupée par un nouveau quartier-général des barbares. Reschid-pacha, commandant en chef des armées turques, remplit l'Albanie de proclamations; il offrit de l'argent, des honneurs, un riche pillage ; les schypetars accoururent autour de lui. Ce chef, sur l'habileté duquel la Porte comptait beaucoup, entraîna plus de vingt mille Albanais vers l'Étolie. Il attendit impatiemment que l'Aspropotamos fût guéable pour le franchir et cerner les places de Missolunghi et d'Anatolico. Bientôt ses bandes se répandirent dans le Vlochos et le Xéroméros ; elles inondèrent la Phocide, occupèrent les avenues

de Salone et s'avancèrent jusqu'aux pieds des murailles de cette place.

Missolunghi n'avait qu'un petit nombre de défenseurs ; elle se vit menacée d'un siége terrible et si soudain qu'elle eut à peine le tems de s'approvisionner. N'importe, le courage des habitans triompha de ces obstacles ; ils virent sans s'émouvoir les travaux de l'ennemi, et supportèrent les maux de leur position avec une résignation digne des plus grands éloges. Reschid fit ses approches : dès les premiers jours de mai, il canonnait déjà les murailles de Missolunghi.

Vers la Thessalie, des myriades de barbares s'avançaient pour occuper les passages du Cathavrotha et saccager la plaine de Thèbes : pour comble de malheur, le général Odyssée, chargé de la défense de ces points frontières, déserta tout-à-coup la cause qu'il avait servie jusqu'alors avec zèle : sa défection ne fut funeste qu'à lui ; ses soldats l'abandonnèrent en le trouvant indigne d'eux, et le brave Gouras, qui le remplaça dans le commandement de l'armée chrétienne, le réduisit bientôt à capituler. Odyssée fut enfermé à Athènes : l'Acropole, qu'il avait défendue avec intelligence et dévouement, devint sa prison. Ainsi finit cet homme que l'orgueil et l'ambition dominaient à un point égal : il avait fait espérer, par une conduite honorable, que ses anciennes

raisons avec Aly Tébélen n'avaient point perverti son cœur; un seul moment le démasqua. Mais les patriotes n'apprirent pas sa défection avec moins de douleur : sur qui pouvaient-ils compter puisqu'Ulysse était un perfide !

La côte septentrionale du golfe corinthien, depuis Missolunghi jusqu'à Salone, était chargée d'ennemis; ce fut sur ce point que Panourias et Makrys se couvrirent de gloire à la tête des Armatoles : ils tombèrent sur les troupes de Reschid, les chassèrent loin de Salone, et après plusieurs combats opiniâtres, ils les rejetèrent par-delà le Vlochos. Stournaris, Hiscos et Kariascaki ne cessèrent d'inquiéter l'ennemi dans la vallée de l'Achéloüs; ils poussèrent jusqu'aux portes d'Arta, et après avoir ravagé le pays, enlevé les magasins que Reschid avait échelonnés sur sa route, ils attendirent que ce séraskier fût, comme ses prédécesseurs, chassé par les pluies de l'automne. En cas de retraite prompte et forcée, les mesures étaient si bien prises que les Albanais devaient succomber presque sans combat; toute une population guerrière leur barrait le chemin.

On a reproché au gouvernement provisoire d'avoir négligé l'approvisionnement des places fortes. La campagne commença si brusquement; on était si loin de s'attendre à soutenir des siéges de la part des Turcs dans le Péloponèse et l'É-

tolie, et surtout les munitions étaient si rares que le pouvoir exécutif n'aurait eu peut-être ni le tems ni les moyens de pourvoir à tout lors même qu'il en aurait eu la prévoyance. Missolunghi tint bon, malgré le dénuement où elle se trouvait. Les barbares jetèrent quelques centaines de bombes dans la ville; la plupart de ces projectiles n'éclatèrent pas, et on les renvoya dans le camp ennemi, où ils causèrent un grand dégât. La défense de Missolunghi fut si glorieuse que l'on pourrait consacrer plusieurs chapitres aux détails intéressans du siége qu'elle soutint. Qu'il nous suffise de dire que les habitans se multiplièrent pour le service des nombreuses batteries élevées sur tous les points; ils supportèrent les privations les plus pénibles et ne se découragèrent pas. Ils affrontèrent les hordes ennemies dans des sorties qu'on aurait pu regarder comme téméraires, si elles avaient été exécutées par d'autres hommes, et revinrent toujours vainqueurs : en un mot tel fut le patriotisme de Missolunghi et sa confiance dans le gouvernement, que, réduite à la dernière extrémité, sachant la flotte turque dans l'Archipel et une armée égyptienne devant Argos, elle se défendit encore : ses espérances ne furent point trompées; des vaisseaux d'Hydra entrèrent dans le golfe avec des munitions de guerre et de bouche; Missolunghi fut approvi-

sionnée et la flottille de Patras, qui bloquait le port, s'éloigna précipitamment à la vue des bâtimens chrétiens. Ce secours déconcerta Reschid; il n'osa plus compter sur le succès de son entreprise. Des maladies terribles avaient déjà répandu la mortalité dans son camp; les Guègues et les Schypetars s'ennuyaient d'attendre et de souffrir: les bandes irrégulières d'Hiscos et de Kariascaki fermaient toutes les issues et interceptaient les convois. Reschid enfin se voyait à la veille d'éprouver lui-même les tourmens de la famine, fléau qu'il n'était plus en son pouvoir d'imposer aux Grecs. Si la flotte de Constantinople ne se présentait pas avant peu, sa position était telle qu'il devait vaincre, fuir, capituler ou mourir de faim.

Nous ne suivrons pas Gouras dans ses glorieuses excursions en Béotie et en Thessalie; Tzavellas, Makrys et Panourias continuèrent à faire des prodiges de valeur; mais l'intérêt, le danger, tout se concentre sur le Péloponèse, où neuf mille Egyptiens viennent de débarquer.

Ibrahim-pacha s'étant refait pendant l'hiver des pertes qu'il avait essuyées, partit à la fin d'avril de Stanchio avec une escadre de bâtimens de guerre et un nombreux convoi de munitions et de troupes de débarquement. Il s'arrêta d'abord en Crète où il établit son quartier-général. Après

avoir pris dans cette île quelques régimens, de l'artillerie et les officiers recrutés en Europe, il mit à la voile. Si l'escadre hellène avait pu le joindre avant son arrivée en Morée, ou plutôt si des circonstances particulières n'avaient pas divisé les forces navales des Grecs dans ce moment décisif, il est probable que le fils du pacha d'Égypte n'aurait aperçu le rivage de la Hellade que pour y trouver des fers ou la mort. Mais les Hydriotes n'étaient point encore prêts; les vaisseaux qu'ils avaient en mer sous les ordres de Saktouris inquiétèrent la flotte égyptienne; ils ne purent arrêter sa marche, bien qu'ils eussent eu le tems de lui brûler plusieurs navires. Ibrahim passa outre et jeta l'ancre dans le port de Modon dans les premiers jours du mois de juin.

L'Africain débarqua ses troupes, établit son camp, régla son plan de campagne et commença ses opérations. La citadelle de Navarin, occupée par une faible garnison grecque, n'était pas éloignée; il l'attaqua. Ce siége qui fut soutenu avec une grande valeur, quoique les assaillans eussent tout pour eux, canons, tactique, officiers expérimentés, dura long-tems et faillit causer la ruine totale de l'armée d'invasion. Ibrahim, repoussé plusieurs fois avec des pertes considérables, s'opiniâtrait dans son dessein; il voulait Navarin à quelque prix que ce fût. Cependant le gouverne-

peuple grec rassemblait des forces pour le combattre ; douze mille hommes, commandés par Conduriottis, n'étaient plus qu'à quelques jours de marche de cette citadelle. Les assiégés comptaient sur ce puissant secours : ils attendaient ; ils ne désespéraient plus de leur position. Alors Ibrahim, irrité par les obstacles qu'il avait rencontrés, disposa tout pour un assaut général.

Il eut lieu peu de jours après. La garnison hellène se couvrit de gloire ; mais elle ne put résister à l'ascendant de la tactique européenne. Les barbares ouvrirent une large brèche et se préparaient à enlever la place à la baïonnette, lorsque le commandant chrétien, vaincu par le malheur, demanda et obtint une capitulation. Il promettait de se soumettre dans huit jours, s'il n'était secouru avant cette époque. Ibrahim de son côté, s'engageait à laisser sortir la garnison avec armes et bagages sans l'inquiéter dans sa retraite (1).

Ce traité était à peine conclu que l'on apprit à Navarin les détails d'une victoire remportée par Miaoulis. La consternation se répandit dans le camp d'Ibrahim ; ce chef lui-même se livra à d'affreux transports de rage. Une partie de ses vaisseaux et de la ville de Modon venaient de sauter incendiés par les Grecs.

(1) Ce fut à ce siége que le brave Santa-Rosa fut blessé à mort.

Miaoulis était à Hydra lors du débarquement des Égyptiens. Ce grand citoyen n'attendit pas la flotte; des discussions malheureuses en suspendaient l'équipement; il partit avec ses propres vaisseaux, ceux de ses amis et un assez grand nombre de brûlots. Arrivé à la hauteur de l'île Sapienza, l'amiral hellène découvrit la flotte d'Ibrahim. Cette vue excita son indignation : il cingla vers le port; un bon vent de sud-ouest favorisait sa marche. Les vaisseaux égyptiens étaient à l'ancre et serrés les uns contre les autres : Miaoulis les surprend; il repousse dans le port ceux qui essaient d'en sortir pour le combattre, et sans perdre de tems, il fait avancer ses brûlots.

Ces machines incendiaires atteignent le gros de la flotte ennemie, malgré le feu du fort et des vaisseaux. On les attache aux navires les plus rapprochés de la ville; ils s'enflamment et répandent l'incendie partout. Sept ou huit vaisseaux égyptiens sautent tour-à-tour; la ville est en feu; les magasins à poudre ne peuvent être préservés; ils font explosion et entraînent dans leur ruine les deux tiers de la place de Modon.

On aurait cru que cet événement sauverait les braves de Navarin; on pensait que la majeure partie des munitions et des subsistances d'Ibrahim ayant été détruites par ce désastre, il serait forcé lui-même de capituler ou de quitter promptement le Péloponèse. Rien de tout cela n'arriva;

Conduriottis vit son armée se mutiner contre lui ; les soldats se dispersèrent : des cris de rébellion se firent entendre. On demanda Colocotroni et les autres factieux : toute la population grecque refusait de prendre les armes, à moins qu'elle ne fût dirigée par ces chefs si dangereux pour la liberté.

Quel moment pour une pareille crise ! Le sénat dut à la violence du peuple et à l'urgence des circonstances. Colocotroni et ses complices, ramenés d'Hydra, jurèrent dans l'église métropolitaine de Napoli d'être fidèles à la cause de la Grèce, et d'obéir aux ordres du gouvernement ; ils partirent pour former des armées; mais Ibrahim était déjà maître de Navarin, et sur le point d'entrer à Tripolitza.

Alors la flotte de Constantinople, battue et dispersée par Saktouris à la hauteur d'Andros, ne pouvait plus secourir le généralissime égyptien. Topal-pacha avait eu bien de la peine à gagner Candie après avoir perdu treize navires de guerre, parmi lesquels était son vaisseau amiral. Il n'était plus en état de rien entreprendre, et les Hellènes, maîtres de la mer, pouvaient isoler Ibrahim dans la péninsule, où il s'était engagé avec tant d'audace.

Ce barbare couvrit de sang et de ruines les belles vallées de la Laconie et de l'Argolide. Il

pénétra jusqu'à Argos, et la belle défense du prince Ypsilanti, dans les environs de cette ville, l'empêcha d'aller plus loin. On sait qu'il retourna sur ses pas: aujourd'hui l'on espère qu'il a éprouvé des revers; on pense même qu'il est perdu. Oh! que tous ces bruits vagues encore puissent se réaliser! La Grèce n'avait peut-être plus que cette épreuve à subir; qu'elle en sorte victorieuse, et ses ennemis se tairont, et les barbares, se refusant aux instigations de leurs dignes conseillers, céderont à la force ce qu'ils n'ont point voulu accorder aux supplications.

Ma tâche est remplie : je voudrais pouvoir finir en annonçant un triomphe complet : qu'il me soit au moins permis de le prédire, si je ne puis encore l'affirmer! La Grèce mérite le bonheur à tant d'égards! Peut-être même qu'elle deviendra de nouveau le sol de l'indépendance, et qu'un jour la liberté jaillira de son sein pour affranchir le vieux monde. Oh! puisse-t-elle sortir victorieuse de la lutte terrible qu'elle soutient avec tant d'héroïsme, et remplir de si glorieuses destinées!

Nota. Le morceau suivant est extrait de l'ouvrage du colonel Leicester Stanhope. Cet officier, qui paraît avoir étudié les localités avec le plus grand soin, nous a semblé devoir être consulté pour l'état militaire de la Grèce, et nous avons cru même que son opinion seule suffirait.

ÉTAT

POLITIQUE ET MILITAIRE DE LA GRÈCE.

(Extrait d'une lettre à M. Bowring.)

Pour comprendre la politique de la Grèce, il faut considérer l'état de l'empire ottoman, et les vues de la Turquie et de la Sainte-Alliance.

TURQUIE.

Il est évident que cet empire est sur le penchant de sa ruine. La famille régnante est presqu'éteinte. La désunion règne dans les provinces. L'Égypte et Tripoli sont devenues trop éclairées pour supporter le gouvernement turc.

Une partie de la Grèce en est séparée à jamais; et les Hellènes, qui courbent encore le front sous le joug des Turcs, les détestent au fond du cœur, brûlent de se venger et de devenir libres. L'Albanie elle-même abhorre ce gouvernement et menace de se soustraire à son joug odieux. Les armées ottomanes ne connaissent plus la subordination, et les flottes, privées des matelots grecs, ont perdu leur force.

RUSSIE.

Dans cet état de décadence et de décrépitude, la Turquie est menacée par les légions courageuses et disciplinées de la Russie et par les essaims de la Perse; tandis que, d'un autre côté, elle est soutenue par les nations qu'alarment l'ambition et la puissance croissante des barbares du Nord.

SAINTE-ALLIANCE.

Quant à la Sainte-Alliance, ses vues sont connues : elle veut des serviteurs, des esclaves même; elle ne peut supporter l'idée d'avoir à craindre des hommes libres. . . . . .

. . . . . .

Quelques personnes se consolent, il est vrai, en pensant que le despotisme de l'Europe est préférable à celui de l'Asie. A l'égard des premières classes de la société, il est peut-être plus modéré; mais en Turquie les ordres inférieurs et les soldats sont moins asservis et mieux traités que les paysans et les mercenaires de la Russie.

POLITIQUE DE LA GRÈCE.

Comment la Grèce pourrait-elle parer les coups que lui portent la politique de la Russie et la Saint-Alliance ? Car, quelque fins que soient les

Grecs, les espions, les prêtres et les diplomates de cette ligue barbare les égalent en adresse, et ne les laisseront pas avancer par des voies souterraines à la citadelle de la liberté. Il faut donc qu'ils s'avancent par leur courage, mais en usant de prudence, et sans prendre l'offensive; pendant ce tems-là, qu'ils songent à asseoir leurs droits sur des fondemens solides, et qu'ils recherchent l'amitié de l'Angleterre, de l'Amérique et de tous ceux qui aiment la vertu. Alors, quels que soient les Grecs, qu'ils soient dépendans ou indépendans, qu'ils vivent sous un gouvernement républicain ou monarchique, ils auront pris les meilleurs moyens pour hâter leur liberté et leur bonheur.

Je dois ensuite appeler l'attention sur les fonctionnaires de la Grèce.

CORPS EXÉCUTIF.

Ce corps a été jusqu'ici composé d'hommes de différens caractères. Pendant un tems il fut soumis à l'influence de Mavrocordato, lorsque les primats, les fanariotes et les partisans d'un roi étranger y dominaient. Les principaux traits qui distinguaient alors le gouvernement étaient le bon ordre, et d'autres disaient l'intrigue. A une autre époque, Colocotroni obtint un ascendant mar-

qué par sa réputation militaire, sa fortune et les relations immenses que lui donnait sa nombreuse famille. Alors on vit dominer la puissance militaire, qui d'abord défendit les intérêts démocratiques, et ensuite ceux de l'oligarchie ; et enfin, il se forma une espèce de ligue pour détruire les brigands avides de pillage. On mit Conduriottis à la tête de de cette administration, et les îles reprirent l'importance qu'elles méritaient. Le corps exécutif a jusqu'ici exercé un degré de pouvoir qui est incompatible avec un gouvernement républicain. Les principes d'une liberté farouche ont long-tems régné en Grèce ; mais on commence à n'apprécier et à ne suivre que les principes d'une douce et sage liberté. Les déprédations des chefs militaires et des oligarques ont fait profondément sentir aux paysans les avantages de l'ordre et de la sécurité pour leurs biens et pour leurs personnes. Ils commencent à défendre les armes à la main leurs terres et leurs fortunes ; et ils comptent sur leurs représentans pour employer leurs revenus d'une manière convenable, et prendre la direction générale de leurs armées et de leurs flottes.

CORPS LÉGISLATIF.

Il est composé d'hommes choisis parmi les oligarques civils et militaires. Ils sont naturellement

disposés à prendre les intérêts de ceux qui les ont élus. Ils tiennent une conduite respectable ; mais, comme la plupart des fonctionnaires publics de la Grèce, ils manquent d'aptitude et d'intelligence et n'ont qu'une légère teinture des affaires. Ils aiment l'ordre, détestent toute espèce d'exaction et ménagent l'argent du peuple. On ne saurait se faire une idée de la fermeté et de la dignité qu'ils montrèrent lorsqu'ils furent attaqués par les émissaires de Colocotroni. Il est de la plus haute importance d'élever ce corps et de lui donner un caractère imposant. On y réussira en faisant prendre au peuple un vif intérêt pour les élections ; en lui indiquant, pour représentans, des hommes distingués par leurs talens ; en choisissant, pour représenter, des hommes d'un rang supérieur, et en donnant une entière publicité à leurs travaux. Voilà quel a été constamment le but des efforts des Philhellènes.

MINISTRES.

Mavrocordato, Negris, Coletti et d'autres Grecs d'un talent supérieur, ont rempli les fonctions de ministres. Quand j'arrivai à Argos, on n'avait nommé aucun ministre, excepté un prêtre qui était à la tête du département de l'intérieur. Je me hasardai à blâmer fortement cette négli-

gence, surtout à une époque où il fallait prendre tous les arrangemens nécessaires pour régler l'emploi de l'emprunt, et défendre la patrie.

ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

On suit en Grèce le code de Bysance, et une partie du code Napoléon. Cependant on ne fait pas une grande attention à l'un ni à l'autre, et l'administration de la justice est presque tombée. C'est peut-être un avantage pour la Grèce ; elle n'a pas un tas d'hommes de loi pour la tourmenter, l'apauvrir et l'asservir éternellement ; elle n'a pas à se défaire de vieux préjugés et de vépérables monceaux de parchemins, elle est prête à accepter le meilleur code de loi qu'on pourra lui offrir. Peut-elle hésiter à en accepter un fondé sur les principes profonds de Bacon, et soutenu à chaque pas par des raisonnemens dont la vérité est presque susceptible d'une démonstration mathématique ?

POLICE.

La police est parfaitement maintenue par les chefs militaires, surtout à Athènes ; excepté à Missolunghi, on jouit d'une sécurité personnelle bien plus grande que sous le gouvernement

turc ; les meurtres sont extrêmement rares. Les voyageurs peuvent circuler en toute sûreté.

PRÉFETS.

On peut dire que la Grèce est gouvernée par des préfets. Dans les états naissans, il est absolument nécessaire que certaines personnes soient revêtues, dans chaque district, d'une puissance prépondérante, et qu'on les rende responsables de l'usage qu'elles en font. A moins d'établir ces autorités locales, quelle que soit la vigueur de l'administration centrale, les provinces éloignées deviennent la proie de quelques despotes ou tombent dans l'anarchie. En Grèce les préfets sont mal choisis. Au lieu d'avoir une influence marquée dans leurs districts, ils sont en général les instrumens des principaux primats et des capitaines.

PRIMATS.

Ils sont Turcs dans leurs habitudes et leurs principes de gouvernement; ils ont une grande influence en Morée. Dans la Grèce orientale et dans la Grèce occidentale, ce sont les capitaines qui dominent. Hydra est gouvernée par les primats, qui sont eux-mêmes soumis à la populace marine. Le gouvernement de Spezzia est en quelque sorte semblable, mais Ipsara est régie par les

lois constitutionnelles. Les autres îles jouissent d'une administration douce et modérée.

ÉTAT DE L'ÉGLISE GRECQUE.

Les cérémonies de l'église grecque sont bizarres et entourées d'une pompe ridicule. Quoique les prêtres jouissent d'une grande influence, ils ne semblent pas avoir sur leur troupeau une autorité si prépondérante que ceux des pays catholiques. On peut attribuer cela à leur pauvreté et à la religion mahométane, qui contre-balance et paralyse leur crédit. Les prêtres ont été les principaux instrumens de la révolution actuelle. Ils parcoururent le pays, enrôlèrent dans cette conspiration honorable toutes les personnes qui leur étaient dévouées; ils combattirent dans les rangs de ces nobles insurgés; et un grand nombre d'entr'eux sont pour toujours attachés à l'armée comme soldats et comme capitaines. Durant le tems de leur service militaire, ils sont suspendus dans l'exercice de leurs fonctions ecclésiastiques. Cette règle ne s'étend pas aux occupations paisibles. Le vice-président du corps législatif et le ministre de l'intérieur sont de l'ordre clérical. Les prêtres ont de l'adresse et de l'industrie; la plupart d'entr'eux se livrent à l'agriculture et à d'autres travaux utiles.

Le costume des prêtres, quand ils n'exercent pas leurs fonctions, est le même que celui des paysans, et ils ne diffèrent de ces derniers que par leur barbe. J'ai trouvé partout le peuple et le clergé impatiens de lire les Écritures dans leur langue maternelle; je regarde ceci comme une chose importante, parce que le premier pas pour arriver à la connaissance d'un sujet est d'en avoir une explication juste, claire et intelligible. Par ce moyen, le peuple s'éclairera par degrés; les prêtres perdront la faculté de former des complots, d'asservir et de dépouiller le peuple; la superstition disparaîtra, et les préceptes de la religion s'accorderont avec les vues d'intérêt public.

CAPITAINES.

Les capitaines sont eux-mêmes des hommes courageux, ou les enfans des guerriers intrépides que les Turcs ne purent subjuguer, et avec qui ils firent des arrangemens en leur donnant des espèces de redevances féodales. En grande partie ils sont issus de cultivateurs et de bergers : quelques-uns d'entre eux ont été corrompus, soit pour s'être trouvés en contact avec les Turcs, soit pour avoir été employés sous eux. En général, ils ont des mœurs simples, se

battent vaillamment sur les montagnes, sont ardens au pillage, et ne se montrent cruels qu'envers leurs ennemis; ils penchent pour la démocratie, parce qu'ils aiment leur liberté sauvage qu'ils sont jaloux des primats et des Fanariotes et craignent d'être renversés par un roi étranger Ce dernier sujet les a beaucoup exaspérés.

PEUPLE.

Les paysans de la Grèce possèdent à un degré éminent les vertus champêtres. Ils furent opprimés par les Turcs, mais ne furent point corrompus; il n'en est pas de même des peuples des villes qui vivent parmi leurs despotes, et par conséquent partagent leurs vices. Ce peuple, si ce n'était le défaut d'instruction, serait aussi propre à devenir libre qu'aucune autre nation du monde. Il n'y a que ceux qui prétendent que « les esclaves d'aujourd'hui ne sont pas capables d'être libres demain » (j'entends les oligarques), qui sont indignes des bienfaits de la liberté, parce qu'ils sont débauchés, corrompus, avares et despotes. Je ne m'arrêterai pas davantage sur les vertus des paysans grecs, parce qu'elles sont reconnues et avouées de tout le monde; leur courage belliqueux ne le cède pas à celui des troupes régulières, et quelques-uns les regardent comme

les guerriers les plus intrépides et les plus redoutables qu'il y ait en Grèce.

VICES.

Je vais parler maintenant de quelques défauts qui dominent dans le caractère des Grecs.

L'avarice est un vice général en Grèce. Sous un gouvernement despotique, il faut que l'esclave soit avare, qu'il garde soigneusement et qu'il enfouisse son argent. Les vices sont à peine des vices sous un gouvernement absolu : là, l'avarice, l'intrigue, la fraude, la fausseté, la servilité, les rapines, les insurrections, et quelquefois d'horribles assassinats, sont les seuls moyens de se défendre soi-même. Là, tout est confondu, et l'on ne trouve le moyen de se mettre en sûreté qu'en faisant une fausse application des principes d'utilité.

PILLARDS.

Les Turcs ont appris aux Grecs à piller : leurs exactions forçaient les cultivateurs et les bergers à se retirer sur les montagnes, où ils vivaient comme des loups, et devenaient libres, proscrits et pillards. Leurs descendans devinrent belliqueux, et furent tantôt la terreur des Turcs, tantôt leurs alliés, et enfin secondèrent la liberté

de la Grèce. Telle fut l'origine de la plupart des capitaines. Il ne faut pas cependant supposer que les capitaines sont les seuls pillards; beaucoup de primats étaient riches et puissans sous la domination ottomane, et ils sont aussi rapaces que les soldats.

INTRIGANS.

Les Grecs, surtout ceux de Constantinople, les Fanariotes, se distinguent par leur finesse, leur subtilité, leurs intrigues politiques et leur tortueuse diplomatie. Telle est la tactique des gouvernemens absolus; elle est également nécessaire pour qu'on puisse se préserver de sa perte et parvenir à la fortune. Par cette conduite les Grecs s'insinuaient dans les bonnes grâces de leurs maîtres, et étaient nommés gouverneurs de provinces, interprètes, etc. Peut-on s'étonner que les Grecs aient choisi le chemin sinueux qui est entouré d'une pompe éblouissante et conduit au temple du luxe? Dans une bonne cause, un politique intrigant ne peut jamais si bien arriver au but en prenant des détours, qu'un homme vertueux qui va son droit chemin. Leurs manœuvres artificieuses sont toujours déjouées par une attaque directe, hardie et soutenue.

RESSOURCES DE LA GRÈCE.

Les ressources de la Grèce sont grandes, mais

on ne les a pas encore sondées. La nature s'est montrée bienfaisante envers elle; mais les Turcs, aveuglés par les préjugés et enflammés par la passion, ont négligé leurs vrais intérêts, et ont détruit ses richesses, ses terres et ses libertés; tout a été également en proie à leurs ravages.

AGRICULTURE.

Elle est complétement négligée en Grèce. On trouve ça et là des champs bien arrosés; mais c'est assez rare. Le meilleur moyen de perfectionner l'agriculture, serait de faire venir des cultivateurs étrangers, et d'établir une société d'agriculture, pour démontrer les premiers principes de la culture, introduire de nouvelles productions, comme des légumes, des prairies artificielles, etc., et améliorer les différentes races de bétail, principalement des brebis et des chèvres. La vigne, les oliviers et les vers à soie, méritent également une attention particulière.

COMMERCE.

Où il y a peu d'argent, peu de besoin, peu de sûreté, peu de probité et point de crédit, le commerce doit être stagnant. Comment s'y prendre pour changer en Grèce cet état de choses? au moyen d'un bon gouvernement, de l'éduca-

tion, en portant de bonnes lois et en leur donnant la force nécessaire, en déployant une grande rigueur contre les pirates, en donnant l'exemple d'une scrupuleuse intégrité dans toutes les mesures financières adoptées par l'administration ; en un mot, en montrant au peuple et aux marchands combien il leur importe d'être honnêtes et laborieux.

REVENUS.

Le peuple n'est pas accablé par les impôts qu'il paie, mais il est ruiné par la manière dont les capitaines et les primats les recueillent; parce que les revenus entrent dans les coffres de ces individus au lieu d'être envoyés au trésor ; parce que ces revenus sont employés à leurs besoins particuliers, au lieu d'être consacrés à protéger les terres et les pays contre les incursions des Turcs, qui, chaque année, les envahissent et les ravagent; et parce que les capitaines y exercent parfois des exactions injustes et tyranniques. Quel est le moyen de remédier à tous ces maux ? Il faut exposer ces abus et leurs fatales conséquences ; donner de la force au gouvernement pour le mettre en état d'obliger les capitaines et les primats à déposer les revenus dans les coffres publics; enrôler le peuple et en former une milice

également redoutable aux ennemis étrangers et domestiques, et augmenter la force et l'activité des représentans.

EMPRUNT.

Les Grecs croient qu'il ne leur manque qu'une chose, l'argent. C'est une fausse idée, et qui a de fâcheuses conséquences; car dans chaque partie de l'administration on néglige tout, hors l'argent. On a essayé de dissiper cette idée en prouvant que les nations les plus riches ont été subjuguées par celles qui l'étaient le moins. En général, les capitaines sont ennemis de l'emprunt, parce qu'ils craignent qu'il ne tombe entre les mains de leurs rivaux, et ne leur ôte la puissance dont ils jouissent. Le reste de la nation attend cet emprunt avec la plus vive impatience; on pense avec raison que, si l'on en fait un bon usage, il assurera non-seulement l'indépendance, mais même la liberté. Quand j'étais à Argos, on prit des mesures pour appeler sur cet objet l'attention du gouvernement. Le corps législatif reprit ses séances; on recommanda de sages mesures pour bien diriger l'emploi de l'argent et assurer le paiement des intérêts. Je n'entrerai point dans le détail de ces mesures, parce qu'elles embrassent presque toute l'étendue du gouver-

nement. Les représentans portèrent quelques lois salutaires; ils parurent fort jaloux de tenir la bourse du peuple, et se montrèrent aussi économes des fonds publics, que le proverbe dit qu'ils le sont des leurs.

PARTIS.

On peut dire qu'il y a en Grèce trois partis politiques : le premier, composé des capitaines qui veulent le pouvoir et le pillage; ils penchent en général pour les intérêts démocratiques, pour conserver ces avantages, et ne pas avoir de maître sous un gouvernement monarchique. Ce parti est riche et courageux; mais il a de puissans adversaires, et ne peut ménager ses intérêts qu'en se rangeant du côté du peuple; c'est une vérité que l'on commence à sentir et à apprécier. Je donnais sans cesse ces conseils, et les chefs militaires me regardaient comme leur ami intime, vu que je ne consultais que le bien du plus grand nombre. Le second parti se compose des primats et des oligarques qui, comme les premiers, veulent le pouvoir et le pillage; ils pensent que le moyen de conserver leur influence serait d'avoir un roi étranger. Le troisième peut s'appeler le parti de la nation.

Il se compose de ceux qui ne se sont point

laissé subjuguer par les oligarques civils et militaires; je veux dire les paysans, les marchands, les citoyens; quelques insulaires et quelques beaux-esprits. Lorsque l'ennemi était près de faire irruption, le parti national inclina vers les chefs militaires; lorsque le danger fut éloigné, il s'éleva avec véhémence contre leurs exactions. Ce parti se fortifie et se consolide de jour en jour.

ÉDUCATION.

D'après ce que nous venons de rapporter, on voit qu'on éprouve en Grèce une grande disette d'hommes instruits; ce besoin se fait sentir dans le corps représentatif, dans l'administration de la justice, dans les préfectures, dans les armées et dans la marine; en un mot, dans toutes les branches de l'état. On peut atteindre, avec le tems, ce but désirable, en établissant des écoles, en engageant les voyageurs à venir en Grèce, et les Grecs instruits à retourner dans leur patrie.

A présent j'appellerai toute l'attention sur la défense de la Grèce.

MARINE.

La marine grecque se compose principalement de bricks marchands d'Hydra, de Spezzia et d'Ip-

sara. Leur nombre s'élève à environ quatre-vingts voiles. Ces vaisseaux ont été en partie entretenus par des souscriptions particulières, et leurs matelots sont pleins d'adresse et de bravoure. La flotte grecque est composée comme l'armée grecque; elle est incapable de lutter contre la flotte turque combinée; mais elle l'a souvent emporté sur elle par la supériorité de ses matelots et sa tactique savante. Quand je dis tactique, je ne parle point de celle d'une marine parfaitement organisée, car c'est là leur côté faible; mais il y a une tactique pour les flottes irrégulières aussi bien que pour les armées, pour les corsaires aussi bien que pour les guérillas. Voilà la vraie politique militaire et navale que la Grèce doit suivre. Elle ne peut se mesurer avec les Turcs en bataille rangée, mais elle peut les harceler et leur faire perdre beaucoup de monde. Il faut que la Grèce ait à son service quatre bonnes frégates, six bricks, trois ou quatre vaisseaux à vapeur, plusieurs vaisseaux corsaires et quelques chaloupes canonnières. Elle pourra alors se défendre contre toute puissance maritime, excepté contre l'Angleterre. Peut-être que le comité pourrait procurer à la Grèce, comme pour servir de modèles, quelques vaisseaux corsaires, un vaisseau à vapeur et une bonne chaloupe canonnière. Un ou deux habiles officiers de marine qui pourraient se plier à tous

les préjugés des naturels, et se soumettre avec calme à toutes les traverses, serviraient de la manière la plus utile la cause des Grecs.

ARMÉE.

Les capitaines sont d'une origine obscure, et la plupart d'entre eux sont issus de bergers. Eux ou leurs pères se sont distingués en se dérobant à la tyrannie des Turcs, en ayant recours aux armes, et en exerçant, avec une agilité et une adresse prodigieuses, des rapines qui, quelquefois, obligèrent leurs oppresseurs à rechercher leur alliance. Ce sont eux qui, par leur courage et leur persévérance, ont entretenu dans le peuple un esprit de résistance opiniâtre et le goût des exploits belliqueux, jusqu'à ce qu'enfin la nation, exaspérée au dernier point par la tyrannie des Turcs, se souleva avec fureur, et finit par ressaisir sa liberté. C'est avec raison qu'on a reproché aux Grecs les massacres horribles qu'ils ont commis; mais il était souverainement injuste d'en accuser leur cause, puisque l'objet de leur lutte était de terrasser le vice et d'établir un gouvernement favorable aux progrès de la vertu. Ces massacres affreux ont empêché plusieurs fois leurs ennemis de traiter avec eux; mais, d'un autre côté, ils les ont remplis d'épouvante, et ont délivré leur pays de

hordes barbares qui n'auraient jamais pu devenir leurs amies, et auraient toujours compromis leur liberté. Cependant, c'est une politique fausse et maladroite que de pallier ou de nier ces cruels excès. On a donc accusé hautement les Grecs de manquer de charité chrétienne. Ils ont défendu leur conduite avec chaleur ; on les a néanmoins condamnés ; mais il deviennent de jour en jour moins acharnés : témoin la conduite qu'ils ont tenue à Corinthe.

En général, les capitaines manquent d'éducation ; ils sont simples dans leurs manières ; mais ils ont de l'intelligence, de la bravoure, et ils entendent parfaitement la guerre de montagnes.

Les soldats partagent les vices et les vertus de leurs chefs, avec qui ils vivent familièrement : on les punit rarement. On les paie d'une manière très-irrégulière, et quand ils sont mécontens de leurs capitaines, ils se mutinent ou les quittent. Les troupes sont mieux disciplinées qu'au commencement de la révolution ; mais on dit qu'elles sont moins courageuses et moins entreprenantes, parce qu'elles sont moins sensibles à l'exaspération causée par les outrages de leurs ennemis, à l'amour de la liberté à l'enthousiasme de la religion et à l'espoir du pillage. Les soldats grecs sont extrêmement endurcis à la fatigue ; ils peuvent faire de longues marches, porter de

lourds fardeaux, vivre continuellement en plein air, s'avancer sans provisions, souffrir les plus grandes privations, et conserver toujours un courage ardent et intrépide; ils sont rapides comme des coursiers, et à peine peut-on les atteindre; et si l'amour de la liberté peut nourrir toujours leur constance infatigable, ils sont presque invincibles dans leurs forteresses sauvages. Chaque soldat est décidé à vaincre, et il n'est pas un seul Grec qui admette la possibilité de tomber sous le joug des Turcs. Si vous leur parlez des millions d'ennemis qui sont sur le point d'inonder leur pays, ils ne paraissent nullement découragés : ils vous répondent tranquillement que plus il en viendra et plus les Hellènes pourront en moissonner. Ces sentimens nobles et généreux règnent universellement. Je suis d'avis que cette lutte, quelque prolongée qu'elle soit, réussira infailliblement, et produira une grande amélioration dans le sort de la Grèce et même dans celui de l'Asie.

OPÉRATIONS OFFENSIVES.

La Porte a promis à ses pachas de les récompenser en leur donnant les provinces qu'ils pourront conquérir. Le pacha d'Egypte est maître de Rhodes; il s'occupe à subjuguer Candie, dont les forteresses sont en son pouvoir; mais les paysans, pleins de bravoure, sont en armes sur les mon-

tagnes. Mohammed-Ali s'est aussi engagé à envahir la Morée avec cinq mille hommes de troupes régulières et vingt mille de troupes irrégulières. Cette armée doit débarquer à Modon et à Coron. Ensuite une division doit marcher sur Tripolizza, et l'autre doit se diriger sur Patras et balayer la plaine. On a tout sujet d'espérer que Mohammed-Ali ne réussira pas dans cette entreprise, parce qu'il est jaloux de la Porte et redoute sa puissance. Le Mameluk, Ibrahim-bey a excité contre lui une insurrection : sa capitale a été détruite par un incendie qui a consumé son arsenal et son corps d'artillerie. Il est occupé à faire la guerre dans l'île de Candie. La peste exerce ses ravages à Alexandrie.

Omer-pacha envoie de Janina un corps de troupes contre la Grèce occidentale et Missolunghi.

Le pacha de Scodra doit se diriger sur l'Acarnanie et l'Étolie.

La flotte turque et la flotte égyptienne sont insuffisantes pour secourir les forteresses. Cet état de choses subsistera jusqu'à ce que la flotte grecque devienne plus active et soit continuellement occupée.

DÉFENSE DE LA GRÈCE.

J'ai mis sous les yeux du gouvernement le plan

suivant, basé en grande partie sur les renseignemens qu'm'a fournis Odyssée.

Il y a deux grandes routes par lesquelles les Turcs peuvent envahir, du côté du nord, la Grèce déjà affranchie : celle de Zeitouni et celle d'Arta. Voici de quelle manière on doit placer les troupes de la république :

GRÈCE ORIENTALE.

	soldats.
A Stilida, près Sainte-Marine.	1,500
Un détachement pour couper toute communication entre Larisse et Zeitouni . . .	500
Pour défendre les quatre passages des Thermopyles.	2,000
Le plat pays, entre la mer et les Thermopyles, doit être défendu par des redoutes et.	1,000
Dans la province de Néopatra.	3,000
A Athènes.	300
A Négrepont, pour protéger le pays jusqu'à ce qu'on établisse un blocus effectif.	1,000
Total pour la Grèce orientale.	9,300

REMARQUES.

Douze mille habitans du mont Olympe sont

prêts à se soulever contre les Turcs, pourvu qu'on leur donne un mois de paie et une quantité suffisante de plomb. Si ces insurgés peuvent être approvisionnés par mer, ils formeront une puissante diversion sur les derrières de l'armée usurpatrice.

Odyssée pense qu'il faut placer la flotte grecque dans le voisinage d'Ipsara, pour couper le passage à tous les armemens turcs. Je suis d'avis que la marine grecque ne doit jamais prendre une position avant d'avoir eu l'avantage sur l'escadre ennemie; jusque-là, elle doit se disperser, et chercher à faire du ravage à la manière de son armée.

GRÈCE OCCIDENTALE.

	Soldats.
Dans le district de Macrynoros, surtout dans les défilés.	3,000
Et dans le voisinage.	2,000
A Missolunghi, outre les braves citoyens.	400
Dans Anatolico, de même.	50
A Lépante, jusqu'à ce qu'on effectue le blocus.	50
Total des soldats pour la Grèce occidentale.	5,500

PÉLOPONÈSE.

	Soldats.
Pour bloquer Patras et défendre la plaine.	2,000
Pour Gastouni et Pyrgos.	500
Pour Vostitza.	300
Pour bloquer Modon et Coron.	500
Pour un corps de réserve à Tripolizza. .	3,000
Pour Nauplie.	500
Pour Corinthe.	300
Pour Navarin.	300
Total des troupes en Morée.	7,400

TROUPES RÉGULIÈRES.

Il faut placer au siége du gouvernement un bataillon de mille hommes de troupes régulières et un corps de cinq cents hommes. 1,500

CANDIE.

Pour reprendre l'île de Candie, il faudrait. 6,000

Total général des troupes régulières et irrégulières dans la Grèce orientale et la Grèce occidentale, le Péloponèse et l'île de Candie. 29,700

REMARQUES GÉNÉRALES.

Outre les troupes ci-dessus mentionnées, il faut que le gouvernement organise toute la population et en forme une milice ou une garde nationale. On choisira pour officiers les hommes les plus fidèles et les plus braves de chaque ville.

Les troupes doivent être passées en revue et s'exercer tous les dimanches, et elles doivent être prêtes en tout tems à repousser leurs ennemis domestiques ou étrangers. Quand le pays sera mieux organisé, je recommanderai qu'on adopte le sytème militaire que j'ai soumis à l'examen d'Odyssée.

SIÉGES.

On doit préparer toutes les choses nécessaires pour un siége. Sans cela, ou une victoire navale, on ne pourra prendre Patras, Négrepont et Lépante, ni mettre la Grèce en sûreté. Les ressources des îles de Négrepont et de la belle plaine qui se trouve dans le voisinage de Patras, pourraient seules mettre les Grecs en état de continuer la guerre.

MILITAIRES EMPLOYÉS PRÈS LE GOUVERNEMENT.

L'agent du comité insiste fortement sur la né-

cessité de nommer un habile officier dans le corps exécutif, un au département de la guerre, et près le gouvernement un homme versé dans l'art militaire.

NEUTRALITÉ.

Les ordres du roi d'Angleterre m'ont enlevé aux fonctions que je remplissais en Grèce; ai-je besoin de dire combien le déplaisir de mon souverain est pénible à mon cœur, et combien il est fatal à mes destinées? Cependant les ministres de Sa Majesté résolurent d'observer envers les états belligérans une neutralité fondée, non point sur des promesses fictives et mensongères, mais sur la droiture, l'honneur et la plus sévère équité. Ils ne veulent pas exposer à une guerre générale leur pays encore souffrant et chargé d'une dette énorme et hasardeuse. J'admire leur sagesse; cependant nous ne devons pas enter le bien sur le mal; nous ne devons pas confondre les droits des individus avec une louable neutralité envers l'état. L'Angleterre ne doit pas violer la foi qu'elle a jurée aux autres pays, ni renverser les anciennes libertés de ses sujets. Jusqu'ici, partout où la liberté a étendu ses mains suppliantes, la Grande-Bretagne a entendu sa voix. Je déteste les innovations du despotisme, et je ne puis nullement

admettre que les ministres d'un état libre aient le droit de maîtriser les sentimens et les actions des individus. Ils n'ont pas le droit de nous empêcher de compatir aux maux de la Grèce, ou de lui prêter le secours de nos talens ou de notre fortune; ils ne peuvent empêcher que notre sang ne se glace au récit de ses malheurs, ou que la joie ne le fasse rapidement circuler en la voyant briser ses chaînes, et en voyant ses enfans jouir de leur nouvelle liberté. Ils ne peuvent nous empêcher de l'aider à vaincre ses émotions naturelles, en lui communiquant notre savoir, notre morale, notre culte et notre civilisation. Les ministres de la Sainte-Alliance ont, il est vrai, le droit d'exercer un tel empire sur les esclaves de leurs maîtres, et d'ordonner à l'Angleterre de suivre leur exemple sous peine d'encourir leur disgrâce. Mais l'Angleterre ferait mieux de lever la tête, de défendre ses droits d'un ton calme, et d'affronter le danger imminent plutôt que de se soumettre à une pareille doctrine et de tomber, comme eux, dans le chaos du despotisme. La Grande-Bretagne est encore puissante par ses connaissances, ses richesses, son énergie physique; et le monde entier ne pourra lui nuire d'une manière permanente, tant qu'elle conservera la prééminence que donne la vertu.

Ce rapport est peut-être trop long, eu égard au

petit nombre d'aperçus nouveaux qu'il présente. Je le terminerai en observant que, d'après ma propre expérience, il ne peut y avoir rien de plus sage ni de plus bienveillant que la conduite du comité envers les Grecs; en effet, il a tâché d'élever leur caractère et d'inspirer de l'intérêt pour leur cause. Il leur a ouvert les sources du savoir, et les a aidés en leur procurant un emprunt qui, si on en fait un bon usage, contribuera puissamment à leur salut, et de leur salut dépendent les destins de l'Asie.

Je suis, etc., etc.

LEICESTER STANHOPE.

PROCLAMATIONS

ET ORDONNANCES

DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le Président du corps exécutif à tous les Grecs.

Différens avis qui nous sont parvenus annonçaient que la flotte égyptienne, composée de cent transports européens, ayant vingt mille hommes de troupes, était en route depuis vingt-six jours. Son objet principal était de débarquer ces troupes sur quelque point du continent de la Grèce. On ignore où s'effectuera la descente. Le gouvernement cependant, dans sa sollicitude, a déjà pris les mesures nécessaires pour s'opposer à ce terrible ennemi. Quatre-vingt-quinze voiles ont été décrétées et sont en mer. Une partie de ces forces navales est destinée à marcher contre l'escadre de Constantinople, et l'autre doit surveiller les mouvemens de la flotte égyptienne. Nous osons espérer en la Providence divine que l'ennemi sera complétement battu sur mer. Mais l'incertitude de l'avenir engage le gouvernement provisoire de la Grèce à inviter

les Hellènes, pour le bonheur de la patrie, à exécuter l'ordonnance suivante :

1° Les militaires de tout grade qui se trouvent encore dans leurs foyers, doivent se rendre sur-le-champ à leurs postes respectifs, pour veiller attentivement aux mouvemens de l'ennemi ;

2° Les habitans des cantons littoraux doivent, dès ce moment, mettre leurs familles et leurs provisions en lieu de sûreté, et à l'approche de l'ennemi, ils sont autorisés à incendier les villages et les champs, afin que l'Africain ne trouve sur notre sol ni retraite, ni nourriture ;

4° Tout citoyen, tout Grec, tout chrétien enfin, capable de porter les armes, doit se tenir prêt à voler où la patrie en danger l'appellera pour défendre nos droits sacrés ;

4° Que les Hellènes se réunissent aujourd'hui de bonne foi, ils seront invincibles ; qu'ils renoncent un moment aux passions personnelles ; qu'ils étouffent cette discorde maudite, fruit des intérêts particuliers, et sur laquelle le satrape égyptien fonde ses principales espérances. Hellènes, nous sommes frères ; Hellènes, la Grèce est notre patrie, notre mère commune. Réunissons-nous et mourons tous sans exception ; le danger est grand, la lutte va être définitive. L'Asie et l'Afrique viennent de réunir toutes leurs forces ; plus d'espérances pour eux, si nous demeurons vainqueurs.

Voyez comme nos tyrans s'avancent résolus ferme-

ment d'anéantir nos droits les plus sacrés, résolus de réduire en esclavage l'antique berceau de la liberté, la Grèce, notre chère patrie. Ils veulent anéantir notre existence politique, et, après nous avoir exterminés, fouler aux pieds nos autels et disposer à leur gré de nos femmes, de nos filles, de nos enfans, pour assouvir leurs brutales passions. Hellènes! Hellènes, montrez dans la crise présente l'ardeur, le courage qui vous ont acquis les applaudissemens de l'Europe depuis votre régénération. Ne sommes-nous pas les mêmes qui avons déjà remporté tant de victoires éclatantes et sur terre et sur mer?...

Nous n'avons plus à combattre qu'une seule fois pour obtenir notre indépendance, la plus juste récompense de nos travaux. Aux armes, Hellènes, aux armes! Accourez, et que l'ennemi apprenne, pour la dernière fois, que les Grecs préfèrent une mort illustre à un honteux esclavage!

Le président du pouvoir exécutif,

CONDURIOTTIS.

Le secrétaire-général,

RHODIOS.

Nauplion, le 10 août 1824.

LE CORPS EXÉCUTIF,

Aux braves marins de la flotte.

La nation et le gouvernement ont ressenti une joie excessive à la nouvelle de votre éclatante victoire qui a fixé les destinées de la patrie, a déjoué les projets des ennemis et détruit les espérances du barbare.

Toutes les nations apprendront avec étonnement que de misérables barques grecques, manquant de tout, ont lutté avantageusement contre les terribles masses ottomanes; et elles proclameront notre indépendance. La mer Égée, ce témoin de vos exploits, publiera partout que, pour la première fois, les vaisseaux à la voile ont été la proie des flammes.

Hellènes, réjouissez-vous! votre valeur enorgueillit la patrie, et vous rend dignes d'être les descendans des anciens Grecs, vos illustres ancêtres. Voyez la faiblesse du tyran! N'avez-vous pas appris, par votre propre expérience, que ses nombreux et formidables vaisseaux ne font que multiplier et grossir nos trophées? Cette année décidera de notre sort. Aussi le tyran a-t-il ramassé toutes ses forces; il a fondé sur cette année toutes ses espérances. Pleins de courage et d'intrépidité, courez donc sur lui, poursuivez-le jusque dans ses ports, ne lui laissez point le tems de respirer; soyez convaincus que par la suite il ne viendra plus s'exposer volontairement au feu de vos batteries: il est Turc, c'est-à-dire, audacieux quand il

ne trouve pas de résistance, mais lâche et timide lorsqu'on l'a une fois vaincu.

Vengez-vous, braves marins, du tyran usurpateur de nos droits sacrés; vengez-vous, comme jadis notre aïeul Thémistocle se vengea de Xerxès, et soyez convaincus que le gouvernement accueillera paternellement les familles des héros morts pour la patrie, et récompensera chacun selon ses actions.

G. Conduriottis, Iani Coletti, Anagnostis, Panoutzos Notaras.

Le secrétaire-général,

P. G. Rhodios.

Nauplion, 22 août 1824.

LE CORPS EXÉCUTIF,

Aux intrépides équipages des brûlots de la flotte.

Vos exploits éclatans, braves équipages des brûlots, ont réjoui toute la nation, et ont excité sa reconaissance. Vous vous êtes élancés sur les vaisseaux formidables de l'ennemi avec un noble mépris de la vie et un généreux enthousiasme; ils sont devenus la proie des flammes. C'est avec raison que la patrie vous proclame ses sauveurs, puisque c'est à votre héroïque dévouement qu'elle doit sa délivrance.

Dignes descendans de nos ancêtres, l'infidèle espère encore en ses vaisseaux. Insensé ! il ignore que plus ils sont grands et plus ils sont nombreux, plus le courage des Hellènes s'enflamme et s'accroît pour anéantir à jamais les usurpateurs de nos droits sacrés. Hellènes ! les peuples de la Turquie sont comme des ronces desséchées sur le sentier de notre régénération. Incendions-les pour arriver au noble terme de notre carrière. Thémistocle, notre aïeul, se vengea de Xerxès avec un petit nombre de vaisseaux ; et vous, intrépides équipages des brûlots, vengez vos parens, vos femmes, vos enfans et notre chère patrie. Cette année couronnera vos travaux. Élancez-vous encore une fois sur l'ennemi, chassez le barbare des mers sacrées de la Grèce, avec ce zèle et cette dextérité que vous avez montrés si souvent. Le gouvernement, satisfait de votre valeur, récompensera chacun d'une manière digne de lui.

Le président

CONDURIOTTIS ; Iani COLETTI, PANOUTZOS, NOTARAS.

Le secrétaire-général,

P. G. RHODIOS.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le sénat, à M. Edward Blaquières.

C'est la probité, la philantropie, la bravoure, ces vertus précieuses, fruits d'un bon naturel et d'une éducation libérale, plutôt que l'effet des lois politiques, ce sont ces vertus dont vous êtes orné, qui vous ont inspiré et qui ont embrasé votre ame d'amour en faveur de la Grèce. Ce sont elles qui vous persuadèrent d'abandonner votre belle patrie, pour vous exposer à des peines et à des dangers en faveur de la malheureuse Grèce. Ce sont elles qui vous engagèrent à agir et à parler si avantageusement pour nous. La Grèce reconnaissante, pour prix de ces vertus, pour prix de vos bonnes actions, vous annonce, par l'organe de ses représentans, que votre nom est inscrit parmi ceux de ses citoyens, et qu'elle vous proclame, dans l'assemblée générale de la nation, citoyen vertueux, véritable Hellène. C'est cette Grèce que vous chérissez, c'est cette Grèce, dont les bénédictions publiques vous accompagneront jusqu'au sol heureux de votre patrie, qui vous salue. Enfant chéri d'une mère tendre, rapprochez-vous de la Grèce et saluez nos bienveillans amis, vos citoyens Philhellènes.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Edward Blaquières, anglais de nation, ayant agi, jusqu'à ce jour, en faveur de la Grèce, soit par ses conseils, soit par ses actions, il a été décidé, dans une assemblée générale du sénat, pour récompenser et honorer ce vertueux philantrope, que la nation l'adopterait comme son enfant, et le compterait parmi ses citoyens.

En l'absence du président, *le vice-président*,

THÉODORET.

Le premier secrétaire,

SCANDALIDE.

Nauplion, 1er septembre 1824 (le 4e de l'indépendance).

Edward Blaquières au vice-président du sénat.

Monsieur le vice-président, je réponds à votre lettre par laquelle vous m'annoncez que le sénat a voulu aujourd'hui m'honorer du titre de citoyen. Que le sénat reçoive ici l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'honneur qu'il m'a accordé, quoique je n'aie rien fait pour mériter cette faveur. Cependant, qu'il me soit permis de le dire, ce nouveau titre ne saurait augmenter en moi ni mon zèle, ni mon ardeur pour la lutte sacrée de la Grèce; mais il m'im-

pose de nouvelles obligations, afin que je ne paraisse pas indigne du nom honorable que les Hellènes ont bien voulu m'accorder, par l'organe de leurs représentans.

Agréez, Monsieur le vice-président, l'hommage de ma reconnaissance, pour la noble franchise avec laquelle vous m'avez exprimé les sentimens du sénat à mon égard.

Votre dévoué serviteur,

Edward BLAQUIÈRES.

Naples de Romanie, le 25 août 1824.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le pouvoir exécutif, au ministre de la guerre.

Le devoir le plus sacré du gouvernement ayant pour but une administration sévère et le maintien des intérêts de la nation, afin d'empêcher le moindre abus de la part des troupes réglées qui sont aujourd'hui habillées et armées aux frais de l'état, décrète, pour obvier à tout inconvénient :

1° Que tout soldat qui vendra les armes ou l'habillement qu'il aura reçus du gouvernement, sera sévèrement puni ;

2° Que tout marchand, ou autre citoyen, qui, séduit par l'appât d'un gain sordide, achetera de tels effets ou de telles armes, sera condamné à payer, en argent, la triple valeur de ces objets ;

3° Que le ministre de la guerre publiera la présente ordonnance dans toute l'étendue de la Grèce.

Le président,

G. CONDURIOTTIS, J. COLETTI, ANAGNOSTIS.

Le secrétaire-général,

P. G. RHODIOS.

Nauplion, 22 août 1824.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le président du corps exécutif déclare que :

La nation hellénique n'a pris les armes que pour conquérir son existence politique, son indépendance, et pour se gouverner comme les nations civilisées de l'Europe, avec lesquelles elle désire lier des rapports d'amitié et de commerce. Le gouvernement provisoire de la Grèce a appris avec regret que les puissances étrangères ont été indisposées des avanies dont leurs vaisseaux marchands se plaignent et qui ont été faites par nos corsaires, contre les ordres du gouvernement, contre les principes de neutralité des puissances européennes, et contre les bases du commerce, qui ne doit jamais être entravé injustement.

Le gouvernement voulant prévenir tous inconvéniens de ce genre, déclare que, si les corsaires grecs commettent le moindre dommage aux vaisseaux, non-

seulement il ne seront point protégés, mais même qu'ils seront punis sévèrement. Quoique l'état déplorable de la guerre nécessite la présence des corsaires pour ôter à l'ennemi tout moyen de résistance, nos bâtimens sont prévenus que ceux d'entr'eux qui seront trouvés sans être munis d'une autorisation du gouvernement, seront poursuivis et punis par la loi.

Le président,

G. CONDURIOTTIS.

Le secrétaire-général,

RHODIOS.

LE CORPS EXÉCUTIF,

Aux braves amiraux et commandans, et aux intrépides marins de la flotte grecque.

Intrépides marins,

Vos victoires de Cos et de Satalie viennent de remplir la nation de joie; et d'une joie d'autant plus grande, que de tels triomphes attestent hautement la faiblesse des forces navales du tyran. C'est vous, marins, surtout, qui vous êtes montrés les dignes descendans de nôtre aïeul Cynégire; c'est avec le même mépris de la vie que, dédaignant les masses formidables du barbare, vous vous êtes élancés avec des barques légères sur l'ennemi, et, loin d'être anéantis,

hors de la Grèce régénérée, vous avez survécu en obtenant des triomphes qui sont regardés comme des prodiges, non-seulement par les Musulmans, par les braves Européens qui ont vu vos combats, mais encore par l'univers entier.

Vos exploits devant Samos ont délivré la patrie et détourné l'orage loin d'elle, mais vos trophées à Stanchio ont assuré à jamais notre existence politique. Accourez donc, braves marins : vos concitoyens, en versant des larmes de joie, vous attendent, la palme à la main, pour couronner vos fronts victorieux ; la patrie vous tend les bras pour vous presser sur son sein et pour vous témoigner son éternelle reconnaissance.

Le gouvernement prépare à chacun des récompenses dignes de ses actions ; il fait des vœux pour vos nouveaux exploits ; pour vos nouveaux triomphes. Poursuivez votre noble carrière, généreux défenseurs de la Grèce, vous recevrez incessamment toutes les ressources que vous avez demandées.

Le vice-président,

P. Botasis.

Le secrétaire-général,

P. G. Rhodios.

Nauplion, 17 septembre 1824.

LE PRÉSIDENT DU CORPS EXÉCUTIF

Déclare ce qui suit

Le gouvernement, convaincu que son principal devoir est d'être attentif non-seulement aux intérêts communs de la nation, mais encore d'assurer la tranquillité intérieure et de veiller extérieurement à tout ce qui a rapport à la Grèce, considérant, après de mûres délibérations et de longues recherches sur l'enrôlement des troupes, mis en rapport avec les fonds présens de la nation, qui devait prescrire à chaque officier le nombre de soldats qu'il aurait à commander et le lieu de sa destination; de plus, convaincu que les choses les plus sacrées dégénèrent quelquefois par ignorance ou par malice; a décrété, pour obvier à tout inconvénient:

1° Que tout officier qui, en présence de l'ennemi, abandonnerait le camp sans l'autorisation du gouvernement, serait regardé comme indigne de faire des levées;

2° Que tout officier à la tête de ses soldats qui abandonnerait son poste sans la permission de son supérieur, serait par la suite jugé incapable d'enrôler;

3° Que tout officier qui, ayant abandonné ses soldats, parcourrait les villages et les villes, sans ordre ou avec autorisation de son chef, et rançonnerait les habitans, n'aurait plus droit à la ration et serait rayé des rôles militaires;

4° Que tout officier qui enrôlerait un nombre de soldats au-dessus de celui prescrit par la loi aurait le surplus à sa charge;

5° Que tout individu qui mettrait des troupes sur pied, sans ordre du gouvernement, serait regardé comme malfaiteur, et perturbateur de l'ordre public;

6° Que tout soldat qui suivrait un capitaine ou tout autre qui ne serait pas breveté par le gouvernement, n'aurait jamais droit à la solde ni à la ration;

7° Que nul officier civil ou militaire, dès la publication du présent décret, ne pourrait se présenter à la résidence du gouvernement sans une permission expresse;

8° Que les ministres, chacun en ce qui le concerne, feraient exécuter le présent décret, qui sera imprimé et publié dans toute l'étendue de la Grèce.

Le président du pouvoir exécutif,

CONDURIOTTIS.

Le secrétaire-général,

RHODIOS.

Naples de Romanie, 24 septembre 1824.

LETTRE INÉDITE.

LE VIZIR SEID-MÉHÉMED-PACHA, *à Odyssée*,

Salut.

Mon cher capitaine Odyssée, fils d'Audrutsos,

Sachez que j'ai reçu votre lettre des mains de votre secrétaire. Après m'être informé minutieusement de votre santé, après avoir agréé les complimens que vous m'avez envoyés, j'ai compris avec plaisir que vous êtes persuadé que c'est un homme loyal qui vous écrit. Oui, je suis incapable de vous tromper. Votre secrétaire est resté ici, selon vos ordres, et à sa place je vous envoie le mien, et un de mes principaux officiers, Djelati-bey. Ouvrez-vous à eux; discourez sur tous les points; je les ai munis de mes pleins pouvoirs. Toutes les affaires, quelque difficiles qu'elles soient, s'applanissent, se terminent lorsque l'on agit loyalement. Vous ne pouvez cependant me demander que des choses honorables à mon gouvernement; car un vizir comme moi ne peut vous accorder rien autre chose. Quant au massacre des Turcs, et plusieurs autres choses pareilles, nous n'en parlons pas : ce sont les suites naturelles de la guerre, et ce ne peut être un obstacle au raccommodement. Je vous le répète, soyez sans méfiance; parlez franchement à mes envoyés; que Dieu fasse pour le mieux. Je suis vizir, et mon ame est affligée de la ruine et de la perte de tant de

monde ! Pourquoi certains aventuriers viennent-ils enlever le bien des orphelins, ravager les campagnes, semer partout le trouble, la discorde et la mort? Quels bénéfices de pareilles actions procurent-elles à notre souverain et à nos vizirs? Et vous, homme sage, vous qui êtes un des premiers de votre nation, ne devez-vous pas gémir sur tous ces maux, et ne devez-vous pas chercher à faire renaître la paix et la concorde dans ces contrées? Parlez, le vizir Seid-Méhémed-Pacha vous entend, et vous accordera tout ce qui est honorable! Que les bénédictions du ciel se répandent sur vous! Adieu.

A S. Ex. L'HONORABLE VIZIR SEID-MÉHÉMED-PACHA.

Que Dieu lui accorde une longue vie !

Le général Odyssée et les habitans de l'Eubée.

Nous prenons la résolution de t'écrire, Vizir. Puisque tu nous demandes quel est le motif qui nous a engagés à prendre les armes, nous te dirons franchement que ce sont les vexations inouies que nous avons essuyées de la part des vizirs, des mousselims, des cadis, et des commandans militaires qui, foulant aux pieds l'Alcoran, ce livre de la justice de Mahomet, se créaient chacun un code, suivant leurs passions. Ces vexations, il est vrai, étaient inconnues à la su-

blime Porte ; mais que nous importe ? étions-nous moins malheureux pour cela ?

« Tu nous demanderas peut-être quelles étaient ces vexations ? nous te les dirons sans détour ; les voici : le père infortuné à qui Dieu donnait une jolie fille ou un jenne garçon, les voyait bientôt la proie du vil satrape, qui croyait l'honorer. Malheur à l'époux dont la femme avait quelques charmes ! elle ne pouvait échapper à la brutalité du vizir. Un marchand s'enrichissait-il ? on lui tranchait la tête, sous un prétexte frivole, pour pouvoir s'emparer de ses biens. Un homme avait-il une belle propriété ? on lui faisait une avanie, et il ne pouvait racheter sa tête qu'en assouvissant l'avarice de ses accusateurs. Un misérable s'enivrait-il au bazar ? il tuait le premier d'entre nous, sans recevoir le moindre châtiment : il était musulman et nous étions des infidèles, des dgiaours. L'Alcoran n'autorise point de pareils forfaits ; mais il est écrit dans ce livre : Sang pour sang, homme pour homme, bien pour bien, et plusieurs autres belles choses semblables. Cette loi n'a pas plu à vos mousselims, à vos cadis, à vos commandans militaires, et ils ont rejeté cette loi ; chacun s'est fait un Alcoran : alors chacun a jugé suivant ses passions et avec son épée.

Nous le savons, le sultan ne participait en rien à toutes ces choses.... Nous lui avons écrit plusieurs fois ; mais aucun de nos placets n'est arrivé jusqu'à lui, parce que tous ces tyrans subalternes ont, auprès de Sa Hautesse, des protecteurs qui empêchaient nos écrits

d'arriver au pied du trône ; et à leur place, ils en fabriquaient d'autres suivant leurs intérêts. S'étant obstinés à ne point faire parvenir nos plaintes au souverain, ils nous forcèrent à recourir aux armes. Sache-le, Vizir, ou nous abolirons tous ces abus, ou nous mourrons. A présent, si cela te plaît, si cela t'est agréable, écris au sultan, afin qu'il améliore, par un décret écrit de sa propre main, par un khatte-houmaïoum, le sort malheureux de tous les rayas ; qu'il ouvre l'Alcoran, il deviendra juste, et alors nous resterons tranquilles chez nous ; chacun vaquera à ses affaires, et nous serons mille fois mieux qu'auparavant.

Quant à mon autorité, mon père la tenait de mon aïeul, qui l'avait usurpée de nos tyrans par l'adresse et par la force, et l'exerçait sans firman. Ils me l'ont transmise de même ; mais j'espère, grâce à la Providence divine, l'occuper mille fois plus honorablement qu'eux, puisque j'en serai investi par un brevet de ma nation.

ODYSSÉE.

29 novembre 1823.

PROCLAMATION.

LE VISIR SEID-MÉHÉMED-PACHA,

Aux habitans de la Grèce orientale,

Salut.

Habitans de la Grèce orientale, qui vous trouvez cachés dans les montagnes et les grottes, sortez; je vous déclare à la face du ciel que je suis envoyé par le sultan, mon maître, pour marcher contre vous autres. Il m'ordonne expressément par un khatifchérif, que tout raya qui fera son acte de soumission sorte de sa retraite, et vaque librement à ses affaires. Si vous ne voulez point obéir, si vous persistez dans votre révolte, nous avons ordre de vous exterminer: voilà ce que je vous écris franchement; ou soumettez-vous pour être sujets du Grand-Seigneur, comme auparavant, ou je marche contre vous.

Habitans de la Grèce orientale, je vous en préviens, préparez-vous au combat; ne dites pas que je suis venu par surprise; j'ai fait mon devoir. Si je moleste le moindre des rayas qui fera sa soumission, que j'en réponde devant Dieu, et vous seuls qui avez résolu votre perte, que tous les maux retombent sur votre tête!!! Que celui qui veut venir auprès de moi se présente sans peur; ma proclamation à la main; personne ne le touchera.

PROCLAMATION.

LE GÉNÉRAL ODYSSÉE, LES LIEUTENANS ET LES REPRÉSENTANS DE LA GRÈCE ORIENTALE

A leurs compatriotes, Salut.

Chers frères

Depuis quatre ans que la Grèce a pris les armes contre le sultan de Constantinople, depuis quatre ans que la Grèce chasse ses tyrans de son territoire, et cherche à conquérir sa liberté, les Hellènes ne connaissent plus pour souverain dans leur patrie que la loi, après Dieu. Liberté et justice, divinités inséparables! vous êtes les seules idoles pour lesquelles nous voulons répandre notre sang!

Chers frères de la Grèce orientale, c'est pour vous donner un gouvernement national sage, et propre à vous rendre heureux, c'est afin que vous puissiez vivre sous l'égide de vos belles lois, et comme les chrétiens européens, que nous avons combattu si souvent contre les hordes de nos tyrans. Cependant quelques hommes indignes se sont trouvés parmi les Hellènes... Qu'elles soient vouées à l'exécration de la postérité, ces ames viles et basses, qui, n'écoutant que leur intérêt, et dévorées par la soif du commandement, répandent

les désordres parmi nous, et s'entre-détruisent comme jadis sous la domination du tyran.

La discorde qui règne aujourd'hui dans le Péloponèse agite les grands et les petits. Tout se ressent de la terrible influence de ces hommes dangereux; l'ordre social en est troublé, et la patrie, en larmes, pleure sur l'aveuglement de ses enfans. O Hellènes! Hellènes! ouvrez les yeux, abattez ces monstres pervers; voilà vos plus dangereux tyrans. Pour s'entre-détruire plus sûrement, ils retiennent auprès d'eux, par leur fatal ascendant, ces braves Péloponésiens, qui ne peuvent se ranger sous nos drapeaux pour marcher contre l'ennemi commun.

Ce sont ces hommes qui, détournant les impôts par des menées sourdes, et empêchant notre flotte de sortir, ont laissé les escadres ennemies remplir leurs missions. Par leur abominable influence, ils n'ont introduit cette année-ci, dans le gouvernement, que des hommes qui leur sont vendus; par leur abominable influence, les Hellènes de la Grèce orientale, les Hellènes insulaires n'ont eu aucune part au pouvoir. Tout était perdu, c'en était fait de notre gouvernement, chers frères, si les Hellènes insulaires ne l'avaient soutenu de toute leur force. Nous, réunis ici aujourd'hui, avec les plénipotentiaires que la nation nous a donnés, nous avons recherché impartialement les causes qui mettent la patrie en danger.

Après une foule de recherches, après de mûres réflexions, nous avons vu que la véritable source de

nos malheurs était dans les dissentions de quelques pervers Péloponésiens; alors nous avons cru convenable, nous avons cru de notre devoir, dans la pureté de notre conscience, de vous désigner ces traîtres, afin que vous connaissiez le véritable état de la nation, dans ce moment surtout, où vous allez choisir de nouveaux représentans, pour renouveler notre gouvernement. O vous qui répandez votre sang pour la patrie, et vous de qui découle la suprême autorité, chers frères de la Grèce orientale, ne vous plaignez point des habitans du Péloponèse. Ils sont tous de bons patriotes; ils sont tous des chrétiens prêts à voler à notre secours, dans ces circonstances critiques. Les chrétiens seuls, auteurs de cette discorde infernale, bouleversent, troublent le peuple de la Morée, qui se consume, qui se ruine, et qui gémit plus que nous! Oui, plus que nous! car l'instrument de nos maux c'est le Turc, c'est l'infidèle, et le leur, ce sont quelques chrétiens, qui devraient être leurs frères, et qui tâchent de devenir leurs tyrans.....

Ne vous plaignez point de vos lois; fermez l'oreille aux discours fallacieux de quelques hommes qui cherchent à répandre le désordre et à bouleverser nos institutions, afin de pouvoir s'enrichir plus rapidement et impunément au milieu de l'anarchie. Vos lois sont sages, vos lois sont d'un peuple libre, puisqu'elles vous accordent la souveraineté; nous vous le demandons : quels sont ceux qui vous gouvernent? n'est-ce pas ceux que vous choisissez pour une année pour faire

exécuter votre volonté? Oui, vos lois sont donc justes, puisqu'elles vous accordent la suprême autorité.

Vous donc, connaissant quelques traîtres seuls, qui, ne cherchant qu'à s'enrichir honteusement, empêchent nos lois d'agir, choisissez bien vos nouveaux députés; qu'ils fassent leur devoir; qu'ils ne se laissent point surprendre par ces malveillans; qu'ils aient une opinion ferme, une voix pure; qu'il soient unis avec les autres compatriotes, et surtout avec les Hydriotes, les Spezziotes et les Psariotes; qu'ils représentent bien les droits de la Grèce orientale et de la nation entière; qu'ils veillent à vous procurer du secours; tant en troupes, en munitions de guerre, qu'en provisions et en argent; car c'est vous autres qui supportez les charges de la guerre contre le tyran; c'est sur votre sol, trempé du sang du barbare, que chaque jour nous livrons de nouveaux combats.

La Morée est tranquille, parce que nous combattons. Si les impôts du Péloponèse étaient insuffisans, malgré les fléaux de la guerre qui ravage chaque jour nos campagnes, nous ne réclamerions pas même une obole; mais, nous le savons très-bien, la presqu'île est dans un état florisant, la presqu'île paie des impôts que quelques tyrans dévorent pour parvenir à leurs fins, qui est de savoir quel est celui qui commandera. Redoublons donc d'efforts, afin que notre gouvernement devienne vraiment national. Alors nous recevrons des secours pour soutenir la guerre, alors nous formerons une véritable nation, nous vivrons

librement; nos discordes cesseront, les méchans seront punis, ou rentreront dans l'ordre, et la paix, la concorde et l'union régneront, non-seulement parmi le peuple de la Morée, mais encore parmi tous les Hellènes.

Donnez donc hardiment, à vos nouveaux représentans, des instructions nécessaires; et nous, munis des pouvoirs dont vous nous avez investis, nous prouverons à la postérité que nous sommes dignes de votre choix, en soutenant et en favorisant de tous nos moyens notre gouvernement vraiment national. Nommez au plus tôt vos députés, comme la constitution l'ordonne; qu'ils partent de suite pour Salamine, où, unis avec les autres députés de la nation, ils passeront en Morée, auprès du gouvernement. *Signé* ODYSSÉE.

Suivent ensuite les signatures des députés de tous les cantons de la Grèce orientale.

Salone, le 1er mai 1824.

PROCLAMATION

DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE,

En date du 25 juillet 1823.

Le Ministre de l'intérieur,

Aux Grecs latins.

Les lois naturelles et politiques, fondées sur le droit public, n'ont jamais engagé une nation à se diviser par le seul motif de croyance religieuse; ce qui constitue une nation n'est point fondé sur les bases religieuses, mais bien sur une foule d'intérêts physiques et moraux qui lient étroitement un peuple.

Parcourez le monde civilisé, vous verrez qu'une foule de nations sont formées de membres qui appartiennent à différentes croyances religieuses, et qui cependant composent un corps de nation. La France, l'Autriche, la Hollande, ne renferment-elles pas dans leur sein des protestans, des catholiques, qui, tous amis, ne forment qu'un seul peuple? Il n'appartient qu'aux nations barbares de confondre ce qui constitue une nation avec la religion, et de se servir de la différence de croyance religieuse pour diviser un peuple.

La nation grecque n'a pris les armes que pour se

délivrer de la tyrannie des Turcs, et pour vivre indépendante, libre, gouvernée par ses lois, regardant tous les individus, nés en Grèce, comme des frères, pourvu qu'ils professent le christianisme. Dans l'assemblée nationale, on a reconnu pour Hellène, tout chrétien dont la langue maternelle est la langue grecque ; tout Hellène a été appelé à la lutte sacrée pour défendre la patrie et la foi.

Ainsi donc, vous chrétiens de l'église occidentale, nés dans la Grèce, vous êtes vraiment nos compatriotes. Pensez-vous que pour avoir été endoctrinés par des prêtres de l'église occidentale, vous ne deviez point former une seule nation avec vos frères instruits par des prêtres de l'église orientale? Détrompez-vous ; ne confondez plus ce qui constitue la nation avec la religion. Vous êtes Hellènes ; vous avez les mêmes devoirs que nous à remplir envers la nation, au sein de laquelle vous jouissez des mêmes droits que nous. Reconnaissez donc la Grèce, votre patrie, pour notre mère commune. Nous vous y engageons avec une douceur et une tendresse paternelle ; obéissez aux lois de notre nation ; payez les impôts et les contributions, à l'exemple des autres Grecs, nos compatriotes.

Si quelques-uns d'entre vous, insensibles à l'honneur national, sourds à la voie sacrée de la patrie, sous prétexte qu'ils sont catholiques, espèrent être considérés comme Européens, ils se trompent, et nous les laisserons se bercer de ces chimères, jusqu'à ce qu'ils reviennent à des sentimens plus raisonnables.

Cependant nous les engageons à connaître leurs devoirs. S'ils refusent le titre d'Hellènes, qu'ils demeurent étrangers à la cause de la patrie ; mais qu'ils sachent qu'étant nés et établis sur le sol de la Grèce, il doivent nécessairement obéir à ses lois. Les droits nationaux s'étendent, non-seulement sur les individus, mais sur le sol même. Si les Grecs latins espèrent qu'étant protégés par les agens consulaires, ils seront dispensés des impôts, ils sont grandement dans l'erreur. En effet, ces agens ne sont envoyés ni pour faire des prosélites, ni pour changer les Grecs en Européens, ni pour entraver nos affaires nationales. Les agens le savent bien, et, en hommes sages, ils ne sont occupés que de leurs devoirs. Nous le répétons, nous ordonnons avec une juste sévérité que chacun, sans apporter aucune excuse, se soumette, à l'exemple des Hellènes, aux impôts décrétés par le gouvernement.

Le ministre de l'intérieur,

G. Dikaïos.

Le secrétaire-général,

G. Glaracès.

LE MINISTRE DE LA JUSTICE,

A ses Concitoyens.

Hellènes,

Adressez au Tout-Puissant de sincères actions de grâces pour le remercier des triomphes dont vous avez vu couronner vos généreux efforts. Depuis quatre ans, nous avons pris les armes contre notre tyran; que n'avons-nous pas fait dans ce court intervalle? Le sol de la patrie a été inondé du sang des barbares; nous sommes devenus libres; nous avons sanctionné des lois, établi un gouvernement juste et national; aujourd'hui nous publions un code civil, et le gouvernement va créer des tribunaux. Alors le fort ne pourra plus opprimer le faible, ni le riche léser le pauvre. Tous les Hellènes seront égaux devant la loi, et recevront d'elle une égale protection. Vos exploits héroïques, pendant quatre ans, vous ont proclamés les dignes héritiers de la gloire de vos ancêtres. Montrez-vous encore héritiers de leur sagesse, en remplissant, comme eux, tous les devoirs que vous imposent la justice, l'honneur et la religion. Telle est l'exhortation paternelle que le ministre de la justice se croit obligé, par devoir, de vous adresser. Il forme des vœux pour que les Hellènes ne soient jamais obligés d'ouvrir ce nouveau code.

PROCLAMATION

ADRESSÉE PAR LES MEMBRES DU SÉNAT DE LA SECONDE SECTION,

A leurs Concitoyens.

Hellènes,

Grâce à l'Être-Suprême, notre divin protecteur, nous sommes arrivés à la fin de la seconde session. Le nombre requis des représentans légitimes des cantons de la Grèce étant complet, ils recevront immédiatement, d'après le vœu de la constitution, les rênes du gouvernement, ainsi qu'on vous le fera connaître par une autre proclamation. Cependant, avant de nous séparer, nous croyons qu'il est convenable, qu'il est nécessaire de rappeler, en peu de mots, les événemens qui ont eu lieu durant le cours de notre session, pendant laquelle nous pourrions considérer notre patrie comme un théâtre dont nous étions les acteurs, et l'univers le spectateur. Les uns, nos amis, tremblaient à tout moment au récit des événemens que la renommée grossissait et défigurait; d'autres, ne jugeant que superficiellement, enfantaient des chimères, et en exagérant nos pertes, proclamaient notre ruine.

De grands malheurs, il est vrai, ont assailli notre patrie; mais ils ne l'ont point ébranlée, et l'univers a

reconnu que les Hellènes combattent pour leur liberté, pour leur indépendance, pour l'établissement des lois et pour leurs autels ; c'est là leur unique désir. Si quelques-uns ont voulu secouer le joug de la loi, un plus grand nombre s'est présenté pour défendre le gouvernement et pour maintenir la paix. Aujourd'hui tous les Hellènes courent au même but, qui est de défendre la patrie et de soutenir sa gloire.

En jetant un coup-d'œil sur les événemens qui eurent lieu durant le cours de la session, on verra que notre implacable ennemi avait préparé, à cette époque, des forces maritimes capables d'épouvanter des hommes encore plus courageux que nous. Cependant, si d'abord il a obtenu quelque succès, c'est moins parce qu'il avait fait ces immenses préparatifs, que parce que, nous trouvant privés des ressources les plus nécessaires, il avait le tems et la facilité d'exécuter quelques-uns de ses projets. Mais à peine notre flotte s'est-elle mise en mer, à peine nos troupes ont-elles été en campagne, que les projets chimériques de cet ennemi orgueilleux ce sont évanouis. Oui, si nous manquâmes d'abord des moyens nécessaires pour secourir et défendre la patrie, l'Éternel, il faut le reconnaître, sut inspirer à nos troupes de terre et de mer un courage et une fermeté qui suppléèrent à tout ce qui nous manquait.

Les représentans de la nation, au moment de se séparer et de rentrer dans leurs foyers, adressent au Très-Haut mille actions de grâces, et remercient les magistrats, les militaires, les marins et les équipages

des brûlots, de leurs bons et loyaux services. Le sénat, au nom de la nation, proclame que la patrie est contente de ses enfans. Puissent les Hellènes poursuivre toujours leur noble carrière avec le même dévouement!

Le vice-président,

VERTHENIS THÉODORET.

Le premier secrétaire,

JEAN ICANDALITOS.

Nauplie, le 11 octobre 1824.

PROCLAMATION

Adressée par les membres du sénat.

Hellènes,

C'est aujourd'hui que nos concitoyens élus représentans, d'après la loi et par vos suffrages libres et volontaires, vont recevoir le dépôt sacré des lois, de ces lois que vous avez sanctionnées à Épidaure et à Astros d'un consentement unanime. Ces députés, investis de tous leurs pouvoirs, viennent de nommer pour membres du corps exécutif, MM. G. Coundouriottis, président; P. Batazi, vice-président; et MM. Asimaki Photilla, Anagnosti Spiliotaki et Jean Coletti, simples membres. MM. Panoustos Notaros et Vertshenis

Théodoret ont été élus, le premier, président du sénat, et le second, vice-président, ainsi que M. Jean Scandalidès, premier secrétaire, et M. André Papadoulos, secrétaire adjoint. Ces élections ayant été faites d'après la constitution, demain s'ouvrira la première séance de la troisième section.

Hellènes ! le sénat et le corps exécutif ont juré à la face de Dieu et des hommes de remplir religieusement les devoirs qui leur sont imposés, d'obéir aveuglément aux lois consacrées par l'effusion de votre sang le plus pur, et de ne s'occuper sans cesse que de votre bonheur en défendant et en consacrant les droits sacrés pour lesquels vous combattez si généreusement contre l'implacable tyran. Mais cela suffit-il pour assurer notre indépendance et pour nous procurer un bonheur général ? non, assurément ; il faut encore que le peuple respecte les lois et obéisse aux magistrats qui en sont les organes.

Les lois confiées au sénat sont l'ouvrage de la nation ; mais, pour que les représentans puissent s'acquitter de leur devoir, ils exigent de vous la soumission, et c'est de votre soumission aux magistrats, et, par conséquent aux lois, que dépendent et cette liberté si désirée, et l'établissement de votre indépendance, qui est le fondement du bonheur que vous appelez de tous vos vœux. C'est au respect des lois que vous devez attribuer ces victoires sur terre et sur mer, qui ont déjoué les plans de l'ennemi de notre foi et de l'humanité.

Magistrats toujours fermes au milieu des périls qui ont menacé la patrie ! généreux soldats, intrépides marins qui avez bravé le tyran et répandu votre sang pour la Grèce ! Et vous, paisibles citoyens, amis de la paix et de la civilisation, obéissez tous au même gouvernement. Alors nous jouirons des bienfaits de la patrie ; alors nous mériterons la bienveillance des rois chrétiens ; nous obtiendrons les applaudissemens de l'Europe, et à l'exemple des nations civilisées, nous vivrons tous heureux sous l'égide de nos lois. Animés de ces sentimens, vous pouvez espérer que cette troisième session deviendra l'époque la plus éclatante et la plus mémorable de notre régénération et le gage de notre bonheur futur.

Le vice-président,

VRESTHÉNIS THÉODORET.

Le premier secrétaire,

J. SCANDALIDÈS.

Nauplie, le 22 octobre 1824.

LE PRÉSIDENT DU CORPS EXÉCUTIF,

A ses concitoyens.

Hellènes,

Quoique depuis quatre ans nous combattions généreusement, et que nous ayons la ferme résolution de chasser les barbares de l'antique foyer de la liberté, il est nécessaire de vous rappeler que ce qui couronnera vos nobles efforts, vous dédommagera de vos généreux sacrifices, et vous assurera la jouissance de votre indépendance, ce sera votre constitution, et surtout le mode de votre gouvernement qui montrera que vous ne voulez désormais reconnaître que l'empire des lois. Il est reconnu que c'est par votre valeur, par votre pa- triotisme, que vous avez triomphé de l'ennemi, et que vous avez couvert votre patrie d'une gloire impérissable; mais vous ne pouvez disconvenir aussi, que sans les conseils de vos sages représentans, que sans votre gouvernement et sans vos lois, vos efforts eussent été inutiles. Oui, sans vos représentans, la Grèce n'existerait plus! la Grèce eût été rayée du nombre des nations. Le maintien des lois, la soumission au gouvernement : voilà donc ce qui mettra le comble à votre gloire.

Mais puisqu'à l'ouverture de cette troisième session, chaque citoyen va remettre une partie de ses

droits à ses représentans, dans l'espoir de jouir des véritables bienfaits de la liberté, nous croyons nécessaire de parcourir rapidement les actes qui eurent lieu pendant la seconde session qui vient de finir. Vous connaissez tous cette suite de succès non interrompus qui vous ont fait triompher de tous les obstacles. Chacun de vous connaît les améliorations journalières dont la Grèce a joui dans son administration, et qui ont fait fructifier toutes les branches du gouvernement. Vous avez vu ces loyaux représentans, malgré toute espèce de difficultés, malgré des sacrifiees de tout genre, faire agir la nation suivant ses véritables intérêts, et surtout justifier votre choix : aujourd'hui, citoyens soumis, ils cèdent, après tant de travaux, leur place aux nouveaux députés, et viennent se confondre au milieu de vous. Réjouissez-vous donc, peuples de la Grèce, en considérant l'état actuel de la patrie; consolez-vous de vos sacrifices et de vos pertes. Que vos bénédictions accompagnent vos représentans jusqu'au sein de leurs familles; respectez, honorez de pareils hommes; excusez les erreurs qu'ils peuvent avoir commises; et vous, généreux défenseurs de la Grèce, que la religion, que le patriotisme enflamme toujours vos ames; parcourez jusqu'à la fin votre noble carrière : les membres de la troisième session vont commencer leurs travaux sous de si heureux auspices. Ils ont juré, à la face du Dieu tout-puissant, en présence de tout l'univers, qu'ils rempliraient religieusement leurs devoirs; que pour le

maintien des lois, que pour la conservation des droits sacrés de chaque citoyen, ils sacrifieraient leurs fortunes, et jusqu'à leur vie même. Cependant, tout en vous rappelant que chacun de vous a confié une partie de ses droits à ses représentans, rappelez-vous que vous devez soumission aux lois : sans cette soumission, le gouvernement ne peut arriver au but pour lequel il a été institué. Obéissance aux lois, promptitude à exécuter les ordres du gouvernement, union, paix, concorde et oubli de tout intérêt personnel : voilà, soyez-en sûrs, ce qui élèvera la nation au suprême degré de gloire, et qui fera de la troisième session l'époque la plus éclatante et la plus mémorable de notre régénération.

Le président,

G. CONDOURIOTTIS.

Le secrétaire-général provisoire,

P. G. RHODIOS.

Nauplie, 23 octobre 1824.

PROCLAMATION.

Adressée par le Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le gouvernement ayant pris des mesures nécessaires pour faire le siége réglé de Patras, et ayant ordonné que des forces navales bloquassent étroitement les ports de Patras et de Lépante, déclare par l'organe du président du corps exécutif : 1° Que l'entrée des ports de Patras et de Lépante est défendue à tout pavillon quel qu'il soit ; 2° qu'après la publication de la présente ordonnance, les bâtimens neutres qui se dirigeront sur ces points seront, pour la première fois, visités par les vaisseaux grecs, et recevront une déclaration écrite, qui leur fera connaître l'état de blocus de ces places ; qu'on exceptera cependant de cette mesure les navires rencontrés après un espace de tems assez considérable pour qu'il soit à présumer qu'ils avaient eu connaissance de notre présente proclamation, et qu'alors ces navires seront arrêtés ; 3° que les bâtimens qui se trouvent dans les susdits ports bloqués pourront sortir librement jusqu'à l'expiration de vingt-un jours après la publication du présent décret, bien entendu qu'ils ne pourront rien emporter de ce qui appartiendrait ou serait destiné à l'ennemi ; que passé ce terme, les navires qui sortiront seront arrêtés, et les capitaines traduits

devant les tribunaux; 4° que le ministre de la marine fera publier la présente publication là où il le jugera convenable, et qu'il la fera imprimer.

En l'absence du président, le vice-président,

P. Botasis.

Le secrétaire-général provisoire,

P. J. Rhodios.

Nauplie, le 26 octobre 1824.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE PRÉSIDENT DU SÉNAT,

aux sénateurs.

Sénateurs,

Vous me voyez, à l'ouverture de la troisième session, comme accablé de l'honneur que mes collègues ont bien voulu m'accorder; mais, messieurs, plus je sens tout ce que votre assemblée renferme de respectable et de distingué, plus je reconnais mon incapacité! Combien il eût été plus convenable d'honorer d'une si grande faveur un de ces hommes habiles et vertueux, tels qu'on en rencontre un si grand nombre parmi vous. Cependant, puisque c'est la patrie qui a parlé

par votre organe, il ne me reste plus qu'à lui obéir. Vous donc qui représentez les états libres de la Grèce, dépositaires des lois, défenseurs des intérêts de la patrie, approchez-vous pour me prodiguer vos sages conseils et m'enflammer de vos vertus patriotiques. Oui, je me ferai gloire d'être le premier d'entre vous, si dans la nouvelle carrière qui s'ouvre devant nous, vous daignez guider mes faibles pas, soutenir ma marche chancelante, et m'empêcher de m'écarter en rien de la stricte observation de nos lois sacrées, que nous avons tous juré d'observer religieusement. O Éternel! répands au milieu de cette assemblée cet esprit de prudence, de sagesse et de fermeté, heureux présages de la paix et de l'union; que le sénat veille sans cesse sur les intérêts communs de la patrie; que tous les efforts se dirigent vers le même but : l'indépendance de la nation, pour laquelle tant de généreux chrétiens ont répandu, jusqu'à ce jour, le sang le plus précieux! Oui, représentans, mes frères, mes amis, soyons toujours esclaves de la loi! que nos assemblées soient régulières, et qu'elles se tiennent avec ordre! Les réglemens que vous recevrez par écrit feront connaître à chacun ses obligations et ses devoirs.

PROCLAMATION

Adressée par le Gouvernement provisoire de la Grèce aux Athéniens.

Athéniens,

Il est inutile, je pense, de rappeler aux descendans des Socrate et des Platon les bienfaits que l'éducation procure à l'homme. Vous savez tous combien elle élève l'ame, combien elle contribue aux bonnes mœurs, en commandant l'empire sur nos passions ! Mais la lutte sacrée dans laquelle nos Miltiades et nos Témistocles ont élevé des trophées aussi éclatans que ceux de leurs ancêtres, a empêché les Hellènes de songer à l'instruction. Les Muses fuient le tumulte des camps; et la Grèce, cette mère des sciences et des arts, qui, depuis quatre ans, couronne son front de lauriers immortels, soupire en voyant qu'Apollon et les Muses ont abandonné le Parnasse et l'Hélicon. C'est donc un devoir sacré pour tout Grec, et surtout pour tout Athénien, de songer aux moyens les plus sûrs de répandre l'instruction dans notre patrie, autant que les circonstances politiques le permettent.

Plusieurs philomuses, excités par ces nobles pensées, et ne pouvant souffrir que le sol de la Grèce, où jadis brillaient l'Académie et le Lycée, demeurât plus long-tems couvert des ténèbres de l'ignorance,

formèrent et méditèrent le projet de former un gymnase, sur des bases fermes et solides, afin que, quelles que fussent les circonstances critiques où nous pouvons nous trouver, cet établissement existât toujours. Je fus choisi pour exécuter ce plan ; flatté de cet honneur, et quoiqu'aidé de quelques hommes vertueux, je n'aurais pu exécuter qu'imparfaitement ce projet sans le concours de plusieurs ecclésiastiques respectables, amis de l'instruction, et sans la générosité et le patriotisme des abbés de vos quatre couvens, qui, sur l'ordonnance du gouvernement provisoire qui les exempte de toute contribution extraordinaire, se sont engagés pour toujours à fournir à l'entretien de notre gymnase, et qui, en applanissant toutes les difficultés, nous ont permis d'exécuter notre projet. C'est pour cela que, plein de satisfaction, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en écrire au gouvernement, qui de suite a donné son approbation. Sur les cinq mille piastres allouées par les couvens, quatre mille sont consacrées aux appointemens de trois professeurs, dont l'un enseignera la littérature grecque littérale, et une langue européenne; l'autre la langue grecque littérale uniquement, et le troisième sera consacré à l'enseignement mutuel. Les autres mille piastres seront pour subvenir à l'instruction des élèves pauvres. Nous espérons que la Providence divine fera fructifier cette institution, et que par la suite elle prendra un plus grand développement.

Les éphores élus pour cette école sont : MM. le

général Gouras, César Vétalis, Anargyros Pétraki, Nicolas Zacharitzas, Jean Vlakos, Jean Pallis et George Psilla.

Michel Soutzos.

PROCLAMATION.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le Corps exécutif à l'Éparque des Athéniens.

Les monastères d'Athènes, Pendéli, Pétraki, Kaïssarianis et Vrano sont autorisés, par le gouvernement provisoire, à payer chaque année, outre les impôts ordinaires, la somme de 5,000 piastres, pour constituer le revenu des deux nouvelles écoles établies à Athènes, pour l'instruction de la jeunesse. Cette somme sera perçue de la manière suivante : les couvens Pendéli et Pétraki donneront chacun 2,000 piastres; Kaïssarianis et Vrano payeront 500 piastres chacun; mais, afin que les susdits monastères puissent remplir tous ces engagemens, il est juste qu'ils ne soient point chargés d'aucun autre impôt extraordinaire. Le gouvernement vous écrit à cet effet, et donne le même ordre au général Gouras, afin qu'il puisse concourir avec vous à ce que ces monastères ne soient point inquiétés, et qu'ils puissent fournir ré-

gulièrement les revenus nécessaires à l'établissement des susdites écoles, dont le gouvernement espère tant de bien pour l'avenir.

Le vice-président,

PANAIOTIS BOTASIS, JEAN COLLETIS, PANOUTZOS NOTARAS.

Le secrétaire-général,

P. G. RHODIOS.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Vu que l'administration des deniers publics est une des choses les plus essentielles à l'état; considérant qu'il a été jugé convenable d'introduire quelques réformes dans l'administration du trésor national, le sénat a décrété :

1° L'administration du trésor national sera confiée à trois membres;

2° Le ministre des finances leur remettra les impôts et tous les deniers publics, qui seront ensuite déposés dans le trésor national;

3° La solde des employés et le paiement des fournitures seront faites par la caisse publique;

4° Le trésor ne payera que sur un mandat signé par le ministre des finances;

5° Les paiemens que doit faire le trésor exigent : 1° que chaque ministre, en ce qui le concerne, adresse d'abord sa demande au corps exécutif; 2° que la demande de ce ministre soit approuvée par le corps exé-

cutif, et envoyé ensuite, avec son autorisation, au ministre des finances ; 3° que cette demande signée du ministre des finances soit ensuite inscrite sur les registres ; 4° que cette demande, ainsi contre-signée, soit renvoyée au trésor national, acquittée et déposée dans les archives de la trésorerie ;

6° Le trésor doit payer les appointemens des membres du sénat, sur un ordre présenté par le ministre des finances et signé du sénat ; de même il doit payer les membres du corps exécutif, sur un ordre présenté et signé par ledit corps exécutif.

7° L'administration du trésor national est obligée : 1° d'avoir un registre tenu exactement pour les recettes et les dépenses ; deux registres dans lesquels on détaillera les sommes que le trésor aura reçues ou qu'il aura données ; 2° chaque registre doit être marqué du sceau du gouvernement provisoire, signé par le président du corps exécutif et contre-signé par le secrétaire-général ; 3° l'état du trésor sera présenté au moins une fois par semaine au corps exécutif par le ministre des finances ; 4° à la demande du sénat, on doit représenter de suite l'état du trésor ; 5° la caisse du trésor aura trois serrures dont chaque administrateur aura une clef.

8° Les administrateurs de la trésorerie seront choisis par le corps exécutif, sur une liste de neuf membres, donnée par le sénat, de la manière suivante. Le sénat présentera une liste de trois personnes, sur lesquelles le corps exécutif en nommera une ; puis le sé-

nat présentera encore une liste de trois personnes, et après le choix du corps exécutif, le sénat présentera la dernière liste afin d'élire le troisième administrateur.

9° Le nombre de trois administrateurs doit être toujours complet ; si un des trois s'absente, sous un prétexte quelconque, il sera de suite remplacé suivant le mode prescrit.

10° Si les trois administrateurs, ou un d'entr'eux, étaient accusés par devant le sénat ou le corps exécutif, pour ce qui a rapport au trésor, s'il y avait lieu à accusation, ces membres seraient d'abord destitués, et obligés ensuite de comparaître, comme simples particuliers, pardevant le tribunal compétent ;

11° Le trésor est tenu de faire les paiemens, seulement d'après le mode énoncé ci-dessus, et de payer jusqu'à la concurrence de la somme désignée par le sénat, et qui est déposée dans la caisse publique.

12° La présente loi sera immuable et insérée dans le code des lois.

Le vice-président du sénat,

B. THÉODORET.

Le premier secrétaire,

JEAN SCANDALIDÈS.

Nauplie, le 24 juillet 1824.

Collationné par le président du Corps exécutif,

GEORGE CONDOURIOTTIS.

Et par le secrétaire général,

P. G. RHODIOS.

La publication de la loi ci-dessus a été différée jus-

qu'aujourd'hui, parce que la confirmation par le corps exécutif n'a eu lieu que dernièrement.

VARIÉTÉS.

LETTRE DU GÉNÉRAL PANOURIAS, AU GÉNERAL GOURAS.

Mon cher Gouras,

Je crois nécessaire de vous prévenir qu'au moment où j'espérais voir le camp ennemi de Gravja se dissoudre aux approches de l'hiver, j'ai été informé que les Ottomans, par les conseils de quelques amis que vous connaissez, persistent à garder la même position; qu'ils se fortifient, en recevant chaque jour de nouvelles troupes, et qu'ils préparent une nouvelle expédition contre Salone. Nous ne craignons aucune attaque du côté d'Amplianis, qui est très-bien fortifié; mais il n'en est pas de même de Zéméno, lieu totalement ouvert, et nous craignons fort qu'à l'instigation de ces pervers, l'ennemi ne fonde en même tems sur nous de ces deux côtés, et ne nous fasse beaucoup de mal. Ces considérations m'engagent à vous écrire de vous rendre auprès de moi le plus tôt possible, avec autant de troupes que vous pourrez, votre présence étant absolument nécessaire. Je sais, mon fils (mon âge et mon amitié m'autorisent à vous appeler ainsi), je sais, dis-je, que vous avez l'ordre de votre gouver-

nement de venir nous secourir ; mais je compte plutôt sur votre patriotisme, et particulièrement sur votre amour pour Salone, lieu de votre naissance. Accourez donc, votre présence ranimera nos soldats et donnera une nouvelle face à nos affaires. J'attends votre réponse le plus tôt possible. Adieu, votre père vous embrasse.

Signé le général PANOURIAS.

Salone, le 15 octobre 1824.

RÉPONSE DE JEAN GOURAS.

J'ai reçu votre lettre, sous la date du 15 octobre : en la lisant, mon ame a éprouvé un mélange de joie et de douleur. L'assurance que vous me donnez que vous jouissez d'une bonne santé m'a rassuré ; mais mon cœur a été flétri de douleur, en apprenant qu'il existe toujours des hypocrites, des méchans, en un mot, des traîtres qui ne cessent de conspirer contre le bonheur et l'indépendance de notre chère patrie. J'espère cependant que ces infâmes, grâce à la Providence divine, périront avec leurs projets pervers. Mon véritable père, pourriez-vous soupçonner que je suis devenu insensible à tout ce qui regarde le bonheur de la patrie ? Pourriez-vous croire que je ne désire point de voler au secours de Salone, de ce lieu chéri de ma naissance ?

Ah ! détrompez-vous ; n'attribuez mon retard qu'au manque d'argent ; car je n'ai pas encore reçu du gouvernement la solde de mes troupes : je n'attends que cela pour partir. Mes soldats ne seront payés qu'à Zéméno. Vous voudriez que je me rendisse même seul auprès de vous ; mais de quelle utilité serait alors ma présence ? Un peu de patience et je dissiperai bientôt vos inquiétudes. En attendant, observez les mouvemens de l'ennemi, et veillez de près les malfaiteurs jusqu'au moment de mon arrivée ; car mes amis m'écrivent que l'envoyé du gouvernement arrivera incessamment avec la paie de mon corps d'armée.

Je vous embrasse comme votre fils.

GOURAS.

Athènes, le 19 octobre 1824.

FIN DES NOTES ET DES PIÈCES OFFICIELLES.

TABLE.

DES CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME.

Pages

CHAPITRE Ier — *Les Grecs poursuivent le siége de Patras. Blocus de Lépante par Mavrocordato. Des troupes sont expédiées du Péloponèse en Crète. A Ipsara. Dispositions du pacha d'Egypte ; de Moustaï, pacha de Scodra ; du schâh de Perse. Expéditions d'Ulysse (Odyssée) en Eubée. Lord Byron. Journal officiel à Missolunghi. Panos Colocotroni, gouverneur de Napoli de Romanie. Ses liaisons, ses espérances.....*

CHAP. II. — *Lord Byron se dispose à marcher sur Lépante. Contrariétés qu'il éprouve. Retraite des Spezziotes, en croisière devant Missolunghi. Blocus de cette place. Les gouvernemens anglais et autrichien menacent les Grecs. Projet de congrès à Salone. Destruction d'un brick turc. Négociation de l'emprunt. Le Grand-Seigneur prépare un armement considérable. Plans des Turcs pour la campagne de 1824. Travaux de défense des Grecs. Stagnation des affaires en Crète. Maladie de lord Byron. Sa mort. Quelques particularités sur ce grand homme.....* 41

Pages.

CHAP. III. — *La mort de lord Byron vivement sentie par les Grecs ; préjudiciable aux intérêts du gouvernement. État de la Moldavie et de la Valachie. Le crédit de lord Strangford commence à diminuer. Guerre civile en Égypte. Sortie de la flotte turque. Elle jette l'ancre dans la rade de Mételin. Les Turcs de l'Asie-Mineure essaient de surprendre Samos. Ils sont taillés en pièces.* 103

CHAP. IV. — *Le gouvernement provisoire triomphe. Soumission de Colocotroni, des forteresses d'Anapli et de Corinthe. Dervisch-pacha battu à Zeitouni par Odyssée et Panourias. Sa retraite sur Larisse. Mavrocordato amuse les pachas albanais par de feintes négociations. Une division navale turco-égyptienne se présente devant Candie. État de cette île. Retraite de l'escadre turque stationnée à Lépante. Armemens des Grecs. Conduite des autorités anglaises de Corfou. Préparatifs du grand-amiral ottoman pour l'attaque d'Ipsara. Ses manœuvres. Ses intelligences dans l'île.* 142

CHAP. V. — *Le capitan-pacha reçoit des pilotes smyrnéens pour conduire sa flotte. Il lève l'ancre, et arrive le soir sur les côtes d'Ipsara. Attaque de cette île. Défense héroïque des insulaires. Ils succombent. Dévouement des héros de* LA TABIA. *Les vaisseaux français sauvent quelques victimes. Pertes des Turcs. Dépit du capitan-pacha qui ne peut se procurer d'Ipsariotes vivans. Sa supercherie. Anecdotes.* 188

CHAP. VI. — *Reprise d'Ipsara. Combat naval. Défaite*

Pages.

des Turcs. Dervisch est battu en Livadie par les généraux grecs Makrys et Tzavellas. Les fonds de l'emprunt sont mis à la disposition des Hellènes. Ibrahim-pacha conduit à Stanchio le reste de la flotte égyptienne. État militaire du Péloponèse. 220

CHAP. VII. — *Expédition contre Samos. Combat naval. Les Grecs, commandés par Miaoulis, détruisent une partie de la flotte turque. Retraite de Chosreu. Il rejoint l'amiral égyptien. Issue de l'entreprise de Samos. Nouvelles tentatives des Albanais sur Salone. Leurs défaites.* 252

CHAP. VIII. — *Dispositions d'Ibrahim et de Chosreu-pacha, après leur jonction. La peste exerce ses ravages à bord de la flotte égyptienne. Miaoulis arrive dans le golfe Saronique avec cent voiles grecques. Première action dans laquelle Canaris incendie une frégate de cinquante-quatre. Retraite des coalisés à Boudroum. Ils projettent une nouvelle attaque contre Samos. Seconde action entre Patmos et Nicaria. Les Turcs sont défaits; ils gagnent Mytilène, et bientôt après le capitan-pacha rentre aux Dardanelles. Opérations d'Ibrahim-pacha. Il est battu en plusieurs rencontres. Il essaie de ravitailler les places de la Crète. Combat naval de Cassos, où les Égyptiens perdent vingt transports et deux mille hommes. Autre engagement; déroute complète d'Ibrahim. Fin de la campagne maritime.* 283

CHAP. IX. — *Ouverture de la troisième session du corps législatif. Derniers événemens militaires. Le*

Pages.

gouvernement s'efforce de rapprocher les Grecs et les Latins. Analyse de la campagne de 1825. *Tableau militaire de la Grèce* (*extrait de l'ouvrage du colonel Leicester Stanhope.*)..... 307

Pièces officielles et Correspondance..... 337

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018